



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



166

Per. 3977 e. $\frac{181}{13}$



NOUVELLE REVUE
GERMANIQUE.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT, IMPRIMEUR DU ROI.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE;

RECUEIL

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE,

PAR

UNE SOCIÉTÉ D'HOMMES DE LETTRES FRANÇAIS
ET ÉTRANGERS.

Come Treizième.



PARIS ,

Chez **F. G. LEVRAULT**, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81,

Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à **STRASBOURG**;

A **BRUXELLES**, à la Librairie Parisienne.

1833.

TABLE DES MATIÈRES

DU TREIZIÈME VOLUME

QUARANTE-NEUVIÈME NUMÉRO.

	Pages.
I. Introduction	1
II. Études biographiques : I. Hoffmann	12
III. Sur les Orphiques, par M. le professeur Lobeck.	30
IV. État actuel de la poésie allemande, d'après le professeur O. L. B. Wolff (premier extrait)	45
V. <i>Nouvelles et Variétés</i> :	
Mœurs de l'Allemagne. Deuxième article : la Fête de Noël.	63
Pourtui qu'ils ne m'enlèvent pas mon fils. (Scène psychologique)	73
Stamboul	80
VI. <i>Bulletin bibliographique</i> :	
Ouvrages de Frédéric Murhard : I. Le but de l'État. II. La souveraineté du peuple en opposition avec la soi-disante légitimité. III. Sur l'opposition, la révolte et la force coërcitive des citoyens contre les pouvoirs constitués de l'État, etc. — Révision générale des doctrines et opinions sur ce sujet. IV. Le droit des nations aux fins d'acquérir des constitutions conformes à l'époque et à leur degré de civilisation. V. Le Veto royal.	85 — 91
La belle littérature de l'Europe moderne, par le pro- fesseur O. L. B. Wolff	92
La Bigamie, par Charles Mùchler	94
L'instruction criminelle allemande, par le D. ^r Mitter- maier; second volume.	96

CINQUANTIÈME NUMÉRO.

	Pages.
I. Études biographiques : II. Werner.	97
II. Révision de la philosophie morale depuis Kant et Jacobi : Fichte et Schelling (troisième article)	113
III. État actuel de la poésie allemande, d'après le professeur O. L. B. Wolff (second extrait)	137
IV. <i>Nouvelles et Variétés</i> :	
La Syrie et la Palestine d'aujourd'hui, d'après plu- sieurs voyageurs allemands	165
Statistique de l'instruction primaire en Prusse.	177
Nécrologie : Gottlob-Ernest Schulze	182
Société royale des sciences de Göttingue	183
V. <i>Bulletin bibliographique</i> :	
Annuaire de l'histoire de la patrie, etc. publié par Joseph baron de Hormayr	185
La marche de Brandebourg, ou Description historique des pays de Brandebourg, etc., par le D. ^r Adolphe- Frédéric Riedel	186
Généalogie des maisons princières entre la Leine, le Weser et la Damiel, etc., par Louis Schrader.	186
Douze Sermons, par le D. ^r Formstecher.	187

CINQUANTE-UNIÈME NUMÉRO.

I. Études biographiques : III. Tieck	193
II. Constitution fondamentale de Rome, par Charles Hüll- mann (premier article)	216
III. Aperçu de la vie de Goëthe, d'après lui-même.	226
IV. Mœurs universitaires	247
V. <i>Nouvelles et Variétés</i> :	
Des écoles normales primaires de la Prusse	255
Nécrologie : Kurt Sprengel	264
Archives de Lagardie	264
VI. <i>Bulletin bibliographique</i> :	
Journal de jurisprudence et de législation étrangère, publié à Heidelberg par Mittermaier et Zachariæ.	268
Ouvres posthumes de Goëthe, les cinq premiers vo- lumes	275

	Pages.
Alexis; une Trilogie de M. Charles Immermann . . .	275
Essai sur les Atellanes romaines, par Charles-Ernest Schober	279
Fragmens des poètes élégiaques grecs, par le professeur W. E. Weber	282
Gargantua et Pantagruel de maître François Rabelais, traduit du français en allemand, par Gottlob Regis; premier volume	284
Ἔλν ἀνθρωπινῇ, etc. : <i>Scriptit et edidit Ludovicus Philippson</i>	284
Annales de critique scientifique de Berlin	285
Histoire de l'alchimie, par le professeur Schmieder.	288

CINQUANTE-DEUXIÈME NUMÉRO.

I. Études biographiques : IV. Adolphe Wagner	289
II. OEuvres posthumes de Goethe (premier article)	305
III. Du célibat des prêtres catholiques, etc.	316
IV. De la vie publique et des journaux de Berlin	325
V. <i>Nouvelles et Variétés</i> :	
Souvenirs de voyage	340
Feuilles volantes : Souvenirs d'Allemagne, par Xavier Marmier	356
Université de Zurich	362
VI. <i>Bulletin bibliographique</i> :	
Histoire de la Grèce, depuis la naissance des ligues étolienne et achéenne jusqu'à la destruction de Corinthe, par le D. ^r Guillaume Schorn.	364
Histoire de l'éloquence dans la Grèce et à Rome, etc., par M. Antoine Westermann	368
Correspondance commerciale, etc., par M. Auguste Schiebé, directeur de l'école publique de commerce à Leipzig.	375
Mon Itinéraire en Allemagne, en France, en Italie et en Suisse, par le D. ^r Woldemar Seyffarth.	376



ANNONCES.

PHILOSOPHIE DU DROIT.

ESSAI SUR LA THÉORIE

DE LA VIE SOCIALE,

PAR HEPP.

Depuis long-temps les étrangers reprochent à nos légistes et à nos publicistes de négliger le fondement même des lois et de la politique; de s'occuper de codes, de constitutions, et de tenir peu de compte des principes sur lesquels doivent reposer les constitutions et les codes. Nous avons des écoles de *Droit*; mais le *Droit* y est à peu près oublié: on étudie des textes, on les développe, on les commente, et voilà tout.

Pour remplir cette lacune, signalée depuis long-temps, on a créé, dans ces dernières années, une chaire de *philosophie du Droit* au Collège de France. Le jeune et brillant professeur chargé de cet enseignement a déjà popularisé dans la capitale ces principes féconds que le platonisme légua à l'avenir, dont le christianisme propagea l'influence salutaire, et que les philosophes allemands ont poussé jusqu'à leurs dernières conséquences. M. L'herminier ne se renferme pas dans de stériles abstractions; appelant l'histoire en témoignage, il confirme par l'expérience des siècles la vertu pratique de ses hautes théories.

Cette manière d'étudier le *Droit* a paru nouvelle en France: cependant il y a déjà douze ans qu'un modeste professeur de la faculté de Strasbourg donne la même direction à son enseignement. M. Hepp, dans ses leçons, où la sagesse s'unit à la profondeur, n'a jamais sacrifié le droit au fait,

l'esprit à la lettre. Il recommande à ses auditeurs le respect des textes, mais un respect philosophique qui n'empêche pas d'aller plus haut et plus loin. En effet, ce n'est pas dans les textes qu'il faut étudier le *Droit*: il ne s'y trouve qu'altéré, défiguré. Un texte est une copie, une traduction plus ou moins infidèle. Pour juger du mérite de cette copie, il faut la comparer à l'original. Cet original c'est le *Droit*, qui a précédé les textes et leur a donné naissance, qui les éclaire, les corrige, les perfectionne.

Le *Droit* a sa racine dans la nature même de l'homme. Il se révèle au sein de la conscience interrogée par la réflexion. Le philosophe le saisit dans ce sanctuaire: c'est de là qu'il le voit, pour ainsi dire, descendre dans la société, prendre diverses formes, et prêter à nos institutions ce qu'elles ont de légitime et de durable.

Envisageant de ce point de vue élevé ses devoirs de professeur, M. Hepp divise son enseignement en deux parties, l'une spéculative et l'autre positive. Dans la première il donne les principes, il trace la *théorie de la vie sociale*; dans la seconde il applique les principes et présente la *pratique de la vie sociale*. Ainsi le professeur part du *droit* pour arriver au *fait*, et prête à l'organisation civile et politique la sainte autorité de ces vérités nécessaires, universelles, absolues, devant lesquelles se sont inclinées toutes les générations.

Le volume que nous annonçons ne contient que la première partie de ce grand travail. C'est, à proprement parler, la philosophie du *Droit*. L'auteur, formé à l'école des philosophes allemands, n'aborde pas un aussi grave sujet avec la confiance étourdie de

a.

quelques réformateurs modernes, qui aspirent à réorganiser la société sans tenir compte des lois essentielles de l'esprit humain, sans prêter l'oreille à la voix du cœur, au cri de la conscience.

M. Hepp s'enfonce hardiment dans les profondeurs de l'immense question qu'il va traiter. Avant de nous développer toutes les parties de la *science sociale*, il s'attache à l'idée même de la *science*; il s'arrête devant cette idée imposante, dans laquelle se résument toutes les forces de l'intelligence humaine. Pouvons-nous *savoir*? A quel titre sommes-nous certains de quelque chose? avons-nous un *critérium* de vérité? Voilà des difficultés préliminaires qui se présentent à l'entrée de toute étude sérieuse. Autour de la question de *science* ou de *certitude* viennent nécessairement s'entrechoquer tous les systèmes. Tant que ce problème n'est pas résolu, la logique; l'esthétique, la morale et le Droit sont impossibles. En effet, ôtez la certitude de nos jugemens, et vous arrachez de la conscience les idées de vrai, de beau, de bien; dès-lors, sans règle et sans principes, l'homme, dans la vie comme dans la science, erre au gré de ses passions ou de ses caprices; et la société, à moins d'une réforme philosophique, ne tardera pas à s'abîmer au sein du chaos.

Voilà le danger dont nous menacent quelques esprits trop craintifs sans doute; voilà la catastrophe qu'il faut néanmoins s'appliquer à conjurer. M. Hepp, qui a foi dans son siècle et dans l'avenir, ne se laisse pas décourager par la tourmente intellectuelle et morale qui agite en ce moment le monde entier. Il espère que les peuples bientôt se rattacheront à des principes communs; et lui-même travaille avec un zèle infatigable à diriger les générations nouvelles vers ce grand résultat. Que l'amour de la patrie et de l'humanité le soutiennent dans cette pénible carrière!

Pour trouver ce point fixe, qui seul peut donner de la stabilité à nos institutions, il considère les sciences d'abord en elles-mêmes, puis dans leur rapport avec la science sociale; en d'autres termes, il étudie le but général de l'homme, et le but spécial de la vie civile.

Une fois qu'il a précisé la valeur de la science sociale, il ne craint plus d'aborder directement son sujet. Quelles sont les lois fondamentales de la société? Ces lois découlent de notre nature: aussi l'auteur cherche-t-il dans notre conscience la raison de nos droits et de nos devoirs.

Partout, durant ce travail psychologique que M. Hepp appelle *anthropologie sociale*, domine un fait de conscience qui se produit énergiquement dans toutes les questions civiles et politiques, je veux parler de la *liberté sociale*. La liberté est le développement pur de l'activité humaine; elle est donc la condition essentielle de toute association régulière.

Mais la liberté, dans la société comme dans l'individu, doit être soumise à une double loi, la loi de conservation et de perfectionnement. De ces principes résultent la nécessité d'une société civile, d'une organisation politique, et les différentes formes sous lesquelles cette organisation peut se produire.

Il faut voir dans l'ouvrage même, avec quelle puissance de logique l'auteur a suivi dans toutes leurs ramifications les innombrables conséquences des principes qu'il a posés. Toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès des sciences morales et politiques sauront gré à M. Hepp d'avoir donné à la jeunesse de nos écoles un livre aussi substantiel. Ce premier volume est de nature à faire désirer la suite de l'ouvrage. Nous prions M. Hepp de ne pas faire attendre trop longtemps le complément de ses doctrines. Il aura rendu un vrai service à nos

écoles de Droit; et l'Académie de Strasbourg en particulier sera fière d'avoir vu naître en son sein un ouvrage qui manquait dans l'enseignement.

L. D.

ROMANS.

Les Armoricaines, par M.^{elle} S. U. Dudrézène. Paris, 1833, chez Raynal, éditeur; Person, libraire.

J'avais prêté à mon voisin le dernier chef-d'œuvre de J. L. B. — il venait me le rendre au moment où j'achevai la lecture des *Armoricaines*.

— Hé bien, voisin, qu'en dites-vous?

— Ma foi, je ne sais trop, je n'ai pas tout compris parlons franchement, je n'y ai rien compris du tout.

— Je vous plains, car l'ouvrage fait fureur — on se l'arrache.... c'est du Schiller tout pur — c'est mieux que cela demandez à Renduel....

— Ainsi donc, c'est beau?

— Pour le moment, oui — demain peut-être ce sera détestable.

— Allons donc, le beau reste toujours beau, voyez les écrits de nos grands maîtres.

— Petites gens de nos jours.

— Comment? Voltaire, Rousseau, Bossuet, Fénelon....

— Marchaient terre à terre — aujourd'hui le génie a pris bien un autre essor — aujourd'hui, messieurs, il nous faut de la poésie dans l'histoire, et de l'histoire dans la poésie — il nous faut un style corrosif, trivialement sublime, des contrastes, des oppositions heurtées, des antiphrases choquantes; il faut à chaque substantif une légion d'épithètes; plus elles seront bizarres, incohérentes, plus cela sera merveilleux.... Des descriptions surtout, ne négligez aucun détail jusque dans la plus humble chaumière, que votre pinceau trouve de l'occupation, et si vous pouvez parvenir à tellement

subtiliser vos idées, que vous ne puissiez plus vous comprendre vous-même, alors vous aurez atteint le sublime de l'art.

— Toujours Goguenard je vous reconnais bien là; mais parlons sérieusement il s'agit d'un roman.

— Oui; or, un auteur de beaucoup d'esprit nous a donné la définition du roman actuel; — il doit, dit-il, être épileptique, galvanique, pulmonique, fantastique, diabolique, satanique; — il nous faut des scènes de cadavres, de squelettes ambulans, et tout cela en format in-octavo.

— Je vous remercie, monsieur; désormais je m'en tiendrai au modeste in-douze; le mal pourrait être contagieux, et je crains les romans pulmoniques à l'index les in-octavo.

— Vous avez tort, voisin; il n'y a pas, comme on dit, de règles sans exceptions; — j'ai là sur ma table plusieurs in-octavo qui méritent d'être distingués: tenez, prenez ces deux volumes....

— *Les Armoricaines*! — vous voulez vous moquer de moi; au titre seul je devine que c'est encore du D'or....

— Eh non! puisque je vous dis que cela vous amusera: c'est le dernier ouvrage d'une dame déjà avantageusement connue dans le monde littéraire par plusieurs romans; je me rappelle vous en avoir fait lire quelques-uns: *l'Oiseleur*, *l'Homme silencieux*, *Éliska*.

— Oh oui, *Éliska*! charmant! j'emporte donc les *Armoricaines* — au revoir....

Si mon voisin n'était pas sorti aussi brusquement, j'aurais pu achever ma phrase, et lui dire que ces esquisses de l'antique Armorique et de la Bretagne moderne sont d'une fraîcheur et d'une vérité attachante; que dans les six nouvelles dont se compose ce recueil, l'action, l'intrigue, plein d'heureux détails, sont conduits avec

soin, et les caractères habilement tracés; que le style, de la bonne école, a du mouvement, de la couleur et de la force même quelquefois; enfin que les *Armoricaïnes* de M.^{lle} Durdzène prouvent que l'on peut créer un ouvrage d'imagination, plein d'intérêt et de charmes, sans avoir recours aux grands moyens, aux horribles fantasmagories de l'école moderne. Sous le titre de *Chants armoricains*, M. Boucher de Perthès nous avait déjà fait connaître quelques traditions populaires de la Basse-Bretagne.

Der Dominikaner, etc.: Le Dominicain, nouvelle historique romantique du dix-septième siècle, par Henri Schmidt. Berlin, 1831, chez H. Wagnführ.

Que dire d'une monstruosité dans laquelle le diable en personne joue sé-

rieusement le principal rôle? encore si c'était un de ces génies de l'enfer tel que nous les créa Goëthe ou Milton; mais non, c'est un démon de la plus sottise, de la plus plate espèce, qui ne fait rien de merveilleux, rien d'un tant soit peut diabolique. L'auteur semble l'avoir placé là tout exprès pour ôter à sa fiction, qu'il appelle de l'histoire, tout le charme, tout l'intérêt dont elle eût été susceptible; car il faut avouer que ce sujet convenablement, c'est-à-dire raisonnablement traité, offrirait des situations éminemment dramatiques. Si donc l'auteur n'obtient pas tout le succès que sans doute il espérait, c'est à son mauvais diable qu'il doit s'en prendre.

NB. Tous les ouvrages dont il est fait mention dans le Bulletin bibliographique, ainsi que dans les Annonces de la **NOUVELLE REVUE GERMANIQUE**, se trouvent chez F. G. LEVRAULT, à Paris et à Strasbourg.

LEVRAULT, éditeur-p. propriétaire.

ANNONCES.

HISTOIRE.

Éphémérides du comté de Montbéliard, par M. Duvernoy, correspondant de la Société royale des antiquaires de France, membre de l'Académie de Besançon ; un volume in 8.^o Besançon, 1832. Prix : 6 fr.

Si les points de vue généraux, les idées d'ensemble, l'exposé des faits réunis en groupes imposans, sont une des parties les plus importantes de la science historique, et attirent de préférence l'attention de ceux qui se contentent des grands résultats, il serait injuste de laisser dans l'ombre et de ne pas apprécier, comme elles le méritent, les recherches laborieuses de ces hommes rares qui approfondissent les détails, les constatent avec une patience peu commune, les font connaître sans prétentions, et fournissent ainsi la matière première à tant d'historiens qui s'en emparent et s'en font honneur. Où serait la réputation d'un grand nombre d'historiens vantés, sans les travaux préparatoires, si longs, si pénibles, presque toujours si ingrats, des estimables savans, qui consacrent ainsi leur temps et leurs veilles à dépouiller des archives et à en extraire les documens précieux pour la science ?

L'auteur du livre que nous annonçons, nous a souvent étonné, par la supériorité qu'il s'est acquise sous ce rapport, et nous n'hésions pas à le dire, un tel collaborateur eût été un vrai trésor pour ces Bénédictins, dont le nom est devenu classique en pareille matière. Pour avoir appliqué, surtout à l'histoire de son pays natal,

l'esprit de recherche et la vaste érudition qui le distingue, M. Duvernoy n'en mérite que plus de reconnaissance. Il fallait plus d'abnégation qu'on ne pense pour se concentrer ainsi dans une sphère restreinte et obscure. Il fallait d'ailleurs un sentiment vrai de l'importance, qu'acquiert de plus en plus en histoire, les monographies locales, au moyen desquelles l'histoire nationale populaire s'éclaircit, s'étend, se complète, gagne en profondeur, en variété, en originalité, et prend une physionomie de plus en plus pittoresque.

Remercions M. Duvernoy de nous avoir donné tant de détails intéressans, tant de faits inconnus, tant de traits de mœurs sur le pays de Montbéliard, sur cette contrée d'autant plus digne d'attention, qu'elle offre dans son histoire, dans la tournure d'esprit et le caractère de ses habitans, un mélange curieux de deux élémens de civilisation bien distincts, l'élément français et l'élément germanique.

Les *Éphémérides* n'offriront pas seulement de l'attrait aux compatriotes de l'auteur, à ceux que les moindres détails de son livre intéresseront, en quelque sorte, comme des anecdotes de famille. Le Franco-comtois, l'Alsacien y trouveront mille traits, qu'en bons voisins ils ne peuvent dédaigner de connaître; et quelque lien qu'il habite, l'amateur d'histoire, le savant qui s'intéresse à la vie intime des populations, surtout pendant le moyen âge, ne saurait se dispenser d'avoir dans sa bibliothèque le livre du savant M. Duvernoy.

C. C.

ANTIQUITÉS ORIENTALES.

Mānava-dharma-Sāstra. Lois de Manou, comprenant les institutions religieuses et civiles des Indiens, traduites du sanscrit et accompagnées de notes explicatives, par A. Loiseleur-Deslongchamps. Paris, chez F. G. Levrault, 1833. Prix : 10 fr.

Les Indiens distinguent sept personnages divins, appelés *Manou*. L'auteur du *Mānava-dharma-Sāstra*, d'après le texte même de cet ouvrage, doit avoir été le plus ancien des sept. Il fut surnommé *Svāyambhouva*, c'est-à-dire issu de l'être existant par lui-même : il est, selon les propres expressions de son code, l'*intelligence incarnée et finie*. C'est *Brahmā* qui a révélé le livre de la loi à *Manou*, et c'est un sage nommé *Bhrigou* qui est censé l'avoir promulgué sous l'inspiration de *Manou*.

Il paraît certain que ce vénérable monument, quel qu'en soit l'auteur, a existé long-temps avant de prendre la forme sous laquelle nous le possédons. Cette publication dernière est la seule dont il nous soit possible de nous occuper.

La plupart des savans qui ont étudié le code de Manou, tout en convenant qu'on ne saurait le regarder comme l'ouvrage d'un seul homme, s'accordent à en reporter la rédaction définitive à une époque fort reculée. Les seuls livres antérieurs cités par le législateur, sont les *Védas* et les *Angas*, c'est-à-dire les livres saints et leurs premiers commentaires. On peut en conclure que les *Lois de Manou* ont suivi immédiatement ces ouvrages sacrés, et qu'elles forment avec eux la source la plus antique et la plus pure du brahmanisme. Aussi M. Frédéric Schlegel range-t-il le *Mānava-dharma-Sāstra* dans la première période de la littérature indienne.

M. Chézy, appuyé sur des conjec-

tures tirées de l'ouvrage même, pense qu'on en peut reculer la dernière publication jusqu'au quatorzième ou au quinzième siècle avant notre ère. C'est à peu près vers cette époque qu'on doit placer l'existence de ce *Bhrigou* mystérieux, qui ne fut que l'interprète de l'antique et divin *Manou*.

Nous ne saurions aujourd'hui contempler, sans un intérêt presque religieux, ce monument qui nous présente le tableau fidèle de l'Inde dans un temps assez rapproché de Sesostris, de Sémiramis, de Moïse, de Minos et d'Orphée. On remarque même les rapports les plus frappans entre la cosmogonie de Manou et les fragmens qui nous restent de la cosmogonie orphique.

Le *Mānava-dharma-Sāstra* contient l'ensemble des devoirs religieux et civils qui forment encore aujourd'hui la base du droit indien. Il est écrit en vers et divisé en distiques ou *slocas*. On y trouve un mélange de lumières et d'ignorance, de simplicité et de corruption, qui atteste une civilisation assez vieille. Ce témoin véridique des usages de l'Inde primitive nous montre le peuple courbé sous le joug théocratique. Il nous fait connaître l'influence excessive des Brahmanes, les attributions de la royauté, les ressorts du gouvernement et même les secrets de la police. Les diverses classes de la société passent sous nos yeux avec leurs mœurs, leurs privilèges, leurs obligations. De nombreux passages nous font connaître la condition des femmes, qui alors n'étaient pas soumises au cruel devoir de se brûler sur le bûcher de leurs maris.

Malgré la domination des prêtres, il y avait eu dans l'Inde, avant la publication du code de Manou, des discussions sur l'autorité des livres révélés; les grandes questions philosophiques et religieuses avaient été agitées avec une sorte d'indépendance. Les sciences et la poésie étaient géné-

ralement cultivées. L'industrie, le commerce, les beaux-arts, le luxe, avaient atteint un assez haut degré de perfection. Enfin, les vices et les crimes mêmes de cette époque, ainsi que les moyens répressifs, caractérisent une société très-avancée. Voilà une faible partie des précieux renseignemens que nous fournit le code indien dont nous annonçons la traduction.

M. Loiseleur-Deslongchamps a déjà publié, il y a trois ans, le texte sanscrit du *Mānava-dharma-Sāstra*. A cette époque, M. Chézy, en annonçant, dans le Journal des savans, l'important travail de son digne élève, lui donna des éloges qui ont été confirmés depuis par les suffrages de tous les connaisseurs. Ce savant académicien, dont la France déplore la perte

prématurée, annonçait dans le même article la traduction du code indien, et promettait d'en rendre compte quand elle paraîtrait. M. Loiseleur-Deslongchamps a été privé de la douce récompense qu'il eût trouvée dans les éloges d'un maître chéri et d'un savant distingué. Mais il peut compter sur la reconnaissance et les encouragemens de tous ceux qui s'occupent de philologie, d'antiquités, d'histoire et de philosophie. Le texte sanscrit ne s'adressait qu'à un petit nombre d'érudits; la traduction non moins élégante que fidèle, les notes judicieuses qui l'accompagnent, sont à la portée de presque toutes les classes de lecteurs. Ajoutons que l'ouvrage est imprimé avec un soin, nous dirons même avec un luxe qui en rehausse encore le prix.

L. D.



NB. Tous les ouvrages dont il est fait mention dans le Bulletin bibliographique, ainsi que dans les Annonces de la **NOUVELLE REVUE GERMANIQUE**, se trouvent chez F. G. LEVRAULT, à Paris et à Strasbourg.

LEVRAULT, éditeur-propriétaire.

JANVIER 1833.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Introduction.

LA NOUVELLE REVUE GERMANIQUE va commencer sa cinquième année.

Ses succès répondent aux efforts de ses auteurs.

Le nombre de ses lecteurs s'accroît chaque jour.

Ses articles sont extraits, transcrits, répétés par les autres journaux : infidèles échos, qui ne disent pas toujours d'où part la voix qui les fait retentir.

Rappelons en peu de mots comment nous avons compris notre vocation.

On se tromperait, si l'on ne regardait notre recueil que comme un journal de critique littéraire ; ce serait méconnaître la plus belle et la plus durable de ses attributions. Sans doute, les productions nouvelles attirent de sa part une vigilante attention : sentinelle placée au bord du Rhin, la REVUE signale le mérite, et se tait sur la médiocrité ; elle voit passer devant elle avec indifférence tout ce peuple d'éru-

aits dont les écrits n'ont pas de lendemain ; mais que du sein de l'Allemagne scientifique s'élève une de ces intelligences qui donnent à leur époque une impulsion salutaire ; qu'il apparaisse un de ces génies dont l'éclat se répand sur l'Europe entière, alors le poste bat aux champs, et la France accourt à ce beau spectacle.

Néanmoins l'Allemagne contemporaine ne peut être comprise, si l'on n'étudie d'abord son état antérieur : science arriérée par la dédaigneuse négligence de nos pères, la connaissance de cette nation limitrophe exige, avant tout, une excursion dans le passé. Il n'appartient qu'au voyageur d'arriver au sommet d'une montagne, pour embrasser d'un seul regard les vastes contrées qui s'étendent à ses pieds : pour la nature seule, le passé, le présent, l'avenir, se confondent dans une sublime uniformité. La feuille que le vent agitait sur la tombe de Varus n'était pas différente de celles qui naguères prêtaient leur ombrage à nos soldats ; mais la pensée humaine grandit de siècle en siècle. L'histoire intellectuelle d'un peuple souffre moins les interruptions que les annales de ses combats. Ceux qui l'ont négligée, ne peuvent la connaître en abordant brusquement les études contemporaines. Quel que soit l'éclat de la philosophie ou de la littérature, leurs trésors viennent d'une mine dont on ne peut tirer parti qu'en suivant ses veines dans toutes leurs directions. L'Allemagne surtout est progressive en sa marche ; jamais elle ne se dépouilla de son passé, et l'on ne peut la rejoindre qu'en parcourant la route qu'elle a laissée derrière elle, qu'en s'arrêtant aux époques où elle-même s'est arrêtée comme pour compter ses richesses. En un mot, on ne peut acquérir l'intelligence complète d'aucun livre remarquable sur la littérature, sur la philosophie, sur la religion, sur les antiquités, sans se familiariser d'abord avec les ouvrages qui l'ont précédé ¹ sur la même matière. On ne peut arriver à

¹ Voyez notre introduction de 1830.

Hegel qu'à travers les idées de Kant, de Fichte, de Schelling. Les opinions religieuses sont encore les conséquences du mouvement que la réformation de Luther a imprimé aux esprits, et les doctrines littéraires sont aussi le produit de luttes antérieures. Enfin, la science de l'Allemagne est une vaste chaîne dont il faut parcourir tous les anneaux.

La NOUVELLE REVUE GERMANIQUE se présente donc sous un double aspect : c'est un cours de littérature, c'est un recueil périodique. Elle n'a point eu de prédécesseurs dont les travaux la puissent dispenser d'initier ses lecteurs aux profondeurs de la philosophie, ou de les conduire de station en station devant les images révérees d'hommes illustres dont les tombes sont encore récentes. Et cependant elle ne doit pas négliger les contemporains, ni leur féconde activité. Il faut qu'elle ait constamment l'œil ouvert sur l'immense océan d'érudition qui s'agite autour du monde germanique; il faut qu'elle en montre les courans, qu'elle en signale les écueils, et dans cette universelle navigation vers l'avenir, elle ne peut garder le silence que sur ce qui s'est brisé en chemin; tout ce qui parvient au but, tout ce qui trouve un port, doit être nommé, jugé ou caractérisé dans une série d'analyses réfléchies, fondées sur l'expérience et sur la connaissance du point de départ. Ce n'est pas tout encore les mœurs, les usages, les nuances locales, sont aussi de notre domaine. Nos lecteurs ont droit d'exiger que nous leur fassions un fidèle tableau de la vie privée, que nous leur dépeignons les relations des gens de lettres, les partis qui les divisent; enfin, depuis l'ardente jeunesse des universités jusqu'à l'étiquette compassée des cours, ils veulent que la société allemande passe sous leurs yeux dans toute son originalité, et qu'elle y passe tout entière.

Cette tâche est immense. Voyons comment nous l'avons accomplie : le passé, peut-être, sera le garant de l'avenir.

En PHILOSOPHIE, nous avons consacré aux progrès de la

psychologie une série d'articles approfondis. Nous avons caractérisé la science telle qu'elle sortit des méditations de Casman et de Mélancton. L'essor qu'elle doit à l'*harmonie préétablie* de Leibnitz est bientôt arrêté par la méthode de Wolf, qui en fait une étude régulière, mais dépourvue de liberté et de mouvement; elle se ranime des reflets de la philosophie anglaise, et marche à la faveur des lumières que le dix-huitième siècle fait briller sur la France. Alors elle grandit de la pensée de Mendelssohn et des travaux de Garve. Puis viennent Tetens et sa méthode d'observation; Feder, que distingue son aversion pour le criticisme. Après avoir de la sorte introduit nos lecteurs sous le péristyle du temple, nous nous sommes long-temps arrêtés auprès de la majestueuse et colossale figure du prince de la méditation; nous avons montré Kant, analysant la raison humaine jusque dans ses derniers élémens, puis nous avons entretenu nos lecteurs de ses disciples; de Reinhold, qui s'efforça de faire comprendre la doctrine du maître, et réussit à faire un bon livre; de Schmidt, qui, loin d'accepter le kantianisme comme une masse inerte, y porta une méthode sévère; de Jacob enfin, qui, réalisant la pensée de Mendelssohn, introduisit dans la psychologie les divisions de la science médicale, tandis que Hofbauer la rendait accessible à tous dans son *Histoire naturelle de l'ame*, et que Carus, rapportant tout à Dieu, la transformait en science spiritualiste. Après ces rapides aperçus de tant d'ingénieux systèmes, nous avons écouté Fichte, qui est venu déclarer qu'avant lui personne n'avait compris Kant; qui a tout idéalisé; qui du *moi* et de l'imagination a fait jaillir tous les êtres; théorie bientôt remplacée par l'idéalisme transcendant de Schelling; celui-ci voit le principe universel dans l'absolu, qui n'est ni sujet, ni objet, ni esprit, ni matière; c'est Dieu, pénétré du désir irrésistible de se manifester, et dont les forces prennent leur direction vers des pôles opposés. Jacobi, à son tour, a comparu devant nous: il donne au sentiment

tout ce que Kant accordait au jugement, et son idée dominante c'est la foi. Schultze vient avec son examen sévère de toutes les théories. Après cela, l'armée philosophique est en quelque sorte licenciée. On n'obéit plus, on n'obéira plus à la voix d'un chef, et la supériorité de Hegel ne peut l'élever à la dictature. Les philosophes ne se rallient pas même sous la bannière de celui qui dominait l'époque. Pour Weiss, la vie de notre ame est entre deux pôles opposés : d'une part l'individualité, le fini ; de l'autre, l'universalité, l'infini. Hartmann, médecin jusque dans la psychologie, penche au matérialisme ; Fries veut que la vie intellectuelle soit excitée par un objet extérieur. Hillebrand se place entre Kant et Jacobi. Heinroth, par sa tendance supranaturaliste, fait du christianisme le complément de nos facultés intellectuelles. Eschenmeyer établit le monde matériel sur un monde invisible, inabordable à l'observation, et dans son miraculeux mysticisme son oreille croit ressaisir jusqu'à la musique des sphères célestes, tandis que le froid mathématicien Herbart réduit l'ame en pédantesques formules. Tel est le tableau que nous avons présenté à nos lecteurs, et peut-être trouverait-on difficilement ailleurs une idée plus claire, une exposition plus complète des travaux philosophiques, qui trop souvent s'enveloppent, ou plutôt se hérissent d'expressions inintelligibles pour quiconque n'a pas des années à sacrifier à la seule terminologie.

La philosophie morale de Kant et celle de Jacobi ont été exposées : nous avons entendu Schelling lui-même réfuter les objections qu'on élève contre l'étude de la philosophie. Des notices spéciales ont été publiées sur Fichte : le complément de nos travaux ne se fera point attendre, et bientôt nous donnerons des articles sur la vie et les ouvrages de Hegel.

S'agit-il de LÉGISLATION et de JURISPRUDENCE ? Nous avons esquissé à grands traits les doctrines de Julius sur les rapports qui existent entre la civilisation et les crimes, sur l'in-

fluence du régime pénitentiaire : ses doctrines ont été comparées et en quelque sorte conciliées avec celle de M. Lucas, avec lesquelles elles paraissaient d'abord en opposition. L'instruction criminelle allemande, présentée par le célèbre Mittermaier, a été mise sous les yeux de nos jurisconsultes dans les articles que nous avons rédigés sur les théories du savant professeur, dont l'incontestable mérite est de ramener toutes choses à leur principe, et de joindre aux déductions des conséquences le mérite de l'expérience. Nous avons montré comment sa méthode, que l'on pourrait rattacher à l'école historique, est cependant un véritable éclectisme; comment elle participe de toutes les méthodes usitées en Allemagne dans le développement des diverses parties du Droit. Dans d'autres articles la REVUE a caractérisé l'école historique représentée par l'illustre Savigny, et la lutte contre les *codificateurs*, qui trop souvent déniaient à la science du Droit le progrès et le mouvement, et trop souvent la rendent stationnaire. La question du jury telle que la considère l'Allemagne, les opinions de Feuerbach, de Hadamar, de Mittermaier, etc., sont reproduites dans notre recueil. Nous avons exposé dans d'autres articles toutes les théories du Droit criminel, en soumettant à l'examen le plus philosophique les bases du Droit de punir; la grande discussion sur la peine de mort s'est éclairée des observations que la REVUE a empruntées au professeur Grohmann. Ce n'était point assez d'analyser les ouvrages allemands, nous avons répété sur notre rive les jugemens qu'on y porte sur les nôtres, et dans un article spécial, emprunté au Journal critique de jurisprudence de Mittermaier, on a pu voir de quel éclat brillent chez nos voisins nos illustres publicistes Béranger, Dupin, Broglie, Guizot, Lerminier, Lucas. C'est dans la même vue que nous avons traduit plus d'une fois les opinions du célèbre professeur Gans sur nos écrivains français.

Quant aux SCIENCES HISTORIQUES, nous avons remonté le

cours des âges jusqu'aux Doriens, jusqu'aux Minyens d'Orchomène, pour faire connaître plus spécialement les recherches d'un des premiers philologues que l'Allemagne ait jamais possédés. Ottfried Müller soumet les élémens des antiques populations de la Grèce et de l'Étrurie à une analyse presque chimique. On est surpris que tant de détails environnent encore les noms de ces bourgades poétiques, dans lesquelles l'auteur nous arrête à chaque grotte, à chaque ruisseau, tandis que sous sa plume l'érudition devient pittoresque à l'égal de la plus ravissante description. De là nous sommes descendus vers le moyen âge, et sur ce même terrain nous avons écouté M. Fallmerayer, qui nous a montré les restes de la population hellénique exterminés par les Slaves, et bientôt nous a consolés en nous rappelant les exploits de Villehardouin, de Champlitte et des chevaliers français, dont la valeur conquit le Péloponèse. Avec Luden nous avons parcouru l'histoire de la nation allemande, avec Mailath celle des Magyares. Enfin, l'atlas de Kaussler s'est ouvert devant nous : toutes les batailles ont été recommencées, toutes les villes réassiégées, et nos lecteurs y ont trouvé le complément de leurs études d'histoire et de stratégie.

EN LITTÉRATURE, la REVUE a publié des notices ou plutôt des biographies complètes et des jugemens raisonnés sur Lessing, Mendelssohn, Bürger, Herder, E. Schultze, Matthisson, Schlœzer, Jean de Müller, Schiller, Hardenberg, Müllner, Niebuhr, Goethe, Arnim et Schlegel. Ce n'était point assez de ces personnifications littéraires; nous avons pris la poésie à sa source. La grande épopée germanique, le héros Sigefried, les Niebelungen, ont été souvent célébrés dans nos articles : ce sujet, contemporain d'Attila, qui lui-même y est mis en action, fut l'objet d'un vif enthousiasme, surtout dans les années qui suivirent la délivrance du territoire allemand. Toutes les opinions sur l'époque de cette conception si grandiose, si originale, ont été résumées fidèlement, depuis

celles de Grimm et de Lachmann jusqu'à celle de Schlegel, qui prépare un nouveau travail sur cet inépuisable sujet, et dont les vues ingénieuses seront incessamment indiquées. Véritables archéologues littéraires, quelques-uns de nos collaborateurs ont suivi les progrès de la langue allemande jusqu'au temps où Luther vint l'ennoblir et l'épurer. Un moment suspendus par la guerre de trente ans, ces progrès reçurent une impulsion nouvelle du patriotisme de Gottsched : on s'aperçut enfin que cette langue avait des formes nombreuses et variées, que sa flexibilité se prêtait à toutes les opérations de l'intelligence, et qu'elle ne manquait pas plus d'harmonie et de grâce pour rendre les inspirations du poète, que pour formuler les notions transcendantes du philosophe. La servile imitation des écrivains français, anglais ou italiens fut pros-crite ; alors parurent Haller, Hagedorn, Gleim, Kleist, Ramm-ler et Gellert, et les Allemands se trouvèrent au premier rang des peuples civilisés.

La REVUE ne s'est point bornée à ces enseignemens, elle a souvent donné des compositions originales. Nous citerons un Discours de Schiller, les Entretiens de Luden avec Jean de Müller, Henri d'Osterdingen de Novalis, le Château en-chanté de Tieck, une Nouvelle de Goethe, une Scène his-torique sur Louis XI, par Spindler ; l'histoire des cinquante dernières années, par le célèbre professeur Gans.

Si on lui demandait compte de ses analyses d'ouvrages nouveaux, elle répondrait par ses articles sur Heine, sur Boerne, Raumer, Gœrres, Raupach, et tant d'autres ; elle ferait valoir les annonces succinctes et substantielles de son bulletin bibliographique. Une série d'articles importans se prépare : nous allons faire connaître au public un volume posthume de Niebuhr et bientôt le publier. Les importantes productions de Hullmann sur le moyen âge, le livre qu'il vient de donner sur Rome ancienne, nous occuperont dans nos prochains cahiers, ainsi que l'Hellas de Kruse, la Chronologie d'Ideler,

celle de Wagner, et les travaux historiques de Schlosser, de Rotteck et de Pœlitz. Nous y joindrons des articles sur la littérature ancienne, tels que les présentent les ouvrages de Bæhr et de Bernhardt. Nous continuerons à observer les mœurs de l'Allemagne et son état politique, comme nous l'avons fait dans les Lettres de M. Klimrath, dans celles sur Weimar et sur Vienne, enfin dans l'exposé que nous avons donné, d'après M. Cousin, de l'instruction publique. Non contents de voyager en Allemagne, nous avons attendu dans leur patrie le retour de ceux qui revenaient de leurs excursions au Spitzberg, en Abyssinie ou dans les mers de l'Inde, et qui rapportaient leurs observations dans leur patrie, comme s'il fallait y ramener toutes les connaissances humaines; comme si toutes les routes scientifiques y devaient aboutir, ainsi qu'à Rome, jadis, les grands chemins de l'empire se réunissaient tous au milliaire d'or dont Auguste avait décoré le forum.

Il suffit d'apporter quelque méthode à la lecture de la NOUVELLE REVUE GERMANIQUE, et d'en coordonner les articles, pour l'élever au rang des ouvrages les plus durables et pour lui assurer un long avenir. Cette classification sera l'objet d'une table des matières raisonnée. On se convaincra par ce rapide coup d'œil sur ce que nous avons déjà fait, qu'on chercherait en vain la connaissance de l'Allemagne dans d'autres journaux. Quel qu'en puisse être le mérite, ils sont trop étrangers à leur sujet, et, disons-le franchement, trop français pour bien comprendre ce dont ils parlent. Leurs notions isolées et presque saccadées ne donnent pas plus l'idée de la société allemande, que le dessin d'un seul chapiteau ne pourrait reconstituer l'image entière d'un édifice. A notre tour, peut-être, on nous accusera d'avoir été trop allemands, d'avoir trop souvent accepté dans la forme où elles étaient présentées, des communications d'ailleurs pleines d'intérêt. Les princesses que jadis nos monarques épousaient, dépouillaient à la frontière les vêtements de leur patrie; avec

des serviteurs nouveaux elles y trouvaient la parure française. Telle désormais, nous introduirons sur notre sol la littérature allemande, véritable reine de la pensée : nous n'accepterons plus de l'étranger que la science et l'imagination.

Nous avons placé sur les bords du Rhin, à Strasbourg, la glace fidèle où l'Allemagne entière vient se réfléchir. Reçus de plus près, les rayons qui arrivent au foyer de nos observations, jettent une lumière plus vive. Nous n'avons pas redouté les conséquences de cette détermination qui brave un préjugé invétéré, ou plutôt qui méprise l'anathème fulminé contre la presse provinciale. L'Alsace, peut-être, y est plus exposée qu'aucun autre pays : elle écrivait encore pour l'Allemagne, que déjà elle combattait pour la France ; nos généraux étaient aux Pyramides, à Dantzig, en Italie, ils commandaient sur tous les champs de bataille, et notre Pffeffel, qui donnait ses fils à leurs drapeaux, prenait encore son essor vers le Parnasse allemand. Mais la génération nouvelle répudie ces préjugés ; son berceau même en était déjà dégagé. Elle ne juge que ce qu'elle lit, et il n'est rien qu'elle ne lise, parce que l'étude l'a faite citoyenne de l'univers. Elle accuse les idées étroites de ses devanciers de la république et de l'empire, qui ne foulaient le sol allemand, soumis à leur conquête, que pour dédaigner ce qu'aujourd'hui nous admirons. Le siècle d'Auguste leur était apparu sur les bancs de l'école, et dans le monde les souvenirs de celui de Louis XIV ; avec leurs connaissances superficielles ils mesuraient tout à la taille de leur rudiment, ou, selon les préjugés de leur coterie. Ils les apportèrent en Allemagne : autour d'eux il n'y avait pas moins que le siècle d'Auguste, il y avait plus, peut-être, que celui de Louis XIV, mais ils se renfermaient dans leur superbe ignorance, et leurs règles compassées devaient rester la mesure du mérite. En vain ils ont respiré l'air que respirait Schiller ; en vain les heures qui marquaient la vie de Goëthe ont sonné pour eux ;

en vain encore ses années étaient leurs années, leur aveugle insouciance les empêcha d'être les contemporains de ceux avec lesquels ils vivaient. L'immortalité est arrivée pour ces grands hommes, et leurs détracteurs sont rentrés dans le néant, sans qu'ils aient connu ce que la présence du génie renferme d'ineffables jouissances. La jeunesse française aujourd'hui, dans les scientifiques pèlerinages qu'elle dirige vers l'Allemagne, va s'agenouiller avec respect sur les tombes des écrivains à côté desquels ils passaient avec indifférence.

Mais en condamnant les préjugés de nos pères envers l'étranger, soyons justes aussi pour la province. Rappelons-nous que les grands orateurs, dont l'éloquence illustra les chambres, ont pris leur élan de plus loin que du pied de la tribune; que Lamartine n'était de Paris ni de l'Académie quand il éternisa le douloureux souvenir d'Elvire; que ce fut un Breton qui dans la solitude trouva René et dans le désert Attala, et que sa gloire appartenait à l'univers avant d'être écrite sur les registres de la population de Paris. Enfin, si l'on nous opposait ce préjugé à nous-mêmes, l'un de nos départemens ferait valoir les droits qu'il a eus si longtemps sur Cuvier; l'autre, en se glorifiant de la naissance d'Andrieux, aurait d'ailleurs plus de noms à compter qu'il n'en faudrait pour la liste d'une académie. Mais c'est trop combattre un genre de centralisation qui ne peut tenir devant la raison du siècle. C'est aux limites des deux nations que nous allumons le phare qui doit les éclairer : tant pis pour qui préférerait aux riches images qu'il fait apercevoir de près, les lointains reflets qui se dessinent pâles et affaiblis sur les murailles d'une capitale.



Études biographiques.

I.

HOFFMANN.

On a beaucoup écrit en France sur Hoffmann, on l'a compris quelquefois, et on l'a souvent méconnu; les uns se sont plu à idéaliser encore davantage ses œuvres, à ne voir en lui que le poète, l'artiste, l'homme inspiré; les autres l'ont pris au contraire dans sa vie toute matérielle, toute grossière. Ils l'ont replongé dans cette cave où cependant il n'était pas toujours, ils l'ont traîné dans la débauche; et par crainte de dire qu'il ne se plaisait pas quelquefois à l'orgie, ils ne lui ont plus fait quitter l'orgie. Je n'ai pas la prétention de rien changer à l'une et à l'autre de ces manières de voir. On a fait la biographie de Hoffmann, et je ne songe pas à la refaire. Je n'irai, certes, point entreprendre de traiter un sujet traité par Walter Scott. Et notre Joseph Delorme, notre Sainte-Beuve, a porté en France l'art de dessiner des portraits à la plume, à un point qui pourrait décourager des hommes plus hardis que moi.

Ainsi donc ceci n'est point une biographie de Hoffmann, je commence par le dire. C'est tout simplement l'essai sans importance d'un jeune homme, admirateur de Hoffmann, qui, après avoir étudié ce grand écrivain dans ses œuvres, c'est-à-dire dans sa pensée ouverte au public, a voulu aussi l'étudier dans sa vie privée, dans ses lettres, dans cette pensée intime qui n'attend point les applaudissemens du monde, et qui s'épanche dans une correspondance, dans un cercle d'amis. Et c'est après avoir d'abord fait cette étude pour moi, pour suivre l'attrait qu'elle me présentait, que je me suis décidé à écrire, heureux si un autre jeune homme, aimant aussi Hoffmann, me lit avec quelque plaisir, et si un seul

trait de ce caractère, dans lequel j'ai essayé de pénétrer, se montre ou plus nettement dessiné, ou mieux senti.

Hoffmann est né à Königsberg le 24 Janvier 1776, et mort à Berlin le 25 Juin 1822.

C'est entre cet espace de quarante-huit années que se mesure cette vie si féconde en événemens, et surtout en sensations vives et profondes. Pour la faire mieux concevoir, je la partagerai en trois époques, qui me représentent les trois grandes variations qui, soit au moral, soit au physique, se sont opérées dans l'existence de Hoffmann; sa jeunesse triste et rêveuse, pleine de pensées d'artiste et de refoulemens intérieurs, son âge mûr lancé dans le monde et froissé par le monde, et ses dernières années tournant au sarcasme, à la satire ironique contre les hommes au milieu desquels il vit, et à la création de ses images fantastiques.

Son enfance et sa jeunesse se passent à Königsberg, et les premiers êtres avec lesquels il se rencontre quand il commence à observer, semblent déjà éveiller en lui ce besoin de peinture moqueuse qu'il a si bien exercée plus tard : un vieil oncle, raide, guindé, minutieux, esprit étroit, homme à perruque, est devenu le type de plus d'une de ses satires; sa grand'mère presque tombée en enfance, sa mère toujours malade, voilà ce qui frappe d'abord Hoffmann. Il a une tante qui est gaie et spirituelle, mais la figure de l'oncle la domine. Du reste, son père vit loin de lui, et il est seul dans cette maison, tourmenté d'un côté par les idées communes, empesées et systématiques de son oncle, et de l'autre par le tableau des souffrances physiques qu'il a sans cesse sous les yeux.

A onze ans il trouve un ami, Hippel¹, son tendre, son

¹ Il s'entend que ce n'est pas le célèbre écrivain de ce nom, mort en 1796, mais son neveu.

fidèle Hippel, qui va désormais mêler sa vie à la sienne, et devenir le confident de toutes ses pensées.

De bonne heure il sent se développer son imagination et son génie d'artiste, génie de peintre, de poète et de musicien, tout à la fois. Il voudrait se livrer à l'étude de l'art, on lui commande de se livrer à celle du Droit. La différence est grande; mais on lui montre aussi que c'est là-dessus que se fondent ses moyens d'existence, et Hoffmann accepte les moyens d'existence.

Le voilà donc partagé entre ces deux routes, au milieu desquelles il doit désormais être en lutte. Il étudie le Droit, puis il jette là ses livres, joue du violon, prend ses pinceaux, écrit un roman. Hippel est alors avec lui, et pas un autre que Hippel n'arrive à son intérieur, n'approche de son intimité. Déjà sombre et craintif, il lui faut un être choisi et bien éprouvé pour lui ouvrir son cœur, pour se livrer à ses épanchemens d'artiste. Mais ils sont tous les deux étroitement unis, tous les deux ont une sorte de caractère qui s'harmonie bien ensemble. Hoffmann domine Hippel par son enthousiasme, par sa pensée aventureuse et hardie, et celui-ci reprend la supériorité sur Hoffmann par sa raison dépourvue de froideur, par sa droiture de jugement, par ce *calme* qu'ont vanté les Saint-Simoniens. L'un s'élève et l'autre le soutient; l'un bouillonne et l'autre tempère. C'est assurément une excellente combinaison.

Quelquefois, à de certains jours de la semaine, ils ont des heures de réunion encore plus précises; des heures où, se dégageant à plaisir de tout devoir, de toute occupation pénible, ils s'en vont dans une chambre, et, une bouteille de vin du Rhin entre eux, parlent art, poésie, amour, tout ce dont on parle à vingt ans et avec de telles organisations.

Plus tard Hoffmann a souvent et amèrement regretté ces heures d'oubli et de naïve volupté.

Jusqu'ici son existence s'est passée encore sans orage, si

ce n'est avec une complète satisfaction. Mais ne voilà-t-il pas une atroce douleur, ne voilà-t-il pas que Hippel, pour remplir les fonctions auxquelles il est appelé, quitte Königsberg et y laisse Hoffmann. Hélas ! plaignez-le, car il est à présent bien malheureux. Si vous saviez comme il pleure, comme il se tourmente, comme son cœur s'afflige après cette séparation ! Si vous saviez quelles lettres il lui écrit, lettres brûlantes, toutes pleines d'expression de douleur qui déchirent, et d'expressions d'amitié qui touchent au roman. Il n'avait que lui, il ne peut avoir que lui ; il n'aborde aucun jeune homme à Königsberg, il ne se laisse aborder par aucun. Rendez-lui Hippel. C'était tout. C'était son frère, son confident, son autre lui-même.

Une fois il lui écrit :

« Si je te dis que tu m'intéresses plus, que tu me tiens plus au cœur que tout ce qui est dans le monde, que je sacrifierais tout pour te suivre, pour jouir encore de ce bonheur de l'âme que donnent les relations de l'amitié, oh ! crois-moi, je ne te dis là qu'une sainte, une profonde, une noble vérité : nous sommes nés l'un pour l'autre. Que le sort nous sépare donc, nos cœurs ne se sépareront jamais. Puis, enfin, peut-être nous le trouverons, ce port si désiré. Peut-être que, réunis ensemble, nous la reprendrons, cette joie tant rêvée et tant implorée. Le sentiment de feu que je te conserve, ne peut jamais se refroidir, et je suis fier de pouvoir en attendre autant de toi. »

Vraiment, il voudrait bien le rejoindre son Hippel, son ami de cœur, mais un autre obstacle l'arrête. Il aime, il est aimé. Il tombe dans les bras d'une femme qui comprend sa passion d'artiste, qui l'enchaîne et le retient à elle, et le voilà partagé entre l'amitié dont il a besoin, entre l'amour qui le réclame, entre les idées d'art qui ne le quittent plus. Déchiré par ces trois grandes passions, livré à tous ces combats si actifs, concevez-vous comme sa nature impres-

sionnable se torture, comme son âme sort de cette lutte, étonnée et abattue. Aussi, quand il essaie d'apporter un changement à son sort, quand il s'arrache violemment de ce lieu où sa vie est livrée à de telles angoisses, il ne le fait qu'en y laissant une partie de lui-même. Oui, pauvre Hoffmann, change d'air, jette-toi dans une autre ville, dans une autre société; mais ton cœur saigne, Hoffmann, le trait a pénétré loin, l'artiste et l'amant ont reçu une profonde blessure, et peux-tu la guérir?

Il va à Glogau continuer auprès d'un de ses oncles ses études en jurisprudence. Que faire à Glogau, lui qui emporte avec lui tant de souvenirs dont il ne veut plus se détacher; lui qui fuit le monde, lui qui n'a pour amis que des êtres dont il est éloigné; lui enfin, qui, avec une imagination de vingt ans, se laisse aller à toutes ses fantaisies, à tous ses désirs d'amour, de science, d'amitié, sans qu'une voix compatissante vienne à lui quand il souffre, sans qu'une main amie se pose sur son front qui brûle? Aussi il faut voir quels rêves il fait, et comme il court avec avidité d'un objet à l'autre. Aujourd'hui il se livre à la musique avec passion; puis elle le fatigue, elle l'abat, et il écrit à Hippel:

« Je n'aime plus la musique. Ce que Jean Paul en a dit est vrai, elle passe sur notre cœur comme la langue du lion, qui, en se tournant et en se retournant sur la peau, finit par faire couler le sang. La musique me rend aussi faible qu'un enfant, elle rouvre toutes les anciennes blessures. »

Puis ensuite il se rejette dans la peinture; il veut s'y perfectionner, s'y rendre maître, et avec elle et l'amitié de Hippel, se créer un monde de bonheur.

Et en dernière analyse il en revient à dire :

« Il y a des momens où je désespère de toute espèce de bien, où je me sens entraîné à travailler contre tout ce qui porte l'apparence du bonheur. »

Pauvre jeune homme, à qui il manque un soutien ! pauvre

ame, à laquelle trop de chemins se présentent à suivre, et qui ne sait lequel prendre, parce que déjà elle a quitté la route commune, où les guides ne lui auraient pas manqué!

De Glogau il va à Posen. Il entre en fonctions, il est au service de l'État; c'est bien. Ici il a déjà commencé à regarder le monde d'un autre œil; après avoir été effarouché de le voir, il s'habitue à le regarder; mais cette fois c'est pour s'en moquer. Il place assez souvent sa tristesse de jeune homme de côté, pourquoi serait-il triste? Il a beau faire de s'amuser aux dépens de cette société, avec laquelle il n'a pu encore sympathiser. Il n'a qu'à prendre son crayon, ou écrire une fantaisie à la manière de Callot. Un jour il arrive à Posen au milieu d'un grand bal masqué, déguisé en marchand d'images italien. Il distribue à toutes les personnes de la société une série de caricatures locales. C'est une fête! Le voisin a reconnu son voisin, la femme envieuse a reconnu sa rivale, la jeune fille s'amuse à voir la figure grimaçante de son prétendant. Et alors les cris de joie et les applaudissemens donnés au marchand italien. Mais ne voilà-t-il pas une grande déconvenue? Ce ne sont pas seulement quelques personnes de Posen qui ont fait le sujet de ces caricatures, mais toute la société, tout ce qu'il y a de plus connu dans la ville, tout ce qui est à présent au bal. Les hommes charitables qui se sont plu d'abord à voir mystifier leurs amis, s'aperçoivent qu'ils n'ont pas échappé au malin crayon, et que pendant qu'ils tiennent ici dans un coin une grotesque caricature, on tient à quelques pas la leur. Je vous laisse à juger quel orage s'éleva sur la tête du pauvre Hoffmann, et dans une petite ville encore! Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans la nuit même où arriva cette belle équipée, un haut personnage de Posen, qui, à ce qu'il paraît, n'avait pas lieu d'être content de son lot, envoya une estafette à Berlin pour appeler toutes les vengeances de l'administration sur le malheureux artiste, et il est bien prouvé que cette dénonciation

n'aida pas à l'avancement de Hoffmann dans la carrière qu'il avait embrassée.

A Posen cependant il se marie, je ne sais trop comment. Dans ses lettres il ne parle pas de son mariage, et à peine une ou deux fois ensuite parle-t-il de sa femme. Ceux qui l'ont connue cependant se plaisent à dire qu'elle était bonne et aimable, et qu'elle a contribué au bonheur de Hoffmann.

En 1802 il est appelé comme conseiller à la régence à Plozk; en 1804 il arrive avec le même titre à Varsovie.

Ici sa vie reçoit une impulsion qu'elle n'avait pas encore sentie. Il trouve une société aimable, un monde qui cultive les arts, une grande ville, de grandes ressources pour ce qui fait l'objet de ses études; des hommes d'une haute renommée, avec lesquels il entre en relation, tels que Voss et Werner, et enfin son ami Hitzig, qui demeurait à Varsovie comme référendaire, et qui fut pour Hoffmann un second Hippel.

Tous les deux s'entendirent et se trouvèrent bien ensemble dès qu'ils se furent vus. Les demeures de l'un et de l'autre se touchaient, leurs fenêtres se trouvaient à la même hauteur, et le soir quand les bonnes gens de Varsovie étaient retirés, quand les rues étaient paisibles, Hoffmann donnait le signal, et alors les fenêtres s'ouvraient, les deux amis arrivaient avec leur robe de chambre et leur bonnet de nuit, se penchaient en dehors, et demeuraient ainsi à causer quelquefois jusqu'au lendemain matin.

Alors Hoffmann, qui a retrouvé un ami, a aussi retrouvé son activité; il organise des concerts, il compose, il exécute, il est parfois chef d'orchestre. Il a à Varsovie des réunions comme il les désire, il a un cercle de gens qui l'aiment, et au milieu desquels il se trouve bien. Il se fait une jolie habitation, il s'entoure de tous les objets d'art qui lui sourient le plus. On dirait qu'il va prendre racine à Varsovie, tant il s'y sent à son aise; quand voici que les

Français arrivent, s'emparent de Varsovie, culbutent le gouvernement prussien, disent grand merci à Hitzig, à Hoffmann et à tous les conseillers et référendaires, et installent sans façon à leur place une juridiction polonaise.

Les amis de Hoffmann s'en vont; lui persiste encore à faire de Varsovie son élysée. Mais une maladie violente s'empare de lui, ses ressources pécuniaires s'épuisent; il est seul, et ne retrouve plus le genre de vie qu'il a connu. Il faut qu'il parte. Il écrit à Hitzig, qui l'engage à aller à Berlin, et Hoffmann, pauvre, sans emploi, sans savoir quand il en aura un, emprunte à grand'peine 200 thalers et se rend à Berlin.

Ici commence ce nouveau genre de vie qui va durer plusieurs années, cette vie dégagée des graves devoirs et des études austères auxquelles il a été astreint; cette vie d'artiste, enfin, comme il l'a long-temps rêvée et demandée. Mais le beau idéal qu'il s'en est fait est loin de se réaliser. Il arrive à Berlin, demande une place et n'en trouve point; il s'offre pour faire des portraits, pour donner des leçons de musique, pour écrire. Hélas! on ne le connaît pas. Il lui reste six frédéric d'or, on les lui vole. Où aller? à quoi se résoudre? Par bonheur l'idée lui vient qu'il pourrait être attaché à un théâtre comme directeur de musique. Il en parle à Hitzig, Hitzig le recommande au comte de Soden, et Hoffmann est nommé directeur de la musique du théâtre de Bamberg. Oh! ce fut une grande joie, quand, après tant de jours d'anxiété, il reçoit cette bonne nouvelle. Il se hâte de faire ses préparatifs de voyage; il emprunte encore de droite et de gauche, et le voilà partant pour Bamberg, et faisant autant de châteaux en Espagne qu'il fait de lieues vers son cher théâtre de Bamberg. Pauvre Hoffmann, qui a cru être au bout de ses infortunes, et qui s'est si vite repris à son bonheur de musicien! Il trouve en arrivant le théâtre qui ne sait plus à quel saint se vouer, le directeur parti, la caisse

vide, les acteurs qui, en désespoir de cause, essaient de faire l'administration avec un comité nommé pour eux, et donnent pour directeurs à Hoffmann un confiseur, un distillateur et un marchand de soie. Les représentations se succèdent tant bien que mal. Hoffmann, qui est venu pour diriger la musique, se met à composer des vers. Un jour il fait représenter un prologue, dans lequel il a placé l'éloge de la princesse de Neufchâtel, qui assiste au spectacle, et la princesse lui envoie 30 carolins. C'est une fortune !

En même temps qu'il remplit ici ces doubles fonctions de musicien et de poète, il écrit à Rochlitz, qui dirige à Leipzig le journal de musique, pour lui offrir sa collaboration. Rochlitz accepte, et Hoffmann envoie des dissertations, des critiques d'ouvrages, qui sont accueillies avec un grand empressement, et deviennent en Allemagne la pierre première de sa renommée.

Tout cela lui vaut mieux sans doute que de s'enterrer au milieu des actes du gouvernement et remuer la poussière des archives. Mais tout cela rapporte si peu ! et Hoffmann, livrant son esprit à tout venant ; Hoffmann, tirant l'art par trois ou quatre voies différentes ; Hoffmann en est encore à lutter contre le besoin, lorsque enfin arrive au théâtre de Bamberg un nouveau directeur, Holbein, homme hardi, intelligent, qui amène avec lui quelques acteurs d'un mérite reconnu, qui prend le gouvernail d'une main ferme, et rend au théâtre son ancienne splendeur, qui allait tous les jours s'amoindrissant.

Holbein a connu autrefois Hoffmann, et il a su l'apprécier ; il l'engage à étudier l'art du machiniste, ce que ce bon Hoffmann fait avec un grand zèle, et en quelque temps le voilà qui compte comme directeur de la musique, compositeur, machiniste, architecte, décorateur du théâtre de Bamberg. Alors les choses vont à merveille, les succès de la nouvelle troupe font du bruit, les spectateurs affluent, la

caisse se remplit. C'est un temps de joie et de prospérité. Hoffmann a retrouvé sa veine, Hoffmann est gai. Les parties de plaisir, les soupers, les réunions chantantes, s'organisent avec un ordre admirable : adieu les soucis, les soins cuisans ; la vie se colore, la vie est belle et riante, la vie d'artiste s'empare de Hoffmann et le transporte dans une atmosphère embaumée. Pour comble de félicité, il hérite, il reçoit 500 thalers d'un legs que lui a fait en mourant son vieil oncle de Königsberg. Il paie une partie de ses dettes, il se met à son aise. N'est-ce pas qu'il est bien heureux ?

Mais les meilleures choses ne durent pas dans ce monde. Je ne sais quel caprice vient à Holbein de quitter le théâtre de Bamberg, et après lui tout retombe dans le découragement, l'incertitude, et puis l'infortune.

Hoffmann, qui n'a jamais songé qu'un tel revers pût lui arriver, et qui a vécu gaiement au jour le jour, se trouve au dépourvu. Il devient pauvre, bien pauvre. Il vend sa dernière redingote, et il écrit un jour dans son album : *reçu de Leipzig 35 thalers ; grande joie !* Je le crois bien, ma foi ! Après cela vient encore un petit bout d'héritage de Königsberg ; mais c'est le dernier, et il est bientôt loin, et alors Hoffmann a de quoi regretter ses beaux jours passés avec Holbein.

Cependant il trouve une planche au milieu du naufrage : Rochlitz négocie pour lui la place de directeur de musique au théâtre de Dresde ; la place est accordée, Hoffmann amasse encore de quoi aller à Dresde ; il part, traverse les lignes de Cosaques, de Kalmoucks ; qu'a-t-il à craindre, ils ne lui prendront ni son chevalet, ni ses cahiers de musique, ni l'opéra d'Undine, auquel il travaille en ce moment ; et quant à la bourse, elle est maigre : car, arrivé à Dresde, il n'y a plus rien. Et il a plu à Secondo, le directeur du théâtre, de se rendre à Leipzig, et il faut que Hoffmann aille le rejoindre. Pauvre Hoffmann ! Il ferait bien le voyage à pied, mais sa femme !

Tout en se promenant et en rêvant au moyen d'entreprendre cette route de Dresde à Leipzig, sans Pégase et sans Hippogriffe, il rencontre par hasard Hippel, son ami, son frère, sa providence. Hippel qui vient à son aide, qui lui ouvre ses bras, comme le faisait l'étudiant de Königsberg. Les jours d'épanchement et d'amitié se renouvellent, le cœur de Hoffmann se raffermir; il oublie tout, il a retrouvé son ami.

Pendant Hippel est obligé de suivre le chancelier d'État avec lequel il voyage, et Hoffmann, n'ayant plus rien qui le retienne à Dresde, se met en route pour aller rejoindre Secondo.

A moitié chemin la voiture verse; un des voyageurs est tué, quelques autres blessés. La femme de Hoffmann est étendue par terre et couverte de contusions; on la transporte à Meissen, on la panse; la halte dure encore ici quelques jours, et enfin ils arrivent à Leipzig.

Là Secondo leur annonce qu'ayant obtenu la permission de jouer sur le théâtre royal à Dresde, il faut retourner à Dresde. Et Hoffmann, qui n'a point d'autre parti à prendre, refait sa valise, installe sur le chariot sa femme, la tête encore toute emballée, et comédiens et comédiennes s'en vont pêle mèle. Fouette cocher!

A Dresde est alors Napoléon (car nous sommes en 1813), et la Saxe est devenue le théâtre de cette guerre mémorable qui devait se terminer d'une manière si désastreuse.

Dresde est entouré par les armées alliées, et chaque jour se livre, un peu plus près, un peu plus loin, quelque nouveau combat. A travers toutes ces évolutions de troupes, tout ce brouhaha de guerre, toute cette anxiété qui vient des événements, le théâtre va comme il peut. Un jour les Français l'occupent avec Talma, un autre jour les Italiens, un autre jour la troupe de Secondo.

Puis, Dresde pris, on rétrograde à Leipzig. Là une mésin-

telligence survenue entre Hoffmann et Secondo, lui fait renoncer à sa place; il continue à écrire pour le journal de musique, il travaille à son *Undine*, il commence quelques contes, il fournit au libraire Baumgärtner des caricatures qu'il compose, qu'il dessine et qu'il colorie lui-même. Hélas! tout cela est peu. Il retombe bientôt dans les soucis matériels, dans la situation voisine du besoin, et une maladie qui lui survient, achève de le précipiter dans cette vie d'inquiétude et de dénuement, contre laquelle il lutte depuis tant de temps.

Mais à cette époque il a déjà pris un caractère singulier, quelque chose de sardonique et de bizarre, comme il nous a dépeint plusieurs personnages de ses romans; puis, quand il se livre à ses inspirations, un enthousiasme, une pensée ardente qui l'absorbe tout entier, qui l'emporte dans un autre monde, et le rend comme étranger à tout ce qui se passe autour de lui.

Je tiens du docteur Wagner, qui l'a beaucoup fréquenté pendant son séjour à Leipzig, un trait qui pourra donner une idée de la manière dont ses études l'occupaient. Un jour le docteur Wagner rencontre la femme de Hoffmann, qui l'engage à aller chez elle passer la soirée. Mon mari est dans ce moment, dit-elle, très-occupé à écrire, et quand il aura fini, il sera bien aise de vous avoir. Ils vont. Ils arrivent à la chambre de M.^{me} Hoffmann, et en entrant, les voilà tout surpris d'entendre toucher du piano avec une vivacité et un talent rares. Ils ouvrent la porte, et aperçoivent une femme qui, tout occupée de l'inspiration musicale à laquelle elle s'abandonne, ne les entend point venir, et continue à faire voltiger ses doigts sur les touches du piano avec une chaleur et une rapidité, qui laissent deviner ce qui se passe au fond de son âme. Les deux curieux s'approchent sur la pointe du pied, arrivent auprès du piano, et sous un large chapeau de taffetas découvrent la figure de Hoffmann.

A leurs éclats de rire, à leurs exclamations de surprise Hoffmann s'aperçoit enfin qu'il n'est pas seul. Puis il se regarde des pieds à la tête, et se montre tout étonné de se voir ainsi travesti. Pendant qu'il se promenait dans la chambre, en rêvant à son opéra, il avait rencontré les habits de sa femme, les avait revêtus par distraction; et l'inspiration grandissant toujours, il s'était mis à jouer.

En 1814, et comme Hoffmann commençait à se sentir bien malheureux, arrive encore une fois son ami Hippel, qui lui propose de rentrer au service. Hoffmann accepte. Hippel se met à l'œuvre, négocie l'affaire, et son ami est appelé à Berlin, y retrouve Hitzig, et tous les deux, six mois après, sont nommés conseillers à la régence.

Voici à présent pour Hoffmann une vie toute nouvelle, vie de succès long-temps enviés, d'hommages flatteurs et de renommée. Ses romans se sont répandus dans toute l'Allemagne et ont eu une grande vogue. Son *Undine*, représentée pour la première fois à Berlin, a fait la gloire du musicien égale à celle du poète. Alors il est placé dans une position stable et élevée, alors le monde vient à lui, mais lui ne veut plus aller au monde. Il a passé par l'existence esclave et passionnée du jeune homme; par l'existence aventureuse de l'artiste; maintenant il a repris ses droits, maintenant il est lui, il domine le monde. Il a souffert de son contact, maintenant il le dédaigne, il en a pitié, il l'a accusé autrefois de dureté, maintenant il l'accuse de sottise, il le voit petit et ridicule, il le regarde et sourit. On l'a invité dans toutes les hautes sociétés, mais il ne porte dans les sociétés que cet esprit de sarcasme qui a remplacé une sensibilité trop long-temps méconnue, une chaleur d'âme ayant eu trop souvent à se reposer sur elle-même. Il se mettra à causer à haute voix quand on voudra faire de la musique; il lancera du bout de ses lèvres moqueuses un trait acéré, un mot poignant, ou il arrivera sombre et rêveur, tout occupé

d'images étranges et de poésie fantastique. Laissez-le donc s'éloigner de ce monde qui ne lui convient plus et auquel il ne peut plus convenir. Laissez : il a maintenant un autre monde. Sa pensée tant de fois refoulée par les autres, froissée et torturée, est parvenue enfin à se reposer sur elle-même, à se faire, selon son désir, des drames sombres ou gracieux, des romans qu'elle compose et mûrit avec une douce nonchalance; elle s'est fait un autre ciel, une autre planète, qu'elle peuple et arrange à son gré, une autre société, une autre vie.

Laissez-le. Il a écrit jeune homme ses lettres à Hippel, il a écrit artiste ses dialogues d'un directeur de théâtre; à présent il écrira la biographie du Chat Murr et la princesse Brambilla. Le voyez-vous sortir gaiement du salon où il a été obligé de se rendre. A peine est-il loin; il respire, il est bien; il retrouve son imagination qu'il vient peut-être encore de comprimer. Il la sent se débattre, essayer ses ailes; s'élancer vers son autre monde: la folle qu'elle est! Il se jette dans une cave; il appelle!.... Du vin, donnez du vin à Hoffmann. Ce n'est pas qu'il ait soif, ce n'est pas qu'il cherche ce plaisir brutal qu'ont les gens du peuple de boire pour s'enivrer; ce n'est pas le vin qu'il aime. Oh non! mais c'est seulement cette nouvelle chaleur que le vin lui donne; c'est la fumée du Johannisberg qui lui monte au cerveau, c'est son imagination qui cette fois se sent mettre la bride sur le col et part au galop. C'est enfin toute cette longue suite d'êtres étranges, enfans de sa pensée vagabonde, qui arrivent quand il les appelle, qui éclosent, qui grandissent, qui se rangent devant lui. C'est son roman qu'il fait, ce sont ses personnages que lui seul connaît, dont lui seul vous dépeindra le caractère, la physionomie; c'est son drame entre ciel et terre, enfin c'est son monde à lui. Voilà ce que le vin lui rend, voilà ce qu'il cherche dans le vin. Alors toutes ses facultés sont tendues et mises en jeu; alors le

peintre apporte ses couleurs vives et tranchantes, le poète ses mobiles sensations, le musicien l'exercice de son art ; puis tout l'art se déroule, des paysages passent admirablement peints, des scènes d'amour arrivent toutes si fraîches, si pleines de poésie et de pensées venues du cœur ; des voix harmonieuses flottent dans l'air. C'est une terre toute neuve, et que l'on foule avec un singulier mélange d'étonnement et de plaisir ; ce sont des visages que l'on n'a sans doute jamais vus, et que l'on croit cependant reconnaître ; c'est un concert auquel il se mêle toujours quelque chose de fascinant, de magique ; c'est un récit à vous faire rire aux larmes, ou à vous attrister vivement : mais l'une ou l'autre de ces émotions a quelque chose de singulier, et il vous en reste encore, après avoir ri ou pleuré, un certain vague, comme quand on a entendu le fracas d'une cascade, long-temps après vous croyez encore entendre son bruit rauque bourdonner à votre oreille. Et c'est tout cela que voit Hoffmann, tout cela qu'il sent et qu'il décrit, et tout cela c'est le vin qui le lui donne. Et vous voulez qu'il n'aille plus à la cave, qu'il se fasse sobre et rangé, qu'il boive à chacun de ses repas selon l'ordonnance du médecin ; lui, après ces voyages de son imagination, après ces voluptés de fantaisie dans lesquelles il s'est plongé ; après tout ce monde si délicieusement et si capricieusement créé, voulez-vous qu'il jette là son édifice, qu'il renverse ses arabesques ; qu'il chasse ses lutins, qu'il se rejette à terre — lui Hoffmann, lui qui a entendu le violon de Crémone et la voix d'Anna dans Don Juan ; lui qui a connu les mystères de la Maison déserte, et l'amour tendre et mystérieux du Majorat ; lui qui a vécu avec Salvator-Rosa et avec maître Martin, avec Mademoiselle Scudéri et avec l'Homme au sable ; lui Hoffmann, vous voulez qu'il ne boive plus. Oh non ! vraiment c'est impossible.

Un de ses amis va un jour le voir, il le trouve tourmenté par un rhume affreux. Le médecin arrive, s'inquiète

de son état, il lui recommande avec les plus grandes instances de ne pas sortir, et surtout de ne pas boire. Hoffmann répond comme un enfant docile, se soumet à tout ce qu'on lui ordonne. A peine le médecin est-il parti, il jette là sa robe de chambre, ses pantoufles, son bonnet fourré, s'habille et se dispose à sortir.

— Mais, lui dit son ami, sais-tu comme tu vas aggraver ton mal ?

— Bah ! répond Hoffmann, ce n'est rien. Et notre bon tavernier Luther a maintenant en réserve les meilleures bouteilles de Rüdesheim qui aient jamais caressé le palais d'un mortel. Allons.

Et imposant silence à toutes les observations, Hoffmann part, et entraîne son ami dans sa cave favorite.

Là Luther fait un grand salut, et s'en va aussitôt déterrer ses vieilles bouteilles.

— Ah ça, Luther, dit Hoffmann en touchant le précieux cristal, j'espère que vous n'avez point fait de réformation.

— Dieu m'en préserve, répond le digne aubergiste.

Et Hoffmann boit, oublie sa douleur, étouffe son rhume, donne carrière à son imagination. Et il sort de là, l'œil vif, la tête levée, le sourire sur les lèvres ; jamais il n'avait eu tant d'esprit.

Quelquefois c'était d'un salon où il avait été long-temps annoncé à l'avance, c'était d'une société où l'on s'empressait de l'accueillir, qu'il s'arrachait tout à coup pour venir en culotte et en bas de soie reprendre place dans sa cave chérie. Là se réunissait auprès de lui Contessa, Koreff, Hitzig. Là venaient aussi les étrangers qui, attirés par sa réputation, voulaient le voir dans sa retraite favorite, dans le temple de ses élucubrations poétiques.

Là Hoffmann, dégagé de soucis, enveloppé de fumée de tabac, échauffé par l'atmosphère de la cave autant que par la liqueur qu'il savoure ; Hoffmann, libre, joyeux, se livre

à toute la jovialité de son humeur, s'abandonne à tous les caprices de son esprit. Les mots piquans se succèdent sans interruption, la conversation pétille et étincelle. Malheur aux personnages vulgaires, aux figures malvenantes qui ont passé ce soir-là sous ses yeux. Il contourne leurs vêtemens, il allonge leurs traits, il prend, pour les livrer à ses amis, la parole, le crayon, les gestes. Puis peut-être un souvenir revient qui l'arrache à ses folles plaisanteries, une pensée renaît dans son ame qui glace le rire sur ses lèvres, qui jette un voile sur son front, qui le porte à rentrer en lui-même et à rêver. Alors il y a quelque chose de bien intéressant dans cette mélancolie; car c'est la mélancolie d'une ame tendre et poétique qui s'était ouverte de bonne heure aux impressions profondes et sérieuses, et qui n'est tombée dans cette insouciance, dans cette habitude de moquerie, qu'après avoir long-temps essayé les sentimens vrais et passionnés.

Sept années se passent à Berlin pour Hoffmann pleines de repos, de jouissances d'artiste, de satisfaction dont il doit sentir tout le prix, car il les a long-temps attendues. Les libraires viennent maintenant solliciter la faveur d'éditer ses œuvres; Berlin a reconnu le trésor qu'elle possède en lui, l'Allemagne à reconnu son romancier. A toutes ces joies ajoutez celle d'un intérieur doux et paisible, celle que lui cause la réunion de trois ou quatre amis, au milieu desquels il se trouve si bien. Aussi Hoffmann s'est repris à la vie, il l'aime cette vie qu'il eût tant voulu pouvoir abdiquer autrefois; il la goûte à présent dans toute sa plénitude, et il ne s'en rassasie pas, et il dit, qu'au prix de la vie tous les autres biens sont peu de chose.

Hélas! il devait encore en connaître les atroces douleurs, il devoit se traîner, sans force et sans moyen de guérison, dans une effroyable situation entre l'existence et la mort.

Vous savez comment il acheva de vivre; vous savez

que lorsque les médecins lui eurent passé un fer chaud sur l'épine du dos, il se mit un instant après à en plaisanter avec ses amis, et leur dit qu'on l'avait plombé pour qu'il n'arrivât pas en enfer comme un objet de contrebande.

Alors il espérait encore revenir à la vie. Il dictait de nouveaux contes à son secrétaire, il songeait à un opéra qui devait surpasser Undine.

Puis, enfin, quand le dernier moment est venu, quand il ne peut plus s'abuser sur son état, il se penche vers sa femme et lui dit : il faut pourtant songer à Dieu.

Je m'arrête là ; mais je regrette, en finissant cette fugitive notice, de ne pouvoir y joindre le portrait de Hoffmann, que j'ai vu dessiné par lui-même, et qui était, dit-on, d'une grande ressemblance. Il y a dans cette physionomie quelque chose qui, à la première vue, émeut et intéresse d'une façon toute particulière : il y a dans ces lèvres closes, dans ce visage aux contours tranchés carrément, dans ce front large recouvert de cheveux en désordre, une expression indéfinissable de douceur et de tristesse, à laquelle on est forcé de se rendre. Il y a surtout un regard fixe, ardent, qui attire et fascine, que l'on ne peut contempler sans une étrange émotion, et auquel on revient comme dominé par une attraction magnétique.

Encore une fois, je regrette de ne pouvoir offrir, au lieu de cet article, une copie de ce portrait, je crois qu'elle donnerait plus à penser sur le véritable caractère de Hoffmann que les pages que je viens d'écrire.

X. MARMIER.

Histoire des Religions.

SUR LES ORPHIQUES,

PAR M. LOBECK,

Professeur de littérature ancienne à Königsberg.¹

Il n'est point de système qui n'ait été mis en œuvre pour rendre compte du mystérieux enfantement de la mythologie grecque. Chacun a pu exploiter à sa manière des traditions obscures, contradictoires, altérées par les poètes, mutilées par le temps; aussi a-t-on hasardé et les hypothèses les plus ingénieuses et les paradoxes les plus absurdes sur ce temple de Dodone, dont l'oracle était pélasgique d'après Homère, égyptien selon Hérodote, hyperboréen, si l'on en croit des témoignages plus récents; sur cet audacieux Titan qui, attaché au sommet du Caucase, expia, sous le bec d'un vautour, les bienfaits qu'il avait répandus dans le monde; sur ces doctrines mystiques, que les Thraces avaient reçues de la bouche harmonieuse d'Orphée, et qu'un autre chanteur inspiré, Eumolpus, vint enseigner, les armes à la main, aux anciens habitants de l'Attique.²

Après tant de savantes conjectures détruites les unes par les autres, tant de doctes illusions successivement évanouies, voici que l'Allemagne jette un nouvel athlète dans cette lice toujours ouverte. Sous le titre un peu énigmatique d'*Aglaophamus*,

¹ *Aglaophamus, sive de theologiæ mysticæ Græcorum causis libri tres: scripsit Chr. Augustus Lobbeck, Regimontii Prussorum, sumptibus fratrum Bornträger, 1829. Prix: 40 fr.*

² Les amis de M. G. Schweighäuser savent avec quel attrait ce digne héritier d'un nom célèbre développe ses opinions hardies sur la civilisation primitive des Grecs. Nous regrettons de ne pouvoir exposer ici ses idées vraiment originales, et les heureuses applications qu'il en fait à certains passages d'Hésiode, de Pindare, d'Eschyle.

phamus, M. Lobeck a publié, il y a environ trois ans, d'immenses recherches sur les sources de la théologie mystique des Grecs. Cet ouvrage, aussi remarquable par l'étonnante érudition qui s'y déploie, que par l'importance historique et philosophique du sujet, se divise en trois grandes parties. La première traite des mystères d'Éléusis, la seconde des Orphiques, la troisième des mystères de Samothracé.

Négligeant les innombrables tentatives des modernes, M. Lobeck se propose de reconstruire à neuf l'édifice des croyances grecques, en n'employant que des matériaux fournis par l'antiquité même. Dans son imposante revue des vieilles légendes du paganisme, l'auteur n'est dupe d'aucun préjugé, esclave d'aucun système. Il se garde bien de traiter *à priori*, avec l'entraînement de l'inspiration poétique, une question de philologie et d'histoire. Il interroge froidement l'antiquité, et enregistre ses réponses avec une scrupuleuse exactitude. C'est une enquête fidèle de tout ce qu'ont écrit les Grecs et les Latins sur l'origine de leurs doctrines religieuses. Enchaînant les citations aux citations, l'auteur, dans son impitoyable sévérité, montre le vide de mainte théorie célèbre, se rit de l'enthousiasme avec lequel nous avons parfois adopté des chimères, et trop souvent nous désenchante des erreurs classiques dont fut bercée notre jeunesse.

Les trois questions qu'embrasse l'*Aglaophamus* sont étroitement liées dans l'histoire de la civilisation grecque. Mais notre auteur, voulant sans doute éviter jusqu'aux apparences de l'esprit de système, les a traitées successivement, sans chercher à les fondre en un seul corps; en sorte que chacune forme un tout à part, et peut s'isoler sans inconvénient. La plus intéressante de ces trois parties est, à notre avis, celle qui est consacrée aux Orphiques. C'est là aussi que M. Lobeck a prodigué, avec le plus d'abondance, les trésors de son inépuisable savoir. Non content de traiter à fond toutes les difficultés relatives à l'âge, à la patrie, à l'existence même

d'Orphée, aux inventions diverses dont on lui attribue l'honneur, aux observances extérieures que les anciens ont appelées *vie orphique*, il a entrepris un nouveau recensement de tous les fragmens poétiques, qui sont donnés sous le nom du célèbre législateur de la Thrace. Les hymnes, les argonautiques et tous les ouvrages reconnus depuis long-temps pour avoir été composés par les Alexandrins, n'ont pas trouvé place dans l'*Aglaophamus*. On n'a admis que les passages dont le caractère paraissait vraiment orphique, et il en est résulté une collection beaucoup plus complète, et beaucoup mieux distribuée que tout ce qui précédemment avait été publié en ce genre.

C'est surtout dans les fragmens relatifs à la *théogonie* que l'auteur nous semble avoir fait la plus riche moisson : tous ces précieux débris rapprochés, s'expliquent si bien les uns par les autres, les dogmes se succèdent si naturellement que, de tant de lambeaux recousus, il se forme un ensemble régulier. Des membres séparés depuis près de trente siècles se rassemblent à la voix de l'auteur, le corps entier se recompose, et se lève majestueusement devant nous. Depuis Platon jusqu'aux derniers Alexandrins, philosophes, historiens, poètes, orateurs, théologiens, grammairiens, tous ont contribué à cette résurrection.

Nous allons résumer le commencement de cette antique théogonie, qui offre des ressemblances frappantes avec celle d'Hésiode, mais qui en diffère en plusieurs points essentiels.

« Le premier principe de toutes choses est *Chronos*, le temps, ou plutôt l'éternité ; cause incréée, immatérielle. *Chronos* engendra l'*Éther* et le *Chaos*. Grâce au mouvement de rotation de l'*Éther*, le *Chaos* prit la forme d'un œuf immense.

« Des élémens mêlés au sein de cet œuf naquit un être mâle et femelle, qui a reçu trois noms pour désigner ses trois attributs : on le nomme *Phanès*, c'est-à-dire lumière ;

Métis, c'est-à-dire volonté; *Éricapæus*, c'est-à-dire qui donne la vie. C'est là le dieu invisible, le dieu triple et un, qui a tout créé.

« A peine *Phanès* a-t-il brisé son enveloppe, qu'il enfante la *Nuit*, le *Soleil*, la *Lune*. Ces créations sont purement idéales : c'est un monde intelligible conçu par la suprême intelligence. Le monde sensible n'existe pas encore.

« Ensuite *Phanès* s'unit à la *Nuit*, sa fille. Leur union, qui devait produire tous les êtres, ne fut pas un mariage réel. Entre ces pures essences le premier hyménée ne devait être qu'intellectuel. Il n'en fut pas moins fécond.

« De *Phanès* et de la *Nuit* naquirent la *Terre* et le *Ciel*. Dès-lors commença un nouvel ordre de choses : la nature visible était créée. Le premier mariage réel fut celui du *Ciel* et de la *Terre*. Il en sortit une nombreuse postérité, les *Parques*, les *Centimanes*, les *Cyclopes*.

« Le *Ciel*, sachant qu'il devait être précipité du trône par un de ses enfans, les enchaîne tous au fond du Tartare. La *Terre*, dans sa douleur maternelle, ne respire plus que la vengeance. Elle donne le jour aux *Titans*, et les excite à s'armer contre leur père. L'*Océan* seul refuse de prendre part à cette conjuration. *Kronos* ou Saturne, chef des rebelles, enlève l'empire à son père, après l'avoir privé des organes de la génération. Le *Ciel* annonce à *Kronos* qu'il éprouvera le même sort qu'il vient de lui faire subir; qu'il sera à son tour mutilé et dégradé par un fils.

« *Kronos* épousa *Rhèa*, l'une de ses sœurs. De cette union naquirent *Zeus* et ses frères. *Zeus* ou Jupiter accomplit la prédiction de son aïeul. Il ravit le sceptre à *Kronos* et s'empara de l'empire universel. Avec le règne de *Zeus*, la création recommence et le monde se renouvelle. Le dieu absorbe dans son sein tous les êtres préexistans, et, guidé par les conseils de la *Nuit*, il rend à la lumière, et réalise à l'extérieur cet univers qu'il avait enfermé dans ses flancs. »

Nous ne chercherons pas à découvrir toutes les idées cachées sous ces mythes graves, sombres, terribles, que l'imagination riante des Hellènes n'a pas encore colorés. Nous ne risquerons qu'une seule conjecture. Dans ces périodes successives que nous présentent les théogonies antiques, du *Chaos* primitif au règne du *Ciel*, du règne du *Ciel* à la violente usurpation de *Kronos*, de cette usurpation à celle de *Zeus*, on est tenté de voir une représentation symbolique des cataclysmes qui, à plusieurs reprises, ont renouvelé la face de notre globe. Comme, à chacune de ces grandes révolutions de la nature, la vie semble s'éteindre pour se rallumer ensuite; de même, à la fin de chaque dynastie divine, la nature personnifiée perd la force génératrice, pour la recouvrer bientôt sous une personnification nouvelle. Les règnes de *Kronos* et de *Zeus* marquent donc des catastrophes qui ont rajeuni l'univers vieillissant, et repris, sur une plus grande échelle, l'œuvre de la création. Plus on médite sur certaines traditions de l'antiquité, plus on est porté à croire que souvent les découvertes modernes n'ont fait que retrouver de vieilles connaissances, que le monde avait perdues ou méconnues sous les voiles allégoriques qui les défiguraient.

Une fois *Zeus* assis sur son trône, la titanomachie et la gigantomachie semblent annoncer de nouvelles convulsions du globe; mais la victoire du dieu indique en même temps que ces crises furent passagères, et que l'ordre établi triompha.

Ce dernier héritier de la puissance suprême, ce *Zeus*, si étrangement travesti dans les poèmes épiques, lyriques ou dramatiques des Hellènes, ne fut dans le principe que la nature divinisée, la vie universelle personnifiée. Le fragment le plus développé de la théogonie orphique nous présente, dans tous ses détails, cette mystique allégorie. C'est une tirade de trente-quatre vers, conservée dans sa totalité par Stobée, par Proclus et par Eusèbe. Plutarque en rappelle un passage; le *Traité du monde*, qui est d'Aristote, ou du moins

d'un philosophe très-ancien, en avait déjà cité sept vers; enfin Platon y fait allusion plusieurs fois. Donnons dans sa forme antique ce précieux débris; traduisons-le avec une fidélité religieuse. Ce qu'il peut avoir d'étrange, de bizarre, doit nous inspirer tout autre chose qu'un dédaigneux sourire. Il faut écouter avec recueillement cette voix lointaine, qui retentit à travers les siècles, et nous apporte quelques pensées du vieux monde. On reconnaîtra dans ce vénérable monument la première expression en langue grecque du vaste panthéisme que les philosophes éléates enseignèrent plus tard sous une autre forme.

« Zeus, le maître de la foudre, est à la fois principe et fin, tête et centre de tout: l'univers est son ouvrage. Zeus réunit les deux sexes dans son essence incorruptible. Zeus est le support de la terre et du ciel étoilé; il est le souffle des vents, l'activité infatigable du feu, la source des mers, le soleil, la lune.

« Zeus est le roi suprême, le premier père de tous les êtres. Puissance indivisible, divinité une, souveraineté sans bornes! seule substance vraiment royale, qui enserme tout le reste, le feu, l'eau, la terre, l'air, la nuit, le jour, et *Métis* premier principe générateur, et le voluptueux *Amour*! Oui, tous ces attributs se confondent dans l'immensité de Zeus.

« Voulez-vous voir sa tête et son beau visage? Contemplez le ciel resplendissant, autour duquel sont suspendues, avec magnificence, les chevelures d'or des astres radieux. Des deux côtés de son front se recourbent, semblables aux cornes dorées d'un taureau, l'orient et l'occident, double route des habitans du ciel. Ses yeux sont le soleil et la lune, qui en reçoit la lumière.

« Sa royale intelligence, qui ne trompe jamais, est le pur éther: par elle il entend tout, prévoit tout. Il n'est pas de voix, de son, de bruit, de murmure, qui échappe aux oreilles de Zeus, puissant fils de Kronos.

« Telle est sa tête immortelle, telle est son intelligence. Connaissez maintenant son corps rayonnant, infini, inébranlable, et ses membres vigoureux, gigantesques, invincibles. La vaste étendue de l'air forme les épaules, la poitrine et le dos immense du dieu. Porté sur ses ailes rapides il vole partout. Ses flancs sacrés se composent de la terre, cette mère commune, et des sommets élevés des montagnes. Il a pour ceinture le circuit humide de l'océan tumultueux et des autres mers. Ses pieds s'appuient sur les entrailles de la terre, sur le tartare ténébreux, sur le fond des derniers abîmes.

« Après avoir tout absorbé en lui, Zeus fit tout sortir de son sein, et, par sa divine opération, rendit les créatures à la douce lumière. »

Un recueil qui contient de pareils fragmens, n'est dépourvu ni de charme, ni d'utilité. L'aspect de ces ruines augustes offre un ample sujet de méditations aux historiens, aux philosophes, aux poètes. Heureuses les âmes d'élite, qui savent quel riche enseignement est enseveli sous la poussière des siècles, quelle source de vie se cache sous la cendre des générations éteintes !

Ainsi, dominé par le puissant intérêt qui s'attache aux traditions mythologiques, je me plaisais à évoquer des souvenirs à demi effacés, à recomposer l'histoire perdue d'une civilisation sacerdotale et poétique. Mais la lecture de notre auteur m'a bientôt arraché à ce crédule enthousiasme. Son impassible érudition s'efforce de nous enlever la plus séduisante de toutes les histoires. Il faut renoncer à cette belle antiquité devant laquelle nous tombions à genoux. Orphée, Thraces, mystères, théogonies antiques, poésie primitive, n'êtes-vous que de vains songes ? Le souffle de la critique, en passant sur les premiers siècles de la Grèce, aurait-il fait un désert aride de cette terre peuplée par les héros, embellie par les grâces ? Science cruelle, qui s'applique à

détruire le riant berceau de nos croyances, de nos arts, de notre culture intellectuelle et politique!

Toutefois écoutons M. Lobeck, et résignons-nous s'il le faut. La vérité la plus triste est encore préférable aux plus brillants mensonges. Posons la question, comme la pose l'*Aglaophamus*: Sous quels traits l'antiquité nous présente-t-elle Orphée? Ce fut, dit-on, un médecin habile, un excellent musicien, un poète sublime, un prophète inspiré, le fondateur du plus ancien culte des Grecs. La Thrace a-t-elle réellement possédé cet homme universel, cette vivante encyclopédie? Pour répondre à une telle question, il faut apprécier à leur juste valeur toutes les autorités relatives au temps et aux institutions d'Orphée.

Remontant aussi haut qu'il est possible de remonter dans les traditions écrites des Grecs, M. Lobeck ne trouve rien au-delà de l'Iliade et de l'Odyssée. Il s'arrête donc d'abord à l'époque homérique, et en examine avec soin tous les monuments. On n'y découvre nulle part la moindre trace de la science et des mystères attribués à Orphée. Jusqu'aux Pisistratides, le savant professeur fait remarquer le silence absolu de tous les écrivains, sur ce roi musicien, poète, médecin et pontife. Au temps de Pisistrate, on commence à faire mention du législateur de la Thrace. Dès-lors le nom d'Orphée revient à chaque instant dans les écrits des poètes et des philosophes. Plus on s'éloigne de ce personnage, inconnu d'abord, plus sa renommée grandit. Enfin, les Alexandrins et les pères de l'Église s'emparent de cet homme divin, pour lui prêter les doctrines les plus pures et les connaissances les plus vastes.

Tel est le témoignage de l'inflexible histoire. Faut-il en conclure que le type primitif d'Orphée fut imaginé vers le milieu du sixième siècle avant J. C.; que les premiers vers orphiques ont été composés par Onomacrite, ou par quelque autre poète contemporain; et que, par une pieuse fraude,

cette œuvre supposée fut accrue ou renouvelée dans les premiers temps de notre ère ?

D'abord, le silence des homérides, quelque étonnant qu'il paraisse au premier coup d'œil, ne nous semble pas inexplicable. Nous tâcherons d'en rendre compte ; et, dans tous les cas, cet argument négatif n'est point une preuve. M. Lo-beck se rit avec raison de certains critiques, qui affirment être sûrs qu'Homère a su telle ou telle chose, bien qu'il n'en ait point parlé. Mais il n'est guère plus raisonnable de prétendre que le prince des poètes a nécessairement ignoré tout ce qu'il n'a point dit.

Nous savons que les vers donnés comme orphiques furent composés, en grande partie, à l'époque des Alexandrins, et que l'exemple de cette imposture littéraire avait d'abord été donné par un poète du temps de Pisistrate. Mais nous ne voyons pas là une raison suffisante pour envelopper dans une proscription commune tout ce qui porte le nom d'Or-phée. Le premier faussaire avait sans doute l'espérance de faire illusion ; il y réussit même jusqu'à un certain point. Or, dans une pareille tentative, on ne peut compter sur le succès, qu'en abusant d'un nom célèbre, en exploitant des traditions populaires, en reproduisant la couleur et le ton que l'opinion générale prête à l'ouvrage qu'on se propose de contrefaire. Si l'auteur des fausses orphiques eût négligé ces précautions, s'il eût tout inventé jusqu'au nom de l'auteur, la supercherie aurait été trop grossière ; personne ne s'y fût laissé prendre. On me paraît, dans la discussion qui nous occupe, n'avoir pas toujours assez tenu compte des souvenirs nationaux sur lesquels s'appuyèrent Onomacrite et les autres faussaires du sixième siècle. Cependant ces souvenirs n'ont pas complètement péri, même pour nous, et il nous suffira d'en invoquer l'autorité imposante pour prouver que tous les titres d'Orphée ne sont pas perdus.

Il est certain que la fraude fut reconnue lorsqu'elle était

encore récente. L'imitation peut-être n'était pas assez fidèle pour faire illusion. Quoi qu'il en soit, la contrefaçon fut distinguée de l'ouvrage primitif, ce qui prouve qu'on avait au moins quelque idée de l'original. Ainsi, et M. Lobeck ne le conteste pas, l'existence même des fausses orphiques atteste qu'il y en avait eu de véritables.

On doit présumer que les nombreuses allusions qu'on fit dès-lors à la Thrace, à ses institutions, à son législateur, n'étaient pas puisées dans des recueils convaincus de fausseté, mais dans les traditions les plus authentiques. Il en résulte que quelques étincelles du génie d'Orphée peuvent se retrouver encore dans les collections qui sont entre nos mains.

Au reste, la question orphique nous paraît étroitement liée à une question plus vaste; je veux parler de la civilisation pélasgique, qui embrasse et explique toute la première période de l'histoire des Grecs. Nous allons indiquer rapidement cette nouvelle face du sujet, en regrettant de ne pouvoir plus ici nous éclairer de la judicieuse critique et de la profonde érudition de M. Lobeck.

En présence des témoignages les plus positifs, il faut reconnaître que long-temps avant les institutions démocratiques de Thésée, et l'établissement du puissant empire des Pélopidés, Dodone avait son oracle, l'île de Samothrace son sacerdoce, la Thrace ses chœurs inspirés, Éleusis ses saints mystères. Ainsi, bien loin par-delà les temps historiques de la Grèce, derrière l'époque fabuleuse des expéditions héroïques, apparaît, entourée de prestiges, une civilisation toute sacerdotale.

Le concert unanime des traditions helléniques rapporte cette culture religieuse à des étrangers nommés Pélasges, nation active, industrielle, éclairée, dont la prodigieuse influence se fait sentir dans l'Italie primitive, comme dans la Grèce naissante, mais dont l'origine est restée enveloppée d'une nuit impénétrable.

Hérodote, notre guide le plus sûr dans de telles recherches, nous apprend que les Pélasges vinrent civiliser l'île de Samothrace et la Grèce, avant l'arrivée des colonies égyptiennes. Ils avaient apporté aux sauvages habitants de ces contrées les arts qui embellissent la vie, l'écriture qui agrandit l'intelligence, une poésie grave, une architecture colossale, un ordre social fortement constitué, un culte simple et sublime.

Sous quels cieux était-elle née, cette première civilisation, que le père de l'histoire distingue, à plusieurs reprises, des civilisations successives importées sur les vaisseaux d'Inachus, de Cécrops et de Cadmus ? Les uns la font originaire de l'Asie mineure, d'autres de la Phénicie, d'autres de l'Égypte. On a demandé si les Pélasges n'étaient pas une tribu de ces Arabes, conquérans nomades, si fameux dès la plus haute antiquité. Alors, comme au temps de Mahomet, ils portaient au loin, avec la terreur de leurs armes, l'influence de leurs mœurs et de leur culte. Nous les voyons, plus de deux mille ans avant notre ère, conquérir la Babylonie et la Basse-Égypte ; ils dominaient le long des côtes de la Palestine ; n'auraient-ils pas pu de là s'étendre jusqu'à l'Asie mineure, et de l'Asie mineure passer dans la Thrace ?

Sans nous arrêter à discuter cette ingénieuse hypothèse, bornons-nous à en exposer une autre, qui ne nous paraît pas moins vraisemblable.

Il est un point sur lequel on s'accorde assez généralement, c'est que la vive lumière qui brille à l'aurore de la civilisation grecque, venait de l'Orient. C'est vers le centre de l'Asie qu'il faut chercher le berceau de l'espèce humaine. De ces riches contrées, que le soleil levant féconde de ses premiers regards, l'industrie, les arts et les sciences se répandirent, avant les temps connus, vers l'Éthiopie, l'Égypte, l'Arabie, la Syrie et l'Asie mineure. Un rayon de ce foyer lumineux se prolongea peut-être jusque sur la Thrace et la

Thessalie. La fable symbolique de l'hyperboréen Abaris qui, une flèche à la main, parcourt le monde en prononçant des oracles; le mythe plus précis et plus développé de l'industriel roi des Scythes, qui déroba le feu du ciel; mille allégories éparses dans les poètes et dans les mythographes, nous autorisent à supposer que la Grèce eut d'abord pour instituteurs des hommes nés aux environs du Caucase; et c'est à ces étrangers que nous croyons pouvoir attribuer tout ce qu'on a dit des Pélasges.

Ensuite des colonies égyptiennes, phéniciennes, lydophrygiennes se succédèrent et développèrent les germes déjà déposés dans la société grecque; elles ravivèrent le feu sacré qui peut-être commençait à pâlir, et probablement aussi altérèrent la simplicité du culte et des mœurs: car ce fut alors que toutes les fictions mythologiques commencèrent à se populariser. Hérodote nous apprend que les Pélasges se firent autoriser par l'oracle de Dodone à recevoir ces dangereuses innovations.

Les diverses couches de civilisation dont nous venons de parler, s'étaient déjà superposées, lorsque dans la Thessalie, dans l'Attique, dans le Péloponèse, des hommes supérieurs brillèrent de tout l'éclat du génie, du courage et de la bienfaisance. Est-il besoin de rappeler les Argonautes, les deux Minos, Hercule et Thésée? En même temps des institutions orientales prenaient racine sur les bords de l'Hèbre; une étrange fraternité de goûts et de croyances s'établissait entre les froides régions de la Thrace et les côtes riantes de l'Asie mineure. Ce fut l'époque de Mélampe, de Linus, d'Eumolpus, d'Hyagnis, d'Olympus, de Musée et de tant d'autres poètes, musiciens, prêtres ou législateurs.

Voilà la première période de l'histoire grecque, la période héroïque et sacerdotale, dont Orphée est comme le représentant. Je crois voir en lui le continuateur de Prométhée, dont on le fait descendre. Ainsi que son précurseur, il se

consacra au bonheur de ses semblables, et périt victime de la sainte cause de l'humanité. Que l'on rapproche des fragmens orphiques les traditions relatives à la vie et à la mort d'Orphée, qu'on médite sur la gravité majestueuse de toute l'époque sacerdotale, et l'on reconnaîtra avec nous qu'un souffle de l'Orient a passé par là.

Pendant que les colonies étrangères étendaient au loin leur domination, les anciens *Grecs*, *Ἕῃνοι*, comme les appelle Aristote, avaient conservé dans quelques cantons du nord leur indépendance et leur sauvage énergie. Sous le nom nouveau d'*Hellènes* ils marchèrent à la délivrance de leurs frères, et, pour ainsi dire, à la conquête de leur patrie. Nous attachons peu d'importance à certaines généalogies faites longtemps après coup, qui rattachent les Doriens et les Ioniens à Orphée, à Prométhée, et font, par conséquent, des Hellènes un peuple étranger. Appuyés sur les témoignages bien autrement graves d'Hérodote et d'Aristote, nous les regardons comme les anciens habitans du pays, qui d'abord avaient plié sous l'ascendant des colons orientaux.

Le mouvement national qui enleva la Grèce aux Pélasges n'atteignit son dernier période qu'à l'époque où les Doriens se furent définitivement emparés du Péloponèse, et les Ioniens de l'Attique. Alors les tribus vierges descendues des contrées septentrionales renouvelèrent toute la face du pays. Leur triomphe fut une réaction violente, qui s'appliqua à faire disparaître l'ordre de choses établi par les étrangers. On détruisit la civilisation orientale avec l'enthousiasme du patriotisme et l'aveuglement de la vengeance. La barbarie victorieuse creusa comme un abîme entre la Grèce des Pélasges et celle des Hellènes.

Cependant sous leur rusticité native les vainqueurs cachaient d'heureuses dispositions pour les arts et les sciences. Leur imagination mobile et féconde, leur génie actif, entreprenant, enfantèrent bientôt des prodiges en tout genre. Au

douzième siècle avant Jésus-Christ une nouvelle ère commence pour les Grecs. Idées religieuses et poésie, mœurs et constitutions politiques, tout va changer.

Voilà pourquoi, lors de la renaissance des lumières en Asie mineure, quand une poésie hellénique fit retentir de ses chants harmonieux les rivages de l'Ionie et de l'Éolie, on parut avoir oublié, avec la civilisation grave et mystique de la Thrace, une partie des merveilles de l'époque pélasgique. Il ne faut donc point s'étonner qu'Homère et Hésiode n'aient point parlé d'Orphée ; c'est que les colonies ioniennes et éoliennes de l'Asie mineure appartenaient à ces races guerrières qui avaient étouffé la civilisation orientale.

Ainsi, après avoir répandu ses bienfaits sur la Grèce entière, la nation des Pélasges céda l'empire à celle des Hellènes, et disparut. Cependant la longue domination des Orientaux avait laissé de profondes empreintes et sur le sol de la Grèce et dans le génie de ses habitants. Les imposans débris de l'architecture cyclopéenne étaient encore debout, et la mémoire des peuples conservait quelques souvenirs confus du culte et des institutions pélasgiques. Ces traditions se retrouvent encore éparses dans les poètes, les philosophes, les historiens. Pindare, Eschyle, Euripide, Aristophane, nous rappellent à chaque instant la Thrace, ses institutions religieuses, son divin législateur. Platon est plein de réminiscences orphiques. Aristote, malgré la phrase célèbre de Cicéron, désigne plus d'une fois ces théologiens qui furent les premiers instituteurs des Grecs ; enfin, il se trouve encore quelques vestiges de cette époque dans les fragmens mutilés des marbres de Paros.

En s'appuyant sur ces données, quelques historiens philosophes ont tenté d'esquisser la physionomie de l'école théologique, par laquelle s'ouvre l'histoire politique, littéraire et religieuse de la Grèce. La science des Orphées, des Musées, nous disent-ils, était encyclopédique ; elle embrassait toutes

les connaissances humaines. La musique, la poésie, la législation, la médecine et tous les arts venaient se confondre dans une sorte d'unité religieuse; car les mythes et les symboles sacrés revêtaient, consacraient toutes les connaissances. Les lois étaient imposées au nom de la divinité; étudier la nature, c'était apprendre l'histoire fabuleuse des dieux et des demi-dieux qui présidaient aux divers phénomènes du ciel, de la terre et des eaux. Les prescriptions médicales même se réduisaient à certaines pratiques superstitieuses, à certaines paroles magiques. Cette sagesse antique ne raisonnait pas; fille de l'inspiration, elle chantait et rendait des oracles. Les prêtres des Thraces, comme les druides des Gaulois, paraissent avoir exploité, au profit de leur domination, quelques connaissances utiles dont ils conservaient le monopole.

Peut-être nous sommes-nous un peu trop écartés de l'ouvrage de M. Lobeck. Le savant professeur nous excusera d'avoir osé nous aventurer dans des routes que sa prudence avait évitées. Nous nous estimerions heureux, si la lecture de cet article inspirait à quelques-uns de nos compatriotes le désir de lire et de méditer l'*Aglaophamus*. C'est une mine qui sera exploitée avec fruit par les philosophes qui s'occupent de l'histoire de l'esprit humain, et qui aspirent à bien connaître le berceau de la sagesse antique.

DELCASSO.



Histoire littéraire :

Poésie.

ÉTAT ACTUEL DE LA POÉSIE ALLEMANDE,

D'APRÈS M. O. L. B. WOLFF,

Professeur à l'Université d'Éna.¹

Après avoir caractérisé successivement toutes les littératures étrangères contemporaines, l'éloquent professeur s'exprime ainsi sur la littérature allemande de nos jours :

« De retour de ces longues excursions dans les contrées étrangères, je vous salue enfin sur le sol fécond de notre patrie. A mon avis, tant de beautés que nous avons rencontrées dans les autres pays, ne peuvent servir qu'à nous rendre plus sensible la valeur de nos propres productions et de nos propres efforts ; car pour les fruits de l'esprit, l'Allemagne le dispute glorieusement à toutes les autres parties de l'Europe, et ne cède la palme à aucune. Il y a plus : elle serait sans contredit la première de toutes, si, comme nous ne formons qu'un seul peuple, nous étions aussi réunis en un seul État, et si nos forces, au lieu d'être dominées par mille influences diverses et de s'éparpiller dans tous les sens, pouvaient se concentrer vers un même point. Tant que nous serons Autrichiens, Bavares, Prussiens, etc., nous aurons aussi une poésie autrichienne, bavaroise, prussienne, faute d'un centre commun et d'une inspiration commune.

« Je ne crains pas d'être ici mal compris : je n'ai nullement l'intention de me transporter dans le domaine stérile

¹ Voyez ci-après le *Bulletin bibliographique*.

de la politique; je ne fais cette observation que relativement à notre littérature nationale, et la suite de ce discours n'en prouvera que trop la vérité. Mais je m'appliquerai surtout à appeler votre attention sur tant de beautés, qui, peut-être, au milieu de nos richesses échappaient à vos regards, et à indiquer brièvement, mais avec précision, les différentes directions que la poésie allemande a prises dans ces trente dernières années.

« Quel que soit mon amour de la franchise, et tout en respectant la vérité comme je le dois, je prodiguerai moins le blâme que les éloges, lorsqu'il s'agira de productions individuelles. Deux raisons m'engagent à observer cette conduite: je suis moi-même un des plus jeunes parmi les littérateurs; et puis notre temps est si fort enclin à la haine et à la médisance, à la partialité et à l'égoïsme, qu'on ne saurait faire provision d'assez de bienveillance pour compenser les outrages immérités que déverse trop souvent une critique malveillante et sans maturité sur plus d'un écrivain honorable dont nous devrions être fiers. Notre critique littéraire est réellement la *partie honteuse* de notre littérature allemande; presque toujours dominée par d'avides libraires, et cultivée par des écrivains stipendiés, dont la plume vénale est trop fréquemment à la solde des premiers, elle publie chaque jour des choses qui font rougir, surtout aux yeux de l'étranger, tout Allemand ami de son peuple. Je vous demande pardon de cette diatribe; mais lorsque, comme moi, on est obligé par état de suivre ces agitations littéraires, il est impossible d'y songer sans indignation et sans douleur.

« L'histoire de notre littérature nationale, au dix-neuvième siècle, en partie dominée par des influences étrangères, se divise en trois périodes, que j'appellerai la période de l'oppression (de 1800 à 1813), celle de la lutte (de 1813 à 1816), et celle du désappointement et de la haine (de

1816 jusqu'à nous). Des tendances dans un sens nouveau, et à plusieurs égards étrangères au génie national, saluèrent le siècle naissant. Des hommes de talent s'étaient tournés vers le moyen âge, et, en méconnaissant la richesse épique qui lui est propre, et qui ne fut bien appréciée que plus tard, avaient trouvé dans les élémens de sa poésie lyrique une source nouvelle pour la poésie allemande. L'occupation étrangère, qui pesait de jour en jour plus accablante sur l'Allemagne, porta les esprits vers le passé, les jeunes surtout, et dans leur passion de créer et de produire, ils s'adressèrent avidement à cette corne d'abondance qu'on leur présentait, et toute espèce de talent, les plus médiocres même, pour peu qu'ils eussent de facilité et d'adresse dans l'exécution, y trouvaient ample matière à exercer et à éprouver leurs forces. La poésie allemande, telle qu'elle était alors, ne satisfaisait plus la multitude, toujours avide de nouveautés; et les esprits graves qui ne se plaisent qu'aux productions solides, lassés insensiblement par un trop long repos, avaient besoin d'une forte excitation du dehors pour faire sentir toute leur influence. Les deux chefs de la littérature nationale, Goethe et Schiller, s'étaient trop isolés; ils étaient trop puissans, avaient trop d'originalité, et pourtant trop peu d'une manière proprement dite, pour qu'il fût facile aux imitateurs de s'attacher à eux, d'autant plus qu'ils les tenaient toujours à distance. De son côté Klopstock était déjà inintelligible à la masse, parce qu'il coûtait trop de peine de se l'approprier; et que, dans les derniers temps surtout, au moment même où elle formait plus de prétentions, ce grand poète dédaignait de se conformer à ses goûts. Quant à Wieland, il ne fut jamais assez allemand pour exercer une influence durable sur la nation, qui, toute prompte qu'elle fût à se laisser séduire aux modes étrangères, conservait néanmoins toujours au fond son caractère propre. Il ne faut donc pas s'étonner, si ces jeunes écrivains¹,

¹ Les frères Schlegel, Tieck, etc.

fondateurs de l'école *romantique* (dénomination d'ailleurs complètement fautive, la poésie allemande ayant toujours été essentiellement romantique), trouvèrent un accueil empressé et de nombreux partisans, et cela d'autant plus qu'ils étalaient aux yeux de la multitude les plus riches trésors du savoir, et qu'ils lui présentaient les plus nobles joyaux des littératures étrangères, travaillés par eux avec un goût et un fini jusqu'alors inconnus parmi nous. Les yeux étaient accoutumés à voir renverser les institutions de la vie pratique; ils virent donc sans surprise l'art, le miroir de la vie, subir les mêmes révolutions; d'ailleurs, sans rien perdre de ce qu'on possédait, on vit tout à coup les trésors acquis s'augmenter de nouvelles richesses littéraires.

« Dans les efforts qu'on fit dès-lors pour imiter ces nouveaux modèles qu'on venait de naturaliser en Allemagne, l'ame aussi y trouva son compte, surtout depuis qu'une nouvelle école philosophique, celle de Schelling, contracta alliance avec la nouvelle école poétique. On ne pouvait pas s'inspirer de l'amour de la patrie qui gémissait sous le joug le plus accablant; l'amour n'inspirait que les individus, et ses sentimens étaient trop subjectifs pour exciter un intérêt universel et durable. On se tourna vers les mystères de la foi, seul asyle depuis long-temps de la multitude opprimée, et les poètes, hérauts du peuple, rencontrèrent partout la plus vive sympathie, lorsqu'ils s'emparèrent des merveilles de la religion révélée, et la célébrèrent comme au moyen âge, où elle était le seul Palladium des nations. D'ailleurs l'époque précédente avait été une époque d'indifférence religieuse, et les hommes sont toujours prompts à se porter d'un extrême à l'autre. La mysticité tint alors lieu de tout en poésie, car toute manière de sentir y trouvait un aliment; les poètes l'ornaient encore des couleurs brillantes et variées du midi et de l'occident, qui achevèrent d'éblouir le grand nombre, et l'on pouvait ainsi croire un instant qu'on avait trouvé

tout ce qui était nécessaire aux besoins de la multitude. Mais tout cela ne dura qu'un temps. Les plus grands poètes de la nation étaient placés de l'autre côté, et bien qu'ils s'abstinssent de tout acte d'hostilité, c'était assez qu'ils ne favorisassent pas la tendance nouvelle. La jeunesse ne cessa d'avoir pleine confiance dans leur clarté et leur profondeur, et, après de courtes aberrations, revenait toujours à eux avec un nouvel amour. D'un autre côté les adversaires réels de l'école romantique, si haut qu'ils élevassent leurs cris, ne lui faisaient aucun mal; ils étaient, à tous égards, trop médiocres; ceux qui les combattaient aux premiers rangs étaient en possession des armes les plus redoutables de l'esprit, et s'en servaient avec tant d'adresse et de succès, qu'ils ne tardèrent pas à remporter la victoire sur leurs faibles et ridicules ennemis. La lutte cependant se prolongea jusqu'au moment où une autre lutte, une lutte plus grande et plus illustre, la guerre de la liberté et de l'indépendance, réunit tous les efforts pour la conquête d'un bien plus précieux que tous les autres, et qui est la condition de la tranquille possession de toutes les richesses de l'esprit et du cœur.

« La période, malheureusement trop courte, de cette lutte glorieuse est l'époque la plus brillante de l'histoire de notre littérature. Toutes les forces et toutes les facultés se réunirent vers un même but, celui d'exalter et d'enflammer les cœurs pour ce que l'homme a de plus sacré. Toutes les dissensions cessèrent, et le sol d'où s'éleva alors la poésie, était le plus fécond; les plus nobles sentimens de l'humanité, la foi et l'espérance déposèrent leurs germes dans la terre consacrée de l'amour de la patrie, et la moisson s'éleva du sol, riche et brillante, arrosée d'un sang versé avec joie pour la liberté.

« Le combat se termina glorieusement; l'enthousiasme, trop grand et trop bien fondé, dura chez beaucoup, mais Le plus pur et par cela même le premier poète allemand

de ce temps-ci, Louis Uhland, chanta, dès le *Dix-huit*
*Octobre 1816*¹ :

Si dans ce jour un esprit céleste descendait sur la terre,
Un poète à la fois et un héros,
Un de ceux qui, dans la guerre sainte,
Tombèrent sur le champ de la victoire,
Il ferait certes retentir la terre allemande
D'un chant vif et frappant comme le tranchant de l'épée,
Non tel que je le dirai à son défaut,
Mais fort comme ce qui vient du Ciel, et semblable au ton-
nerre :

« On parlait un jour d'une fête solennelle annoncée au son
des cloches,
On parlait d'une mer de feu,
Mais ce que signifie la grande fête,
En est-il encore un qui puisse le dire?
Il faut que les esprits descendent
Enflammés d'un saint zèle,
Et qu'ils montrent les marques de leurs blessures,
Afin que vous les touchiez de vos doigts.

¹ Nous traduisons vers par vers, mais sans observer de mesure, le
poème dont voici le texte :

Wenn heut' ein Geist herniederstiege,
Zugleich ein Sänger und ein Held,
Ein solcher, der im heil'gen Kriege
Gefallen auf dem Siegesfeld,
Der sänge wohl auf deutscher Erde
Ein scharfes Lied wie Schwerdtesstreich,
Nicht so, wie ich es künden werde,
Nein, himmelskräftig, donnergleich :

« Man sprach einmal von Festgeläute,
Man sprach von einem Feuermeer,
Doch was das grosse Fest bedeute,
Weiss es denn jetzt noch irgend wer?
Wohl müssen Geister niedersteigen,
Von heil'gem Eifer aufgeregt,
Und ihre Wundenmale zeigen,
Dass Ihr darein die Finger legt.

« Princes , à vous d'abord je le demande :
 Avez-vous oublié ce jour de la bataille ,
 Où , prosternés à genoux ,
 Vous rendiez hommage à une puissance plus haute ?
 Si les peuples vous ont délivrés de la honte ,
 Si leur fidélité s'est montrée à toute épreuve ,
 C'est à vous maintenant , non de les amuser de vaines promesses ,
 Mais d'accomplir ce qu'alors vous promîtes .

« Et vous , peuples , qui avez tant souffert ,
 Vous aussi , avez-vous oublié cette journée si chaude ?
 Le bien le plus précieux que vous ayez reconquis ,
 D'où vient qu'il vous est inutile ?
 Vous avez écrasé les hordes étrangères ,
 Mais au milieu de vous rien ne s'est éclairci ,
 Et vous ne serez pas devenus vraiment libres ,
 Tant que vous n'aurez pas assuré votre droit .

« Et vous , sages , faut-il vous rappeler ,
 A vous , qui pourtant prétendez tout savoir ,
 Comment les hommes simples et bons
 Ont payé leurs droits de leur sang ?

« Ihr Fürsten seyd zuerst befraget :
 Vergasst ihr jenen Tag der Schlacht ,
 Auf dem Ihr auf den Knien laget ,
 Und huldigtet der höhern Macht ?
 Wenn Eure Schmach die Völker lös'ten ,
 Wenn ihre Treue sie erprobt ,
 So ist's an Euch , nicht zu vertrösten ,
 Zu leisten , was Ihr jetzt gelobt .

« Ihr Völker , die ihr viel gelitten ,
 Vergasst auch Ihr den schwülen Tag ,
 Das Herrlichste , was Ihr erstritten ,
 Wie kommt's , dass es nicht frommen mag ?
 Zermalmt habt Ihr die fremden Horden ,
 Doch innen hat sich nichts gehellt ,
 Und Freie seyd Ihr nicht geworden ,
 Wenn Ihr das Recht nicht festgestellt .

« Ihr Weisen ! muss man Euch berichten ,
 Die Ihr doch Alles wissen wollt ,
 Wie die Einfältigen und Schlichten
 Für klares Recht ihr Blut gezollt ?

Vous persuadez-vous que dans des flammes ardentes,
Le temps, semblable au Phénix, ne se renouvelle
Que pour couvrir les œufs
Que vous vous empressez de mettre sous ses ailes?

« Vous, conseillers des rois et maréchaux de cour,
A l'étoile terne sur la froide poitrine,
Qui du combat sous les murs de Leipzig
Jusqu'à ce jour peut-être n'avez rien su,
Apprenez que dans ce grand jour
Dieu le Seigneur exerça sa justice.
Mais vous n'entendez pas ce que je dis ;
Vous n'avez pas foi dans les voix des esprits.

« Ce que j'ai dû, je l'ai chanté,
Et remontant aux cieux,
Ce qui a frappé mes regards,
Je vais l'annoncer aux chœurs célestes.
Je ne puis ni louer, ni condamner ;
De toute part encore règne la désolation :
Pourtant j'ai vu plus d'un œil s'enflammer,
Et j'ai entendu battre plus d'un cœur. »

Meint Ihr, dass in den heissen Gluthen
Die Zeit, ein Phönix, sich erneut,
Nur um die Eier auszubruten,
Die Ihr geschäftig unterstreut?

« Ihr Fürstenrath' und Hofmarschälle,
Mit trübem Stern auf kalter Brust,
Die Ihr vom Kampf um Leipzigs Wälle
Wohl gar bis heute nichts gewusst;
Vernehmt! an diesem heut'gen Tage
Hielt Gott der Herr ein gross Gericht.
— Ihr aber hört nicht, was ich sage,
Ihr glaubt an Geisterstimmen nicht.

« Was ich gesollt, hab' ich gesungen,
Und wieder schwing' ich mich empor,
Was meinem Blick sich aufgedrungen,
Verkünd' ich dort dem sel'gen Chor.
Nicht rühmen kann ich, nicht verdammen,
Untröstlich ist's noch allerwärts,
Doch sah ich manches Auge flammen.
Und klopfen hört' ich manches Herz. »

« Voilà ce qu'écrivit Uhland dès 1816, et seize années après on peut dire avec lui que l'Allemagne offre encore partout un spectacle peu consolant. Mais je ne me permettrai point de sortir des limites d'une discussion purement littéraire, et, sans me détourner de ma route, j'arrive à l'état de notre poésie dans les derniers temps : je vais essayer de la caractériser dans ses genres divers.

« La POÉSIE LYRIQUE est un élément où les Allemands se sont de tout temps exercés de préférence et avec un grand succès. La sensibilité grave et profonde qui est propre à notre nation, ainsi que l'habitude de réfléchir sur les sentimens, le plaisir que prennent parmi nous toutes les classes de la société à contempler les beautés de la nature, et avant tout le respect des femmes plus fondé sur le sentiment que sur le raisonnement, et cette vive sociabilité qui se plaît à s'épancher et à se communiquer, sont autant de causes qui, dans toutes les circonstances, favorisent la poésie lyrique. Aussi le dix-neuvième siècle trouva-t-il déjà chez nous une grande richesse de poésies de ce genre. Les romantiques y ajoutèrent, en cultivant plusieurs formes méridionales, telles par exemple que la *canzone*, la *glosse* et particulièrement le *sonnet*, qui du reste avait déjà été introduit en Allemagne par l'école de Silésie; d'un autre côté ils étendirent le domaine jusque là si étroit de la poésie religieuse, en se faisant l'organe non-seulement de la reconnaissance, mais encore de l'amour et de la foi avec tous leurs attributs. Malheureusement la mode s'en mêla bientôt, et comme c'était chose facile, en ce genre, d'éblouir par une vaine apparence, sans ressentir un véritable enthousiasme, cet enthousiasme qui a sa source au fond du cœur; comme d'ailleurs les poésies catholiques offraient beaucoup de modèles brillans, peu connus jusqu'alors et tout nouveaux pour la foule, un essaim d'imitateurs ne tarda pas à s'en emparer, et à inonder l'Allemagne d'un déluge de cantiques religieux. Notre poésie devint

si ultra-catholique, qu'une poitrine saine courait le risque d'étouffer à force d'encens, et l'oreille était continuellement assourdie par le tintement des sonnettes de messe qui retentissaient de toutes parts¹. Plus tard, du temps de la guerre pour l'indépendance, où chacun sentait le besoin de se tourner vers Dieu et de se pénétrer de sa pensée, une inspiration plus saine remplaça cette fausse piété et tout cet appareil hypocrite ou affecté, sans que pour cela les nouvelles poésies perdissent en force ou en profondeur; elles furent au contraire supérieures à tout ce qui les avait précédées en ce genre, excepté les cantiques de Luther; deux muses puissantes les inspiraient : la vérité et un sentiment universel, un sentiment commun à tous, l'amour de la patrie et de la liberté. Dans les derniers temps ces causes s'affaiblirent, et la poésie religieuse fut moins cultivée, à mesure que le besoin s'en faisait moins sentir; et lorsque, sous le rapport de la foi, les Allemands se divisèrent de nouveau en deux partis, tous deux ne s'en servirent que pour propager leurs opinions : elle souffrit des efforts des uns et des autres. Des deux côtés on n'approuvait plus ce qui était beau, mais ce qui était conforme à la profession de foi à laquelle on appartenait, et l'on condamnait ce qui y était contraire. Ainsi la poésie sacrée, abandonnée presque entièrement par les grands poètes, devint un moyen indirect de polémique, et à l'obscurité mystique s'opposa la plus froide et la plus prosaïque clarté.

« Les poètes les plus remarquables du dix-neuvième siècle dans ce genre sont : Novalis-Hardenberg, de Wessenberg, Witschel, Krummacher, Niemeyer, M.^{me} Élise von der Recke, Max de Schenkendorf, Starke, Freudenthal, Heseziel. Quelques morceaux excellents se trouvent aussi dans les poésies de Mahlmann, de Schmidt de Lubeck, de Rochlitz, de Christian Schreiber, de G. W. Fink et autres.

¹ C'est alors que les Zach. Werner, les Stollberg, les Frédéric Schlegel et plusieurs autres se firent catholiques.

« Quant à la poésie lyrique profane, trois directions principales y ont été suivies, et paraissent devoir se maintenir long-temps encore, parce que toutes trois trouvent des dispositions analogues dans l'esprit du temps. Ce sont les directions suivies par GOËTHE, par UHLAND et par HEINE. On pourrait désigner la manière de Goëthe par le nom de lyrique-universelle, celle d'Uhland par celui de lyrique-allemande, et celle de Heine par celui de lyrique-conventionnelle.

« Goëthe s'est placé très-haut comme poète lyrique ; il est le poète lyrique par excellence, et pourrait servir de modèle aux poètes de toutes les nations : il sera reconnu pour tel à mesure que la connaissance de ses poésies sera plus répandue au dehors. Nulle part son talent particulier de saisir et de reproduire le beau tel qu'il est, sans le modifier, soit dans la conception, soit dans l'expression, n'éclate au même point qu'ici. Dans tous ces petits poèmes Goëthe est toujours ce qu'il veut être ; seulement il n'est jamais lui-même, ou plutôt c'est un protée qui ne se montre jamais sous sa forme personnelle, parce qu'il en a trouvé une plus belle, une meilleure, une plus innocente dans l'empire de la poésie. Mais ce talent puissant de saisir et d'exprimer l'individuel tel qu'il se révèle universellement, et de lui donner seulement par l'expression lyrique le charme du sentiment subjectif, qui produit toujours sur le lecteur l'effet de l'illusion, est précisément ce qui lui gagne tous les cœurs, parce que chacun s'y retrouve tout entier ou en partie comme dans un miroir. Ajoutez à cela qu'il n'a été donné à personne de voir et de comprendre la nature avec la même clarté que Goëthe ; il ne choisit pas méticuleusement les couleurs de ses tableaux ; mais en exprimant ses sentimens, il les entoure au même instant, avec un tact parfait, des accessoires et des circonstances les plus propres à les faire ressortir, et au milieu desquels ils sont le plus à leur aise. D'autres poètes excitent à grands frais l'imagination du lecteur par la leur, afin qu'elle

leur serve à leur but ; Goëthe n'agit jamais ainsi ; il n'en a pas besoin , et pourtant il est impossible de lire la première ligne sans qu'aussitôt l'imagination s'éveille , et dès le premier mot elle sera là pour accompagner le lecteur jusqu'au bout. Nulle part on ne s'oublie aussi complètement qu'avec Goëthe pour ne sentir et ne penser plus qu'au commandement du poète. Nous retrouvons dans ses poésies lyriques tout ce qu'il y a de plus noble et de plus caractéristique dans la nature allemande , et chez nul autre la pureté et la douceur virginale de notre langue n'éclatent au même point que chez lui. Mais tout ce qu'il donne se montre sous la plus belle forme , avec les proportions les plus parfaites , avec l'harmonie la plus insinuante. Deux défauts pourtant déparent celles de ces poésies qu'il a composées dans les derniers temps : elles sont en partie trop conventionnelles , et en partie trop souvent allégorisantes. Lorsque avec l'âge sa force créatrice commença à s'épuiser , il crut pouvoir y suppléer de cette manière. Il se faisait illusion : il perdit de plus en plus de sa première clarté , et détruisit jusqu'à l'élément de la poésie lyrique.

« Uhland , au contraire de Goëthe , est toujours subjectif ; il l'est alors même qu'il procède par narration ; quelque sujet qu'il traite , son sentiment intime , personnel , y éclate toujours avec force , et partout , dans ses poésies , se révèle la nature la plus noble , la plus pure , l'ame la plus honnête , la plus candide. Si dans les chants de Goëthe nous apercevons , comme par accident , ce qu'il y a de plus beau et de plus distinctif dans le caractère allemand , nous retrouvons dans Uhland ce caractère tout entier dans sa plus grande vérité , et c'est à cet égard qu'il s'est placé plus haut que Goëthe. Il n'exprime pas les sentimens étrangers comme s'ils étaient les siens ; il ne dit que les siens propres ; mais ces sentimens sont si purs , de si bon aloi , qu'ils se présentent à tout âge et à toute condition comme une propriété commune. Il y a , de plus , dans Uhland tant de délicatesse , avec tant

de dignité, tant de profondeur dans l'expression de la passion, et tout y est si vrai, qu'il devient impossible de séparer par la pensée l'homme d'avec le poète. Une imagination riche et féconde, mais calme et par là-même toujours maîtresse de soi, une vive intelligence des beautés de l'univers, qui jouit même de ce qu'il y a de plus petit, et qui voit partout la grande pensée par laquelle tout est uni ; un charme infini dans le langage, de la grâce dans les images, de la bienveillance dans les sujets plaisans comme dans les plus graves : telles sont les sources où Uhland puise ses créations, et telles sont ses qualités dominantes. Il ne se borne pas au présent comme Goëthe ; le passé et l'avenir lui ouvrent leurs trésors, pour qu'il les orne les uns par les autres, et qu'il les fasse valoir pour célébrer la noblesse du genre humain, et pour en faire un sujet de joie et d'exhortation. Le tout est dominé chez lui par un calme vraiment antique, et par une rare simplicité qui n'a pas besoin d'autres ornemens que ceux qui lui sont naturels. Il est rare qu'il se livre à la réflexion, et alors seulement qu'il est nécessaire de se prononcer d'une manière positive et déterminée, comme dans ses chansons patriotiques. Le plus souvent une image lui tient lieu de la pensée, et cette image il l'expose de telle sorte, que la pensée qu'elle renferme se présente à l'esprit du lecteur en même temps que l'image.

« Heine suit une autre direction : l'*humour*¹ est l'élément

¹ Selon le Dictionnaire de l'Académie, le mot *humour*, au figuré, signifie une certaine disposition du tempérament ou de l'esprit, soit naturelle, soit accidentelle. Ce n'est pas là ce que les Anglais entendent par *Humour*, les Allemands par *Humor*. « Le *Humor*, dit M. Menzel (*deutsche Literatur*, t. II, p. 232), est la conscience de l'imperfection des choses terrestres, et son effet esthétique est le tragi-comique. Le tragique du *Humor* procède du sentiment douloureux, que nous-mêmes nous vivons au milieu de cette imperfection, qu'enfermés nous-mêmes dans les limites de la vie terrestre, nous souffrons des maladies du temps. Le comique du *Humor* a sa source dans le sentiment qu'en même temps nous sommes au-dessus de cette imperfection et de ces bornes. Les deux sentimens se succèdent

principal de sa poésie lyrique. Il est le résultat du sentiment des misères du temps et de ses rapports avec ces misères. Or, avec ce sentiment il a dû se considérer comme le personnage principal, et traiter le tout par rapport à lui. Sa vie est son passé et son présent ; ses relations, ses alentours sont pour lui l'univers. L'avenir ne lui est rien, il ne saisit que le jour ; ce qui a été avant lui, n'existe pas quant à lui, soit parce qu'il en a lui-même détruit une partie, ne prenant plaisir qu'à sa souffrance, soit parce que dans son malheur il ne croit pas au bonheur d'autrui. Mais en même temps il s'irrite et s'indigne de cette tristesse, et dans la haine qu'elle lui inspire, sa rage se tourne contre lui-même, et il s'efforce, par une raillerie amère, de détruire ou de neutraliser l'effet de ses sentimens les plus profonds.

« Nommer Heine un Byron allemand, comme quelques-uns l'ont fait, c'est presque ridicule, parce que c'est une sottise. Ce sont deux natures toutes différentes, et quelque rapport qu'on pût trouver entre elles, une grande différence existerait toujours : c'est que les sentimens de Byron sont vrais, pour peu qu'on ait d'âme, on ne saurait le méconnaître ; pour Heine, au contraire, on est souvent tenté de croire que les siens à lui sont factices, que toute sa tristesse est feinte, et cette présomption devient plus vraisemblable lorsqu'on remarque comment il se joue à ce qu'il y a de plus saint, et qu'il s'y joue impunément. Si tout cela était réellement dans son cœur, ou si de pareils sentimens y eussent jamais été, il ne pourrait agir ainsi sans en éprouver le repentir le plus amer, le plus profond, sans l'exprimer et sans l'expier cruellement : loin de là, il en fait montre, il en fait vanité.

« Nul doute, du reste, que Heine ne soit un des poètes les plus richemens doués : sa fantaisie a une puissance in-

et se pénètrent sans cesse, et sont inséparables. Nous nous plaignons et nous rions de nous en même temps ; notre joie est notre douleur. »

finie, un charme merveilleux, et parfois une grande délicatesse; son esprit est brillant, juste et frappant; sa langue est, lorsqu'il veut, de la plus douce harmonie; mais il ne fait lui-même aucun cas de toutes ces qualités : elles ne sont pas pour lui les compagnes virginales de sa muse, mais les esclaves de son humeur, qu'il maltraite lorsque cela peut lui servir à se venger du temps et de la vie. Son plaisir est de détruire; voilà pourquoi ses poésies n'élèvent, n'inspirent jamais, et n'ont rien de conciliateur : elles ne peignent jamais autre chose que les mécontentemens du poète, la désunion qui existe entre lui et la vie réelle, qui cependant est tout pour lui. Du reste, ces tons fondamentaux de son être, semblable à un habile compositeur, il sait les varier à l'infini, en donnant à la disharmonie habituelle de son ame tour à tour l'expression de l'horreur, du désespoir, de la sensualité la plus désordonnée, ou d'une moquerie grimaçante; et il ne parvient jamais à sauver et à résoudre les dissonances, parce qu'il manque absolument de cette douce triade harmonique formée par la foi, l'amour et l'espérance.

« Heine est trop fils du temps, et le blâme sévère qu'il mérite sous plus d'un rapport, retombe plus sur le temps que sur lui. C'est ainsi, par exemple, que l'effronterie qu'il oppose à la bassesse, pour la châtier, n'est pas une qualité qui lui soit propre; il l'a empruntée à la vie qui l'entoure, et il l'exprime avec d'autant plus de fidélité, qu'il se sert pour cela des tournures usitées et des expressions du jour. Comme un homme en colère, il imite avec exagération, ce qui l'indigne et excite sa bile. De là aussi cette anarchie intellectuelle, ou plutôt cette anomie, ce mépris de toute loi, qui est son plus grand ennemi, puisqu'il l'empêche de donner à ses productions cette perfection relative à laquelle tout poète doit aspirer.

« C'est dans ces trois directions que se sont mus dans les derniers temps, et que se meuvent encore la plupart et les

meilleurs de nos poètes lyriques, sans qu'on puisse les appeler imitateurs dans toute la force du terme, une foule de circonstances locales et personnelles exerçant nécessairement une grande influence dans ce genre de poésie. Aussi personne ne songera-t-il à classer rigoureusement les poètes d'après ces indications, plusieurs formant pour ainsi dire la transition d'une direction à l'autre, ceux-ci s'étant portés tour à tour vers l'une ou l'autre, ceux-là ayant suivi la bannière romantique, où celle de l'antiquité, ou bien ayant cultivé la poésie lyrique morale et bourgeoise du siècle passé. Je me bornerai à faire remarquer que les Allemands du nord suivirent de prédilection la route tracée par Goethe, que ceux du midi préférèrent la manière d'Uhland, et que les disciples de Heine sont pour la plupart des jeunes gens qui, en l'imitant, espèrent comme lui faire de l'effet. Les poésies lyriques de Schiller demeurèrent en général sans influence sous le rapport de l'art, bien qu'elles soient toujours encore en possession de charmer la foule, et qu'elles soient devenues la propriété de la nation. Sa poésie idéalisante et trop souvent fondée sur la réflexion philosophique, n'agréait plus à la multitude dès qu'elle n'était plus dominée par un génie aussi puissant que le sien, et cette force sublime, par laquelle il savait orner les abstractions des plus riches couleurs de l'imagination, n'était tombée en partage à aucun de ses imitateurs; aussi y renoncèrent-ils bientôt: le plus remarquable d'entre eux est Christian Schreiber.

« Si je voulais passer en revue, devant vous, tous ces poètes l'un après l'autre, il me faudrait plus de temps pour la littérature de notre pays que pour celle de tout le reste de l'Europe. Je me contenterai de nommer ceux qui se sont le plus distingués dans les divers genres de la poésie lyrique, et d'ajouter çà et là quelques traits de critique.

« Dans la chanson patriotique se sont surtout fait remarquer Arndt, Körner, Stagemann, Frédéric Rückert, Schenken-

dorf, Louis Follenius, Pfizer; dans la chanson érotique, Wilhelm Muller, Rückert, J. Kerner, Helmina de Chézy, Ernest Schulze. D'excellentes chansons de société ont été faites par Wilhelm Muller et Rückert. La chanson domestique, genre à part en Allemagne, dont les amateurs appartiennent la plupart à l'ancienne école (ce sont ceux qui, selon l'expression de Voss, aiment à folâtrer avec la Piéride pour se reposer de leurs travaux et pour faciliter la digestion), a été peu cultivée dans ces derniers temps : ceux qui y ont le mieux réussi sont Prätzel, Voss, Winkler, dit Théodore Hell, Schmidt de Lubeck et Schmidt de Werneuchen, que Goëthe a célébré dans la chanson : *Musen und Grazien in der Mark*.

« L'ode antique a été traitée avec le plus de succès par Gries et Platen, l'ode romantique par Riemer et Zedlitz.¹ Le sonnet, même après que l'influence de l'école de Schlegel eut cessé, a continué à être cultivé par des talens remarquables, comme F. Rückert, W. Muller, Immermann, G. Schwab, Fouqué, de Kalkreuth, Streckfuss, E. Schulze, etc. L'épigramme l'a été moins : nous nommerons toutefois A. W. Schlegel, W. de Humboldt, E. Schulze, Hœlderlin, Immermann.

« La chanson comique, où éclatent le laisser-aller et la bonhomie propre aux Allemands, a trouvé des amis habiles, tels que Prätzel, Kind, Castelli, Gries, Riemer, St. Schütze, Bærmann et autres. Mais c'est dans la romance et la ballade, qui forment la transition de la poésie lyrique à la poésie épique, que les Allemands se sont le plus distingués dans ces derniers temps. Nul autre peuple ne les égale à cet égard, et leurs productions de ce genre peuvent être présentées comme des modèles pour le fond et pour la forme à toutes les autres nations, même aux Espagnoles et aux Anglais, que nous avons d'a-

¹ Dans une de nos plus prochaines livraisons nous rendrons compte des poésies de M. de Zedlitz, déjà connu en France par la *Revue nocturne*.

bord imités, mais que dans ce siècle-ci, il est permis de le dire, nous avons de beaucoup surpassés. Nos premiers poètes se sont exercés dans ce genre avec amour et succès, et à côté des noms de G. Schwab, W. Müller, J. Kerner, Immermann, Kind, Chamisso¹, nous placerons avec de grands éloges ceux de Halirsch, de Zimmermann, de Bechstein.

« Les malheurs des peuples ont inspiré récemment à quelques poètes un nouveau genre de poésies, où respirent surtout la colère et l'indignation. Parmi beaucoup d'excellentes productions de la muse politique, se sont principalement fait remarquer les *chants helléniques* de Wilhelm Müller. Enfin, à l'exemple de Goethe, plusieurs poètes lyriques se sont tournés vers l'Orient : Rückert et L. Stieglitz sont ceux qui ont puisé avec le plus de succès à cette source; les *Images de l'Orient* de ce dernier ne sauraient être assez recommandées à tous les amis de la poésie. »

¹ Ludolphe-Adalbert de Chamisso est d'origine française. Il est né en Champagne en 1781, et quitta la France avec ses parens pendant la révolution. Il est devenu tout Allemand. Il s'est fait connaître par des poésies et par une satire *humoristique*, *Peter Schlehmihl*, 1814 : c'est l'histoire d'un homme qui a perdu son ombre. M. de Chamisso est en outre un naturaliste distingué, et a fait en cette qualité un voyage autour du monde, de 1815 à 1818. Il est aujourd'hui attaché au jardin botanique de Berlin.

W.

(La fin prochainement.)



Nouvelles et Variétés.

MOEURS DE L'ALLEMAGNE.

*Deuxième article*¹ : LA FÊTE DE NOËL.

La *Weihnacht*, ou fête de Noël, est pour l'Allemagne ce qu'est pour nous la célébration du premier jour de l'an; moins les visites de cérémonie, plus le sentiment religieux, ce qui est déjà une différence. Ajoutez à cela, cette unanimité de pensées, qui fait que pauvres comme riches, tout le monde célèbre la *Weihnacht*, cet admirable intérieur de famille qui, ce jour-là, se montre si beau, se rend joyeux, s'épanouit; puis enfin cette simplicité de mœurs patriarcales qui s'est transmise si pure d'âge en âge, cette naïveté de cœurs qui jette du charme sur tout l'ensemble du tableau, et de la poésie dans ses plus petits détails; et après cela, tâchez de vous faire une idée de cette fête, la plus touchante, la plus solennelle et, sans contredit, la plus remarquable qui existe en Allemagne.

Quelques jours avant la *Weihnacht* j'allai rendre visite à un vieux docteur, savant renforcé s'il en fût, qui sait le grec comme Démosthènes, qui cause latin comme Virgile, qui écrit l'italien aussi bien que l'allemand, qui parle français, anglais, espagnol, et raisonne l'histoire de ces peuples, comme s'il les avait faits; le docteur est pour moi un dictionnaire vivant, un tableau chronologique, auquel j'ai recours, quand je ne puis avoir celui de Lascases; un résumé historique, que je puis ouvrir en toute sûreté à quelques pages que bon me semble.

Ce jour-là donc, je trouvai mon vieux docteur ayant dé-

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XII, p. 266.

serté son fauteuil de maroquin, et debout près de sa fenêtre les lunettes sur le nez, le bonnet noir tombant légèrement sur les yeux, la robe de chambre toute large ouverte, et le gilet boutonné de travers.

Il me parut évident que le bonnet, la robe de chambre, le gilet étaient oubliés, et qu'ils profitaient de ce moment d'oubli, pour prendre de singulières libertés. Quant au docteur, il était extraordinairement, profondément occupé de tirer des lignes sur une table, et de couper selon une mesure uniforme de petits bouts de carton. Ce travail avait même tellement absorbé son attention, qu'il supprima pour cette fois les formes de politesse et, qu'en me montrant un fauteuil, il m'invita à m'asseoir, d'un ton qui voulait dire : dépêchez-vous, et laissez-moi faire.

Et à cette spirituelle question d'usage : comment vous portez-vous, M. le docteur ? il releva machinalement son bonnet, qui menaçait d'envahir ses lunettes, et répondit : bien.

Mais il y avait dans ce *bien* quelque chose d'une joie secrète, d'un sentiment d'amour-propre qui agit mystérieusement au fond du cœur, comme s'il dédaignait de se manifester. Et cependant le regard du docteur brillait plus qu'à l'ordinaire, et un air de douce satisfaction s'épanouissait sur son visage.

Je pensai qu'il venait de mettre la dernière main à sa traduction d'Euripide avec commentaires, et j'admirai combien les travaux de la science peuvent procurer de douces satisfactions !

Le bon docteur, tout en écoutant ce que j'avais à lui dire, continuait toujours à couper ses bouts de carton ; quelquefois l'entreprise devenait difficile, car il n'était pas pourvu des meilleurs instrumens ; mais il s'y prenait avec une patience et une résignation vraiment angéliques. Enfin je me décidai aussi à mettre la main à l'œuvre. Je soutins fortement

la planchette sur laquelle il appuyait son couteau, et à mesure qu'il les séparait l'un de l'autre, je saisis adroitement les morceaux de carton, et je les arrangeai en piles avec beaucoup de respect. Cette coopération qui, j'ose le dire, n'avait pas été inutile au docteur, parut briser la glace qui se trouvait entre nous, et me voyant peut-être digne de le comprendre, il se laissa aller :

— Vous savez, me dit-il, ce que c'est que ces petits arbres dont on se sert le jour de Noël dans les familles.

— Oui, sans doute, on les couvre de bougies allumées; on les place sur une table, et c'est autour d'eux que l'on range les présents de la *Weihnacht*.

— C'est juste, et chacun est ambitieux d'avoir un arbre nouveau, élégant, joli à voir, et imaginez que je viens d'en inventer un comme jamais on n'en aura vu, élevé sur un beau piédestal, entouré de colonnes,....

— Et, sans doute, ces morceaux carrés de carton doivent faire les chapiteaux des colonnes.

— Précisément. N'est-ce pas que ce sera beau ?

Et il riait, le bon docteur, et il se frottait les mains, parce qu'il venait d'ajouter des colonnes grecques aux embellissements ordinaires de l'arbre de Noël, lui qui avait intéressé, pas plus loin qu'hier, tous les littérateurs à l'un de ses articles publiés dans le Journal de Berlin; lui, qui pourrait vous faire revivre les vieux âges de la littérature. Il riait, il était heureux. Qu'allez-vous maintenant lui parler de la forme du théâtre chez les anciens, ou du mérite des *Minnesinger*. Il s'agit, ma foi, bien de cela. Ne voyez-vous pas que le docteur abdique son titre de savant, jette là ses manuscrits, vous livre sa gloire de littérateur. Il a fait bien autre chose qu'être bon critique, judicieux écrivain, excellent traducteur; il a inventé un arbre de Noël.

Puis il ajoutait, le bon docteur, avec une douce et grave émotion :

« Il y a soixante ans, monsieur, que je célèbre la fête de Noël, et jamais ce jour ne m'a trouvé indifférent, ou distrait par autre chose; jamais je ne l'ai vu venir sans un sentiment de joie; jamais je ne l'ai passé sans m'abandonner tout entier à tout ce qu'il a de beau et de sacré pour moi.

« Et puis, il faut encore que je vous dise que dans l'Allemagne on ne manque pas à solenniser Noël comme il doit l'être; mais que c'est cependant en Saxe qu'on le célèbre avec le plus d'ensemble, d'éclat et de bonheur. »

Et il prononçait ces paroles avec un sentiment d'orgueil pour sa vieille Saxe, et pour lui qui y était né.

C'est en effet un singulier tableau que celui que présente une ville de Saxe, déjà un mois avant la *Weihnacht*. Vous allez dans les magasins, vous trouvez les marchands occupés à ouvrir des ballots, à garnir leurs rayons de ce qu'il y a de plus neuf, à mettre de l'art et de la coquetterie dans leurs étalages. Vous visitez quelques maisons, vous voyez toutes les jeunes filles occupées à préparer les présents qu'elles ont à faire. Les ouvrages de broderie, de tapisserie se succèdent sans interruption. La tête fermente aussi pour trouver quelque nouveau modèle, comme celle du docteur pour inventer son arbre. Heureuse celle qui le tient ! heureuse celle qui peut l'exécuter en secret, et causer une douce surprise ! Pendant ce temps, les leçons viennent souvent à vaquer, les maîtres se reposent, les livres rentrent dans l'armoire. La *Weihnacht* envahit tout ; la *Weihnacht* est là, devant vos yeux dès le matin, et ne vous quitte plus. Vous entendez bourdonner son nom à votre oreille, vous la voyez déjà mettre le pied chez l'homme d'affaires comme chez l'étudiant, chez le riche négociant et l'humble journalier.

Puis, à mesure qu'elle approche, les travaux redoublent de vitesse, l'anxiété s'accroît. La bonne mère de famille commence à compter plus soigneusement tout ce qu'elle a épargné, et tout ce qu'elle peut dépenser ; la jeune fille, qui a mal

calculé le temps et la tâche qu'elle avait à faire, passe une partie des nuits à veiller, pour faire sa provision de pantoufles, de bourses et de bonnets grecs. Les rues se remplissent de monde, les magasins deviennent trop étroits. Vous voyez les parens, pour qui Noël est un jour de contribution, mais une contribution contre laquelle ils ne réclament pas, sortir furtivement, s'en aller le long des boutiques, regarder aux vitres, flairer une nouvelle mode, épier un petit meuble, un objet de toilette, quelque chose qui fera plaisir à leurs enfans. Ils sont long-temps à se décider, car ils ont peur de mal choisir, et il s'agit encore moins ici de montrer de la générosité que du discernement. Puis, leur résolution est-elle prise, leur choix est-il arrêté, les voilà qui s'en vont rasant les murailles, qui se glissent chez le marchand, qui achètent en parlant à voix basse, de peur que quelqu'un ne les trahisse, qui se hâtent d'envelopper leur emplette, de l'emporter chez eux, de la mettre sous clef. On dirait des gens qui ont fait un mauvais coup, et qui tremblent qu'on ne vienne à découvrir le larcin. Et toutes ces précautions ne sont qu'une naïve ruse de la sollicitude paternelle, pour donner plus de prix aux dons qu'elle prépare, en les rendant plus inattendus.

Bientôt le mouvement redouble, l'envie que l'on a d'acheter s'augmente, nous touchons à la veille de Noël; alors les magasins s'étendent sur la place, se déroulent en plein air; alors les jouets d'enfans arrivent tout frais travaillés de l'atelier, et s'en viennent au grand jour réclamer l'attention. Alors de la ville et de la campagne, de la maison du pauvre et de celle du riche, sortent à la fois quiconque a un enfant, un cousin, un ami, à qui il doit offrir le présent d'usage: les uns courent les poches pleines d'argent, les autres apportent modestement leur obole; car, pas une pauvre famille, si pauvre qu'elle soit, ne voudrait le jour de Noël se priver d'allumer le soir son petit arbre, et de l'entourer

de quelques présens. Ainsi l'on s'en va, l'on regarde, l'on se coudoie, c'est une foire où chacun est acheteur, c'est une exposition à laquelle jeunes et vieux, tout le monde est intéressé, et alors vous retrouvez ces fameux arbres de Noël dans toutes les formes et dans toutes les grandeurs, tous si verts, si neufs, déjà parés de rubans et de fleurs, et prêts à être les ornemens de la fête; et alors ces jouets d'enfans que les ouvriers de la Forêt-Noire, les fabriques de Nuremberg, les familles de l'Erzgebirge vous envoient par tonnes et par milliers. Des jouets d'enfans, oh ! vraiment c'est curieux à voir ; et l'on se dit que les enfans de l'Allemagne doivent être bien heureux.

Puis, voici le jour, voici la fête, voici Noël : rentrez, il n'y a plus rien dans les rues, le sentiment religieux a fait pendant la nuit balayer toutes ces places, chasser toutes ces tentes ; les boutiques se sont refermées au son de la cloche qui annonce les offices ; les chaines se sont de nouveau tendues d'une maison à l'autre pour empêcher les voitures de passer. Mais ici, dans cet intérieur de famille, le spectacle est beau à observer. Ici, de toutes les parties de la ville, de toute la province, ceux qui sont parens, alliés, se réunissent chez l'aïeul. Si quelqu'un d'eux est en voyage, oh ! il tâchera de revenir pour ce jour-là ; s'il en est un établi, loin, bien loin, il faudra cependant que de grands empêchemens l'enchaînent, pour qu'il n'accoure pas aussi s'asseoir à ce banquet annuel. Puis, tous se retrouvent avec joie, et se saluent avec effusion de cœur. C'est un moment où il ne doit plus y avoir au fond de l'ame ni rancune, ni jalousie ; c'est une heure solennelle, où les liens de parenté se resserrent, où les affections se renouvellent. Cependant le chef de la famille, le vieillard voit sa petite chambre remplie, et il va de l'un à l'autre, et il a pour eux tous de douces paroles.

Pendant ce temps on prépare la chambre où doivent se

faire les présens, on dispose les tables, on allume les bougies. La bonne mère à eu soin de se réserver une autre issue, pour qu'on ne la vît pas aller à son armoire et transporter tout ce qu'elle a jusque-là si soigneusement tenu en réserve. Puis à la porte, les enfans impatiens crient, et font des bonds de joie, et ne peuvent attendre que le moment tant désiré arrive, où ils doivent avoir, l'un ses poupées, et l'autre son petit cheval.

C'est tout au plus si alors on parviendra à les retenir avec un conte de Schmid, ou une histoire de fées, dans laquelle il se mêle de terribles choses.

Enfin, l'heure a sonné, laissez les verroux se lever, laissez la porte toute large s'ouvrir, voyez cet air de bonheur qui se répand sur tous les visages. C'est bien autre chose, vraiment, que si l'on ouvrait le salon d'un roi, c'est la chambre où apparaît la *Weihnacht*.

Sur deux grandes tables, couvertes d'une nappe bien blanche, s'élèvent les petits arbres, dont chaque branche est chargée de bougies, dont les rameaux portent naturellement d'eux-mêmes des pastilles de chocolat, des papillottes, des noix et des pommes rouges. Ce sont des arbres bien féconds. Puis, tout le long des tables sont rangés par ordre, les présens réservés à chacun. Alors les surprises et les complimens, et les joies enfantines, et les transports de bonheur pour un livre favori, aussi pour une troupe de petits soldats, que l'enfant emporte avec ivresse, et pour une fourrure, que le vieillard essaie avec reconnaissance. Tout a été bien observé, bien deviné, et c'est le jour où la bourse des parens s'allège, mais où les vœux de leurs enfans viennent se réaliser.

Ainsi de longs momens de joie, d'oubli, de curiosité se passent à voir ce que l'on a reçu et ce que les autres ont reçu, à déployer toutes ses richesses, à les faire briller. Vienne à présent un esprit froid, un homme sec et positif, je n'irai pas lui raconter que j'ai été heureux de voir ce ta-

bleau, que je me suis laissé aller aussi à ce bonheur de toute une famille, à laquelle pourtant j'étais étranger. Mais vienne un poète à l'ame impressionnable, un poète d'une nature tendre et mélancolique, qui a long-temps souffert de ce que les mœurs, le monde, les révolutions ont fait passer de mauvaises choses sous ses yeux, et je voudrais l'amener au milieu de ce cercle, l'associer à ces idées pures et candides, le faire revivre à cette joie si franche, si naïve, à cette joie d'enfant. Je voudrais que son ame ici reprît du calme et des idées consolantes, que son pinceau se retrempât dans d'autres couleurs, et qu'après une vérité toute crue, toute couverte de plaies qui l'a long-temps poursuivie, il retrouvât une vérité morale et religieuse, d'une beauté chaste, et d'une grande simplicité.

Puis, ayant contemplé en silence et avec de douces émotions ce tableau, il aimerait sans doute à voir encore cette famille sortir comme elle est entrée, les aînés avec les aînés, les plus jeunes avec les plus jeunes, puis s'asseoir à ce banquet préparé pour elle, à ce banquet qui ne se représente si beau et si solennel qu'une fois par an, et où la famille revient comme pour donner un souvenir à ceux qu'elle a perdus, un sourire à ceux qui lui sont nés. La table est disposée avec soin et couverte de fleurs. Le vieillard a la place d'honneur, car ici toutes les différences de rang et de fortune sont oubliées, et l'âge donne la distinction. C'est là ce repas tel qu'on aime à se le représenter, où l'ennui ne se glisse pas, où la conversation peut être intéressante tout en étant frivole, où la contrainte ne doit point prendre place, où l'on se rapproche sans crainte de se gêner, où l'on se parle sans prétention et du fond du cœur. C'est la fête selon les mœurs antiques, la fête à laquelle, par le droit seul d'hospitalité, l'étranger peut être admis; car c'est avant tout la fête de famille.

Au milieu de ce souper il y a un moment remarquable,

celui du premier toast, celui où les enfans prononcent le vœu qu'ils adressent à leur père, les petits-enfans à leur aïeul. Alors tout le monde se lève, se mêle, se serre la main, s'embrasse. Et ce n'est point une vaine cérémonie, ou une stupide étiquette, c'est entre ce qui réjouit l'homme, et ce qui manifeste son affection, c'est entre un verre de vin et un baiser que les noms s'échangent et se prononcent.

Le souper dure tard. On est si bien ensemble ! on a tant de choses à se dire ! on le traîne en longueur, ou l'égaie par quelques bons mots, on le ranime par une chanson, on le conduit jusqu'au refrain, où toutes les voix, jeunes et vieilles, se mêlent ensemble, et forment un touchant, si ce n'est un harmonieux accord.

Puis, quand il faut se quitter, c'est à regret. On se dit adieu d'une voix triste, on se sépare lentement. En voilà pour une année. Et dans une année, se retrouvera-t-on tous ? Et alors la jeune femme se serre contre son mari, et appelle ses enfans autour d'elle. Est-ce parce qu'elle s'est arrêtée à cette pensée ? Est-ce parce qu'il fait froid ? En voilà pour un an. C'est le ver caché au fond de la fleur. C'est la dernière goutte de boisson qui est amère. Le temps a des enseignemens que l'on ne conçoit bien qu'à de certaines circonstances, et dans une certaine disposition d'ame ; mais alors, comme on les conçoit grands et terribles !

Les Saxons ont réservé pour leur fête de la *Weihnacht*, tout ce qu'il y a de plus solennel. Aussi le premier jour de l'an se passe-t-il sans beaucoup de frais, et sans qu'ils y portent une grande attention. L'année pour eux semble finir et recommencer à Noël.

Pendant le soir du 31 Décembre il y a encore un grand nombre de bals et de sociétés, où l'on se réunit pour entendre gaiement sonner, au milieu de la danse, ou un verre de punch à la main, l'heure qui jette une année dans le passé, et qui en ouvre une nouvelle.

Ce soir-là aussi il est d'usage de chanter en famille ce que les étudiants chantent en parcourant les rues, une chanson de circonstance de Voss, de Gellert, ou de Körner. La plus célèbre est cependant celle de Voss, et elle le mérite à tous égards. J'ai essayé de la traduire pour en donner une idée à ceux qui ne peuvent la lire dans l'original. Quand je dis traduire, je devrais dire, paraphraser; car il m'était impossible de rendre dans leur concision, et dans leur énergique simplicité, les pensées graves et religieuses de l'auteur, et j'ai eu plus tôt fait de les gâter.

Des Jahres letzte Stunde ertönt, etc.

La dernière heure sonne et l'année est finie,
Buvez, frères, buvez. Puis de votre avenir
Voyez fuir cette année, et qu'elle soit bénie!
A ses sœurs elle doit aller se réunir.
Elle nous apporta la joie et la souffrance,
Plus près de notre but elle nous fit passer.
Oh! oui, souffrance et joie, et dans cette existence,
Un pas de plus, voilà ce qu'elle a dû laisser.

Dans un cercle sans fin, le temps tourne et s'efface,
Nous le voyons fleurir, et puis devenir vieux;
Il prend des cheveux blancs, il s'affaiblit, il passe
Sur la tombe où l'on glisse et qui trompa nos yeux;
A peine d'une main peu sûre d'elle-même,
Avions-nous essayé quelques pâles écrits,
Et richesse, pouvoir, beauté, tout ce qu'on aime,
Dans le néant retombe, avec le temps surpris.

Un an, à pareil jour, tous forts et pleins de vie,
Et dans notre union prenant un libre essor,
Nous étions là, joyeux, l'âme jeune et ravie.
Nos amis de ce temps vivent-ils tous encor?
Quelques-uns ne sont plus. Dans la tombe tranquille,
Hélas! ils sont couchés. Qu'ils reposent en paix,
Et dans notre amitié faisons-leur un asyle,
Où leur nom bien-aimé ne s'efface jamais.

Qui sait ce que la mort moissonne en une année ?
La mort, sans qu'on l'annonce, arrive à tous instans.
Et n'avez-vous pas vu mainte feuille fanée,
S'en aller au milieu de l'air pur du printemps.
Mais quand nos yeux seront fermés à la lumière,
Que cet ami qui doit rester après nous tous,
Avec de tendres vœux visite notre bière,
Et laisse aussi tomber une larme sur nous !

Avec un front serein, où la joie étincelle,
L'homme de bien s'avance à son dernier moment,
Dans un rêve doré, Dieu lui rend la mort belle,
Puis, ayant traversé la vie au long tourment,
Il s'assied avec calme et quelque temps sommeille,
Jusqu'à ce qu'au milieu d'une douce lueur,
Sous le poids du tombeau, la main de Dieu l'éveille,
Pour le faire revivre en un monde meilleur.

Allons, frères, allons : espérance et courage,
Même quand il faudra l'un l'autre nous quitter,
A la vie, à la mort, quelque chose soulage
Celui qui fit le bien, mais il faut nous hâter.
Suivez encore, amis, celui qui vous appelle,
Et puis en répétant nos joyeuses chansons,
Pour saluer l'année à l'aurore nouvelle,
Formons tous à la fois le souhait d'être bons.

X. MARMIER.

Pourvu qu'ils ne m'enlèvent pas mon enfant.

(SCÈNE PSYCHOLOGIQUE.)

Je traversais le pont qui se prolonge à perte de vue. Un homme tenant un jeune garçon par le bras, marchait devant moi ; au premier coup d'œil je vis qu'il était étranger. Il y avait en lui je ne sais quoi d'indéfinissable, qui me fit éprouver un sentiment de sympathie pour mon inconnu, quand, les yeux fixés sur l'eau, il s'arrêtait par intervalle et poursuivait ensuite lentement son chemin.

Le pont est solide, le parapet en bon état, et pourtant il serra tout à coup avec une frayeur convulsive l'enfant contre son corps, en lançant sur l'homme qui passa rapidement devant lui, un regard plein d'épouvante et de méfiance. L'homme qui venait de passer était un gendarme, dont le sabre, détaché de l'agrafe qui le suspendait, retentissait sur les dalles de granit. L'étranger, je ne pouvais plus en douter, était un Polonais; cela se voyait même au premier abord. Il n'était pas du nombre de ceux qui, passé la frontière de leur pays, confient à la roulette ce qu'ils ont sauvé de la ruine; qui le lendemain jurent sur l'honneur que la révolution avait été sublime comme un beau drame; qui le troisième jour boivent à la mort de ceux qui leur ont rempli le bocal qu'ils tiennent à la main. Il n'avait rien de commun avec d'autres qui appellent traître le camarade qui n'a pas moins courageusement combattu qu'eux; il n'aurait pas cru loyal de chercher querelle à un brave frère d'armes pour le tuer ensuite, ou pour se faire tuer par lui. Il n'était pas non plus de ceux qui, après avoir donné sur la terre hospitalière le scandale de la désunion, de la haine et de la licence, écrivaient à traits de sang sur le sable près du pont d'Avignon la justification de l'observateur impartial, qui reconnaît dans la chute de la Pologne l'œuvre inévitable de la nécessité. C'était tout bonnement un Polonais qui aimait sa patrie, ses foyers, la maison paternelle, sa famille, son enfant. Il n'avait pas donné le signal de l'explosion, ni brillé dans les combats. Il n'avait fait que son devoir : c'était un citoyen. Qu'un seul regard est souvent plus éloquent que toutes les lettres de recommandation, la feuille de route et le passe-port ensemble!

Alors seulement que le gendarme fut descendu du pont, l'inconnu lâcha le bras de l'enfant. Nos regards se rencontrèrent, et il faut bien qu'une attraction mystérieuse, produite par ce coup d'œil réciproque, nous ait imposé l'obligation

de nous parler. « Que craignez-vous ? » lui demandai-je. Il me répondit en balbutiant : « Je m'imaginai seulement, » puis il demeura court. La face jaunâtre du Sarmate se couvrit subitement d'une rougeur écarlate ; mais son œil exprimait tout ce qu'il pensait, tout ce qui passait comme un éclair par son âme, et sa pensée était aussi la mienne, et ses sensations je les éprouvais comme lui. Il n'y avait là plus rien à dire, quand même nous nous serions trouvés dans un lieu plus convenable. Je le saluai poliment, et lui bégaya quelques mots d'excuse. Sa noble figure, encore toute rouge, l'était dans ce moment, parce qu'il était honteux et embarrassé. Ce sentiment me paraissait presque insignifiant en comparaison du regard que j'avais observé une minute auparavant. Nul peintre, nul poète n'en aurait fidèlement rendu l'expression. Maintenant ce n'était plus que la rougeur d'un jeune homme qui vient de dire une niaiserie en société. Le Polonais n'était plus un jeune homme.

Le hasard voulait que je le rencontraisse plus tard une seconde fois. Ce ne fut pas sur un pont, ni sur le marché ; l'eau ne coulait pas sous nos pieds ; aucun gendarme ne passait : mais il est des conjonctures, où l'on est réservé, sans qu'un gendarme placé à la porte vous gêne ; on garde le silence, sans s'informer si un sergent de police est assis à côté. Il est des dispositions de l'âme qui interdisent toute démonstration extérieure de la douleur qu'on ressent ; elle ne s'exhalerait pas même dans une île déserte.

Il avait servi dans la garde nationale. Il avait fait son devoir, voilà tout ; il l'avait fait avec un cœur plein de patriotisme, et cependant il avait eu le cœur déchiré. Ce qu'il voyait devant lui, ce n'était pas l'espoir du succès, c'était la ruine et la mort. Si on ne l'avait pas forcé de servir, il se serait également fait incorporer, tout riche industriel qu'il était. Devant Grochow la garde nationale se trouvait aussi sous les armes, non pour livrer combat, mais uniquement

pour enlever les blessés et pour les conduire en ville. Les citoyens armés étaient postés hors de l'atteinte du feu de file, ce qui n'empêchait pas les boulets russes d'arriver jusqu'à eux et d'éclaircir leurs rangs. Je lui demandai, si telle avait été toute la part que le citoyen polonais avait pris à la cause? Il se tut; il ne gémit pas, il ne sourit pas, et il avait raison. A quoi sert de déterrer les petites douleurs englouties et absorbées dans une immense douleur qui domine tout l'homme. Il aimait sa patrie qui n'était plus.

Dans ces temps de sanglante mémoire on avait vu bien des traits attendrissans. Un Russe légèrement blessé reprend connaissance, étendu sur le champ de bataille. Varsovie et le corps russe sont à une égale distance de lui. Il conclut fort sensément, qu'étant prisonnier de guerre à Varsovie, il sera mieux soigné que dans l'ambulance de Diebitsch. Le voilà donc en route pour s'y rendre; mais en marchant il rencontre un officier polonais, grièvement blessé au pied, que les siens avaient oublié dans un fossé. L'officier prie le prisonnier de le prendre avec lui. Le Russe charge le Polonais sur ses épaules et le porte à Varsovie. Des gardes nationaux qui viennent au-devant d'eux, insistent pour coucher l'officier sur un char, et celui-ci n'y consent qu'à condition que le Russe trouverait sa place à côté de lui. A l'hôpital, même procédé délicat; le lit du prisonnier est dressé près de la couche de l'officier, et la famille de ce dernier s'épuise en soins bienveillans pour le malheureux Russe, qui finit par être comblé de présens et mis en liberté après sa guérison.

Nous parlions du choléra, et un léger sourire contracta les lèvres du pâle inconnu. En songeant aux mille fléaux que chaque jour accumulait sur Varsovie, depuis la journée d'Ostrolenka, le choléra ne lui semblait pas plus effrayant qu'une fièvre catarrhale. Le premier en mourut, cent autres en moururent. Était-ce donc un si grand mal que de mourir? A la fin personne n'en parlait plus.

« Et quel est donc maintenant l'aspect de Varsovie ? » demanda quelqu'un qui s'était approché de nous pendant la conversation. Nous étions plusieurs, et la même question s'était déjà pressée sur nos lèvres ; mais nous l'avions réprimée : car comment aurions-nous osé l'adresser à l'infortuné proscrit. « Varsovie est tranquille, » répliqua-t-il d'une voix calme et en baissant les yeux. Il venait de comprimer une grande émotion. Je pense qu'on l'a souvent questionné sur ce ton. L'interlocuteur ne déchiffrait pas dans la physionomie du Polonais le sens qu'il donnait à ses paroles. De nouvelles questions me le prouvèrent, quand la même personne voulut savoir quels changemens s'étaient opérés depuis, comment le pays était administré, si la propriété foncière se relevait ? « Les fonds sont en hausse, » répondit le Polonais avec le même son de voix.

L'interlocuteur devait être un homme de facile composition, car il était satisfait. Je l'entendis peu après, en petit comité, discourir fort agréablement et avec volubilité sur le bonheur de l'ordre et sur le bienfait des lois. Il y a de si bonnes gens qui à peu de frais établiraient l'harmonie dans l'univers entier. Qui empêche le garçon-métayer, qui laboure le champ du maître à la sueur de son front, de humer voluptueusement le parfum de la violette, que le tranchant de la charrue a épargnée sur le bord du sillon ? N'est-ce pas de sa faute, s'il ne trouve pas dans une aussi pure jouissance une consolation à ses peines, une récompense à ses privations ? Avec un peu de charpie et un morceau de toile recouvert d'un baume à leur façon, ces bonnes gens guériraient toutes les plaies du monde. Je ne m'étonnerais pas que quelqu'un se fût chargé de faire un bon article de journal avec les renseignemens fournis par l'honnête interlocuteur, à la face impassible et satisfaite. Le correspondant officieux n'aura pas manqué de peindre la prospérité dont jouit la Pologne depuis le retour de l'ordre légal.

Je me fis une question à moi-même : Pourquoi le citoyen de Varsovie n'est-il pas devenu un héros? Quand je me le représente, silencieusement assis sur sa chaise, dominant ses émotions, maîtrisant le sentiment qui bouillonnait au fond de son cœur, ne trahissant par aucun mouvement ce qui l'agitait si fort, je me dis, qu'il faut pour cela un courage autrement héroïque que celui de Dwerniki, se précipitant, au son des fanfares, sur les baïonnettes ennemies. Dwerniki volait au-devant de la gloire; il cherchait le triomphe. Quelle était donc la brillante perspective de mon Polonais?

Plusieurs autres s'efforçaient à leur tour de lui faire raconter ce qu'il aurait appris de nouveau sur le sort de son infortunée patrie. Quelques âmes véritablement compatisantes auraient entendu avec un vif intérêt le récit de la désolation qui règne sur les marchés de Varsovie; elles lui auraient affectueusement serré la main, mêlé leurs larmes aux siennes, s'il avait voulu leur dire le désespoir des familles, les ruines encombrant les rues, la terreur postée en sentinelle aux portes de la capitale. « A quoi cela vous servirait-il, à quoi cela me servirait-il bon à moi, messieurs? » Voilà ce qu'il leur répondit : « Je ne sais rien de Varsovie, je n'en veux rien savoir, et croyez-moi, je vous le jure, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Je ne vais pas sur la place publique, je ne vais ni au café, ni à la campagne, ni en société; je n'ouvre jamais un livre, je ne lis point de journal; j'ignore ce qui se passe dans le monde, ou en Pologne, ou dans la ville; je ne connais que la fabrique où je gagne ma vie. Là je travaille comme un manœuvre depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit close; je ne parle à personne qu'aux pratiques qui viennent faire leurs emplettes chez moi, ou chez lesquelles j'achète ce qu'il me faut; je me bouche les oreilles quand on veut me dire un mot qui ne concerne pas mes affaires; et quand ma tâche est faite, je m'en vais, épuisé de fatigue, par le chemin le plus court, trouver mon

logis, où je me couche; je dors paisiblement jusqu'au matin, qui me rappelle à l'ouvrage, et voilà comme je vis heureux. Vous voyez, messieurs, qu'on peut être aussi heureux à Varsovie.»

Il s'était levé pour prendre son chapeau. Une larme brillait dans son œil. Je le pris par la main : « Vous vouliez dire encore quelque chose ? » — « Tout, tout, s'écria-t-il, accablé par l'émotion, pourvu qu'ils ne m'enlèvent pas mon enfant. » Il enlaça le jeune garçon de son bras, en fixant sur moi un regard, qui m'expliquait encore cette fois-ci ce que signifiait son *tout ! tout !* « Qui l'oserait ? » lui dis-je stupéfait. « Nos feuilles vous prouvent, que les bruits qu'on répand sont des calomnies. Non, jamais on ne peut avoir eu l'intention d'arracher violemment l'enfant des bras d'un père aimant, d'une mère qui le chérit plus que sa propre vie. Ce serait plus que barbare; c'est impossible, je suis sûr qu'on vous a fait un conte. » — « Vous avez raison, répliqua-t-il, en prenant congé de moi, ayez foi en votre journal, c'est très-sage de votre part. Quant à moi, j'essaierai de faire de même, et je compte m'abonner à votre feuille. »

Dans la suite je me rappelai qu'autrefois beaucoup d'enfans, appartenant souvent aux familles les plus élevées du pays, avaient été ravis en Pologne par des saltimbanques et des comédiens ambulans. La faim, les coups, les traitemens les plus atroces, étaient les moyens mis en œuvre pour leur faire oublier père et mère, et jusqu'au nom de l'endroit où ils étaient venus au monde. Et quand tôt ou tard un heureux accident venait rendre la liberté à ces pauvres êtres, isolés sur la terre, il leur arrivait souvent de creuser en vain dans leurs souvenirs, pour trouver quelque pâle reflet de leurs songes enfantins. Plus de trace nulle part de ceux qui avaient guidé leurs premiers pas, plus de signe qui pût leur servir à se faire reconnaître, comme le célèbre lord Montague, ou le lieutenant George Brown, dans un roman de

Walter Scott; car il est douteux que dans le monde actuel beaucoup d'enfans aient été dotés du signe poétique infaillible de leur identité. Et puis que ferait, après quinze ou vingt ans, dans la maison paternelle un enfant à qui un ramoneur aurait appris à sauter et à grimper sur la corde; n'y serait-il pas déplacé avec son idiome corrompu, ses mœurs ignobles ou perverses? En me livrant à ces réflexions, je m'expliquais comment il était possible que tant d'enfans venaient tout récemment de disparaître en Pologne. (*Morgenblatt.*)

*Stamboul.*¹

Le Coran veut que chaque musulman observe, au mois de Ramadan, un jeûne rigoureux de vingt-neuf jours, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Le Mahométan ne peut ni manger, ni boire, ni fumer, ni respirer le parfum d'une fleur, sans se rendre coupable d'une faute très-grave, aussi long-temps que le soleil est au-dessus de l'horizon. Mais à peine l'astre du jour a-t-il disparu derrière les montagnes de Pyrgos et de Belgrade, que la contrainte cesse à l'instant même: l'habitant de la capitale vole au plaisir qui doit compenser les privations qu'il vient de s'imposer. Les cafés, les mille boutiques de Stamboul et de Péra ne peuvent contenir les nombreux essaims des amis du plaisir; les maisons des particuliers sont toutes illuminées; les grands et les riches quittent la couche où le sommeil leur a fait oublier leurs privations; les rues désertes se remplissent; les gondoles parcourent les flots du golfe de Marmora; la musique se réveille pour animer la population. Ce spectacle dure presque toute la nuit et se termine, avant le lever du soleil, par un brillant déjeuner.... Une nation dont chaque individu, à l'exception

¹ *Stambul oder Constantinopel, wie es ist, von Wilhelm von Lüdemann. Dresden, in der P. G. Hilscherschen Buchhandlung, 1827.*

des soldats et des matelots, sait lire et écrire, connaît ses devoirs religieux et la partie de la législation qui le concerne; une nation dont les hautes classes possèdent maintes connaissances qui sont loin d'être à mépriser; une nation qui exerce plus d'un art avec succès, plus d'un métier avec habileté, ne doit pas être placée si bas sur l'échelle de la civilisation. Mon ami (le Turc Abdoul Kadir) me confirma dans ces idées; il me nomma plusieurs Turcs de sa connaissance, pour qui Platon n'était pas un auteur inconnu, et qui étaient passablement versés dans la politique européenne.... La vie d'un Turc distingué est basée sur le principe d'une molle indolence. Voici son proverbe : « Il est doux de ne rien faire; mais il est encore plus doux de mourir et de se reposer. » Il quitte, avec l'aurore, son coussin délicat, et sa toilette est finie en un instant, parce qu'il ne s'est déshabillé qu'à moitié; il frappe des mains, et ses serviteurs paraissent. Sa journée est remplie par des rafraîchissemens, deux repas, de la musique, des danses d'Yamakîs et d'Almés grecques ou de Maures grotesques; sa pipe, qu'il allume avec un petit morceau de bois d'aloës, les cinq prières et ablutions que sa loi lui demande; le conteur, le dgérid, un chapitre du Coran, ou une des plus belles poésies de Hafiz. Le soir appartient à sa femme et à ses enfans; c'est là qu'il est aimable, car le Turc est ordinairement un père fort affectueux.... Le flegme du marchand turc est admirable : jamais il ne dit plus de trois ou quatre mots à l'acheteur, après quoi tous deux sont d'accord ou se séparent. Il est aussi probe que le Grec, l'Arménien et le Juif sont cupides et trompeurs. Tandis que le Grec jure par tous les saints, que l'Arménien pèse, mesure et calcule, que le Juif fait l'empressé, loue et exalte sa marchandise, le Turc semble être à son comptoir uniquement pour sa satisfaction personnelle. Il est confiant et généreux; est-il appelé à la mosquée pour y faire sa prière, il ne ferme sa boutique qu'avec une ficelle tendue en travers.

Le premier jour de la fête du Beiram, lorsque le sultan se rendit à la Solimanié, un couple intéressant captiva notre attention. C'était une jeune Grecque de quinze à seize ans, et un moine d'une taille haute, puissante et virile. Une longue barbe descendait jusqu'à sa ceinture; il avait la tête nue, aussi bien que les pieds; sa main gauche tenait un papier roulé; son bras droit soutenait la jeune fille qui se pressait tremblante contre lui. Leurs traits exprimaient l'inquiétude la plus vive; on voyait qu'ils s'intéressaient non point à la marche du sultan, mais à quelque chose qui y avait un rapport immédiat. Quand le padischah approcha, leur émotion devint plus grande, leur inquiétude s'accrut, des regards de feu jaillirent de leurs prunelles, et sur leurs lèvres se répandit le mot : maintenant ! maintenant ! Le sultan s'avance. Déjà les panaches flottent autour d'eux, déjà les pas de son coursier frappent leurs oreilles, lorsque le moine, à la taille élancée, se jette en avant, fait entendre sa voix de Stentor, et s'écrie en langue grecque : « Voici, puissant seigneur, la pétition du malheureux et innocent Théodore Raki, lequel, depuis deux ans, languit au bague. » Les regards de la foule silencieuse se tournèrent du côté du moine, qui, éperdu, ne cessait d'agiter sa pétition; le sultan laissa tomber sur lui un sourire bienveillant. Un des chambellans répéta en arabe les paroles du moine, et un tchiaoux, au turban conique, saisit la pétition pour la ranger dans sa corbeille à côté des autres. Le moine disparut avec la jeune fille, et tous deux se perdirent dans la foule. Huit jours après j'appris que Eustasia était née à Prinkipo, de parens riches et fortunés; le moine, me dit-on, est son oncle maternel; le pauvre Théodore Raki son amant. Le jeune homme ressentait pour l'objet de sa passion un feu d'autant plus vif qu'il était plus concentré; malheureusement il ne l'aimait pas seul. Zygos, le proestos de son village, brûlait aussi pour la ravissante jeune fille; mais celle-ci le rebuta, parce qu'elle détestait

son caractère sombre et vindicatif. Zygos apprit qu'elle aimait Théodore et résolut de se venger. L'occasion fut bientôt trouvée. Théodore, ayant été fait prisonnier par les Anglais lors de leur débarquement à Prinkipo, s'était vu dans la nécessité de leur servir de pilote. Quand il fut relâché, le proestos le fit mettre aux galères, comme ayant vendu ses services aux ennemis de l'empire. L'infortuné avait déjà passé deux ans au bagne, lorsque le moine Anthos présenta au sultan la pétition dont nous avons déjà parlé, et qui était à peu près conçue en ces termes : « Auguste prince des croyans, seigneur du ciel et de la terre, toi dont l'éclat est égal au soleil et la douceur à la lune, maître des hauteurs et des profondeurs, toi dont la gloire est publiée par dix mille trompettes, successeur du prophète, calife de l'Orient, conquérant de Rome et du couchant, généreux souverain des États en-deçà et au-delà du Bosphore, grâce ! grâce ! grâce ! Le pauvre Théodore Raki languit dans les fers, sans avoir subi de procès. Il n'est point coupable de trahison ; l'Anglais l'a arraché de force du milieu de sa famille, tous les habitans de Thérapia peuvent l'attester. Le chotseres (tribunal) du puissant capitan-pacha a été mal informé. Grâce ! grâce ! grâce ! » La pétition avait été traduite en arabe par un kiatib (écrivain public). Théodore Raki recouvra la liberté et son amante.

Le Turc n'aime pas à être enterré sur le sol de l'Europe. Une antique prophétie, répandue parmi le peuple qui y croit fermement, dit, qu'un jour viendra où les hommes blonds du nord renverseront l'empire des Ottomans. Alors, ajoutée-elle, les vainqueurs troubleront la paix des tombeaux et disperseront les cendres des vrais croyans. Aussi les personnages distingués se font-ils enterrer de préférence à Scutari, sur la côte asiatique ; là se trouvent d'immenses cimetières et d'innombrables caveaux.

Nous nous promenions lentement dans les rues de Péra,

lorsqu'en face du couvent des derviches, où se trouve le tombeau du fameux Achmed-pacha (comte de Bonneval, renégat français), nous vîmes un Turc qui maltraitait horriblement un Juif, en le traitant de chefout (chien galeux); le pauvre Juif osait à peine lever la main pour se défendre. De pareilles scènes se renouvellent à toute heure dans les rues de Stamboul; le despote, le vainqueur, qui est orné d'un turban, exerce toujours impunément sa colère ou ses caprices cruels sur l'infidèle raja. Nous apprîmes que le Turc était percepneur du karetsch ou de la taxe à laquelle tous les rajas sont soumis. Le Juif, qui n'avait pu payer la somme demandée, avait reçu de son vainqueur une punition corporelle. Malheureux pays! m'écriai-je, où l'agent du pouvoir n'est contenu dans l'exercice de ses fonctions que par son bon plaisir. Le Turc n'est guère plus heureux, me dit mon guide; car il est tenu de remettre ponctuellement, et sans un para de déficit, les revenus de sa place, sans compter une foule de cadeaux à faire aux ministres, à leurs bureaux et à leurs harems. O règne de l'arbitraire! poursuivis-je, tu te punis et te détruis toujours toi-même!



Bulletin bibliographique.

SCIENCES POLITIQUES.

OUVRAGES DE FRÉDÉRIC MURHARD.

Annoncer une publication nouvelle, sortie de la plume du conseiller aulique Frédéric MURHARD, disciple de Schlœtzer et de Spittler, du rédacteur des *Annales politiques* en 1821, c'est annoncer une apparition intéressante dans le monde littéraire.

Les sciences philosophico-politiques viennent d'être enrichies par ce savant de cinq ouvrages, qui ensemble forment, à juste titre, un cours complet de politique sur les questions principales qui de nos jours agitent la vie publique des peuples civilisés. Mais à côté de cette qualité qui les rend intéressantes pour le moment, ces publications se distinguent encore par la profondeur des principes et l'érudition étendue dont leur auteur fait preuve. Chacune de ces idées est examinée historiquement et philosophiquement. Murhard passe en revue tous les auteurs qui ont traité la question qu'il examine; on les dirait réunies en congrès souverain, ces intelligences supérieures de tous les siècles, pour donner leur avis sur les questions les plus vitales de notre époque; à la fin l'auteur donne toujours ses propres conclusions. C'est ainsi que successivement nous voyons étalées devant nos yeux les richesses de Platon, d'Aristote et de Cicéron; de Grotius, de Puffendorf et de Blackstone, de Benjamin Constant, de Rotteck, de Luden, de Machiavel et de Mirabeau, de Smith et de Filangieri, de Hume, de Hobbès, de Rousseau, de Montesquieu, de Zachariæ, etc.

Tous sont critiqués, réfutés ou appuyés avec une logique et une érudition étonnantes. Aussi Murhard fait-il observer que ce n'est qu'après un long et pénible travail de beaucoup d'années qu'il est parvenu à rassembler les matériaux qui forment la base de son système. Enfin il publie le fruit de ses veilles, tout en remarquant avec Savigny que le temps n'est pas venu encore pour

faire un code politique complet; toutes les autres sciences ont fait des pas de géans, la politique seule est restée dans l'enfance: ce n'est que depuis que l'Hercule populaire a écrasé le serpent qui voulait étouffer tout mouvement politique, que cette science a pris de l'essor.

L'ouvrage auquel nous assignons le premier rang, c'est:

I. *Der Zweck des Staats*: Le but de l'État; un volume in-8.^e
de 406 pages. Göttingue, 1832.

C'est l'absolue nécessité d'une définition exacte du but de l'État que l'auteur démontre dans le premier paragraphe.

Il parle, §. 2, du but historique, et dans le §. 3 il pose quelques idées préliminaires pour examiner et fixer le but philosophique de l'État.

Le §. 4 traite de la divergence des vues et opinions des publicistes politiques (*Staatsgelehrten*).

L'auteur trouve cette divergence principalement dans une confusion presque générale du but originaire avec les buts dérivés de l'État.

§. 5. Des publicistes qui ne veulent admettre aucun but général de l'État.

§. 6. Du système qui pose en principe que le but de l'État doit être l'existence légale (*Rechtszustand*).

§. 7. Insuffisance de cette idée.

L'auteur cite les anciens, qui avaient des idées bien plus élevées sur cette question. Ce principe nous a été légué par le système féodal.

Cependant, dit Murhard dans le §. 8, la plupart des auteurs modernes accordent que ce but n'est pas le seul, et ils distinguent les buts médiats de celui qui est le seul immédiat ou direct.

§. 9. Examen du principe du bien-être général.

Le bien-être physique doit au moins être admis; car il est la condition première de tout développement intellectuel.

§. 10. Raisons pour et contre ce système.

Il ne mérite pas tous les reproches qu'on lui fait.

§. 11. Perfectionnement moral ou civilisation et morale (*Sittlichkeit*), comme but de l'État.

S. 12. Perfectionnement physique et intellectuel-moral, ou leur liaison intime comme but de l'État.

S. 13. La liberté comme but de l'État.

S. 14. Autres essais pour indiquer un but de l'État, soit par des buts spéciaux, soit par la réunion de plusieurs.

S. 15. La totalité des fins de l'homme comme but de l'État.

Tous les systèmes de l'ancien monde, dit l'auteur, ont, au fond, enseigné ce principe; il rend compte de quelques objections que font des partisans des écoles modernes à ce système.

S. 16. L'État comme moyen d'éducation pour atteindre les fins de l'humanité.

C'est par suite de ce principe qu'Aristote comprend la pédagogie parmi les sciences politiques. Platon ne voit dans son idéal d'un État qu'une école d'éducation publique. Tel est d'ailleurs aussi le but de tous les États théocratiques : les Jésuites au Paraguay.

S. 17. Résultat de ces recherches.

L'auteur démontre l'insuffisance des systèmes déjà énumérés; il pose les principes de son propre système, selon lequel le but de l'État est la culture et le perfectionnement de toutes les facultés de l'homme : alors l'État lui-même ne devient que moyen, le but final c'est l'homme. C'est là, dit-il, le point de vue le plus élevé et le plus général sous lequel on puisse saisir cette question, qui elle-même n'est qu'une recherche philosophique et idéale, sans qu'elle s'occupe du mode d'exécution.

Le second ouvrage, non moins intéressant, mais traitant un sujet plus spécial, est :

II. *Die Volkssouverainität im Gegensatz der sogenannten Legitimität* : La souveraineté du peuple en opposition avec la soi-disante légitimité; un volume in-8.° de 390 pages. Cassel, 1832.

Son contenu est :

1.° Définition et justification de l'idée et de la théorie de la souveraineté du peuple ;

- 2.° Vues, opinions et doctrines des divers auteurs politiques ;
- 3.° Réfutation des raisons avancées par les adversaires ;
- 4.° Histoire et pratique (*Staatspraxis*).

Aucun auteur de l'antiquité classique ne discute cette question, car chez eux elle était hors de doute. Toutes leurs législations reposaient sur le principe de la souveraineté du peuple.

5.° Conciliation de ce dogme avec l'essence du système de la monarchie héréditaire.

L'auteur conclut, en citant un passage des *Reisebilder* de Heine :

« Les peuples demandent donc la liberté, non pas comme un droit acquis par tradition, mais comme un droit primitif; non pas comme un droit conquis, mais comme un droit inné. On n'invoque plus d'anciens parchemins, mais bien des principes; et à la manière des puritains de l'Angleterre, qui juraient sur l'Évangile, on appelle de nos jours à l'intelligence humaine révélée par le Tout-Puissant. Nourrie par la lumière et la chaleur de la civilisation moderne, la génération actuelle demande des institutions en harmonie avec son degré de civilisation. La véritable souveraineté réside dans la réunion sociale et politique. Sa volonté, le véritable souverain, est bien plus légitime que le *tel est notre plaisir*; langage que tiennent ces êtres affublés de pourpre, qui invoquent un droit divin, sans autre appui que les charlataneries de jongleurs tonsurés. »

III. *Ueber Widerstand, Empörung und Zwangsübung der Staatsbürger gegen die bestehende Staatsgewalt in sittlicher und rechtlicher Beziehung. — Allgemeine Revision der Lehren und Meinungen über diesen Gegenstand* : Sur l'opposition, la révolte et la force coercitive des citoyens contre les pouvoirs constitués de l'État; le tout examiné sous le point de vue moral et légal. — Révision générale des doctrines et opinions sur ce sujet; un volume in-8.° de 419 pages. Brunswick, 1832.

Introduction : Définition des idées et expressions qui se rattachent à ce sujet. Usurpation, insurrection, révolte, etc.

1.° Voix pour l'obéissance absolument passive des sujets et pour l'illégalité de la révolte ;

2.° Voix pour la légalité de l'opposition, et de la force coercitive à exercer contre les pouvoirs constitués dans des cas spéciaux.

Murhard se déclare pour cette dernière thèse. Il fait observer que ce n'est que depuis l'époque où le droit naturel a pris place parmi les sciences que les citoyens osent traiter de puissance à puissance avec leurs souverains. L'histoire prouve d'ailleurs que presque toujours les princes ont été les premiers agresseurs, et que c'est dans leurs rangs que se trouvent les premiers félons. Plus un peuple est capable de raisonner, moins il faut avoir peur de lui ; il conseille au Grand-Turc d'apprendre à raisonner à ses sujets pour mettre fin à leurs révoltes. Et si jamais un peuple civilisé s'est révolté, l'histoire universelle, siégeant en tribunal suprême, n'a presque jamais manqué de le reconnaître dans son droit. Le genre humain est en marche, et rien ne le fera rétrograder ; les grandes idées, fécondées par le sang de tant de martyrs, ne peuvent plus être expulsées de l'Europe. Mais quand une fois les nations auront atteint leur but, des institutions en harmonie avec leur civilisation, alors il importera principalement de bien définir les droits et les rapports réciproques des gouvernés et des gouvernants, afin que ni l'anarchie, ni l'arbitraire ne remplacent l'ordre public. L'auteur promet un ouvrage plus étendu sur ce sujet.

IV. *Das Recht der Nationen zur Erstrebung zeitgemässer, ihrem Culturgang angemessener Staatsverfassungen* : Le droit des nations aux fins d'acquérir des constitutions conformes à l'époque et à leur degré de civilisation ; un volume in-8.° de 407 pages. Francfort-sur-le-Mein, 1832.

Cet ouvrage, qui traite un sujet semblable à celui précédemment indiqué, a un but tout spécial. L'auteur veut mettre en garde sa patrie allemande contre les écrits de l'école de Vienne, d'un Frédéric Schlegel, d'un Adam Müller ; contre Pfeilschifter,

le soi-disant homme d'État d'Offenbach; il crie haro sur ces deux philosophes courtisans et absolutistes de Berlin, qui naguère, convertis au catholicisme, annoncent un journal politique, digne pendant des publications théologiques de Hengstenberg, ne voyant dans toute opposition que des menées révolutionnaires.

Pour l'examen de la question indiquée par le titre, l'auteur suit la marche historique; il passe en revue toutes les écoles et tous les systèmes de tous les temps et de toutes les époques; une place est assignée aux publicistes monarchiques, aux légitimistes rigoureux, aux politiques de l'Église chrétienne; il examine successivement les publicistes de l'école de Vienne, de celle de M. de Haller, les philosophes partisans de la souveraineté absolue des peuples, ainsi que les principes de ceux de la révolution française et de son assemblée constituante.

Après s'être prononcé avec énergie pour la souveraineté des peuples, il distingue le véritable libéralisme de ce vertige qui entraîne à des utopies. Il flétrit le soi-disant système du juste milieu, qui, selon lui, prend consistance principalement en Allemagne, et il l'appelle un *mixtum compositum*. Il dit que les révolutions modernes sont de leur nature essentiellement morales, et cet esprit qui renverse toutes les dignes, n'est autre que celui de la civilisation; le mouvement général, communiqué par la dernière révolution française, finira par organiser autrement toute l'Europe.

L'auteur est d'ailleurs bien loin de penser que tous les États soient faits pour les formes constitutionnelles, et il prétend que la sainte-alliance n'a rien à craindre de l'introduction d'un système libéral quelconque en Europe; car tout comme des États catholiques peuvent très-bien exister à côté d'autres États protestans, de même une monarchie absolue pourra se trouver à côté d'une monarchie constitutionnelle; il cite pour exemple les républiques italiennes du moyen âge.

Le cinquième et dernier ouvrage de Murhard est :

V. *Das königliche Veto; eine wichtige Aufgabe in der Staatslehre der constitutionellen Monarchie* : Le Vêto royal; une thèse importante dans le système de la monarchie constitutionnelle; un volume in-8.° de 344 pages. Kassel, 1832. -

Après une courte introduction sur ce sujet, l'auteur passe dans un second paragraphe à l'examen de la doctrine elle-même; il se décide pour un veto limité : car, dit-il, ce n'est qu'à la monarchie absolue que doit appartenir le veto absolu; c'est là le véritable *criterium* de ces deux gouvernemens.

Dans le §. 3 il examine quelques objections contre le veto limité, et après avoir examiné les opinions de Mirabeau, de M. De Sèze, de l'abbé Maury, de Mounier, de Heeren, de M. de Pradt, etc., il passe, au §. 4, aux doctrines de l'assemblée constituante sur ce sujet.

Le §. 5 traite du veto royal limité dans plusieurs monarchies constitutionnelles actuellement existantes; quelques observations sur les lacunes que présente encore cette doctrine du veto royal, tant en théorie qu'en pratique, forment le §. 6, et l'auteur conclut par le septième paragraphe, en justifiant son opinion sur le veto limité.

« Il faut, dit-il, donner au peuple un moyen légal de mettre des bornes à toute opposition arbitraire de son chef; il viendra une époque où la doctrine sur la monarchie constitutionnelle n'admettra plus de veto absolu, mais n'accordera au souverain qu'un veto suspensif. »

S.

HISTOIRE LITTÉRAIRE. — POÉSIE.

Die schöne Literatur Europa's in der neuesten Zeit, etc.:

La belle littérature de l'Europe moderne, présentée d'après les productions les plus importantes, par le D.^r O. L. B. Wolff, professeur à l'université de Iéna; xvi et 694 pages in-8.^o Leipzig, chez Breitkopf et Härtel, 1832.

Voici un ouvrage vraiment remarquable, une œuvre toute littéraire. Les prétentions de l'auteur sont toutefois très-modestes. Ce sont des lectures faites devant un auditoire non d'étudiants, mais d'amis éclairés de la belle littérature, et c'est pour telles seulement qu'il les donne. Elles ne s'adressent pas aux savans de profession, mais aux amateurs de la poésie, qui voudront se familiariser sans trop de fatigue avec ce que la littérature du dix-neuvième siècle offre de plus beau et de plus intéressant chez les divers peuples de l'Europe. Les jugemens que l'auteur porte sur les écrivains sont toujours appuyés sur des citations caractéristiques ou sur des traductions métriques, le plus souvent avec le texte en regard. Nous donnons ailleurs quelques extraits de ces jugemens, et nous nous contentons ici d'indiquer le plan général de l'ouvrage. Il se compose de vingt et une leçons.

Les cinq premières sont consacrées à la littérature française. M. Victor Hugo y occupe le plus de place; après lui viennent Lamartine, Méry et Barthélemy, Béranger, Désaugiers, Casimir Delavigne, M.^{me} Desbordes-Valmore; puis, dans un coin du tableau, Mérimée, la duchesse du Duras, M. de Balzac, Paul de Kock, Paul Lacroix ou Jacob le bibliophile, Alexandre Dumas, Jules Janin. Mais on y cherche vainement les noms de quelques-uns des poètes et des romanciers les plus remarquables de l'époque actuelle. Les six leçons suivantes traitent de la littérature poétique de la Grande-Bretagne, et en première ligne de lord Byron et de Thomas Moore; puis de Walter Scott, de Robert Southey, de Th. Campbell; de Crabbe, de Samuel Rogers, de Wilman, de James Montgomery, de H. Barton, de Coleridge, de Wordsworth; de Shelley, de Wilson, de Hoog,

de Cornwall; de Joanna Baillie, de Lætitia Landon, de lady Morgan, de Cooper, et quelques autres romanciers de l'époque. La douzième leçon s'occupe de la littérature hollandaise; la treizième de la poésie espagnole: l'auteur y apprécie les travaux de Valdez, de Cienfuegos, de Moratin, de Martinez de la Rosa. Une seule leçon est accordée à l'Italie, où brillent les noms d'Alfieri, de Monti, de Nicolini, de Pindemonte, de Manzoni, de Jacopo Ortis. La quinzième leçon est consacrée à la littérature portugaise. Puis, se portant vers le nord et l'est, l'auteur passe successivement en revue les productions poétiques de la Russie, de la Hongrie, du Danemarck, de la Suède, de la Pologne, enfin de sa patrie. Il divise l'histoire de la littérature allemande au dix-neuvième siècle en trois périodes: 1.^o la période de l'oppression, de 1800 à 1813; 2.^o la période de la lutte pour l'indépendance, de 1813 à 1816; 3.^o enfin la période du désappointement et de la haine. Il proclame Louis UHLAND le plus pur et le premier poète allemand de l'époque actuelle. Il nomme pour la poésie lyrique sacrée au premier rang Hardenberg-Novalis, Wesselberg, Witschel, Krummacker, Max de Schenkendorf, Freudentheil; pour la poésie lyrique profane il reconnaît trois écoles: l'école de Goethe, qu'il appelle lyrique-universelle; celle d'Uhland, qu'il nomme lyrique-allemande; celle de Heine, ou l'école lyrique-conventionnelle. Schiller occupe, sous ce rapport, une place à part. La chanson patriotique a été cultivée avec le plus de succès par Arndt, Körner, Stægemann, Rückert, Schenkendorf, L. Follenius, Pfitzer; la chanson érotique, par Wilhelm Müller, Rückert, Kerner, Helmine de Chézy, Ernest Schulze; la chanson de société, par Prætzel, Voss, Winkler ou Théodore Hell, Schmidt de Lubeck, et Schmidt de Werneuchen. La forme antique a été appliquée avec une grande supériorité par Gries et Platen; la forme romantique, par Riemer et Zedlitz. Le sonnet fut cultivé, depuis les frères Schlegel, avec plus de succès que l'épigramme, si chère d'ailleurs à la muse germanique. De toutes les espèces de la poésie lyrique, celles où, selon M. Wolff, les Allemands ont le plus excellé dans ces derniers temps, ce sont la romance et la ballade, qui forment la transition du poème lyrique à la

poésie épique. Les poètes les plus renommés en ce genre sont G. Schwab, Wilhelm Müller, Juste Kerner, Immermann, Chamisso, Kind. La poésie dramatique est déchuë de la hauteur à laquelle Schiller l'avait portée. Notre auteur nomme pour la tragédie, dans le goût de Schiller, Théodore Körner, Klingemann, Auffenberg, Uechtritz, Henri de Kleist, Immermann, Raupach, Grillparzer, Uhland. Le plus original de tous est Grabbe. La tragédie fataliste a pour chefs Zacharie Werner et Müllner; Houwald seul mérite d'être nommé parmi leurs imitateurs. La poésie dramatique, que l'auteur appelle extra-théâtrale, a été cultivée par Tieck, et après lui par Achim d'Arnim, Fouqué, Eichendorf, Menzel. Les Allemands ont été moins heureux, dans les derniers temps, dans la comédie et le drame; l'opéra qui fut, selon le professeur Wolff, trop long-temps la *partie honteuse* de la poésie dramatique allemande, a été traité récemment avec plus de bonheur par Gehe, Kind, Robert, Raupach, Helmine de Chézy, etc. Pour la poésie épique ou narrative, l'auteur nomme et caractérise Sonnenberg, Ernst Schulze, Fouqué, Louise Brachmann, etc.; pour le conte, Étienne Schütze, Kind, Prätzel; les meilleures idylles de l'époque, sont celles de Maler Muller; les meilleures fables, celles de Frœlich. Dans le roman il distingue le plus Tieck, Steffens et Spindler; et après avoir classé une trentaine d'autres romanciers contemporains, il donne un souvenir à Hoffmann, et termine par un jugement sur Hauff, Börne et Heine, comme écrivains *humoristiques*, successeurs de Jean-Paul.

W.

ROMANS.

Die doppelte Ehe : La Bigamie, par Charles Mächler.
Berlin, chez H. Wagenfuhr, 1831.

Le comte M—y, jeune seigneur hongrois, fait prisonnier à la bataille de Prague le 6 Mai 1757, est conduit en Prusse; il reçoit sur sa parole la ville de M. pour prison. Vivement épris des charmes d'Amélie de T., fille unique d'une veuve sans for-

tune, après avoir épuisé près d'elle tous ses moyens de séduction, il finit enfin par lui offrir sa main et sa fortune. On accepte. A peine *la lune de miel* est écoulée, que, compris dans un échange de prisonniers, le jeune comte s'évade furtivement, laissant à sa jeune épouse une lettre par laquelle il lui apprend, que déjà marié dans sa patrie, il ne se croyait pas lié par ce second mariage contracté d'après le rit d'une religion qui n'était la sienne (M—y était catholique, Amélie luthérienne); mais qu'il ne se croyait pas moins obligé de lui assurer un avenir convenable à son rang et à sa fortune, lui conseillant en même temps d'éviter par un éclat imprudent un scandale inutile. Mais Amélie ne se laisse ni éblouir par les offres, ni intimider par les menaces du perfide : elle se rend à Vienne, et dans un mémoire qu'elle fait parvenir à l'impératrice Marie-Thérèse, elle dénonce le crime du bigame. M—y, qui, par les soins de sa véritable et intéressante femme, venait à peine de relever d'une maladie dangereuse, est arrêté — son crime prouvé, l'échafaud l'attend . . . un seul moyen de le soustraire à une mort ignominieuse existe, et ce moyen est entre les mains d'une épouse si cruellement outragée — elle n'hésite pas à le mettre en usage. Elle déclare devant ses juges que son union avec le comte M—y n'a jamais été sanctionnée aux pieds des autels, qu'elle a à la vérité porté son nom, mais qu'elle n'est que sa maîtresse. Condamnée à dix années d'une réclusion infamante, elle écoute avec calme sa condamnation. Son époux est sauvé enfin; cependant justice se fait, elle est de rigueur dans les romans — l'innocence reconnue reçoit sa récompense. Le sujet traité par une plume plus habile qui en eût dissimulé les invraisemblances, pouvait offrir de l'intérêt et amener des scènes attachantes, tandis que l'auteur, dans sa brochure de 185 pages, n'a fait qu'une amplification assez monotone d'un mélodrame de M.^{me} Barthélemy Adot, joué à Paris, il y a douze à quinze ans sur un des théâtres du Boulevard.

JURISPRUDENCE.

Das deutsche Strafverfahren, etc. : l'Instruction criminelle allemande, par le D.^r *Mittermaier*, conseiller intime et professeur à Heidelberg; second volume in-8.^o, deuxième édition. Heidelberg, 1833.

Nous avons annoncé¹ le premier volume de cette seconde édition d'un ouvrage remarquable que nous avons analysé dans ce journal en 1830. L'auteur a de beaucoup perfectionné sa méthode en séparant la partie historique de la partie doctrinale, et la politique criminelle de la jurisprudence positive. Les chapitres où il traite de la procédure française (comme étant encore en vigueur dans les provinces rhénanes), sont intéressans même pour un jurisconsulte français.

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XI, p. 284.



NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Études biographiques.

II.

WERNER.

CE n'est pas tant sous le rapport littéraire et poétique que j'ai songé à étudier Werner, que sous le point de vue psychologique, bien que ce poète ait écrit les *Fils de la vallée*, *Luther*, *Attila*, le *Vingt-quatre Février*, qui seul suffirait à lui assigner un rang distingué parmi le écrivains allemands; mais la vie de Werner peut être tout entière ramenée à une seule face, qui est la religion. La religion, c'est là que se concentre son activité intérieure, c'est là que se tournent ses premières pensées, c'est là qu'est sa poésie. Otez la religion des œuvres de Werner, elles se disloquent, elles perdent leur rouage, leur mobile; elles se réduisent à quelques lambeaux brillans, il est vrai, mais incohérens et disjoints; car c'est la religion qui les anime, qui les resserre; la religion

qui en est le but, comme elle en a été le moteur. Otez la religion de l'existence de Werner, et cette existence ne peut plus vous apparaître que pâle, défaite, livrée à d'inconcevables caprices, et si inconstante, si étrange, d'un bout à l'autre, que vous vous épuisez vainement à en deviner l'énigme, à en dénouer le nœud. Ce n'est rien de plus qu'une fade écorce d'orange, dont vous ne pouvez plus exprimer aucun suc. Mais prenons Werner comme il est, c'est-à-dire comme homme religieux. Tout s'explique, tout présente chez lui un haut et grave intérêt; c'est cette idée religieuse qui le domine, qui le fait agir, qui le crée poète, puis franc-maçon, qui le conduit d'Allemagne en Italie, d'une loge de franc-maçon à une école de théologie, et d'un temple protestant au baptême catholique. Et ce n'est sans doute pas, au milieu de notre époque sceptique ou indifférente, une apparition d'une médiocre importance, que celle d'un homme occupé aussi exclusivement d'idées religieuses, cherchant la vérité avec tant d'ardeur, et se passionnant si fort pour elle, quand il a cru l'avoir trouvée.

Qu'il me soit donc permis de prendre cette vie comme je l'ai conçue; je ne l'entreprends avec aucune prévention et dans aucun esprit de parti; je ne songe pas plus à me mettre du côté des protestans qui blâment Werner d'avoir changé de religion, qu'à battre des mains avec les catholiques qui s'applaudissent de le compter dans leur rang; et bien que de nos jours la critique religieuse soit devenue facile, depuis qu'on peut la faire sans crainte des arrêts du parlement et des persécutions des Jésuites, je ne profiterai cependant pas de cette liberté pour apporter une nouvelle injure à celle qui mérite qu'on la ménage, si ce n'est à cause des vertus qu'elle a gardées, au moins à cause de sa vieillesse et de ses cheveux blancs.

Frédéric-Louis-Zacharie Werner naquit à Königsberg le 18 Novembre 1768. Son père était professeur d'éloquence

dans cette ville et censeur du théâtre, ce qui procura de bonne heure au jeune Werner l'occasion de s'initier dans les secrets matériels de l'art scénique, chose qui a plus d'une fois embarrassé maint grand poète à son début. Il n'avait que quatorze ans lorsque son père mourut. Mais sa mère lui restait; sa mère, femme pleine d'âme et d'esprit, à laquelle il a rendu dans ses lettres un solennel hommage. Sur la fin de sa vie cependant elle se trouva tellement affaiblie par la vieillesse, et surtout par une longue maladie, qu'elle tomba dans une sorte d'enfance, et de là dans des divagations mystiques, qui ne purent manquer d'avoir quelque influence sur l'âme toute jeune et impressionnable de son fils.

Werner étudia à l'université de Königsberg, et suivit les leçons de philosophie de Kant. A cette époque il n'était point encore occupé des idées religieuses auxquelles il s'attacha depuis avec tant de persévérance, et il serait difficile de trouver dans un volume de poésies qu'il publia à vingt-un ans, quelque présage de l'entraînement qui le dominerait un jour.

En 1790 il quitte Königsberg, va à Dresde et à Berlin, entre au service de la Prusse, et en 1799 nous le trouvons référendaire près de la régence à Varsovie, où il se lia avec Hitzig, qui a publié une vie de lui, et plus tard avec Hoffmann.

Jusque-là il serait difficile d'assigner à son caractère quelque chose de fixe et de déterminé. Il est, comme il s'appelle lui-même, *Kreuz- und Querjäger der Liebe*. Il va de droite et de gauche à travers la vie, il cherche une direction et un but, il marche et il vacille, il navigue sans boussole, il veut aller en haute mer, et tombe sur la côte. Il pressent son génie, mais son génie ne s'est pas encore emparé de lui, et c'est, comme il n'est plus rare d'en trouver, comme Gœthe et Châteaubriand les ont peintes, une de ces âmes inquiètes, manquant de guide et de soutien, et fuyant la voie battue pour se jeter entre un précipice et un écueil.

Dans ses relations domestiques Werner n'est pas plus

heureux que dans ce qui se passe au fond de lui-même. Sa première femme le trompe, et il la quitte pour en épouser une autre, qu'il quittera bientôt pour en épouser une troisième, qu'il quittera encore. On voit que le divorce allemand est commode, et que, s'il n'admet pas en principe la polygamie, il l'admet bien de fait.

C'est à Varsovie que la vie de Werner commence à se décider, et que son caractère s'empreint de la forme qu'il a conservée. Là il se lie intimement avec Jacob Mnioch, *un homme*, dit Hitzig, que son époque n'a pas connu, parce que le sort a voulu que partout où il élevât la voix, quelqu'un de plus grand que lui se montrât aussitôt pour dire les mêmes choses. Cette liaison plonge Werner dans toutes les profondeurs de la franc-maçonnerie. En même temps il a découvert à quelques lieues de Varsovie un couvent de moines soumis à une règle extrêmement sévère. Et pendant l'été, chaque samedi il part avec Hitzig, il va visiter cette solitude; la nuit il couche au milieu des bois, et le dimanche il erre en liberté; il jette là la charge de référendaire, il aspire l'air pur, il n'est plus que poète. C'est alors que commencent à se ranger dans sa tête ces idées de religion, d'art, et cette haute conception du *devoir*, mêlée à de singulières teintes de mysticisme. Alors il entreprend les *Fils de la vallée*; il jette dans son large moule la belle et noble figure de Molay; Molay, l'homme du devoir, immolé au devoir; l'archevêque Paris, l'être grand, inflexible, trop grand pour notre nature humaine, qui sacrifie l'intérêt, l'amitié, tout, à la prospérité de cet ordre dont il est le héros. C'est là qu'il peint à plaisir son jeune et courageux Robert, son bon et fidèle Hugo, son mystérieux et sombre Philippe d'Anjou. Tous ces personnages, mis en scène dans ce drame remarquable à tant de titres, portent un caractère de vérité et d'authenticité frappant. Les scènes qui ont rapport à l'état militaire et religieux des Templiers, nous donnent de cet ordre une idée aussi

complète qu'aucun historien pourrait le faire. Enfin, le drame lui-même, quoique en apparence noué sans art ; ce drame qui s'interrompt au départ de Molay pour la France, et qui se prolonge encore après la mort de ce brave chevalier ; ce drame terrible que jouent à la face de l'Europe le pape et le roi, est cependant construit sur une grande échelle, et renferme des situations dramatiques du plus haut intérêt.

Après cela vous êtes bien surpris, si, ayant assisté au dernier soupir du grand-maître, et croyant le drame fini, le poète vous arrache tout à coup à ce monde auquel vous êtes habitué, à ces personnages vivans que vous pouvez reconnaître et comprendre, pour vous transporter dans un monde mystérieux, où vous cherchez en vain quelque liaison avec ce qui vient de se passer, où tout étourdi par je ne sais quelles scènes vagues et fantastiques, vous pouvez facilement finir par vous croire le jouet d'un rêve. Mais cette fin si étrange d'une tragédie d'abord si naturellement construite, s'explique très-bien, si l'on rentre dans l'idée primitive du poète, si l'on songe que son but n'est pas tant de mettre sous nos yeux cette épouvantable catastrophe des Templiers, que de nous faire voir un ordre immense qui a entrepris de régénérer l'humanité. A cet ordre-là se rallient les Templiers, mais les Templiers manquent à leur mission, et l'ordre-princeps, si je puis me servir de cette expression, anéantit les Templiers. Et Jacques Molay n'est plus ici un homme qui tombe sous la main de fer de Philippe le Bel ; mais un héros de sa croyance, qui pourrait échapper à la mort, et qui s'y livre volontairement, quand il a compris que sa mort et l'extinction de l'ordre des Templiers importait au salut de l'ordre primitif auquel il appartient.

C'est de la sorte que le poète en vient à montrer immense, mais surgissant, comme le soleil du matin, à peine à l'horizon, cet ordre qui est son idée dominante, lequel ordre n'est autre chose que la franc-maçonnerie.

La franc-maçonnerie a son reflet dans cette pièce, comme le fatalisme dans le *Vingt-quatre Février*, le protestantisme dans *Luther*, le catholicisme dans la *Croix de la mer Baltique*, et *Attila*, les quatre phases par lesquelles Werner a passé pour en venir à une idée religieuse, stable et déterminée.

Je n'entreprendrai du reste pas d'analyser ces pièces. D'une part, je ne pourrais que redire trop imparfaitement ce que M.^{me} de Staël a déjà si bien dit; de l'autre, je ne sais trop de quel intérêt il pourrait être de disséquer ces tragédies, qui d'abord ont toutes le défaut d'avoir une teinte assez uniforme, mais qui semblent se mettre comme à plaisir à peu près en dehors de tout ce que nous sommes convenus d'appeler art dramatique. C'est à tort, je le crois, qu'on les appelle tragédies. Ce sont bien plus souvent des poèmes lyriques, dans lesquels l'auteur, s'abandonnant à tout ce que lui dicte son inspiration, semble se soucier assez peu de l'émotion que produiront ses personnages, pourvu qu'il crée des personnages qui se fassent les interprètes de sa pensée, pourvu qu'il jette en dialogues, en dithyrambes, en vers purs et harmonieux l'idée qu'il a long-temps nourrie.

L'art et la poésie ne sont d'ailleurs jamais pour lui qu'un but secondaire. Il n'est point poète pour être poète; il l'est, parce qu'il a en vue quelque chose de grand à poursuivre, et que la poésie est pour lui un moyen, un instrument: l'homme religieux vient d'abord, puis le poète. La religion remplit son âme, et la poésie en est l'expression.

Quelques passages que j'extrais de ses lettres, rendront plus claire cette pensée, et l'on sera peut-être surpris de voir quelle haute et noble destination cet homme donnait à l'art, et avec quelle sainte imagination il concevait cette poésie que nous faisons quelquefois redescendre si loin de son beau ciel.

Voici d'abord des fragmens ayant rapport à sa tragédie

des *Fils de la vallée*, et qui rendront plus sensible au lecteur l'idée que j'ai essayé de donner de cette pièce.

« Je t'envoie, écrit-il à Hitzig, quelques épreuves de la première partie des *Templiers*. Le prologue est la clef de toute la pièce. Molay ne doit pas être un héros, ni même le principal personnage. Mais l'intérêt dramatique doit se concentrer sur un *représentant de l'ordre*. Je puis te dire que mon inquisiteur, le templier Paris, qui a déjà été pour moi le sujet de quelques scènes, est un brave et courageux homme, tout autre que Molay; un homme qui ne sent aucun de ces mouvemens qui affaiblissent ou déparent l'humanité; un représentant du sort. Il est l'ami de Molay; mais il le sacrifie lui et l'ordre des Templiers, parce que son idéal de devoir et de croyance l'exige ainsi. Cet inquisiteur n'est pas un monstre, mais un homme comme il devait être, et comme il est, Dieu soit loué! Tu dois me comprendre, c'est un Richelieu ennobli, c'est-à-dire dépouillé d'égoïsme. Dans la première partie de ma pièce, je veux offrir une peinture de la vie des Templiers, et relever cette peinture à l'aide de l'intérêt dramatique; dans la seconde, montrer la mort des Templiers et la renaissance d'un autre ordre. Après la mort de Molay, les Templiers les plus nobles qui ont survécu à leur grand-maître, se réunissent, forment pendant la nuit une conjuration, et vont implanter leur ordre en Écosse. »

Ailleurs Werner dit :

« Toute cette pièce est un hymne à la véritable maçonnerie. »

Il faut maintenant que je cite ce que Werner dit de la franc-maçonnerie, au risque de scandaliser bien fort quelques-unes de nos bonnes âmes, qui se sont fait de cette association une si effroyable idée. Mais on doit se souvenir qu'en Allemagne la maçonnerie a été envisagée sous le point de vue le plus noble et le plus élevé. Presque tous les hommes

distingués de cette nation ont voulu en faire partie, presque tous y ont puisé une nouvelle force, et y ont rapporté quelques-uns de leurs travaux; car ce n'est aux yeux de ceux qui la comprennent bien, que cette réalisation des *Idées* de Herder, que cette immense corporation d'hommes faisant abstraction de rang, de fortune, et se tendant la main de ville en ville, de royaume en royaume, pour ne former qu'une grande famille, l'*humanité*, et pour arriver à un même but, l'*amélioration progressive de cette humanité*.

A ce titre-là, tout homme qui partage cette croyance au progrès de l'humanité, tout homme qui se rallie franchement à ceux qui ont en vue de concourir à l'émancipation morale et intellectuelle de la société, est de fait franc-maçon, sans avoir besoin pour cela d'être admis dans une loge et d'apprendre les signes convenus.

Cela diffère pourtant un peu des curieuses recherches de M. l'abbé Barnel, et des opinions de ceux (et il en est encore en France) qui regardent un franc-maçon comme un être démoralisé, auquel, pour premier avant-goût de sa future destination, l'on fait boire du sang humain.

Je pourrais, à l'appui de ce que je dis ici de la franc-maçonnerie, rapporter ce qu'en ont dit plusieurs célèbres écrivains allemands; mais ce serait sortir de mon sujet, et j'y rentre en transcrivant ce passage de Werner.

« Je regarde Jésus-Christ comme le seul et le plus haut maître de la maçonnerie. Je regarde la maçonnerie, l'art, la religion, comme liés ensemble par un lien étroit de parenté: la religion étant prise comme mère, l'art et la maçonnerie comme frère et sœur. L'art n'est pas à mes yeux un objet de distraction, mais la chose la plus grave et la plus élevée, une fonction sacerdotale, en même temps qu'il doit être pour toute cette vie le compagnon bienfaisant de l'être heureux auquel il se révèle. Je pense que l'artiste ne doit pas seulement songer à devenir un homme aimable, ou un philosophe

sachant vivre, mais le prêtre de l'Éternel, afin que l'humanité tombée si bas ne soit pas seulement, par la communauté des vrais artistes, conduite dans les voies d'un catholicisme tombant en décadence, mais dans le pur et véritable sens du catholicisme. Je crois que l'égoïsme, ce souverain du monde, cet antichrist, sera renversé par l'art, la religion et la maçonnerie; que, coûte qui coûte, l'humanité reprendra dans le Très-Haut la foi qu'elle a perdue; que le Rédempteur, avec ses saints et ses prophètes, le Christ, comme symbole de la divinité, et Marie, comme emblème de la plus pure humanité, reprendront sur les autels la place qui leur a été ravie; que l'art, reflet de l'infini, que l'amour, symbole de l'essence divine parmi les hommes, deviendront les intermédiaires entre Dieu et nous; que la mort, qui nous ouvre le cachot de cette vie, que la destruction qui nous rend à l'infini, seront pressenties avec joie et désirées ardemment. Je souhaite que tous les arts élevés et médiocres travaillent à cette œuvre sainte, c'est-à-dire à amener le triomphe des lumières divines sur les lumières toujours partiales et étroites de notre jugement, et à préparer au Christ, dans le fond de notre cœur, un temple digne de lui; car le jugement est un bon bâton de pèlerin pour notre voyage sur cette terre, et le sentiment, une émanation de la lumière éternelle; et le point auquel le jugement et le sentiment se rejoignent, est le plus haut but de notre existence, l'harmonie divine de notre nature; harmonie que nous ne pouvons atteindre que par un médiateur, qu'on le nomme comme on voudra. Ainsi, rendre à l'humanité dégradée le sentiment religieux (je ne dis pas une nouvelle religion), est un but auquel non-seulement tout maçon, mais tout homme doit travailler, que ce soit en prose ou en vers, par la parole ou par les écrits, comme poète, comme prêtre ou comme simple citoyen. Le sentiment religieux est le genre de poésie, d'un côté le plus nécessaire et de l'autre le plus élevé. Per-

sonne ne peut s'en passer, et chacun, selon sa condition, doit travailler à ce but, non point avec cette insouciance avec laquelle, en écrivant, on fume une pipe de tabac ; mais avec ce sérieux que l'on porte dans les affaires les plus graves de la vie. »

Werner écrivait ces lettres que nous venons de citer en 1801. Il était alors à Königsberg, où il passa plusieurs années auprès de sa mère malade, empêché de sortir, d'un côté, par cette mère qui avait tant de soins à attendre de lui ; de l'autre, par sa femme, qui, par l'impossibilité où elle était de parler allemand, ne pouvait aller dans les sociétés ; et il est facile de concevoir tout ce qu'une pareille vie de retraite, de silence, de recueillement, devait avoir d'influence sur une âme déjà mûre d'ailleurs pour la réflexion, et si bien sillonnée par toutes ses études, toutes ses rêveries, toutes ses recherches passées.

Précisément dans le même temps il lui tombe entre les mains un ouvrage de Jacob Böhme ; Jacob Böhme, le philosophe chrétien, l'homme inspiré, l'homme de la nature ; Jacob Böhme, le cordonnier de Gœrlitz, que nous connaissons à peine en France par la traduction que Saint-Martin d'Amboise a fait d'un de ses ouvrages, et que l'Allemagne a élevé si haut. Werner lit cet ouvrage avec une religieuse dévotion.

« Je trouve, dit-il, que Jacob Böhme est non-seulement le modèle de l'art tel qu'il doit devenir, mais encore qu'il renferme pour les écrivains un *art poétique* comme jusqu'ici tous les rhéteurs, en y comprenant Horace et le paganisme, n'ont pu encore nous donner. Mais ce qui est plus que tout cela, c'est que cette âme pieuse de Jacob Böhme répand une huile bienfaisante sur les blessures du cœur. O ami, mon bon, mon cher ami, si je pouvais te convertir, si je pouvais te persuader qu'il n'y a rien pour nous consoler que l'*art* et la *religion*. (Pourquoi n'avons-nous pas un seul mot pour rendre ces deux synonymes ?) Le sentiment plein

de vie de cette belle nature, et l'effusion d'une ame pure dans cette mer sans tache, oh ! qu'est-ce que l'homme pourrait donc avoir de plus consolant ? »

Je me laisse, sans y songer, entraîner à donner ces extraits des lettres de Werner ; mais c'est pourtant, si je ne me trompe, le meilleur moyen de faire concevoir quelle direction avaient prise les idées du poète, et comme il avançait successivement dans ce haut domaine de la poésie, où il n'était d'abord entré, comme tant d'autres, qu'avec des sonnets, des élégies et des vers de jeune homme.

Le 24 Février 1804 sa mère meurt, et il la pleure amèrement. Notons en passant cette vertu filiale, dont nous avons assez souvent dans notre siècle à déplorer l'absence. Il est à remarquer aussi que son ami, son maître, celui pour qui il avait tant de vénération, Mnioch, mourut de même au 24 Février, et l'on comprendra comment cette date, inscrite dans son ame en caractères si sombres, est devenue celle du drame terrible qu'il composa plus tard.

Werner hérita à la mort de sa mère d'un bien d'environ 40,000 francs. Il retourna à Varsovie reprendre ses fonctions de référendaire, et trouva là Hoffmann, avec lequel il fut bientôt lié étroitement, et qui travailla à composer des airs pour les chœurs de la *Croix de la mer Baltique*.

Bientôt il obtient d'être appelé à Berlin : il fait représenter là une pièce dont nous ne pouvons traduire le titre que par la *Consécration de la force* (*Weihe der Kraft*), dont le héros est Martin Luther, et qui est, comme à peu près tout ce qu'il a écrit, un singulier mélange d'histoire et de mysticisme. Cette pièce obtint pourtant les suffrages du public.

Là aussi survient dans sa vie domestique un important changement. Il se sépara de sa troisième et dernière femme. Il l'aimait cependant, il la quitte à regret, et les biographes diffèrent encore sur les explications qu'ils ont données de cette séparation.

Bientôt, pour se consoler, sans doute aussi pour échapper à ce vide que doit produire dans l'existence l'absence d'un être avec lequel on est habitué de vivre, il se met à voyager. Il va à Prague, à Vienne, à Munich, à Francfort, à Gotha et à Weimar. Avec les idées qu'il s'était faites de l'art, comme devant avoir pour but d'éclairer ou d'améliorer l'humanité, il tombe en admiration devant Goethe, il en fait dans ses lettres une idole, un dieu, et ce sentiment, il l'a conservé jusqu'à la fin de sa vie.

En 1808 il revient à Berlin; mais affligé d'y trouver établie la domination des Français, il se remet en route, visite la Suisse, s'arrête dans la retraite de M.^{me} de Staël, puis va à Paris et revient à Weimar. Cependant sa réputation s'est étendue, son nom a retenti en Allemagne; le duc de Weimar, le grand protecteur des lettres, lui donne une pension, et le duc de Hesse-Darmstadt le nomme conseiller de cour. Après avoir reçu ces deux marques de faveur, il part de nouveau, et va encore une fois aborder chez M.^{me} de Staël, où était alors A. W. Schlegel.

A travers toutes ces courses, sa muse ne restait pas inactive, et il pouvait dater quelques-uns de ses vers, quelques-unes de ses pièces, de presque chaque lieu où il s'était arrêté. Mais il y a, s'il nous est permis aussi de nous retourner vers le fatalisme, il y a dans tous ces voyages, comme une main fatale qui tient le poète en suspens, qui le pousse d'un lieu à l'autre, qui le fait errer de droite et de gauche, sans repos, sans satisfaction; il y a comme une sorte de magnétisme secret qui le domine, qui le tourmente, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir long-temps résisté, après s'être jeté en avant et rejeté en arrière, il tombe là où il doit aller, là où sa vie doit se décider, en Italie, à Rome.

Werner arrive à Rome en 1809. Il a dans un de ses ouvrages consigné le souvenir des impressions qu'il ressentit à la vue de cette capitale du monde chrétien, et il faut croire

que, se sentant déjà alors porté vers le catholicisme, la vue des cérémonies auxquelles il assista, le prestige qui environne le culte catholique, achevèrent en lui la conversion qu'il avait commencée depuis long-temps.

Le 19 Avril 1811 il abjura solennellement le protestantisme. Mais il ne lui suffisait pas d'être simple membre de sa nouvelle religion, il voulait en être prêtre. Il étudia à Rome la théologie, et, après avoir encore visité Naples, Venise, Florence, il revint en Allemagne en 1813, entra au séminaire d'Aschaffembourg, et en 1814 reçut la consécration des mains de l'archevêque de Dalberg.

A présent sa vie ne nous offre plus le même intérêt. Il est comme tous les hommes qui portent au fond de l'ame une pensée dont le germe est lent à se développer : on les suit avec intérêt, on épie minutieusement les développemens, les agitations de cette pensée, les beaux soleils qui la créent, les jours froids qui la blessent ; puis, une fois qu'elle est mûre, une fois qu'elle a rompu son enveloppe et porté ses fruits, on sait tout ce que l'on voulait savoir, l'étude analytique est faite, et on la laisse là pour en commencer une autre.

Ainsi Werner, devenu catholique, a atteint le but vers lequel il avait été jusque-là porté par mainte étude, par mainte réflexion, par toute sa nature de poète et toute son existence d'homme.

A présent l'homme se repose, le poète se fait prédicateur. L'homme devient chanoine. Le prédicateur attire à soi tout le beau monde de Vienne, toutes les grosses têtes du congrès. L'homme a fini sa carrière aventureuse, le prédicateur commence la sienne ; mais celle-ci se fait paisiblement, avec un peu plus ou un peu moins d'enthousiasme, un peu plus ou un peu moins de vogue ; le prédicateur a beau avoir devant lui une foule d'auditeurs, religieux, curieux, mystiques ou mondains, qu'il faut satisfaire : tout cela n'est pas

à comparer aux orages intérieurs qui se passent au fond d'une ame de poète. Le prédicateur sait ce qu'il a à dire et où il va, tandis que le poète — Bon Dieu ! que ne donnerait-il pas quelquefois pour le savoir ?

Je me trompe peut-être ; mais enfin la vie de Werner, comme je l'entendais, m'a paru terminée du jour où il a mis fin à toutes ses incertitudes ; du jour où de protestant il s'est fait catholique , où de catholique il s'est fait prêtre, où de prêtre il s'est fait prédicateur, trouvant ainsi non-seulement le moyen de se reposer dans sa nouvelle religion, mais encore celui d'administrer, d'enseigner et de propager cette religion, ce qui pour son ame ardente me semble avoir été une chose indispensable.

Et quoi que l'on ait dit de l'idée que Werner avait eue de revenir au protestantisme, je suis cependant convaincu qu'il est resté ferme dans sa conversion, et le désir qu'il manifesta sur la fin de sa vie d'entrer dans un ordre religieux, prouve que, loin de sortir des voies du mysticisme dans lesquelles il s'était engagé, il n'y tombait que plus avant.

Quant au reproche si grave qu'on lui a adressé, d'avoir changé de religion par intérêt ou par hypocrisie, est-il besoin de chercher tant d'argumens pour le défendre ? Oh ! qu'on lise seulement ses œuvres, et qu'on se demande, si l'homme qui a pu tracer ce noble et beau caractère de Molay, de Hugo, de Luther, de Léon ; si cet homme-là, qui a parlé de la religion, de l'art, de la poésie, en termes si élevés ; si cet homme à l'ame toute lyrique, qui a divinisé en quelque sorte le devoir, la croyance au progrès de l'humanité, était capable de se soumettre à ce jong flétrissant, à ce rôle infame de vendre sa foi pour un peu d'or, ou pour le misérable désir de faire parler de lui ? Non, je ne le crois pas ; et aucun de ceux qui ont étudié sa vie et son caractère, ne le croit, j'en suis sûr.

Werner mourut à Vienne le 18 Janvier 1823, d'une

mort si douce, que son domestique le regardait, et le croyait encore endormi. Cela prouve quelque chose aussi pour le repos de la conscience, et sans tomber dans la superstition, et sans vouloir étendre cette remarque trop loin, nous nous faisons facilement à l'idée de croire qu'une mort aussi paisible n'est pas l'indice d'une âme chargée de quelque lourde faute.

Que si nous jetons maintenant un regard en arrière sur la vie de Werner, nous sommes forcé de montrer en lui un homme tourmenté par de misérables passions, par l'envie et par l'avarice qui lui fit épouser sa seconde femme. Comme homme de société, il était cependant généralement aimé et recherché.

Comme prédicateur il ne s'est pas élevé très-haut, et l'on peut croire que la grande vogue dont il jouit, lui vint plutôt du bruit qu'avait fait sa conversion, que du talent qu'il déploya dans sa nouvelle carrière.

Comme poète, il n'a pas exercé une notable influence. Quelques-unes de ses pièces ont à la vérité obtenu un vrai succès, et il faut remarquer dans toutes une douceur de langage, une pureté, une harmonie admirables. Mais les uns, le prenant sous le point de vue purement religieux, l'ont regardé comme un poète rétrograde, qui tendait à nous ramener dans des voies déjà depuis long-temps frayées, et à nous retenir là où l'humanité a déjà fait sa halte. D'autres se sont servis de son *Vingt-quatre Février*, et de quelques passages répandus çà et là dans ses autres tragédies, pour le ranger dans l'école fataliste, et il faut dire que les critiques allemands ont eu presque tous le bon esprit de s'opposer à la marche de cette école, qu'ils regardent à juste titre comme comprenant aussi peu la sainte dignité de l'homme que la véritable mission de l'art.

Mais pris sous ces deux faces et livré ainsi aux reproches de deux partis, Werner n'en reste pas moins un des hommes les plus distingués de l'époque moderne; un homme doué

à un haut degré de toute la puissance d'imagination et de sensibilité qui forme le poète; un écrivain auquel, après ses perfectionnemens successifs, la langue allemande peut être encore redevable de quelque chose, et un auteur que l'on ne lira pas sans trouver dans ses œuvres le germe de mille pensées, partant toutes d'un foyer brûlant de religion et de poésie, et toutes se rattachant aux plus hautes questions de philosophie religieuse et de morale.¹ X. MARMIER.

1 Bien que nous ne partagions pas complètement les idées exprimées dans cet article à l'égard de Werner, qui a mérité le blâme d'une foule d'hommes estimables par sa conduite privée et par son changement de religion, dont Hitzig a cherché à ennoblir les motifs, nous avons cependant accueilli cette notice; car nous ne voulons pas seulement faire de notre Revue un recueil destiné à reproduire uniquement notre opinion, mais une tribune ouverte à toutes les saines et loyales discussions.

Note du Rédact.



RÉVISION DE LA PHILOSOPHIE MORALE DEPUIS KANT ET JACOBI.

(Troisième article.¹)

FICHTE ET SCHELLING.

Les deux directions de la philosophie morale en Allemagne, dans les derniers temps, sont marquées dans Kant et dans Jacobi. En les suivant dans leurs développemens ultérieurs, nous arrivons d'abord, dans l'École de Kant, à un écart qui, bien qu'il semblât peu important au commencement, engagea néanmoins la spéculation dans une route toute nouvelle, et aboutit finalement à l'anéantissement de la morale: nous voulons parler de la restauration sous d'autres formes de ce même dogmatisme ruiné par la critique; restauration commencée par Reinhold, continuée et achevée par Fichte, Schelling et Hegel. Si, considérés en eux-mêmes, les travaux de Kant et de Jacobi sur la morale paraissent opposés, ils se rapprochent et semblent presque conspirer au même but, lorsqu'on les considère dans leur opposition commune à la manière dont la morale fut traitée dans l'école de la philosophie de la nature. Sous ce point de vue ces deux philosophes forment un seul et même parti, celui des moralistes contre les antimoralistes. Tous deux demeurent dans les limites du savoir, tracées par la nature, tandis que leurs adversaires communs les franchissent arbitrairement, et aspirent à un savoir qu'ils appellent absolu. Tous deux, Kant et Jacobi, s'appuient sur la personnalité et la liberté humaines, comme

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. VIII, p. 252, et t. IX, p. 97.

sur le fondement de la morale, tandis que les *philosophes de la nature* anéantissent cette liberté et cette personnalité, en identifiant la nature et l'esprit; en un mot, les premiers s'accordent à soutenir la réalité des idées morales, tandis que ceux-ci la suppriment.

Nous avons déjà précédemment placé l'origine de la philosophie de la nature dans l'École de Kant, et nous l'avons appelée une excroissance du kantisme. En effet, elle s'appuya sur ses résultats et s'en servit pour ses spéculations. Ce fut précisément le principe de ses erreurs de s'être plutôt attachée aux dogmes de cette philosophie qu'à son esprit. L'esprit du kantisme, son caractère distinctif, n'était pas dans certaines doctrines, mais dans sa méthode. Le criticisme est le fond de la philosophie de Kant, et l'essentiel du criticisme n'est pas ce qu'on pense, mais comment on pense. La *critique* est principalement contraire à toute espèce de dogmatisme, en ce qu'elle préfère la méthode analytique à la méthode synthétique, en ce qu'elle recherche pour la science non des principes *constitutifs*, mais des principes *régulatifs*; enfin, en ce qu'elle ne suppose pas arbitrairement ces principes pour en faire le point de départ de la spéculation, mais en démontre l'existence dans la raison par l'analyse et l'observation; en un mot, elle ne pose pas ces principes, elle les déduit.

L'unique résultat essentiel de la philosophie *critique*, c'est d'avoir indiqué les limites de la raison, et toute philosophie qui les franchit ne peut que tomber dans le dogmatisme ou dans la mysticité. C'est précisément la faute que fit REINHOLD, par lequel commença l'aberration que nous signalons. Il confondit la critique de la raison avec le système lui-même, abandonna le criticisme, et se laissa séduire au préjugé dogmatique de la nécessité d'un principe suprême constitutif de toute la philosophie. La critique qui ne fait qu'indiquer dans la nature de l'esprit les dernières conditions de la connaissance rationnelle pure, et qui ne construit nullement cette connaissance

elle-même, Reinhold la prit pour le système de la philosophie, et comme il n'y trouvait pas un principe suprême, principe que la critique, fondée sur l'observation, ne saurait fournir, il regarda cette absence d'un principe constitutif comme un grand défaut de la philosophie de Kant. C'est ainsi qu'il fit la faute de confondre ce qui n'était qu'une préparation à la philosophie avec la philosophie même, de vouloir soumettre à un premier principe, et réduire forcément en système des connaissances anthropologiques, qui ne peuvent être acquises que par l'observation intellectuelle, et qui, comme toutes les connaissances expérimentales, se refusent à la forme systématique. Une telle tentative ne pouvait qu'être malheureuse. Fichte, en partageant l'erreur de Reinhold, essaya la même chose dans sa *Théorie de la science* (*Wissenschaftslehre*). Lui aussi s'imaginait être dans le domaine de la plus haute spéculation, tandis qu'il marchait sur le terrain de l'observation interne, et il s'ingénia vainement à donner une forme systématique et purement rationnelle à une matière qui par sa nature s'y refusait entièrement.

Au surplus, le germe de cette erreur se trouvait dans Kant lui-même. Kant s'était, à la vérité, quant à la méthode et aux principes, élevé au-dessus du dogmatisme, en ce que par la critique il s'éleva jusqu'à la *foi*, en abandonnant le point de vue de la réflexion; en ce qu'il ne chercha point à démontrer par le raisonnement l'existence idéale des choses, mais à la montrer immédiatement dans la raison. Mais il ne demeura pas conséquent à cette méthode. Lorsqu'il déduit de ce qu'il appelait *postulats pratiques* la croyance de Dieu, de la Providence, de l'immortalité, etc., il est évident qu'il n'envisageait pas cette croyance comme une vérité rationnelle pure et immédiate, comme existant immédiatement dans la raison, mais qu'il la faisait dériver de quelque chose d'antérieur, en un mot qu'il entendait la *démontrer*. Par là Kant introduisit dans sa philosophie un élément dogmatique qui

n'était point dans son principe ; c'est de cet élément que Reinhold s'empara, et c'est ce qui l'engagea à chercher un premier principe pour la philosophie de Kant, à la réduire en système.

Quant à la faute que fit Reinhold de confondre la critique avec le système, ou si l'on veut la connaissance des connaissances *à priori* avec les connaissances *à priori* elles-mêmes, c'est encore Kant qui y donna lieu par son idée si vague de la connaissance *transcendentale*. Par ce mot Kant entendait d'abord la connaissance critico-anthropologique des conditions et de la possibilité des connaissances *à priori* ; ensuite il prenait des connaissances transcendantales elles-mêmes pour des connaissances *à priori*, quoique ces dernières ne naissent que de l'expérience intellectuelle, et que celles-là aient seulement la connaissance rationnelle pure pour objet et ne la soient pas elles-mêmes. Par la connaissance *transcendentale* nous ne connaissons pas *à priori*, mais seulement comment nous pouvons connaître *à priori* ; elle n'est pas la connaissance *à priori*, elle ne fait que l'expliquer.¹

Ainsi Kant lui-même ne distinguait pas nettement le système de la philosophie d'avec la critique, considérée comme moyen et préparation ; il y a plus : il donne expressément la critique pour son système, et prétend qu'elle rend tout autre système inutile. C'est donc de cette fausse supposition que la critique renfermait des connaissances *à priori*, que partit Reinhold, pour exiger que toutes les propositions de la critique fussent *démontrées*, subordonnées à un principe suprême, duquel ensuite il serait facile, par la seule subordination, de construire synthétiquement toute la science. Du moins Reinhold établit encore ce nouveau dogmatisme sur le terrain du criticisme, puisqu'il chercha son principe dans

¹ Voyez Critique de la raison pure, quatrième édition, p. 25 et 80 ; — Critique du jugement, p. xxvii ; — FAIES : Reinhold, Fichte et Schelling, p. 200.

la critique ou l'observation intellectuelle. Pour y parvenir, il procéda par analyse, et trouva, comme l'idée la plus générale de l'objet de la philosophie, l'idée de la *représentation* (*Vorstellung*), qui, selon lui, était le fait le plus général de la conscience. C'est de ce fait, dernier objet de l'analyse, qui renferme ce qui représente et ce qui est représenté, la forme et la matière de toute connaissance, que Reinhold prétendit, par la seule assomption, déduire un système complet de connaissances nécessaires et d'une valeur universelle. Reinhold ne s'apercevait pas qu'avec son opération analytique il était encore sur le domaine de l'anthropologie; il regardait son analyse comme un autre mode de démonstration, procédant des conséquences aux principes, tandis qu'au fond ce n'était que l'analyse de la conscience ou de l'expérience interne. Son principe de la conscience, qu'il se persuadait être un principe *à priori* et qu'il plaça en tête de son système, n'était lui-même que l'expression d'un fait intellectuel. C'est ce qui déterminait la différence essentielle qu'on remarque entre le nouveau dogmatisme et celui qu'avait renversé Kant. A l'ancien dogmatisme qui, parti du monde fini de l'expérience et de la notion logique, ne put jamais s'élever jusqu'à l'infini, Kant avait opposé, comme résultat de sa critique, l'idée, la *foi*, comme connaissance rationnelle immédiate, opposée à la connaissance médiate du dogmatisme. Or, Reinhold et ses successeurs, en négligeant la critique, et faisant de ses résultats même le commencement de leur philosophie, firent l'inverse du dogmatisme ancien, et partirent de l'infini pour en déduire le fini. Mais comme cette transition est tout aussi impossible par la voie du syllogisme et de la démonstration que celle du fini à l'infini, le nouveau dogmatisme dut s'arrêter aussi nécessairement à un idéalisme et à un rationalisme exclusifs, que l'ancien était arrivé au matérialisme et à l'empirisme. La critique seule peut nous délivrer de cette contradiction entre

l'idéalisme et le matérialisme, entre le rationalisme et l'empirisme, en concevant le fini et l'infini comme un élément également nécessaire et immédiat de la connaissance humaine. La critique établit que la raison est un organisme *excitable*, doué à la fois de réceptibilité et de spontanéité. La forme de la connaissance gît originairement dans l'organisme de la raison; la matière lui est fournie par l'excitation extérieure. Le rationalisme exclusif n'admet comme connaissance réelle que la forme, l'empirisme ne reconnaît pour réelle que la matière. Ces deux espèces de connaissances sont, l'une aussi bien que l'autre, nécessairement et primitivement dans la nature de l'esprit humain, et c'est en les reconnaissant l'une et l'autre que le criticisme conduit en même temps à un réalisme empirique et à un idéalisme transcendantal. Il trouve, pour les concilier ensemble, un moyen dans la différence entre le phénomène et l'être en soi, médiation par laquelle le fini n'est point considéré comme l'être en soi, mais seulement comme l'apparition phénoménale de la véritable essence des choses, tandis que cette essence même des choses n'est pour nous que l'objet de la foi, antérieur à toute observation, à tout commencement de connaissance.

Du reste, ce nouveau dogmatisme, fondé par Reinhold, ne fut consommé que par FICHTE. Celui-ci, en poursuivant l'analyse commencée par Reinhold, arriva du fait de la conscience à son sujet, le fondement et le principe de toute perception interne, le *moi*, le sujet-objet, et de là, en faisant abstraction de l'individualité du sujet pensant, jusqu'au *moi* pur, le *moi* = *moi*.

Mais cette proposition $A=A$ ou *moi* = *moi*, que Fichte érigea en principe suprême de la *Théorie de la science*, est une proposition purement logique, formelle, vide, et Fichte dut, à son insu, emprunter la matière de sa science à l'expérience, à l'observation intime. Ce qu'il appelait intuition intellectuelle, dont il regardait le produit comme une con-

naissance rationnelle pure et immédiate, n'était que l'observation interne, l'analyse de la conscience. Aussi sa *Théorie de la science* n'était-elle pas une philosophie proprement dite¹, mais seulement l'expérience intime réduite en un système prétendu de connaissances rationnelles pures. C'est pour cela aussi que le système de Fichte, né dans le domaine de l'observation interne, n'est pas encore un dogmatisme libre, mais, selon l'expression de Fries², « un leibnitzianisme borné par la critique et privé de son libre mouvement. » Or, par ce leibnitzianisme, en plaçant le *moi* pur à la tête de toute la science, et en donnant à toutes choses pour fondement un sujet absolu comme la réalité unique, Fichte devint l'auteur d'un idéalisme qui non-seulement anéantissait complètement la nature, mais qui devait finir par s'anéantir lui-même et se résoudre en une vaine apparence; car du *moi* à un *non-moi*, du sujet à l'objet, toute transition était impossible. Hors du *moi* il n'existe rien de réel, puisque le *non-moi* n'est qu'autant qu'il est produit par la pensée du *moi*, et il n'a aucune réalité. Or, si tout ce qui est objectif ne saurait être produit que par le sujet, si le *moi* enfante le monde par la pensée, le *moi* lui-même est le produit de la pensée; il est lui-même sans réalité propre; le *moi* aussi, comme objet de la pensée, ne naît que par ce qu'il se pense. C'est ainsi que l'idéalisme se détruit lui-même, en ne laissant subsister qu'une apparence. On voit sans peine que cette distinction de l'être et de l'apparence (*Schein und Seyn*) est fondée sur celle que fit Kant entre l'être et le phénomène (*Seyn und Erscheinung*). Seulement elle est ici dénaturée. L'intention de Fichte était d'opposer la réalité de l'être idéal à l'être empirique ou phénoménal; mais au lieu de concilier l'un avec l'autre, comme fit Kant, il anéantit absolument l'un des deux. Il eut tort de faire du phénomène une simple ap-

1 Dans le sens que l'entend notre auteur.

2 Reinhold, Fichte et Schelling, p. 216.

Note du Rédact.

parence; car le phénomène aussi a de la réalité : c'est l'être véritable tel qu'il se présente à notre raison bornée; c'est la connaissance de l'être *infini*, de l'être *en soi*, mais seulement tel que nous pouvons le connaître avec nos facultés limitées. Ce n'est donc pas une apparence vide de réalité ou une illusion. Fichte a mal compris la distinction de l'être et du *phénomène*, en n'en faisant que l'opposition du *moi* et du *non-moi*; car le *moi* aussi est phénoménal; il faut donc que la distinction de l'être *fini* et de l'être *éternel* soit autre chose que celle du *moi* et du *non-moi*. Fichte, en regardant la conscience immédiate de l'activité du *moi* comme une intuition intellectuelle pure, croyait avoir trouvé dans l'objet de l'observation intérieure l'être *éternel*, auquel il opposait l'objet de l'observation extérieure comme étant l'être *fini*. Il ne faisait pas attention que l'observation intérieure n'est pas moins sensible ou phénoménale que l'extérieure, et il ne s'éleva jamais jusqu'à la foi pure, qui reconnaît immédiatement l'être *éternel* dans la loi de l'unité et de la nécessité. Son intuition intellectuelle se borna à la perception pure de l'intelligence ayant conscience d'elle-même : de là nécessairement sa tendance de soumettre l'objet au sujet, et d'anéantir le premier par le second.

SCHELLING fit un pas de plus dans cette voie d'abstraction. De l'objectivité subjective de Fichte il passa à l'identité absolue. A cet idéalisme exclusif Schelling associa une philosophie de la nature réaliste, et les unit dans son système de l'identité. Dans ce système la négation de toute différence entre le sujet et l'objet, l'esprit et la matière, Dieu et le monde, la liberté et la nécessité, l'infini et le fini, est complète, et tout y est ramené à l'unité absolue. L'organe de cette unité est encore l'intuition intellectuelle, mais qui dans Schelling n'est plus seulement la conscience de l'expérience interne, mais la conscience pure et immédiate de l'unité dans la raison. Ainsi Schelling s'est entièrement soustrait à la mé-

thode anthropologique et critique, pour se jeter dans une voie purement rationnelle et spéculative. Il part de la loi pure de l'unité, fait tout dériver de là, et procède de l'unité à la différence, de l'absolu au relatif. Sa méthode est donc toute synthétique, au contraire de la critique, qui procède par analyse. Voilà donc le dogmatisme de nouveau rétabli dans le domaine de la philosophie. Le système de Schelling, « comme le fait observer Fries ¹, se présente en même temps comme un leibnitzianisme perfectionné d'après nos connaissances actuelles de la nature, et comme un spinosisme enrichi de tous les résultats de la critique. » Mais ce système, poussé jusqu'à ses dernières conséquences, se détruit lui-même comme celui de Fichte. Premièrement l'addition de toutes les différences ne saurait conduire à l'unité, et la différence existe dans l'unité même. Le criticisme arrive à l'absolu par la plus haute abstraction de l'entendement, par la séparation de l'infini de tout ce qui est fini, par la négation de toutes les bornes du fini. Schelling cherche à y parvenir par la réunion de toutes les oppositions, réunion arbitraire par laquelle ces oppositions ne sont pas réellement conciliées ou détruites, mais subsistent toujours dans l'absolu. Dans sa prétendue idéalité subsiste, quoi qu'il fasse, cette opposition du sujet et de l'objet, de l'idéal et du réel, qui fait ressortir le dualisme hostile des deux principes ennemis, Dieu et la nature, entre lesquels l'absolu apparaît comme un être de raison, sans aucune réalité. Si, au moyen de l'intuition intellectuelle, Schelling cherche à parvenir à l'identité absolue, cela implique contradiction, puisque dans l'idée d'intuition il y a un sujet et un objet, quelque chose qui pense et quelque chose qui est pensé; que devient alors l'unité, l'identité absolue? Il y a au fond de cette identité une idée juste, c'est que l'être fini et l'être éternel ont tous deux une même réalité; mais pour exprimer cette pensée avec justesse, il

¹ Reinhold, Fichte et Schelling, p. 216.

faudra dire que l'être *infini* est l'être *en soi*, et l'être *fini*, son phénomène ou son apparition.

Il y a plus : du principe de l'identité ne pourra jamais sortir la variété, ni de l'unité le multiple; et il sera à jamais impossible de descendre de l'absolu au fini. Le principe de l'unité suppose toujours en même temps un principe de variété qui lui fournisse la matière dont il est la forme; il est de toute nécessité d'admettre la variété comme existant tout aussi primitivement dans la raison humaine que l'unité. Le fini est tout aussi réel que l'infini, et la seule différence qui existe entre la réalité de l'un et celle de l'autre, est dans la manière dont cette réalité se révèle à nous : il n'y a nulle différence objective, mais seulement une différence subjective. Aussi avons-nous vu par ce qui précède, que le principe de l'identité absolue repose primitivement et immédiatement sur l'antithèse nécessairement présupposée du sujet et de l'objet. Schelling lui-même à son insu emprunta à l'expérience la variété pour la joindre à l'identité absolue. C'est ce qui explique la divergence des résultats qui sortirent de ce système. On l'a vu : rien ne peut se déduire de l'identité elle-même, qui est destituée de toute réalité. Il dépendait donc du hasard et de l'arbitraire de lui fournir la matière pour en construire le monde, et selon que ces matériaux étaient empruntés à l'observation intellectuelle ou à l'expérience sensible, la doctrine de l'identité penchait ou vers l'idéalisme, ou vers le réalisme. C'est ainsi que nous avons vu sortir de cette doctrine des systèmes rigoureusement idéalistes tout aussi bien que des systèmes matérialistes, et son histoire nous la montre constamment flottant incertaine entre ces deux extrêmes. Schelling lui-même, dans les diverses périodes de sa vie, se porta tour à tour à l'idéalisme et au matérialisme, et ses disciples se partagèrent entre ces deux systèmes.

L'un d'entre eux, HEGEL, fit une tentative pour concilier ces différends et pour donner en général à la doctrine de

l'identité plus de solidité et de précision. Il trouva la source de ce qu'il y avait d'arbitraire et d'indéterminé, dans l'intuition intellectuelle, qui ne faisait que supposer l'absolu; et qui donnait ainsi carrière au *sentiment*, étranger à une manière de procéder rigoureusement scientifique. Hegel s'efforça de s'élever au-dessus de l'intuition par la *notion* (*Begriff*). Il voulut que l'absolu lui-même se renfermât dans une notion. C'est ainsi que la logique devint le fondement de la philosophie. Mais la logique de Hegel se substitue à la métaphysique; elle est chez lui la science de l'idée pure qui comprend la forme et la matière comme identiques, ou la science de la *raison absolue*. Il distingue son système, comme *idéalisme absolu*, de l'idéalisme *subjectif* de Fichte, et de l'idéalisme *objectif* de Schelling. Mais si, de cette manière, Hegel s'est réellement et essentiellement élevé au-dessus de son ancien maître, s'il a positivement porté remède à ce qu'il y a dans la doctrine de celui-ci d'arbitraire et de mal fondé, c'est ce dont il est fort permis de douter. Car une science de l'idée pure, une raison absolue repose-t-elle à son tour sur rien autre chose que sur une hypothèse qui n'est pas mieux fondée que l'intuition intellectuelle? L'humaine raison est toujours une raison limitée et relative, et c'est pour cela que la science humaine ne peut jamais se qualifier de science absolue. L'idée elle-même, l'essence réelle des choses, l'absolu est au-dessus de toute notion, une notion ne pouvant saisir que le fini. C'est pourquoi ce sera toujours en vain que l'on s'efforcera de renfermer l'absolu dans la notion, et de s'élever jusqu'à la science absolue.

Considérons maintenant ce dogmatisme nouveau dans ses rapports avec la morale. Pour fonder la morale, il est absolument indispensable de poser le fini et l'infini comme également primitifs dans la nature humaine. Pour former l'idée du moral, il faut admettre la liberté comme la faculté et la sphère de la moralité; mais il faut en même temps admettre

la nature comme le *substratum* et la matière de la moralité. La liberté sans la nature n'est qu'une liberté logique, une notion vide, sans vie et sans contenu. La moralité suppose quelque chose de contraire à la liberté, un principe du mal, qui ne peut tirer son origine que de la nature. La moralité suppose de même la personnalité, l'individualité, qui ne peut exister que dans des êtres bornés et finis. Le criticisme seul a réussi à montrer la coexistence également primitive, dans la nature humaine, du fini et de l'infini, de la nature et de la liberté, tandis que le dogmatisme est toujours parti tantôt du fini, tantôt de l'infini, anéantissant ainsi tour à tour la nature ou la liberté. L'ancien dogmatisme, dont l'empirisme conséquent aboutissait au matérialisme, renonce à la liberté, et détruit d'une part la puissance morale pour devenir *déterminisme*, et d'autre part la sphère, l'idée de la moralité, pour aboutir à l'*eudémonisme empirique*. Le dogmatisme de Fichte, au contraire, en annihilant la nature, prive par là la moralité de toute vie et de toute matière, et devient un vain *formalisme*, ou bien il engage la puissance morale dans un combat contre tout ce qui s'appelle nature, et devient ainsi *mysticisme* moral et rigorisme; en même temps il détruit dans son essence la liberté d'où il est parti par une nécessité intelligible, et se termine ainsi en un *fatalisme intelligible*. Tout cela se trouve dans Fichte; et le dogmatisme de Schelling, en cherchant à s'élever au-dessus de ces deux directions, les annule l'une et l'autre, et détruit à la fois la nature et la liberté. Comme, selon la doctrine de l'identité, le fini et l'infini ne sont rien en soi, et ne sont quelque chose qu'autant qu'ils sont un, ils sont tous deux anéantis comme existant primitivement. Ainsi la morale se trouve détruite en même temps des deux côtés, et par là-même se trouvent établis à la fois le mysticisme et le matérialisme, le fatalisme intelligible et le fatalisme matériel. Mais dans l'exécution, la doctrine de l'identité penche tou-

jours d'un côté, et se développe ou comme matérialisme et eudémonisme, ou comme mysticisme.

Voyons maintenant en détail quel fut le sort de la morale qui s'éleva sur ces fondemens spéculatifs.

Reinhold, par qui nous aurions à commencer, n'a rien en morale qui lui soit propre. Il avait encore trop peu la conscience des changemens qui s'étaient opérés dans sa position sous le rapport spéculatif, pour que ses idées morales dussent s'en ressentir; dans la persuasion où il était, d'être demeuré fidèle aux principes de la critique, et de les avoir seulement développés plus complètement, il ne sortit point de la morale de Kant. Nous passons aussitôt à Fichte, chez qui l'influence du nouveau dogmatisme sur la morale est déjà beaucoup plus sensible.

Dans sa tendance apparente, la philosophie de Fichte semblait plus qu'aucune autre propre à fonder la morale sur des bases solides. Partie de la liberté, elle finit par la liberté comme la seule réalité. L'antagonisme de la nature et de la liberté est résolu, puisque la nature n'est plus; il n'y a plus rien désormais qui puisse borner la liberté, plus rien qui puisse s'opposer à la moralité. L'empirisme ne peut plus rien sur le domaine de la morale, car avec la réalité de la nature est détruit l'empire de l'expérience sensible; rien donc de plus assuré en apparence, dans le système de Fichte, que la réalité et la pureté de l'être moral. Mais il n'en est pas ainsi; déjà le caractère dogmatique de ce système le prouve. Le dogmatisme n'a d'autre but que la science; il n'a qu'un intérêt spéculatif, et toute philosophie pratique lui est étrangère. La raison théorique ne peut fonder que *l'être*; l'idée du *devoir* sort immédiatement de la raison pratique. La raison théorique ne peut que réduire la variété à l'unité, et la poser comme nécessaire; c'est dans la raison pratique seule que se trouve la liberté. La puissance pratique de la raison, le devoir absolu et la liberté, tout ce qui fonde la morale, ne

peut se déduire que par la voie de la critique, de la perception intime, comme propriété immédiate de la raison; et il est impossible de déduire ces idées synthétiquement de quelque chose d'antérieur, comme l'essaie le dogmatisme.

L'idéalisme de Fichte est un autre obstacle. Soit que le dogmatisme aboutisse au réalisme ou à l'idéalisme, et il ne peut aboutir exclusivement qu'à l'un ou à l'autre, il manque toujours d'un des deux élémens nécessaires pour fonder la moralité, l'esprit ou la nature. Pour l'idéalisme, on a déjà vu que non-seulement il se détruit lui-même et réduit tout à une vaine illusion, mais encore qu'il anéantit la morale dans sa source, et que ce n'est qu'à force d'inconséquence qu'il cherche à se sauver dans le *formalisme* ou dans le *mysticisme*. Fichte nous en offre ici l'exemple. Il y a chez lui, en effet, une grande différence de la manière dont il cherche à fonder la morale spéculativement à celle dont il l'expose et la développe. Il y a même contradiction; car tandis que dans sa *Théorie de la science*¹ il établit un idéalisme rigoureux, d'où l'élément moral se trouve entièrement exclu, et que dans son ouvrage sur la *Destination de l'homme*² il ne sait donner à cet idéalisme une signification pratique qu'à l'aide du mysticisme, il abandonne dans son *Système de la morale*³ entièrement le terrain de l'idéalisme et de la *Théorie de la science*, dont il ne conserve que quelques formules pour se donner l'air d'y rester fidèle, et se borne, avec l'échafaudage des notions dogmatiques, à traduire le *formalisme* de Kant en un rigorisme non moins vide de matière.

Si donc nous voulons apprécier l'idéalisme de Fichte dans

¹ *Ueber den Begriff der Wissenschaftslehre; Weimar, 1794. Grundlage der gesamten Wissenschaftslehre; Leipzig, 1794. Grundriss des Eigenthümlichen der Wissenschaftslehre; Jena, 1795.*

² *Ueber die Bestimmung des Menschen; Berlin, 1800.*

³ *System der Sittenlehre; Jena und Leipzig, 1798; et Grundlage des Naturrechts, 1796 — 1797.*

ses rapports avec la morale, nous aurons d'abord à nous en tenir à sa philosophie spéculative seule, telle qu'il l'a exposée dans sa *Théorie de la science*, et ensuite à considérer son *Système de la morale* comme un ouvrage à part.

Nous avons ici à examiner principalement deux questions : 1.^o comment l'idée d'un monde objectif peut-elle se concilier avec l'idéalisme ? et 2.^o dans ce système la liberté se trouve-t-elle garantie ?

Le défaut le plus évident de l'idéalisme, c'est de priver l'idée d'un monde objectif de toute réalité ; il la détruit à dessein et expressément. Fichte déclare dans son ouvrage sur la *Destination de l'homme* (page 74 et suiv.), « que toute perception n'est qu'une modification du moi ; que la conscience que j'ai d'une sensation quelconque, n'est que la conscience d'une modification de moi-même ; dans toute perception ce n'est jamais que mon propre état que je perçois ; tout ce que je nomme objet et cause de la sensation, est quelque chose de posé en moi par moi-même en vertu d'une loi primitive de mon esprit. Tout savoir n'a d'autre objet que moi, et je ne sors jamais de la conscience de moi-même. La chose hors de moi, c'est encore moi ; je me sens placé moi-même devant moi et jeté hors de moi. La conscience que j'ai du monde extérieur est un regard que mon esprit jette hors de lui, c'est moi-même transporté hors de moi. C'est parce que je le suis moi-même, que l'objet est pour moi absolument connaissable. La conscience de l'être hors de moi n'est pas seulement toujours accompagnée de la conscience du moi, mais elle est encore déterminée par celle-ci. » Or, cette explication de l'idée d'un monde objectif est fondée premièrement sur la supposition psychologiquement inexacte, que tout savoir est toujours et nécessairement accompagné de conscience. L'observation prouve au contraire que très-fréquemment je sais, sans savoir que je sais. Avec le fait supposé par Fichte tombe la conséquence qu'il en a tirée.

En second lieu, tout ce raisonnement repose sur une thèse dogmatique non démontrée et non démontrable. Du principe reconnu par la saine raison, que le monde objectif est limité et modifié par moi, comme être personnel et actif, Fichte conclut sans raison suffisante, que le monde extérieur est déterminé par moi seul, et que j'en suis moi la seule cause réelle. A l'activité purement plastique du criticisme, l'idéalisme dogmatique de Fichte substitue la puissance créatrice de l'esprit, qui produit par un seul et même acte la forme et la matière de toutes les choses. Mais n'est-ce pas une vaine et impuissante tentative que de vouloir déduire de la seule activité spontanée du *moi* quelque chose qui doit nécessairement la limiter et la modifier? Aussi Fichte, après avoir imaginé cette puissance créatrice, a-t-il été obligé de la laisser sans conscience d'elle-même, et par là-même il l'a déclarée sans preuve et sans fondement. En effet, quelque chose dont je ne puis pas avoir la conscience, ne saurait servir à expliquer le monde objectif, et ainsi celui-ci demeure dans l'idéalisme sans existence assurée. Mais la moralité, pour être réelle, a nécessairement besoin d'un monde objectif réel. Une activité réelle suppose un objet réel, et l'action elle-même est sans réalité, alors que son objet lui-même n'est qu'un fantôme. Il faut à toute action un intérêt, et tout intérêt est impossible sans la foi en quelque chose de réel qui en soit l'objet. Ce serait folie que de vouloir sans vouloir quelque chose, ou d'agir sans croire à la possibilité d'un résultat. L'idéalisme détruit l'idée du droit, non-seulement en ce qu'il n'admet rien de réel hors de moi qui puisse en être l'objet, mais encore et principalement en ce que, selon lui, il n'y a pas hors de moi d'être raisonnable envers lequel j'aie des devoirs à remplir. Comment admettrais-je dans un objet un être raisonnable et libre ayant droit sur moi, si c'est moi qui l'ai produit par l'action de mon esprit, et s'il n'est qu'une modification de mon moi, sans une existence qui lui soit

propre ? Ainsi périclitait tout rapport entre moi, être libre, et d'autres êtres libres hors de moi, entre moi, être moral, et d'autres êtres moraux, et la moralité elle-même est privée de ses objets et de sa sphère. Or, en privant l'action et l'activité de tout objet et de toute réalité, la réalité du *moi* et de la liberté elle-même est compromise, et nous arrivons ainsi à la seconde question, savoir, quelle est, dans le système de l'idéalisme, la réalité de l'idée de la liberté ?

Afin de répondre dûment à cette seconde question, nous avons d'abord à examiner de plus près la définition et l'essence de la liberté de Fichte. Il faut voir avant tout, si ce que Fichte donne pour la liberté et ce qu'il croit avoir assuré sous ce nom dans son idéalisme, est réellement la liberté morale dont nous avons besoin. Pour nous en assurer, il est nécessaire de remonter à l'origine de l'idéalisme de Fichte. Or, nous avons vu que la source de cet idéalisme est dans la confusion de la critique avec la philosophie, de l'observation interne avec la connaissance rationnelle pure. Par suite de cette méprise, Fichte érigea l'objet de l'observation interne, la nature intellectuelle, en être idéal, et l'opposition des deux termes de l'*être* et du *phénomène*, fut regardée par lui comme l'opposition de la nature intérieure et de la nature extérieure. De là naquit son idée de la liberté qu'il chercha dans la nature intellectuelle, au lieu de la chercher dans l'*être en soi*. Il confondit la liberté et la nature avec l'activité intérieure et l'activité extérieure, et l'activité intérieure il la prit pour la liberté. Il s'en suit que sa liberté est une et identique avec la nature, puisque l'activité intérieure n'est pas moins nature que l'extérieure, et que par conséquent cette liberté de Fichte n'est pas le contraire de la nature et de la nécessité. Ce ne peut être là la liberté morale, car celle-ci est hors et au-dessus de la nature, puisque la moralité forme des prétentions qui sont indépendantes de la nature et de l'expérience, et qu'elle se prononce comme

un devoir absolu, comme un *impératif catégorique*. Cela suppose dans la liberté une force transcendante, supérieure à la nature, une force idéale, qui est au-dessus du monde phénoménal et de la nature. En un mot, la liberté, selon Fichte, n'est qu'une liberté psychologique, une activité intellectuelle et spontanée, qu'il a confondue avec la liberté métaphysique ou transcendente. C'est la même méprise que nous avons déjà signalée dans le système de Jacobi.

Ainsi l'origine seule de l'idéalisme de Fichte prouverait que Fichte ne pouvait fonder la liberté, bien qu'il crût l'avoir parfaitement garantie, en ne laissant subsister comme absolument réel que le *moi*. Il ne voyait pas que la nature intérieure n'est pas moins soumise à la nécessité que la nature matérielle, et qu'en fondant la liberté sur la nécessité de la nature intelligible, il la détruisait elle-même. Il croyait que le fatalisme n'était que dans la nature objective, et que par conséquent il le ruinait entièrement, si, au lieu de partir du fini et de la nature, il partait immédiatement de l'infini et de la liberté. En renversant ainsi l'ordre vulgaire de la spéculation, il ne sauva point les inconvénients du dogmatisme, puisqu'il ne fit que mettre un nouveau dogmatisme à la place de l'ancien. Si l'empirisme borne la liberté du dehors par un monde objectif, et s'il est impuissant à concilier ensemble ces deux termes, Fichte ne limita pas moins sa liberté à lui par l'activité intellectuelle, nécessaire et sans conscience du *moi*, qui s'oppose à lui-même un *non-moi*. Seulement la limitation, au lieu d'être hors du *moi*, est chez lui au dedans du *moi*, et au lieu du fatalisme matériel de l'ancien dogmatisme, l'idéalisme de Fichte conduit à un *fatalisme intelligible*. Le *moi* obligé de reconnaître un *non-moi*, est aussi peu libre que lorsqu'il accepte, comme lui étant opposé, un *non-moi* donné. C'est ainsi que cette universelle destruction de l'être et de la vie, dont Fichte a frappé toute la nature extérieure, et dont il cherche avec tant de soin à préserver la vie inté-

rieure, se tourne irrésistiblement contre celle-ci, et l'entraîne elle-même dans la commune ruine. En vain proclame-t-il sa victoire sur la nature et la nécessité qu'il pense avoir domptées. La nécessité, selon lui, n'étant que le produit de notre propre pensée, ce serait folie que de trembler devant sa propre créature. Mais qu'il se garde bien que sa propre créature ne se tourne contre son auteur et ne l'anéantisse ! Selon lui, je ne suis moi-même qu'une pareille création de ma pensée, sans existence propre, car je me pense moi-même, et ce que je pense, je le crée par la pensée. Ainsi l'idéalisme porte en lui-même le principe de sa propre destruction.

Pour parer à cette destruction de lui-même, il n'y a pour l'idéalisme d'autre moyen de salut que le mysticisme. L'idéalisme a déjà naturellement un certain penchant vers le mysticisme moral. Le monde intelligible seul a pour lui de la réalité ; tout le reste n'est qu'image et illusion. Par cela même l'idéalisme se détourne de la sphère naturelle de l'activité morale, qui est le monde sensible, pour se porter vers un monde surnaturel et imaginaire, où la moralité ne trouve point d'objet ; il combat toute influence du monde sensible sur son esprit, et n'accorde de valeur qu'à ce qui est spirituel. Ainsi s'engage une lutte de rigorisme contre la nature, lutte qui aboutit au monachisme et à un enthousiasme qui se nourrit de chimères et d'extravagances. Fichte lui-même n'était pas exempt de ce mysticisme moral. Il comprit aussi l'impossibilité de faire sortir une morale des principes purs de son idéalisme, et il éprouva surtout le besoin de le mettre en rapport avec un monde sensible. C'est pour cela qu'il abandonna tout-à-fait le terrain de la spéculation, et qu'il eut recours à un *intérêt pratique*, lequel, sans être fondé sur la spéculation, enfante une *foi* qui non-seulement est entièrement indépendante du savoir, mais qui est en contradiction avec lui. C'est ainsi qu'il plaça, d'une manière ab-

solue, la foi au-dessus de la science, et qu'il annula la science par la foi. Rien de plus facile que d'écarter ainsi les difficultés qui s'opposent à la conciliation de l'idéalisme avec la morale : c'est le nœud gordien tranché avec l'épée d'Alexandre. Ce que le savoir ne peut faire, on le pose immédiatement par la foi, sans se soucier si ce qu'on établit ainsi est d'accord avec le savoir ou non ; tout ce qui est nécessaire pour fonder la morale, on y supplée abondamment à l'aide de l'*intérêt pratique*. C'est ainsi que Fichte, à côté de son idéalisme, dans son système de la foi, déduit de l'intérêt pratique, non-seulement la réalité d'un monde sensible actuel, mais encore celle d'un monde sensible futur et celle d'un monde absolument surnaturel. Il est vrai, cette foi manque entièrement d'une base solide. Cet intérêt pratique et la conscience, sur lesquels Fichte a élevé son système de la foi, n'ont aucun rapport avec son idéalisme dogmatique. L'intérêt pratique de la raison est un fait de l'observation intellectuelle, et c'est par une grave inconséquence que Fichte a reconnu ce fait comme immédiatement nécessaire, sans établir entre lui et son système aucune liaison. Cela seul prouverait, à défaut d'autres preuves, combien la morale est inconciliable avec l'idéalisme, à moins de l'y introduire forcément et par une sorte de coup d'État philosophique. Puisque, selon l'idéalisme, toutes les perceptions ne sont que de vaines images, sans aucune réalité, pourquoi les perceptions de l'intérêt pratique et de la conscience seraient-elles seules exceptées de cette règle ? Pourquoi ferions-nous plus de fond sur celles-ci que sur toutes les autres ? Si le système de l'idéalisme est vrai, il faut que je m'y conforme, et je ne puis admettre et suivre à côté de lui un autre ordre de vérités qui ne s'accordent pas avec lui. Mais en outre la conscience ne renferme de soi aucune connaissance ; il est donc impossible de déduire d'elle la réalité de certains objets, et encore moins la nature et les propriétés de ces objets. Fichte a beau me dire que la con-

science me commande de traiter certains objets comme réels; qu'elle me commande, par exemple, de respecter certains objets comme des êtres raisonnables et libres, et me permet de me servir d'autres comme de moyens pour arriver à mes fins. Mais ces vérités de conscience ne sont, considérées de son point de vue, que des vérités hypothétiques; la conscience ne peut que déterminer la manière d'agir, et non m'indiquer l'objet de mon action. Un commandement ne me fait pas connaître les objets, mais seulement de quelle manière j'ai à me conduire relativement à ceux que je connais déjà. Si, par exemple, le sentiment moral m'ordonne de respecter certains êtres en leur qualité de libres et de raisonnables, il ne m'ordonne pas implicitement de juger ces êtres comme tels, mais seulement de les traiter ainsi, si, selon mon jugement, je les reconnais pour tels. De la même manière, la conscience ne m'autorise pas à regarder certains objets comme réels et privés de raison, mais seulement, lorsque je les aurai reconnus pour tels, de m'en servir à mes fins.

La foi de Fichte est une pure foi de conscience qui repose sur une impossibilité psychologique. Dans ce système je ne crois pas ce que je suis obligé de croire, non ce dont ma raison m'impose nécessairement la conviction, mais ce que je veux et ce que je dois. Il dépend donc ici de moi, si je veux être convaincu d'une vérité ou non; c'est même une affaire de conscience de tenir pour vraie telle ou telle chose. Selon cette façon de voir, je suis autorisé à soumettre les convictions des hommes à un jugement moral, et à leur faire un crime de leurs erreurs. Cette assertion a bien quelque chose de vrai pour fondement, savoir que la foi est une opinion réfléchie. Mais cela veut dire seulement que nous n'avons conscience de la foi que par la réflexion, et non pas que cette foi est le produit de la réflexion. Or, c'est pour avoir confondu ces deux choses que Fichte est tombé dans l'erreur à cet égard. Le principe actif de la réflexion est la

volonté, l'activité volontaire de l'entendement. C'est donc à tort que l'on regarde cette activité comme la source de la foi, tandis qu'elle ne nous en donne que la conscience. Si Kant fonde sa foi sur ce raisonnement : « ce que je dois, doit être possible; or, il est impossible que, sans admettre un Dieu et l'immortalité de l'âme, je remplisse ma destination morale; donc je crois en Dieu et à l'immortalité, » il ne faut pas prendre ce raisonnement pour une démonstration réelle de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme; mais la foi en ces dogmes y est présupposée comme une reconnaissance immédiate de la raison, et le raisonnement ne fait que nous en donner la conscience réfléchie. Il en résulte, ce qui devrait s'entendre de soi-même, que la foi ne doit pas être en contradiction avec le savoir, mais que le savoir nous donne seulement la conscience de la foi. Fichte, au contraire, abandonne tout à coup le savoir, et puis nous propose arbitrairement une foi tout indépendante du savoir. L'irrationalité d'une pareille foi saute aux yeux. Il ne dépend nullement de moi de croire telle ou telle chose, et nul commandement moral ne peut me donner aucune conviction. Encore moins puis-je jamais rien croire dont je sais le contraire. Il est évident qu'une telle manière de postuler la foi détruit tout savoir et conduit à un mysticisme absurde. C'est ce qu'on peut voir clairement dans les conséquences que Fichte tire de cette foi. Son résultat principal, la réalité d'un monde sensible, est diamétralement opposé à l'idéalisme dogmatique. Fichte convient lui-même que son idéalisme ne peut satisfaire aux besoins de l'intérêt pratique, qu'il lui est même contraire, et pourtant il le laisse subsister comme spéculation. Y a-t-il donc deux espèces de vérités, l'une spéculative, l'autre pratique? Est-ce là le moyen d'arriver à cette conciliation de la raison théorique avec la raison pratique, que Fichte regrettait de ne pas trouver chez Kant, et qu'il avait promis d'opérer par sa *Théorie de la science*? Fichte n'a

nullement démontré la réalité du monde sensible ; il ne l'a fondée que sur une foi et un *mysticisme* aveugles. Il a de plus mal conçu le rapport de ce monde avec la moralité et les fins éternelles de l'homme. En effet, selon Fichte la vie actuelle n'a pas sa fin en elle-même, mais dans une vie future ; la vie actuelle est donc à la vie à venir comme le moyen est au but. Mais par là même la moralité perdrait sa signification ; la moralité n'est quelque chose qu'autant que la vie actuelle a son but en elle-même ; elle ne deviendrait sans cela qu'un moyen. C'est que Fichte confond ici l'éternité avec l'avenir. Sans aucun doute la vie actuelle a sa fin véritable dans l'éternité, car elle n'est que l'apparition de l'Être éternel, et le but n'est pas dans l'apparition, mais dans l'Être éternel qu'elle représente. Mais cet être réel et véritable n'est pas moins phénomène ou apparition dans l'avenir que dans le moment présent, puisque l'éternité est au-dessus du temps et hors du temps. C'est pourquoi les fins de l'être véritable et de l'éternité n'appartiennent pas moins à la vie présente qu'à la vie future. En ne plaçant les fins de l'éternité que dans un avenir, Fichte fait descendre l'éternité dans le temps, et par là détruit la valeur de la vie actuelle. Le raisonnement de Fichte, qu'il doit y avoir un monde sensible futur, parce que notre activité morale demeure dans le monde actuel sans résultat pour les fins morales, n'est point fondé sur un besoin de notre nature morale ; car la moralité qui appartient à l'être véritable des choses, n'a nullement besoin d'un résultat visible dans le monde phénoménal ; d'ailleurs ce qui est impossible dans le monde actuel, le serait également dans un monde sensible futur, qui ne serait pas moins phénoménal que le premier. Il y a plus : un monde sensible qui est en dehors de notre observation sensible, est aussi en dehors des limites de notre connaissance en général, et il n'y a que le mysticisme qui puisse se hasarder à étendre la connaissance jusque dans ces régions de l'incompréhensible. Plus mystique

encore et plus arbitrairement imaginée est l'idée que Fichte se faisait d'un monde surnaturel et purement intelligible. Il ne le considère nullement comme le fondement et l'être du monde sensible, comme le type du monde phénoménal, mais il lui attribue un être tout différent de celui du monde sensible, et sépare ainsi entièrement l'être de son apparition. Il ne se contente pas de concevoir l'être en soi par ses caractères négatifs au moyen de la foi; il accorde au monde surnaturel des attributs positifs et particuliers que nulle critique ne peut trouver dans la raison, et qui ne peuvent qu'être arbitrairement imaginés. De ce genre est, entre autres, l'assertion que la volonté pure est la cause d'une série d'effets qui vont, se prolongeant, à travers tout l'empire invisible des esprits. Rien ne nous oblige à admettre cette proposition, puisque la volonté pure est bien souveraine en soi, le succès n'appartenant qu'à l'expérience et non à l'être en soi. Les notions de cause et d'effet ne peuvent pas d'ailleurs être transportées dans le monde surnaturel. En étendant ainsi la sphère de la moralité dans un monde surnaturel et incompréhensible, dont les fins nous restent à jamais obscures et inconnues, et vers la réalisation desquelles nous porte, comme à notre insu, un instinct secret de la conscience, la morale est enlevée à la vie humaine actuelle, et transformée en une mysticité fantastique et mystérieuse. Une exposition scientifique de la morale dans l'intérêt actuel de l'humanité serait impossible dans cette hypothèse, puisque les fins humaines ne seraient pas celles de la moralité, transportées qu'elles seraient dans une sphère dont nous ne pouvons absolument rien savoir.

(La suite prochainement.)



Histoire littéraire :

Poésie.

ÉTAT ACTUEL DE LA POÉSIE ALLEMANDE,

D'APRÈS M. O. L. B. WOLFF,

Professeur à l'Université d'Éna.

(*Second extrait.*¹)

« La poésie dramatique a été cultivée, dans ces derniers temps, en Allemagne avec plus de zèle que de succès; elle avait atteint par Schiller son point culminant; elle ne s'est pas maintenue à cette hauteur, et l'on ne peut nier qu'il n'y ait décadence. Plusieurs causes se sont réunies pour produire ce résultat; on les a plus d'une fois signalées. D'une part la multitude est encore trop peu avancée pour comprendre la dignité du drame et pour lui demander autre chose qu'un vain amusement; d'un autre côté les directeurs de théâtre songent trop exclusivement à leurs propres intérêts, ou sont trop ignorans; enfin, et c'est la cause principale de cette décadence de l'art, depuis Schiller il ne s'est pas élevé parmi nous de poète dramatique vraiment grand qui l'eût surpassé ou même égalé, et qui, par de puissantes créations, dominât sur la scène et entraînat la foule. Peut-être aussi doit-on faire à cet égard quelques reproches à l'esprit du temps; dont la prédilection s'est détournée du théâtre pour se porter vers la poésie narrative, et nos premiers écrivains, se prêtant à ce goût, renoncèrent à la poésie dramatique, ou s'ils s'en occupaient encore, il était rare que leurs drames fussent propres à la scène, parce qu'il leur répugnait de se mettre en rapport avec des établissemens qui ne respectaient pas la propriété

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XIII, p. 45.

poétique, et qui regardaient le poète comme un artisan qu'on payait misérablement, et dont il leur était permis d'arranger et de mutiler l'ouvrage à leur gré. Il n'y avait plus à ce métier ni honneur ni profit, et si par hasard on obtenait un peu de l'un et de l'autre, dans tous les cas on attendait vainement la reconnaissance du peuple, à laquelle un poète a droit, qui est sa plus douce récompense et qui l'enflamme à de nouveaux travaux.

« Trois directions se remarquent encore dans la poésie tragique, savoir : la direction *idéalisante*, la direction *fataliste* et la direction *réfléchissante*. Avant d'entrer dans les détails, nous allons caractériser chacune de ces trois manières en général. Quant à la première de ces trois directions, il me serait impossible de mieux faire que de citer ce que Wolfgang Menzel a dit sur ce sujet :

« La poésie *idéalisante* expose des types idéaux¹ de la grandeur et de la beauté humaines, pour servir de brillants modèles; elle suppose réalisé et individualisé tout ce que la nature humaine est capable de produire de plus parfait; elle nous met sous les yeux tout ce qu'il y a de beau dans l'homme, et développe tous les germes de sa noblesse et de sa grandeur. Mais elle n'invente pas seulement; elle ne se borne pas à réaliser ses propres fictions; elle emprunte aussi ses images à l'histoire et immortalise les héros, dans qui une nature supérieure s'est produite au jour, qui ont brisé les bornes de la vulgarité et qui ont fait faire des progrès à l'humanité. Mais ici la poésie s'engage dans une route périlleuse entre Charybde et Scylla, où bien des poètes se sont perdus. L'idéalisation de personnages imaginaires conduit aisément le poète loin de la nature dans les abstractions philosophiques et dans les utopies de la morale. Au lieu d'un homme, il nous donne un système de vertu appliqué. Son héros n'agit

¹ Buffon s'est servi ainsi de ce mot; d'autres écrivent *idéals*.

Note du Rédact.

plus comme un homme, mais comme une machine morale; il n'agit plus avec liberté selon les nobles inspirations de sa nature; mais en esclave et mécaniquement d'après des notions dogmatiques. Ou, si le poète, pour éviter cet écueil, emprunte ses héros à l'histoire, il risque de perdre de vue l'idéal, et de confondre la grandeur terrestre vulgaire avec la dignité intérieure et la haute humanité des caractères. — Comme toute grandeur, toute beauté de l'ame humaine doit se manifester par des actions, la poésie idéalisante est essentiellement dramatique; et comme cette grandeur se révèle le mieux dans le combat, et la beauté avec le plus d'éclat dans le contraste, cette poésie est encore essentiellement tragique. ¹ »

« Or, dans ce genre de poésie, Schiller n'est pas seulement le premier poète allemand; mais, sous le point de vue subjectif, il se montre encore la nature la plus pure et la plus noble, et personne ne l'a égalé sous ce rapport. Dans ses caractères se révèle la plus haute beauté morale, qui ne se présente pas seulement comme l'idée personnifiée, mais se réalise sur la scène du monde, et qui, si elle périt dans la lutte avec la réalité ordinaire, périt du moins victorieuse. A ce triomphe, il est vrai, la poésie du style et la richesse du langage contribuaient pour beaucoup. Schiller nous ayant été enlevé dans les premières années de ce siècle, et la plupart de ses immortels ouvrages appartenant au siècle passé, nous ne nous y arrêterons pas davantage. ² »

« L'imitateur le plus exact de Schiller est Théodore KÖRNER, dont le nom sera toujours cher à la nation allemande, bien qu'il faille retrancher beaucoup des éloges dont on le combla, surtout au moment de sa mort prématurée. Il manque de profondeur, et tous ses ouvrages sont des copies fidèle-

¹ Voyez *Menzel, deutsche Literatur*, t. II, p. 115.

² La plus belle appréciation de Schiller se trouve dans l'ouvrage déjà cité de Menzel, t. II, p. 117.

Note du Rédact.

ment calquées sur ceux de Schiller, mais qui manquent de vie et de mouvement. C'est ainsi, par exemple, que son *Zriny* ne paraît, en beaucoup d'endroits, que comme une traduction de *Wallenstein* en une langue moins belle et moins riche. Après Kœrner, et encore fort au-dessous de lui, vient d'abord KLINGEMANN¹, qui n'a aucune idée de la vraie poésie dramatique, et qui ne sait que calculer l'effet théâtral et parer ses personnages à l'extérieur. Aussi ses pièces n'ont-elles pu se maintenir long-temps, quoique d'abord la foule ne laissât pas que d'être éblouie de la pompe de l'action et du style. M. D'AUFFENBERG, qui dans les derniers temps ne s'est guère occupé que d'arranger pour le théâtre les romans de Walter Scott, a un beau talent de diction, mais voilà tout, ou peu s'en faut; s'il était réellement un poète dramatique, il sentirait que l'élément tragique est infiniment différent de celui du roman. Il en est à peu près de même d'UECHTRITZ, qui ne sait pas se fixer, et qui tour à tour donne des formes romantiques à des sujets antiques, et puis idéalise dramatiquement des sujets de nouvelles.

« Plusieurs poètes dramatiques des derniers temps, tout en marchant sur les traces de Schiller, doivent néanmoins être considérés comme des écrivains originaux et indépendans, suivant la même route par conviction, mais assez riches pour vivre de leur propre fonds, sans devenir imitateurs. Le plus remarquable d'entre eux, et à tous égards le tragique allemand le plus distingué de ce siècle, est Henri DE KLEIST², qui, accablé par les misères du temps, termina volontairement sa vie dans

¹ Klingemann, né 1777, a long-temps dirigé avec succès le théâtre de Brunswick. On joue encore de lui *Henri-le-Lion*, *Luther*, *Moïse*, *Faust*, la *Fidélité allemande*.

Note du Rédact.

² Ce poète naquit en 1777 à Francfort-sur-l'Oder. Désespérant de lui-même et de sa patrie, il se tua, près de Postdam, avec la femme d'un négociant de Berlin. Il a fait deux tragédies : la *Famille de Schroffenstein* et *Penthésilée*; une comédie, la *Cruche cassée*, et un drame historique, *Kätchen de Heilbronn*. Kleist est en même temps un conteur distingué.

Note du Rédact.

la trente-sixième année de son âge. Une imagination riche et hardie, beaucoup d'énergie et de profondeur, donnent à ses ouvrages dramatiques une valeur durable, et l'on ne saurait assez reconnaître ses constans efforts, pour concilier ensemble et pour mettre en harmonie la faiblesse de l'homme avec la force et la noblesse de l'ame, et pour faire vivre l'une à côté de l'autre, toutes deux sans reproche, la faiblesse et la grandeur, en les montrant toutes deux dans leur véritable jour. Il est vrai qu'il s'égare parfois, mais ses erreurs mêmes sont des preuves de la bonté de son cœur et de la noblesse de ses sentimens. En lui l'Allemagne perdit un de ses enfans les plus regrettables : que n'eût-il pas fait encore, s'il avait eu assez de courage pour supporter quelque temps de plus les misérables jours sous le poids desquels il succomba !

« A peu de distance de lui s'est placé IMMERMANN, que la foule méconnaît, parce qu'il méconnaît la foule. Si dans les poésies de Henri de Kleist nous sommes frappés de l'esprit de sombre mélancolie qui y règne, qui regarde toute joie comme évanouie pour jamais, parce que la vie lui a ôté toute foi et toute espérance, les ouvrages d'Immermann respirent une colère pleine d'ironie et d'amertume, qui repousse toute réconciliation à force de mépris pour l'adversaire. Immermann compose, parce qu'il ne peut faire autrement, comme tout véritable poète; mais il donne sans plaisir à sa nation les fruits de sa muse; il les lui jette, pour lui faire sentir sa haine et non pour la faire jouir de son talent, sans se soucier que la foule se venge de sa haine par sa froideur, n'ayant aucun motif de s'intéresser à un poète qui la traite avec mépris. De là un redoublement de colère de la part de celui-ci, qui ne veut pas comprendre qu'il a lui-même appelé cette indifférence. La postérité sera plus juste envers lui; mais je crains que dans cette lutte avec ses contemporains il ne finisse par périr, sans s'être développé complètement. Il y a en lui une nature pleine de grandeur, et ce n'est pas sans raison

que Heine l'appelle un aigle; c'est un noble esprit plein de force, de profondeur et de délicatesse, et les attaques dont il a été l'objet de la part du comte Platen dans son *Roi Œdipe*, doivent paraître d'autant plus pitoyables, qu'on voit clairement que ce dernier n'a aucune idée de ce que c'est que la vraie poésie allemande; car sans cela il n'aurait pas insulté à ce point à un talent si supérieur, auquel il n'a su faire d'autre reproche que d'appartenir à une autre école poétique. Quelle chaleur de sentiment, quelles nobles convictions ne respirent pas la *Tragédie dans le Tyrol* et l'*Empereur Frédéric*, et quels vœux ne forme-t-il pas pour sa nation, malgré sa colère! Immermann, comme tant d'autres, est malade de la *vileté* de notre temps, et l'on doit désirer vivement que son tempérament robuste réussisse à se délivrer du fiel qui s'est insinué dans sa veine poétique; alors, certes, il produira de grandes choses.

« Il en est tout autrement de RAUPACH, dont les tragédies, favorisées par les circonstances, ont de nos jours eu le plus de succès au théâtre. Sa poésie manque absolument de profondeur et de chaleur dans les sentimens; défaut que son talent, qui est considérable, cherchait dans les premiers temps à déguiser par des digressions lyriques; depuis, quand le raisonnement sur les rapports de la vie sociale devint une chose commune et pour ainsi dire une propriété de la multitude, lorsque tout le monde, avec plus ou moins de bon sens, à tort ou à raison, se mit à politiquer, Raupach se sentit tout-à-fait dans son élément, et ne fit plus que revêtir des formes du drame ses idées philosophiques et politiques. Si la froide raison suffisait pour faire de la poésie, Raupach sans doute serait au premier rang parmi les poètes tragiques; car son esprit est aussi juste que fin, et règne en maître sur sa fantaisie; mais comme tout ce qui tient au sentiment, loin d'être chez lui puisé dans son propre fonds, n'est qu'apparis, ses productions, quelque puissamment qu'elles agissent sur

la pensée et qu'elles occupent l'attention, laissent toujours le cœur froid, et ne sont autre chose que des problèmes poétiquement exprimés et toujours accompagnés de leur solution et de leurs preuves. C'est ainsi, par exemple, que ceux de ses caractères qui représentent l'envie, la haine, la persécution, etc., sont presque toujours parfaitement dessinés et vingt fois mieux exécutés que ses héros, ses amans, etc., parce que là il ne faut que de l'esprit et du jugement, et qu'ici il faut davantage.

« C'est ici que se place aussi OEHLenschlæGER, qui appartient autant à la littérature allemande qu'à la littérature danoise, dont il est le plus bel ornement¹. Adam OEhlenschlæger est un des poètes dramatiques les plus distingués, non-seulement de sa patrie, mais de l'Europe contemporaine. Né le 14 Novembre 1779 à Copenhague, il se destina d'abord à la profession de comédien; il renonça bientôt à cet état, pour étudier le droit dans sa ville natale. Il fit ensuite, avec les secours du gouvernement, un voyage littéraire en Allemagne, en France et en Italie, et obtint à son retour la place de professeur d'esthétique à l'université de Copenhague. L'autobiographie qu'il a placée en tête de l'édition allemande de ses OEuvres², témoigne partout de l'enjouement et de l'aménité de son caractère. Un critique, dans les *Feuilles littéraires de Leipzig*³, s'exprime ainsi sur OEhlenschlæger comme poète : « Le mérite de ce poète éclate surtout dans les pièces dont les sujets sont tirés de la mythologie et de l'histoire scandinaves. Il est initié dans les mystères d'Odin; les cordes de sa harpe font souvent entendre les sons dont retentit Walhalla. Il joint à l'imagination d'un ménestrel le sentiment d'un chantre de nos

1 L'auteur traite d'OEhlenschlæger dans le chapitre consacré au Danemarck; nous avons cru devoir fondre ce morceau avec le discours sur les poètes allemands, au nombre desquels l'auteur de Correggio est compté à si juste titre.

2 A Breslau, chez Max, dix-huit volumes in-16.

3 Année 1830, p. 934.

jours. Ses tableaux plaisent à l'œil par l'habile disposition et le mélange de leurs couleurs, et dans ses poésies religieuses il élève l'âme dans les régions du monde invisible sans étourdir la raison.»

« Une âme profondément sensible et candide respire dans toutes les poésies d'Oehlenschläger et lui gagne le cœur du lecteur, d'autant plus qu'on ne tarde pas à s'apercevoir que ce caractère est propre à l'auteur, et que cette sensibilité vit au fond de sa nature. Ses dispositions naturelles le portent de préférence vers la poésie lyrique, et nuisent quelquefois à ses travaux dramatiques, à la clarté et au développement de ses caractères. Son meilleur drame, à mon avis, avec *Aladdin*, qui est un ouvrage du génie dans toute la force de la jeunesse, est son *Hakon Jarl*, l'une des productions les plus grandioses de la poésie du nord. Hakon et Thora sont des figures vraiment classiques. Avec de nombreuses beautés, son *Correggio* a pourtant de grands défauts, quelque zèle que l'auteur mette à le défendre : le caractère sentimental trop moderne du peintre de la nuit nous repousse plutôt qu'il ne nous attire, et les autres personnages dont le poète l'entoure ne sont ni assez importants pour relever l'intérêt en faveur du héros principal, ni suffisamment marqués et en évidence pour intéresser eux-mêmes.

« GRILLPARZER, le poète tragique de Vienne, débuta par une tragédie fataliste, l'*Aïeule* (*die Ahnfrau*) ; mais il renonça bientôt à ce genre pour la tragédie idéaliste. Il s'est placé au premier rang ; mais il est proprement un poète lyrique, et méconnaît son génie en donnant à ses inspirations poétiques la forme du drame. La profondeur et la chaleur du sentiment, une imagination riche, mais sans variété, une belle diction, telles sont les qualités de sa muse.¹

1 L'*Aïeule* de Grillparzer parut en 1816, et eut un immense succès. Il donna en 1818 *Sapho*, dont le succès ne s'est pas soutenu. En 1822 il publia sa trilogie de la *Toison d'or*, qui fut moins bien accueillie sur la scène. Enfin en 1824 il donna sa tragédie nationale *Ottokar*. Note du Réd.

« UHLAND a donné deux chefs-d'œuvre dramatiques, en tout dignes de ce grand poète, *Ernest de Souabe* et *Louis de Bavière*, qui font vivement regretter qu'il n'ait pas persévéré dans cette carrière : c'est de lui que pouvait venir le salut que nous attendons vainement depuis la mort de Schiller; et pourtant ces deux poèmes d'Uhland, à peine la foule les connaît-elle de nom, parce que la foule ne s'entend pas à la vraie grandeur.

« Le poète dramatique le plus original de nos jours est sans aucun doute GRABBE : dans chaque nouvel ouvrage qu'il a donné au public, il a fait des pas de géant; mais il n'est pas encore arrivé à l'intelligence de son propre génie, et dans son délire poétique, sa furie se tourne contre lui-même. Mais quelle riche veine se révèle dans toutes ses productions, quelle énergie de génie, quelle ardeur et quelle abondance d'imagination; comme tout chez lui s'anime et se montre plein de vie! Les éclairs de son esprit ne tombent jamais à froid : ils frappent et incendient toujours; seulement il ne sait pas gouverner son tonnerre, et lance trop souvent la foudre mal à propos. En même temps il est encore trop un enfant poétique qui s'oublie toujours dans ses jeux, et qui, dans son entraînement, s' imagine que ce ne sont pas des jeux de la fantaisie, mais des événemens réels. Si sa destinée lui promet de jeter son feu, quand ce moult bouillonnant aura jeté sa lie et cessé de fermenter, ce sera un vin délicieux, tel que nulle année de comète poétique n'en aura jamais produit jusqu'ici en Allemagne. »

« Comme poètes du second ordre, pour la tragédie idéalisante, nous nommerons Michel BEER², GEHE, COLLIN, EICHENDORF, les deux MALTITZ, E. DE SCHENK, etc.

1 Grabbe a publié entre autres *Faust* et *Don Juan*, où il met en conflit ces deux types poétiques, et une série de tragédies historiques, où il met en scène les empereurs de la maison de Hohenstauffen.

2 Frère de Meyer-Beer; il vient de mourir à Munich : c'est une perte réelle.

« La tragédie *fataliste* que M. Menzel nomme avec raison une maladie de l'époque, suite de la vie sédentaire, est passée de mode, grâce à Dieu, et n'a pas duré long-temps. C'est la plus triste, la plus désolante aberration poétique, puisqu'elle dépouille l'homme de toute sa noblesse, la liberté de sa volonté, en le présentant comme livré d'avance au caprice de je ne sais quelle puissance mystérieuse qui l'entraîne au mal en dépit de lui, et qui ensuite le laisse périr par les suites d'un crime involontaire. Toute la dignité de l'espèce humaine est détruite par le fatalisme; rien de plus misérable que le spectateur qui assiste à cette sorte de représentations; car, de deux choses l'une, ou il est assez faible pour y croire et pour s'imaginer, en appliquant cette doctrine à la vie vulgaire, que lui aussi est prédestiné, soit à voler un jour quelque cuiller d'argent, soit à frauder la douane prussienne ou hessoise; ou, s'il y voit clair, il est condamné à avaler, malgré lui, un mets dégoûtant, apprêté d'une main habile. Tout d'abord le mensonge de la plus pitoyable faiblesse morale se montre dans l'exposition et traverse les planches comme un fantôme, jusqu'à ce qu'à la fin tout l'édifice s'écroule, et qu'il ne vous reste que le regret d'avoir vu employer tant de bons matériaux pour une œuvre si déplorable.

« Et cependant cette contagion poétique s'est communiquée à plusieurs de nos meilleurs talens, entraînés par la foule qui la mit à la mode. Les natures fortes n'ont pas tardé pourtant à se délivrer de cette matière psorique, tandis que les faibles en sont encore malades. Les deux coryphées de la tragédie fataliste furent Zacharie WERNER et MÜLLNER, deux grands talens qui ont péri tous les deux, quoique d'une autre manière, dans la vulgarité. Werner est plus grand en ce qu'il laissa du moins subsister la lutte de l'homme avec les puissances fatales, et qu'il cherchait à en sortir victorieux par la grâce divine. Il a d'ailleurs un talent merveilleusement lyrique; malheureusement, à cette grâce divine, qui doit inter-

venir comme puissance conciliatrice, on y arrive, selon lui, après la lutte, sans une volonté propre et par conséquent sans mérite. Müllner, au contraire, n'est que l'exécuteur poétique des hautes-œuvres du destin, qui nous met sous les yeux le supplice auquel l'innocence est condamnée par un jury invisible. Chez lui rien de grand, de noble, de ce qui élève l'homme; plus de dignité humaine; chacun, selon ses maximes poétiques, est mûr pour le gibet sans l'avoir mérité. Mais il gagna les suffrages de la multitude par la nouveauté du spectacle, par l'éclat de sa diction, et par la richesse souvent apparente du coloris de ses tableaux. Parmi ses imitateurs, nous ne voyons que des esprits maladroits, et à l'exception du seul Houwald, qui méconnaissait entièrement son beau talent lyrique, ils ne méritent pas d'être cités.

« La troisième espèce de tragédie que nous avons nommée la tragédie *réfléchissante*, n'est au total qu'une variété de la première; elle a pourtant cela de particulier, qu'elle ne représente guère que des situations psychologiques, en bornant et en simplifiant l'action autant que possible. Elle n'a de la poésie dramatique que la forme, et appartient, à proprement parler, au genre lyrique-didactique. Elle a un air de parenté très-prononcé avec l'école française. Goethe peut être regardé, jusqu'à un certain point, comme ayant donné ici l'exemple avec son *Tasso* et sa *Fille naturelle*, si l'on n'aime mieux considérer le *Nathan* de Lessing comme le premier drame allemand didactique de cette espèce. Elle n'a trouvé parmi nous que peu d'amis; peu y ont réussi : c'est qu'il faut un esprit puissant pour produire de grandes choses en ce genre.

« Nos ouvrages dramatiques les plus distingués, dans le genre sérieux, se trouvent parmi ceux qui n'ont pas été destinés au théâtre; et ici se placent en tête de tous les autres ceux de Goethe, surtout son *Faust* et son *Götz de Berlichingen*. En général, Goethe, considéré comme poète

dramatique, est unique en ce que, sans jamais idéaliser, il se contente, à l'aide de l'imagination et de la poésie, de présenter sous le jour le plus favorable la nature humaine et les relations sociales telles qu'elles sont en réalité; mais il les représente avec une vérité si frappante et si touchante, qu'elle ne laisse personne de sang-froid, et qu'elle commande au plus haut point l'attention et l'intérêt. Les caractères de femmes sont en général plus purs et plus nobles dans Schiller; mais c'est un peu aux dépens de la nature; les femmes de Goethe, au contraire, avec toutes leurs faiblesses et leurs grâces, vivent au milieu de nous, et nous charment dans la société comme dans la poésie.

« Ce serait chose ridicule à moi, que de prétendre vous montrer la beauté et la profondeur de *Faust*, le premier de tous les poèmes dramatiques de notre littérature. Celui qui ne les sent pas, et qui, en toute condition et à tout âge, n'y trouve du plaisir et de l'instruction, n'est pas digne de le lire; qu'il lise les romans de Claren ou les clabauderies de correspondance de la plupart de nos feuilles littéraires: cela suffira pour le former. Le dirai-je cependant? Je ne puis m'empêcher de craindre que la fin de *Faust* qu'on nous annonce, maintenant que son auteur n'est plus parmi nous, ne nuise à l'effet de l'ensemble; j'avoue que les échantillons que déjà l'on nous en a communiqués, ne justifient que trop cette présomption.

« C'est aussi à cette classe d'œuvres extra-théâtrales qu'appartiennent les excellens contes dramatiques de TIECK, qui, enfans du véritable *Humour*, sont en même temps et sous tous les rapports des poésies vraiment nationales. Il faut le dire: nul n'a su, à l'égal de Tieck, saisir et peindre avec le coloris tout à la fois le plus délicat et le plus éclatant le caractère romantique du moyen âge. N'est-ce pas comme si la vieille et naïve piété, l'amour profond, l'énergie et la probité de ces temps reculés, étaient ressuscités et venaient

s'offrir à nos yeux dans ses ouvrages, pour mieux faire ressortir par le contraste la nullité, le vide et la misère du présent, sans toutefois nous laisser sans consolation, puisqu'ils nous réjouissent par le souvenir de ces grandeurs évanouies. Dans ces charmantes productions nulle part nous ne sommes éblouis par une fausse pompe; il y a de la bonhomie et du sentiment, jusque dans les railleries et l'ironie, avec lesquelles le conteur châtie la bassesse et la vulgarité. Tieck est un poète si vraiment, si complètement allemand, précisément parce qu'il s'est assimilé tout ce que l'étranger lui offrait de beautés et qu'il a su les fondre si parfaitement avec sa propre individualité, qu'il en est sorti un ensemble nouveau et entièrement original.

« Sous la bannière de Tieck se sont placés en première ligne Louis ACHIM D'ARNIM, LAMOTHE-FOUQUÉ, EICHENDORF et Wolfgang MENZEL; il sont toutefois restés loin du maître, parce qu'ils n'ont pas la variété et l'étendue de ses connaissances et de ses études. Pour Arnim, il n'a jamais été bien compris par ses compatriotes; lui-même manquait de clarté et de la force nécessaire pour se concentrer¹. Fouqué a sans aucun doute un beau talent, mais il s'en fit trop accroire à lui-même, et sa manière l'engloutit à la fin comme une mer sur laquelle il ne savait pas naviguer jusqu'au bout. Il se noie, et travaille vainement à sortir de là. N'ayant pas su marcher avec le temps, il est à craindre que son torrent ne l'entraîne, et que l'auteur de l'*Ondine* et de *Sigurd* ne se fasse oublier même avant de mourir. Eichendorf manque moins de sentiment que de jugement; sa *Guerre aux philistins* est une imitation trop peu sûre d'elle-même de la manière de Tieck; aussi est-il moins célèbre qu'il ne mériterait de l'être, surtout par son roman incomplet, mais ingénieux, *Ahnung und Gegenwart*. MENZEL², enfin, qui

¹ Nous avons donné une notice biographique sur cet écrivain, mort en Janvier 1831; voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. VIII, p. 42.

² On sait que M. Menzel, l'un des critiques allemands les plus dis-

se rapproche le plus de Tieck par la force de son esprit, à de son côté trop de raison positive pour un poète; il s'égara dans ses deux contes, *Rübezahl* et *Narcissus*, en essayant de résoudre poétiquement des problèmes et même des paradoxes philosophiques, tentative périlleuse, qui met trop en présence l'imagination poétique et la réalité. Le lecteur qui n'est jamais persuadé par un poème, que ce qui est possible soit aussi réel, quitte toujours un pareil ouvrage sans être satisfait.

« Dans les autres genres de poésie dramatique, la comédie et ce qu'on appelle drame, ces derniers temps ont produit peu de bons ouvrages, ce dont il faut en partie accuser ce déluge de mélodrames, comédies et autres pièces françaises, dont nous avons été inondés par des fabricans littéraires. Ces faciles importations ont achevé de pervertir le goût de la multitude toujours avide de sensations nouvelles et pourtant plus que rassasiée; de sorte qu'elle n'a plus même la patience d'écouter la peinture exacte des caractères et de suivre avec attention le savant développement d'une bonne comédie, et qu'elle ne se plaît qu'à ce qui excite violemment ses nerfs. Cela changera peut-être un jour, lorsque tous les Allemands auront à défendre un intérêt commun, et que dans le combat contre ses ennemis ils pourront déployer toutes leurs forces dans tous les sens et de la même manière. Jusque-là, et Dieu sait quand cela arrivera, le mal restera. D'ailleurs nous sommes tellement gâtés par la vaine pompe et les oripeaux d'opéra, au moyen desquels nous cherchons à couvrir notre nudité et notre honte, qu'un poète dramatique peut tout au plus encore faire fortune parmi nous, s'il met en scène le déluge tout entier, avec tout le bruit et le spectacle qui ont dû l'accompagner, et s'il

tingués, rédige la partie littéraire du *Morgenblatt*; il a siégé aux rangs de l'opposition dans la dernière chambre des députés du Wurtemberg.

Note du Rédact.

y introduit, sans exception aucune, dans les plus diverses situations, chantant et parlant, tout le personnel de l'arche de Noé, les bipèdes et quadrupèdes.

« La comédie larmoyante qui jadis, introduite par Iffland, se carrait tant sur nos théâtres, s'en est retirée peu à peu, mais son élément principal, l'esprit de petite ville, est resté et fait encore le fond principal de nos comédies. Les folies universelles, ces travers de tout un monde, nul poète n'a le courage de les livrer à la risée publique, et il faut bien le dire, quelque dur que cela soit, puisque cela est vrai, il n'y aurait pas de public pour les comprendre. Tout se passe à Schilda, à Krähwinkel, à Unterflachsenfingen¹, ou dans quelque faubourg d'une résidence, et les ridicules du bourguemestre sont vus et raillés avec complaisance par l'apothicaire du conseil, et réciproquement; mais qu'il y ait des folies qui appartiennent à tout le monde, et que ce soit là le véritable domaine à jamais héréditaire de la poésie comique, voilà ce que peu seulement comprennent, et si quelque poète s'avise par hasard de s'y attaquer, il peut être sûr d'avance que tout le public tournera la lorgnette, et verra son œuvre dans un lointain artificiel et tellement rapetissé, que tout lui reparaitra sous les mesquines dimensions de la petite ville. Quels bonds on ferait, si tout à coup le *Chat botté* ou le *Monde renversé* de Tieck paraissait sur la scène! Les travestissemens d'un si haut comique d'Immermann, auxquels il est impossible de penser sans rire, lorsqu'une fois on les a lus, déplurent lorsqu'on essaya de les porter sur le théâtre, et ne sont lus depuis que par le petit nombre.

« KOTZEBUE, tout trivial qu'il était, et tout en pillant tour à tour Danois, Italiens, Anglais et Français, n'est pourtant ni remplacé ni oublié: faut-il d'autre preuve pour comprendre toute la misère de notre littérature comique-dramatique?

¹ Noms de petites villes imaginaires.

« Un petit nombre de comédies d'un ordre moins vulgaire nous ont été données récemment par HENRI DE KLEIST, MÜLLNER, CONTESSA, IMMERMANN, RAUPACH, P. A. WOLFF et autres. Les meilleurs successeurs de Kotzebue sont JULES DE VOSS, dans ses premières pièces, TOEPPER et H. CLAUREN ou CARL HEUN. La satire dramatique a été cultivée avec succès, mais non sans reproche, par MAHLMANN, ROBERT, WILIBALD ALEXIS (Hæring) et le comte PLATEN. Quant aux noms de cette horde de faiseurs de farces et de comédies, imitateurs serviles des Français, et qui apportent tous les huit jours quelque chose de nouveau, les amateurs en trouveront la liste dans le catalogue du premier cabinet de lecture venu.

« L'opéra enfin, qui fut long-temps la partie la plus faible de notre poésie dramatique, a été remis en honneur de nos jours, lorsqu'à des compositeurs habiles se sont unis des poètes de talent, et les productions en ce genre de GEHE, de KIND, de ROBERT, de RAUPACH, de M.^{me} HELMINE DE CHEZY, etc., ont été accueillies avec reconnaissance.

« La poésie NARRATIVE, dans tous les genres qui sont soumis à une forme sévère, a été plutôt négligée que cultivée dans les trente dernières années; çà et là seulement un petit nombre de poètes s'en sont occupés de préférence, mais sans rien produire de bien remarquable. L'épopée héroïque est chose trop difficile, et personne n'a voulu prendre la peine d'un travail que ne favorisent ni le génie de la nation, ni l'esprit du temps. Un obstacle particulier se trouvait encore dans cette circonstance, que ni l'épopée antique, ni l'épopée romantique n'étaient nationales; de sorte que tout ce que nos poètes ont produit en ce genre ne pouvait jamais être qu'imitation. Ces formes étroites qui paralysent toute liberté dans les mouvemens, imposent toujours au génie poétique quelque chose d'étranger, et s'adaptent mal aux sujets modernes. N'est-ce pas une chose ridicule de voir des personnages de notre monde parler en hexamètres, ou un visage allemand

se montrer entouré d'*ottave rime*? D'ailleurs toute cette machine épique dont on a fait une règle, et qui chez les anciens et en partie chez les modernes se fondait sur la foi populaire, n'est plus aujourd'hui qu'un vain ornement, qui dès le premier examen nous apparaît comme inutile, et examiné de plus près se trouve absurde, et plutôt nuisible à l'intérêt qu'utile. Notre épopée nationale est le roman, et les Allemands y ont excellé, comme je le montrerai plus tard.

« Plusieurs de nos poètes se sont pourtant encore essayés dans l'épopée proprement dite. Il suffira de les nommer et d'indiquer brièvement leurs ouvrages. Le plus remarquable de ces poèmes, dans la forme antique, est celui de SONNENBERG, qui finit d'une manière si tragique à Iéna¹. Son *Donatoa* renferme des créations grandioses; mais son imagination s'y déploie avec trop peu de régularité, et il manque tout-à-fait de clarté. L'épopée romantique fut un temps cultivée avec assez d'empressement, surtout après que le libraire Brockhaus de Leipzig eut proposé un prix pour le meilleur poème de ce genre; et le meilleur à tous égards fut la *Rose enchantée* du jeune Ernest SCHULZE², laquelle est plutôt un conte sous forme épique, et qui par sa diction harmonieuse et sa riche poésie devint le favori des dames. Les hommes doivent en juger autrement: elle a trop peu de fond, et ses riches couleurs sont comme la poussière sur les ailes du papillon. Sa *Cécile* serait plus digne d'attention, s'il y avait fait preuve d'une plus grande puissance de création, et s'il n'y prodiguait le merveilleux aux dépens de la vérité. Il s'y rencontre cependant un grand nombre de beaux passages, et la délicatesse des sentimens, la dignité dans les pensées, la richesse de l'imagination, enfin la facilité avec laquelle il

¹ Né à Munster 1778, se précipita volontairement de sa fenêtre à Iéna 1805, victime d'une imagination déréglée.

² Voir notre notice sur ce poète, *Nouvelle Revue germanique*, t. IV, p. 135.

manie le vers et la langue, sont des qualités qui assurent à ce poète, mort dans la fleur de la jeunesse, un rang honorable.

« Les travaux, en ce genre, de Fouqué, de Louise Brachmann, de Teuscher, auteur de *Saladin*; d'Ébert, de Duller, de Bechstein, d'Anastase Grün, sont plus ou moins dignes d'être mentionnés. Dans l'épopée comique, Prätzel seul eut du succès; car la *Jobsiade* de Kortum, bien qu'elle ait eu récemment les honneurs d'une seconde édition, n'est au fait qu'une farce sans esprit, dont tout le mérite se borne à quelques heureux tours d'étudiant. Le *Renard Reinecke* de Goethe n'est pas, comme on sait, un ouvrage original.

« Le conte a été cultivé avec plus de succès, et nous avons à citer ici des productions très-remarquables, surtout dans le genre comique et naïf. Étienne Schüze, Kind, Prätzel, ont mérité le plus d'éloges à cet égard. ¹

« On ne fit presque rien pour l'idylle, à moins qu'on ne range dans cette classe *Hermann et Dorothee* de Goethe, la *Louise* de Voss, *Jeannette et les Poussins* d'Éberhard, la *Jucinde* de Kosegarten, poèmes dont les deux premiers appartiennent d'ailleurs au siècle passé. Mais nous possédons deux idylles de Maler Müller, la *Tonte des brebis* et l'*Écalement des noix* (*das Nusskernen*)², dont nous devrions être fiers à cause de leur caractère vraiment allemand, et sur lesquelles je ne saurais assez appeler votre attention, ainsi que sur beaucoup d'autres productions de ce poète original qu'on paraît trop oublier.

« J'ai parlé ailleurs de la romance et de la ballade. Nous devons de bonnes *légendes* à Fouqué, à Amalie de Helwig,

¹ L'auteur cite particulièrement le *Chardonneret* de Kind, et il s'étonne que ce conte n'ait pas encore été traduit ou imité dans une langue étrangère.

² Dans plusieurs contrées de l'Allemagne, à la campagne, au mois d'Octobre ou de Novembre, les voisins se réunissent le soir pour écaler ensemble les noix de la dernière récolte, et cette occupation, en les rapprochant autour d'une table commune, leur fournit l'occasion de douces causeries et de joyeux propos.

à Kind, à Wyss, etc. La fable, avec ses variétés, la parabole, la paramythie, etc., a été cultivée par plusieurs écrivains; mais ils ont eu beau s'évertuer; aucun d'eux n'a égalé le vieux Gellert. Nous devons en excepter les fables du Suisse FROEHLICH, écrites pour de grands enfans, et qui ont acquis un prix nouveau par les dessins ingénieux dont les a enrichies DISTELI.

« Dans le roman, qui est le plus beau fleuron de notre poésie actuelle, il faut surtout remarquer les transitions suivantes à travers lesquelles il est enfin devenu l'organe le plus parfait de toute notre individualité nationale. La prédominance de l'élément lyrique au commencement de ce siècle, comme dans les dernières années du siècle passé, s'y fit encore long-temps sentir, grâce surtout au succès prodigieux du *jeune Werther* de Goëthe, qui trouva une foule d'imitateurs. L'amour, comme le sentiment le plus général, dans lequel tous les autres sentimens se retrouvent, jouait le principal rôle dans ce genre de roman, et l'on s'occupait uniquement à l'exprimer et à le montrer sous toutes les faces, tantôt heureux, tantôt malheureux, tantôt exigeant et impétueux, tantôt résigné et renonçant à toute récompense.

« Peu à peu l'amour fut jugé insuffisant pour soutenir l'intérêt; on se mit à représenter avec plus de détail les relations et les circonstances au milieu desquelles il se développe, et ainsi se forma le roman domestique, qui, en s'étendant de plus en plus, finit par embrasser toute la vie sociale, dont les faces diverses donnèrent naissance à autant d'espèces différentes de romans. Les philosophes et les artistes ne tardèrent pas à s'apercevoir que la forme du roman leur offrait un moyen excellent de répandre leurs idées et leurs vues, et nous vîmes éclore de toutes parts des romans de toute espèce, romans philosophiques, romans psychologiques, pédagogiques, politiques, etc. Il était inévitable que la vraie poésie souffrit de ce mélange; ce qu'il pouvait y avoir de

bon, se perdit dans la foule, et ce fut en vain que les romantiques cherchèrent à s'opposer au torrent, soit par des ouvrages analogues de leur façon, soit par des satires; mais ils ne savaient encore dominer le goût de la nation, ni attirer à eux l'affection de la multitude; d'ailleurs ils se plaisaient trop dans d'autres genres de productions que la multitude ne comprenait pas ou ne savait pas apprécier à leur valeur.

« Enfin, pour nous servir d'une expression de Goethe, l'histoire vint s'asseoir à nos foyers; quand elle nous apparut, elle portait un habit bleu avec des paremens rouges; elle entra chez nous sans frapper à la porte, s'assit à notre table sans y être conviée, et mangeait à notre barbe nos meilleurs morceaux, sans même nous dire merci. Alors seulement nos yeux se dessillèrent; nous comprîmes enfin qu'il y avait dans le monde des choses plus importantes que ce qui se passait entre nos quatre murs, et qu'il ne tenait qu'à nous de reculer notre horizon et avec lui notre vie tout entière. Nous fûmes, il est vrai, un peu long-temps à en venir là, et sans cet hiver rigoureux de Russie, nous n'eussions peut-être jamais compris qu'il pouvait y avoir en Allemagne un printemps; nous nous en aperçûmes pourtant à la fin; nous nous levâmes. Nous ôtâmes à notre hôte son habit bleu et rouge, en nous y faisant un peu aider par toutes sortes d'autres gens; nous lui mîmes un habit allemand, ou, pour mieux dire, un habit de tout le monde, mais auquel nous donnions à la hâte la coupe allemande, un habit tel que l'avaient porté, selon nous, ou tel que pouvaient l'avoir porté nos ancêtres; et depuis lors chacun parut habillé d'un vêtement teutonique, et tout livre aussi s'habilla ainsi, le roman surtout. Un beau feu brûlait alors dans tous les cœurs, et ils accueillaient avec empressement tout ce qui était analogue à ces dispositions; or, cette analogie nous parut surtout être dans le moyen âge, et nous nous mirions avec volupté dans sa profondeur, nous réchauffions à sa chaleur,

nous réjouissions de ses riches couleurs. Alors la poésie romantique avait trouvé sa véritable sphère, où elle put se déployer et agir à son aise. Le public, qui jusqu'à ce moment lui était demeuré étranger, en salua les productions avec de vives acclamations; et Fôuqué, alors dans toute la vigueur de la jeunesse d'esprit, nous apporta en triomphe les trésors tirés des riches veines du romantisme; ils furent reçus avec ravissement. La science fit cause commune avec la poésie, et se montra ardente à exploiter le moyen âge, et à porter au jour les richesses qu'il recélait. Un monde nouveau de trésors intellectuels s'ouvrit aux regards de la foule étonnée et ravie.

« Mais bientôt, comme il arrive toujours, avec le temps la froide raison fit entendre sa voix; l'excitation du moment se calma insensiblement, à moins que le dépit de voir un si beau rêve demeurer sans effet, ne produisit une irritation plus dangereuse encore. La réflexion reparut dans la tribune, qu'elle avait laissée quelque temps au sentiment; cependant les vues s'étaient agrandies infiniment, le regard embrassa l'univers et toute la vie de l'humanité, et le besoin de se rendre et de se demander compte réciproquement, devint universel. Ce besoin nouveau ne s'était pas encore fait jour dans la poésie, quand Walter Scott ouvrit la carrière, en nous montrant dans le roman les rapports de tous les détails et de toutes les individualités avec la vie totale de son temps, et en attirant dans cette sphère tout ce qui est humain. Sa carrière littéraire fut une marche triomphale par toute l'Europe civilisée; et comme le même besoin se faisait sentir partout, tout se précipita vers le même point, et le roman redevint ce qu'il avait été à son origine, l'épopée universelle dans sa forme la plus libre. Nos premiers poètes le reconnurent pour tel, et bientôt les Allemands y égalèrent, y surpassèrent même toutes les autres nations.¹

¹ Il y a sans doute quelque exagération dans cet éloge; mais cela est

« Cependant les autres espèces de romans ne furent pas entièrement abandonnées. Le roman d'amour fut particulièrement cultivé par les femmes-auteurs, dont nous comptons un grand nombre, et qui trouvent aussi le plus d'amateurs parmi les femmes; le roman philosophique avec toutes ses variétés servit encore, bien que plus rarement, à quelques penseurs, de moyen pour répandre dans le public leurs doctrines, surtout celles relatives aux discussions religieuses qui intéressaient vivement la masse de la nation. La Nouvelle, qui chez nous a une tout autre signification qu'ailleurs, ainsi que le conte, continua surtout à jouir de la faveur universelle, et se multiplia à l'infini, grâce aux journaux littéraires et à ces nombreux almanachs qui paraissent annuellement, et auxquels nos meilleurs talens, souvent à leur propre préjudice, ne dédaignent pas de contribuer.

« Je serais entraîné trop loin, si je voulais examiner ici en détail les diverses productions de ce genre. Je me bornerai à caractériser succinctement nos trois plus grands romanciers vivans, et par eux les directions dominantes, et puis à citer les ouvrages les plus remarquables de chaque espèce. Je passerai sous silence Goëthe et Jean-Paul, comme trop connus et trop souvent jugés, et aussi parce qu'ils se sont placés à part, le dernier surtout.¹

naturel. Quelque versé qu'on soit dans les littératures étrangères, et quelque habile qu'on puisse être à en sentir les beautés, on comprend toujours mieux celles de sa nation, et pour peu qu'il y ait alors égalité, on est porté à les mettre au-dessus de toutes les autres. Nous aimons mieux ces éloges donnés par un littérateur national à ses compatriotes, que ces critiques outrées, par lesquelles un écrivain célèbre a commencé ses rapports sur la littérature allemande dans l'Europe littéraire. On ne peut voir sans indignation un fils frapper au visage celle qui l'a nourri, ou découvrir la nudité de son père. Le critique a beau dire qu'il arrive en littérature ce qui se pratique chez quelques tribus sauvages, que les fils tuent leurs vieux pères : cela est bien sauvage et bien barbare. M. Heine aurait dû se souvenir d'un proverbe trivial qui veut qu'on lave son linge sale en famille.

W.

1 On trouve une excellente critique de Jean-Paul dans l'ouvrage déjà cité de M. Menzel sur la littérature allemande.

« Les trois écrivains dont j'ai voulu parler tout à l'heure, sont TIECK, STEFFENS et SPINDLER.

« Le premier, après avoir fait preuve d'un talent supérieur dans d'autres genres de poésie, déploya une grande originalité dans la nouvelle allemande : soit qu'il traite une donnée historique, soit qu'il crée lui-même la fable, il s'empare toujours de quelque phénomène déterminé du monde moral, et le représente sous toutes ses faces, entremêlant son récit de réflexions philosophiques. Son grand art consiste à tout rapporter, les caractères et les situations, quelle que soit leur variété, à l'idée principale, de telle manière que tout aille converger exactement au même point comme les rayons dans un miroir ardent, et que malgré les digressions du poète en tout sens, tout ne laisse pas de se concentrer, sans que le lecteur s'aperçoive jamais d'aucun effort ou éprouve la moindre fatigue. Le caractère le plus distinctif de Tieck est une façon de voir le monde pleine d'ironie, qui peint toutes choses telles qu'elles sont, et nous laisse croire que le poète les admet pour bonnes ; il nous montre l'objet arrivé à son dernier point de développement, et par là-même il montre dans leur plus grand jour la folie et la vanité des phénomènes. Son ironie paraît d'autant plus fine, qu'elle est sans humeur, sans irritation, sans personnalité ; le poète se montre au-dessus du monde qu'il dépeint. Comme tout est naturel dans les nouvelles de Tieck, elles paraissent faciles, et c'est pour cela qu'elles ont trouvé tant d'imitateurs, mais qui tous sont restés fort au-dessous de leur modèle. Le seul qui en ait un peu approché, c'est le pseudonyme POSGARU dans ses *Histoires d'amour*¹. Ce qui, du reste, donne tant d'attrait aux nouvelles de Tieck, c'est encore la grâce qui s'y montre partout et le charme de son langage mélodieux. Son meilleur ouvrage de ce genre est sa *Guerre des Cevennes*, qui, alors

¹ Nous avons donné plusieurs articles sur Posgaru, *Nouvelle Revue germanique*, t. VIII, p. 97 et p. 237 ; t. IX, p. 66.

même, ce qui est fort à craindre, qu'elle resterait inachevée, n'en sera pas moins un des plus beaux modèles. Comme dans ce livre sa nature de poète a pour ainsi dire deviné avec le sentiment la vérité de l'histoire et des caractères!

« Steffens s'appliqua à traiter le roman comme Tieck traite la nouvelle. Il prend à tâche de saisir et de réunir la vie tout entière avec toutes ses manifestations physiques et psychiques, et d'en représenter les résultats nécessaires. Ses romans sont historiques en ce sens qu'ils expriment l'histoire de l'époque où ses caractères se développent et sous l'empire de laquelle ils sont placés. Mais Steffens est fort au-dessous de Tieck en un point important : il est beaucoup trop subjectif, se laisse beaucoup trop dominer par ses sentimens personnels; c'est aussi pour cela que les personnages principaux sont des Norwégiens, c'est-à-dire ses compatriotes, et qu'il place la scène de préférence en Norwège¹. Son but principal à lui, c'est de se montrer lui-même : d'exposer ses propres vues, ses sentimens, ses expériences; pour donner place à tout cela et pour faire tout concourir à l'ensemble, il multiplie les situations et les incidens, que son imagination exubérante ne se lasse pas de lui fournir. Mais par là-même qu'il lui importe plus d'enchaîner ses idées et ses sentimens que les faits de la fable, il complique trop ces derniers; ils se croisent sans cesse et se traversent les uns les autres, comme dans l'Arioste, de sorte que le lecteur ne peut en suivre le fil qu'avec l'attention la plus soutenue, et n'en saisit la suite que difficilement à une première lecture. La critique doit l'en blâmer sous le rapport de l'art, mais elle est désarmée par la richesse de son génie, dont les merveilles et les charmes nous font oublier la fatigue qu'on éprouve à le suivre. Il dispose de tous les trésors de la poésie et les pro-

¹ Nous avons donné une scène d'un roman de Steffens, avec une note sur cet écrivain, dans la *Nouvelle Revue germanique*, tome III, page 351.

digne en tout sens, sans que cette prodigalité l'appauvrisse, parce que la source où il les puise est intarissable.

« Spindler est inférieur à ses deux célèbres contemporains quant à la profondeur de l'esprit : jeune encore, ni la vie, ni la science n'ont achevé sur lui leur ouvrage. Il s'est emparé du roman historique proprement dit, et l'a élevé en Allemagne à une hauteur qui le rapproche de très-près de Walter Scott. Une imagination riche, souvent présomptueuse, et une représentation exacte et tout objective de l'époque qu'il veut peindre, distinguent tous ses ouvrages. Dans ses caractères, il sait, par une heureuse intuition, exprimer parfaitement les particularités nationales; mais il est moins heureux dans les développemens psychologiques. A cet égard il procède souvent d'une manière trop arbitraire, ne ménage pas assez les transitions, et arrange brusquement et comme par saillie les choses telles qu'il les lui faut pour le moment. Ce défaut éclate surtout dans ses peintures du vice; il traite le crime *en gros* pour ainsi dire, et ses criminels sont aussi abjects que possible. Par là, en les rendant indignes de toute compassion, il leur ôte tout intérêt, et nuit à la vérité par l'énormité des forfaits qu'il leur attribue. Sa fantaisie paraît l'entraîner trop violemment, et lui ravir cette force et ce calme poétiques qui doivent dominer dans les œuvres de l'art. Tant qu'on lit ses ouvrages, on le suit avec un intérêt toujours croissant, grâce à l'animation de ses tableaux et à la richesse de ses couleurs; mais lorsqu'on est arrivé au bout, on ne se sent jamais entièrement satisfait. Nul doute, du reste, qu'avec le temps son génie ne réussisse à vaincre les défauts que nous avons signalés : il a trop prouvé, et quelquefois par des traits isolés, la profondeur de ses sentimens et la justesse de son coup d'œil. Mais jusqu'ici sa nature puissante se plaît trop dans la lutte des contrastes, et il ne s'est pas encore élevé au-dessus de son temps. La meilleure de ses productions est, à mon avis, *le Jésuite*, malgré les

nombreuses invraisemblances du troisième volume. Dans aucun de nos romans historiques on ne trouve un caractère plus conséquent avec lui-même, plus complet, plus achevé que celui du *Jésuite*. Dans ses nouvelles, Spindler est beaucoup moins heureux, parce qu'il ne sait jamais se concentrer, et que souvent il s' imagine être original lorsqu'il ne fait qu'imiter.

« Il me reste maintenant à vous nommer nos meilleurs romanciers et nouvellistes ; je les classerai selon les genres dans lesquels ils se sont le plus distingués.

« Ceux qui ont le mieux réussi dans le roman érotique et dans la peinture de la vie moderne ou le roman domestique, sont : Kähler, Ernest Wagner, A. G. Eberhard, Rochlitz, Étienne Schütze, Hegner, Gustave Schilling, de Steigentesch, Brentano, Arnim, George Döring, Baumgarten-Crusius, Prätzel, Lessmann et autres, et M.^{mes} Schopenhauer, de Fouqué, Caroline de Woltmann, Caroline Pichler, etc.

« Pour le roman historique nous citerons : Wilibald Alexis, Zschokke, Bronikowsky, Hauff, G. Döring, F. Laun¹, W. de Chézy, Herlosssohn, Storch, de Lüdemann, etc. Dans le roman didactique : Étienne Schütze, de Wette, Wilhelm, l'auteur des *Prosélytes*, Jacobs, etc. ; dans le conte et la nouvelle : Zschokke, Kind, Houwald, Rochlitz, K. L. Contessa, de Miltitz, Blumenhagen, Wyss, Varnhagen von Ense, Mosengeil, Léopold Schefer, Hauff, Kruse, de Gerstenbergk, Wilibald Alexis, etc., et les dames Pichler, Schopenhauer, Lohmann, Hanke, de Chézy, etc.

« Une mention particulière est due à É. T. A. Hoffmann, qui a long-temps exercé une grande influence et trouvé une foule d'imitateurs. Cependant le caractère hors de nature et forcé de ses productions, ne tarda pas à en diminuer la faveur parmi nous, et le goût plus sain de la nation s'en dé-

¹ Pseudonyme, dont le véritable nom est F. A. Schulze, et qui est un des plus infatigables pourvoyeurs des cabinets de lecture. Il a donné depuis 1796 plus de cent ouvrages.

Note du Rédact.

tourna promptement. Maintenant les Français et les Danois se sont emparés de Hoffmann, et c'est chez eux à qui l'imitera avec le plus d'exagération. Comme il est impossible de mieux caractériser ce bizarre génie que ne l'a fait Menzel, je me contenterai de rapporter ici le jugement que ce critique a porté sur lui : « Hoffmann, dit-il, fit un pacte avec le diable, mais uniquement pour introduire le diable et lui-même dans la poésie : ce goût un peu bizarre trouvait son excuse dans l'originalité et dans les superstitions jadis émigrées en masse et maintenant de retour, et pour dernière ressource le poète pouvait toujours s'appuyer, comme sur un fort inexpugnable, sur cette sentence de Hamlet : « Sous la lune il y a bien des choses encore que nos philosophes ignorent. » Hoffmann aussi, comme Werner, était exalté et malade dans l'âme. Toute sa poésie se ressent de cette maladie, et son sujet est cette maladie même. Il peignit poétiquement le *côté nocturne* de la nature, comme Schubert l'avait traité sous le rapport de la science. Il fit de l'homme le jouet des puissances démoniaques qui dorment en lui à son insu : le délire, la fantasmagorie, les forces magnétiques et sympathiques ou antipathiques. Quelque insensée et indigne que soit du reste la manière dont il traite ses héros, en ce qu'il leur ôte toute liberté et toute raison, de sorte qu'ils ont l'air de tourner dans un cercle comme les moutons attaqués du tournis, on ne saurait pourtant lui refuser un grand talent à peindre l'horrible et surtout les anxiétés de l'âme. La lutte psychologique de ses personnages, flottant entre la raison et le délire, entre la gaieté et l'angoisse, est supérieurement représentée, et les poètes dramatiques pourraient apprendre de lui bien des choses comme de Hamlet. A cela se joint l'élément musical de son génie; l'âme de son héros est agitée par des forces mystérieuses et surnaturelles, et excitée dans l'orage des passions comme une harpe d'Éole. Dans l'art des dissonnances et du terrible, Hoffmann peut

être comparé à Mozart.» De toutes ses productions ses *Tableaux de fantaisie dans la manière de Calot* occupent le premier rang. Lorsqu'il les écrivait, son imagination avait encore le plus de fraîcheur, et n'avait pas encore besoin d'une excitation factice.

« LA POÉSIE DIDACTIQUE, enfin, ne fut presque pas cultivée du tout pendant les trente dernières années, ce que je regarde comme une preuve de bon goût. Le petit nombre de ceux qui s'en sont occupés, appartiennent encore à l'école du siècle passé, et sont à peine connus de nom. On doit pourtant mentionner honorablement Christian SCHREIBER, auteur d'un poème sur la religion, et GERWING, dont les *Sources minérales au mont Taunus* sont au-dessous du poème de Neubeck sur le même sujet (*Gesundbrunnen*). Plusieurs poètes se sont récemment essayés dans l'Épître, surtout pour répondre à l'appel de M. Brockhaus, qui proposa un prix dans l'intérêt de son almanach l'*Uranie*; mais aucun des concurrens n'a égalé le vieux GOECKING, resté modèle en ce genre de poésie. Le plus heureux épigrammatiste est encore HAUG, mort seulement depuis peu, bien que souvent lui aussi ne batte qu'une paille vide. La satire classique a trouvé peu d'amis; elle est trop étrangère à l'esprit et aux rapports sociaux de l'Allemagne; mais la satire subjective ou la satire humoriste a été cultivée avec un grand éclat. Jean-Paul est ici demeuré au premier rang. Il a été suivi avec un grand bonheur de HAUFF, de BÖRNE et de HEINE; seulement le premier et le dernier dépendent trop de leur humeur et n'ont pas su se dépouiller, Heine surtout, de leur vanité; chose indispensable pour fournir cette carrière avec un plein succès. Tout récemment Børne a indisposé le public contre lui par ses Lettres de Paris, parce qu'il y a poussé un peu trop loin la plaisanterie, et que le grand nombre était trop borné pour comprendre que ces exagérations ne sont au fond qu'une mystification un peu grossière et parfois inconvenante. »

Nouvelles et Variétés.

La Syrie et la Palestine d'aujourd'hui,

D'APRÈS PLUSIEURS VOYAGEURS ALLEMANDS.¹

Les pays où naquit la nation israélite, qui mérite à un haut degré l'attention du savant pour avoir été la première à reconnaître en masse le dogme exclusif du monothéisme, les pays où se développa le génie commercial et industriel des Phéniciens, qui couvrirent les mers de leurs innombrables vaisseaux, et portèrent leur civilisation dans des terres inconnues aux peuples les moins barbares des temps anciens, ces pays, dis-je, s'ils nous ont intéressés dans l'histoire de l'antiquité, doivent encore captiver nos regards dans l'époque où nous vivons.

D'après les journaux les plus récents, M. de Lamartine, qui parcourt dans ce moment-ci la Palestine et la Syrie, ne saurait assez se louer des égards qu'on lui témoigne, et des facilités qu'on lui accorde pour ses courses aventureuses dans le pays des Israélites. Nous en félicitons d'autant plus le poète-voyageur, que ses prédécesseurs ont été loin d'être aussi heureux que lui sous ce rapport. M. Scholz, par exemple, ce savant professeur de l'université de Bonn, qui fit, en 1820 et 1821, un voyage en Libye, en Égypte, en Palestine et en Syrie, se plaint amèrement des entraves que la cupidité et la grossièreté des Orientaux mirent à ses investigations scientifiques. A l'entendre, rien de plus désagréable qu'un voyage en Orient. Si vous voyagez seul, vous êtes pressuré par vos guides et vos interprètes, rançonné par les scheiks, et souvent, pour comble d'infortune, mis par les Bédouins

¹ Tels que Burekhardt, Scholz et Sieber.

rapaces dans l'état où se trouvait Adam au sortir des mains du Créateur. Il faut absolument voyager en nombreuse compagnie, parce qu'alors les dépenses, se partageant, deviennent moindres pour chacun des membres de la caravane. L'ennemi commun, le Bédouin, voleur par droit de naissance, brigand par droit du plus fort, n'ose pas vous attaquer si vous êtes en nombre; ou bien, s'il vous attaque, vous résistez avec plus de courage, parce que vous vous sentez soutenu. Un comte piémontais paya cinq cents piastres¹ argent comptant pour aller de Nazareth à Dsheras (deux journées et demie de marche), ce qui ne l'empêcha pas d'être pillé par les Bédouins. Une société d'Anglais quitta Scham pour se rendre à Tadmor. Avant de partir elle paya 500 piastres au scheik, qui l'accompagnait avec une escorte pour la protéger contre ses coréligionnaires turcs. Arrivée à moitié chemin, on l'avertit que le voisinage d'une tribu de Bédouins rendait la continuation du voyage fort dangereuse, et l'on fut obligé de rebrousser chemin sans avoir rien vu. Les drogomans (interprètes) fixent toujours le salaire des guides, et comme ils s'entendent avec ces derniers aussi bien que voleurs en foire, on sent que les Francs paient toujours plus qu'ils ne devraient déboursier. Il y a, dit M. Scholz, trois fléaux à Constantinople : le feu, la peste et les drogomans; calcul, à mon avis, par trop modeste, et que l'on pourrait grossir sans dénaturer la vérité. Mais laissons Constantinople et revenons en Syrie. Ce pays est quelquefois visité par de riches gentlemen un peu embarrassés pour dépenser leurs revenus annuels, et ne demandant pas mieux que de payer largement, afin de passer pour des scheiks du pays des Francs. Les habitants de la Palestine et de la Syrie n'en sont point fâchés, comme il est facile de se l'imaginer; mais les autres voyageurs ne raisonnent pas de même, et quand on a plus de passion pour la science que pour une vaine gloriole, on aime

¹ La piastre qui a cours dans ce pays-là, vaut à peu près un franc.

à ménager les écus de sa bourse, surtout quand elle n'est pas trop bien garnie. Supposons un instant la caravane en marche, les guides et le scheik payés, les Bédouins éloignés, ou ne sachant rien de rien, comme dit Gresset, vous n'avez pas encore surmonté tous les obstacles, détruit tous les inconvénients. Une rivière, le Jourdain par exemple, se présente-elle, ne vous amusez pas à chercher un pont, car vous n'en trouveriez pas. N'attendez point non plus que l'eau s'écoule d'un côté et s'arrête de l'autre, pour vous permettre de passer la rivière à pied sec ; car vous n'avez pas l'arche d'alliance en tête, et les miracles sont rares au temps où nous vivons. Il faut donc passer la rivière à gué et se sécher aux rayons du soleil, qui heureusement sont assez chauds. J'ai supposé les Bédouins dans l'éloignement ; malheureusement ils sont presque toujours rapprochés plutôt qu'éloignés, et en fait de pillage et de meurtre, ils sont passés maîtres, comme personne ne l'ignore. En 1819 une caravane de plus de cent chameaux fut entièrement massacrée par ces brigands audacieux. Puisque nous en sommes sur le chapitre des Bédouins, nous pensons qu'on nous pardonnera de citer ici quelques détails sur leurs mœurs et leur degré de civilisation, détails qui nous ont été fournis par les trois voyageurs Burckhardt, Scholz et Sieber, et auxquels j'en joindrai d'autres, empruntés à des voyageurs anglais et français :

Les Bédouins chassent avec des faucons apprivoisés qu'ils appellent saker, et qui coûtent jusqu'à 50 francs la pièce quand ils sont bien dressés. Leurs animaux domestiques sont les chameaux, les ânes, les chevaux, les brebis, les chèvres, les vaches et les chiens. Ce peuple nomade vit dans des camps formés de tentes noires, et contenant 200 ou 300 familles à la fois ; à la tête de chaque camp se trouve un scheik. Chaque famille possède une ou plusieurs tentes. Les femmes, qui font cercle à part, entretiennent les tentes en bon état, tressent des nattes et prennent soin des animaux

domestiques. Les hommes gardent les troupeaux, cultivent les champs, portent leurs productions au marché, ou s'occupent de guerre ou de pillage, pensant, comme les anciens Germains, qu'il vaut mieux acquérir par le sang ce que l'on pourrait gagner à la sueur de son front. Pour tenir les tribus arabes dans sa dépendance, Méhémet-Ali attire à sa cour les scheiks qui commandent à leurs camps, et les y retient par des présens et des promesses, quelquefois par les menaces et la violence. Les Bédouins sont en général petits, maigres et brûlés par le soleil. Il y en a très-peu qui connaissent leur âge précis. Assis à terre, ils mangent sur des plats de bois avec leurs doigts, sans cuillers ni fourchettes, des pois, des fèves, de la bouillie de farine d'orge mêlée de pain d'orge, du pain cuit en forme de gâteaux sous la cendre, comme faisait déjà le patriarche Abraham; rarement de la viande. Les enfans boivent du lait et se nourrissent de beurre, car chaque ménage en est assez abondamment fourni. Les dattes séchées sont aussi un des mets favoris de l'Arabe. Il conserve l'eau dans des outres, et les provisions de bouche dans des sacs de cuir ou de laine. Quant à ses rapports avec ses compatriotes, l'Arabe leur fait de fréquentes visites, et reste souvent des journées entières assis dans un cercle d'amis, sans beaucoup causer. Les Bédouins ne se volent pas entre eux, j'entends les membres d'une même tribu; mais quand ils accompagnent une caravane, ils enlèvent les troupeaux qu'ils rencontrent en chemin. Aussi les bergers ont-ils soin de se tenir éloignés des chemins suivis ordinairement par les caravanes. Les Bédouins croient à l'astrologie, ainsi qu'à la vertu de certaines formules pour la guérison des maladies, sans avoir lu cependant le traité de Caton l'ancien de *re rustica*, où se rencontrent plusieurs formules de ce genre. « Quelques-uns, dit M. Scholz, voulurent me vendre leurs Corans, et manifestèrent le désir d'avoir des traductions des Évangiles en langue arabe. » Quoique Mahométans, ils

ne font pas régulièrement les cinq prières de la journée, et ne sont en général pas consciencieux à cet égard. « On a vanté leur hospitalité, continue M. Scholz : quelquefois ils nous recevaient bien, quelquefois mal; presque toujours ils se faisaient payer fort cher tout ce qu'ils nous fournissaient. » Denon, qui accompagna l'armée française en Égypte lors de la campagne de 1798, en qualité de dessinateur, rapporte un trait touchant au sujet de l'hospitalité arabe : « Un officier français, prisonnier d'un Arabe, était devenu son esclave. Une nuit, les Français tombèrent sur le camp auquel appartenait le maître de l'officier et y firent un grand carnage. L'Arabe se sauva dans le désert avec son esclave, et partagea avec lui le seul morceau de pain qui lui restât, en disant : Allah sait quand j'en aurai un autre; mais il ne sera pas dit que j'aie délaissé celui qui a mangé mon sel sous ma tente. » Denon dit ailleurs : « Les Bédouins pillaient et tuaient nos trainards; mais ils en auraient fait autant pour ceux des Turcs. Partout où il y a du butin à faire, les Bédouins voient des ennemis. Ils sont toujours prêts à faire des traités, parce qu'alors ils reçoivent des présens; mais ils ne se regardent comme liés par aucune stipulation. » De Grandpré, auteur d'un Voyage aux Indes, fait en 1789 et 1790, dit des Bédouins : « Ils sont querelleurs, et vous percent de leurs poignards pour le moindre mot qu'on leur dit. Il faut les craindre d'autant plus qu'ils ne rougissent pas de tomber sur vous trente, quarante à la fois; ils vont toujours armés jusqu'aux dents. »

M. Félix Mengin, auteur d'une Vie détaillée de Méhémet-Ali, expose la manière dont cet habile pacha s'y prend pour dompter les Bédouins, et donne à ce propos quelques détails sur ces tribus nomades : « Méhémet-Ali, dit-il, a pris les jumens des Arabes, parce qu'il sait qu'un Bédouin démonté est peu à craindre. Il désunit les tribus, en accordant aux unes des préférences qu'il refuse aux autres. Chaque Bédouin

est armé d'un fusil, d'un sabre et d'une paire de pistolets. Plusieurs fois ces Arabes, en opposition avec la cavalerie turque, ont eu l'avantage. Ce sont de bonnes troupes légères qui peuvent charger et se replier avec la même rapidité sur un terrain inégal et rempli de profondes gerçures, que leurs jumens savent éviter avec une adresse incroyable. Les Bédouins ne prient qu'accidentellement et ne s'imposent aucune abstinence; aussi les voit-on manger de la chair de porc, boire du vin et des liqueurs spiritueuses. Les cinquante tribus nomades qui parcourent l'Égypte ont 5783 cavaliers et 36,220 fantassins à la disposition de Méhémet-Ali.»

Selon d'autres voyageurs, les passions contre nature ne sont pas rares chez les Arabes du désert: ils connaissent aussi les maladies siphylitiques, et en abandonnent la guérison à la nature. Il n'est presque pas de peuple, quelque barbare qu'il soit, qui n'ait ses poésies; les Bédouins ont les leurs, et les musiciens les chantent sur des guitares appelées Rababa. Ils possèdent aussi une traduction arabe du Pentateuque: les serpens brûlans qui désolèrent les Israélites au désert, y sont appelés serpens à la morsure brûlante.

Nous venons de faire connaître la partie nomade de la population de ces contrées; parlons maintenant des habitans sédentaires. Saint-Jean-d'Acre a 16,000 habitans, dont 4000 sont Turcs, 4000 Arabes, 4000 Chrétiens et 4000 Israélites. Nazareth a 3000 habitans, desquels 300 seulement appartiennent à la religion mahométane. Jérusalem compte sur 18,000 âmes: 10,000 Juifs, 5000 Mahométans et 3000 Chrétiens. Saïda a 9500 âmes; Beirout 10,000; Tripolis 8000; Heifa 2500; Gaza 5 à 6000; Jaffa 3500, etc. Il n'y a presque plus de traces de l'ancienne Jéricho. La population totale de la Syrie est d'environ trois millions d'habitans. Les Ismaélites, secte mahométane de ces pays, adorent, disent leurs ennemis, le *pudendum muliebre*, et usent, à certains jours de l'année, de la communauté des femmes avec

une licence extrême. Quant aux Druses, qui habitent la chaîne du Liban, on les dirait Mahométans, quand on les voit en public; mais dès qu'ils sont entre eux, ils violent le jeûne du Ramadan, maudissent Mahomet, boivent du vin et mangent les mets défendus par le Coran. Ils détestent toutes les religions et surtout celles des Francs, parce qu'une tradition répandue parmi eux porte qu'un jour les Européens deviendront leurs oppresseurs. L'injure la plus sensible qu'un Druse puisse faire à l'un de ses compatriotes, c'est de lui dire : que Dieu te mette un chapeau sur la tête ! Toutes les fois que les Druses tuent un mouton, ils en mangent le foie et le cœur tout crus comme un des mets les plus exquis. Le sixième des habitans de la Palestine se compose de catholiques, qui suivent les rites latin, grec, arménien et syriaque. Les catholiques du rite syriaque s'appellent Maronites. Le culte des catholiques latins est desservi par des Franciscains, des Capucins, des Carmélites ou des Lazaristes envoyés des couvens d'Europe. Les catholiques du rite grec sont fermes dans leur foi; ils ont un patriarche, un archevêque et six évêques. Tous leurs prêtres peuvent se marier, et les fonctions sacerdotales passent de père en fils. Les prières et les sermons se font en langue arabe : voilà des contraventions qui doivent compromettre singulièrement leur orthodoxie aux yeux de la cour de Rome. Les Grecs schismatiques les persécutent avec un acharnement incroyable. On peut dire en général que les Chrétiens d'Orient n'ont pas de plus grands ennemis que leurs coréligionnaires. Quand les autorités turques ou arabes persécutent les catholiques, on peut être sûr que les Grecs schismatiques les ont payées pour agir de la sorte. Le temple du saint sépulcre appartient aux catholiques du rite latin. Il n'est pas de machinations auxquelles les Grecs schismatiques n'aient recours pour les en expulser. Souvent les saints lieux ont été le théâtre de meurtres affreux ; les prêtres catholiques étaient égorgés au pied des autels. Les Grecs schismatiques

ont été jusqu'à mettre le feu au temple, afin de pouvoir le rebâtir à leurs frais, car ils sont extrêmement riches, et le posséder ensuite à ce titre, à l'exclusion des catholiques latins. Ce plan infernal n'a point réussi, grâce à l'intervention des puissances chrétiennes. Les Juifs qui viennent en Palestine, y restent presque tous pour mourir dans les lieux où reposent Abraham et Joseph. Ceux de Jérusalem se conduisent mieux que la plupart de leurs coréligionnaires qui habitent l'Europe. Tous attendent d'un moment à l'autre l'apparition du Messie, qui doit rétablir le royaume de David et élever la nation hébraïque à un degré de gloire et de puissance inconnu jusqu'ici.

La vie domestique des Mahométans contraste singulièrement avec celle des peuples de l'Occident. Nous laissons croître nos cheveux tout en nous rasant la barbe; ils laissent croître la barbe et se rasent la tête. Nous saluons en ôtant nos chapeaux, nos bonnets ou nos casquettes; chez eux c'est une grossièreté que de se découvrir la tête en présence de personnes connues. Nous avons des chaises, des tables et des lits; ils mangent assis à terre, et n'ont d'autre lit que les nattes du plancher ou le gazon de la terre. Chez nous chacun a son assiette, sa cuiller et sa fourchette; ils mangent tous, à l'aide des doigts, hors d'un plat commun. Nos mets sont multiples, nos besoins innombrables; leurs mets sont simples, leurs besoins peu nombreux. Nous nous promenons pour nous distraire; ils ne font aucun mouvement qui n'ait un but déterminé. Nos femmes sortent librement, le visage découvert; les leurs, couvertes d'un voile qui les cache à tous les regards, ressemblent à des fantômes ambulans. Nos fiancées nous apportent des dots plus ou moins considérables; les Orientaux achètent les leurs et n'en reçoivent rien. Les Chrétiens jurent dans l'Orient en arabe. *Ala rafi* (sur ma tête), disent-ils pour attester un fait; *Wallah* (par Dieu), s'écrient les Mahométans. Les derviches ou moines mahométans, dit

M. Scholz, sont tout nus, vivent du travail d'autrui et jouissent d'une pleine licence. Ils attaquent les filles et quelquefois les femmes dans les rues, et s'y permettent publiquement le viol le plus scandaleux. Quand un pieux musulman passe alors auprès d'eux, il les couvre d'une partie de ses vêtemens pour les dérober aux regards profanes. A Jaffa un derviche outrageait les femmes chrétiennes à tel point, que le consul anglais Damian l'attacha comme un bœuf à la roue d'un moulin, et l'y fit travailler jusqu'à ce qu'il eût promis solennellement de réprimer sa bestialité à l'égard des femmes qui suivaient la religion du Christ. Toutes les fois qu'on reproche une mauvaise action à un derviche, il vous ferme la bouche en répondant : *Schar Alla* (Dieu me l'a inspiré). Les Mahométans font grand cas du fils naturel d'un derviche; aussi tous les harems sont-ils ouverts, sans la moindre difficulté, à ces moines hypocrites. Quand il leur prend envie de battre les Chrétiens, ils le font sans que personne s'y oppose; s'en plaint-on, leur excuse est toute prête : *Schar Alla*.

Le fait suivant, cité par M. Sieber, montre le respect que les Orientaux ont pour la femme : L'entrée de l'armée française avait fait concevoir à tous les Chrétiens de la Syrie et de la Palestine l'espoir d'un prompt affranchissement; mais dès que les Français se furent retirés, la réaction des Mahométans contre leurs rivaux fut terrible. Partout les Chrétiens furent arrêtés, emprisonnés et même tués. A Jérusalem, les Latins que l'on poursuivait avec le plus d'acharnement, furent enfermés, au nombre de cinq cents, dans l'église du saint Sépulcre, et n'en sortirent que lorsque Sidney Smith vint les arracher de force à leur prison. Tous les ecclésiastiques s'enfuirent hors de leurs couvens pour échapper à la fureur du peuple des campagnes. Ceux de Rama (l'ancienne Arimathi) se dispersèrent; un seul d'entre eux fut aperçu par un gros d'Arabes au moment où, franchissant la terrasse

du couvent, il se réfugiait dans la maison d'un Turc qui approvisionnait le couvent et servait de commissionnaire aux ecclésiastiques : le Turc lui promit de le défendre, et sa femme de le cacher, lorsqu'une foule menaçante vint assiéger la maison. Les cris de ce peuple ameuté effrayèrent le Turc, qui, craignant avec raison pour sa propre vie, voulut livrer le suppliant à ses implacables ennemis. La femme s'obstina à vouloir sauver l'ecclésiastique. « Quoi ! vous voulez m'arracher celui que j'ai promis de sauver, dit-elle à la populace soulevée ; vous apprendrez ce que peut une femme. » Elle cacha le frère dans un coffre et s'assit dessus au moment même où la bande furieuse enfonça la porte de la maison et se précipita dans la chambre. Personne n'osa la toucher ; on la pria d'abord de s'éloigner, on négocia, on la flatta, sans rien obtenir. On cita des passages du Coran ; elle répondit par d'autres passages analogues à sa situation. « Qui de vous, ajouta-t-elle, serait assez lâche pour toucher une femme et l'empêcher d'observer l'hospitalité ? » On la menaça de tuer son mari ; elle resta inflexible. On réalisa la menace ; elle s'écria : « Vous n'atteindrez votre but qu'en me tuant moi-même ! » et le frère fut sauvé.

En Palestine, continue M. Sieber, toucher une femme ou une fille seulement à la main, est un crime qui soulève d'indignation une commune entière. Un soldat de Jérusalem ayant donné, en passant, un baiser sur la joue à une jeune fille de Bethléem, fut poursuivi par les habitans de toute la contrée, qui assiégèrent pendant trois jours la ville de Jérusalem, en demandant l'extradition du coupable, que le chef de la garnison refusa de leur livrer. On se rappelle que Juda voulut faire brûler toute vive Thamar, la veuve de ses fils, accusée de s'être livrée à un séducteur et de porter dans son sein le fruit de sa faiblesse. Chez les Mahométans de la Syrie et de la Palestine, le séducteur d'une jeune fille est mis hors la loi, et son meurtrier devient l'ami intime de la famille

outragée. La coupable est dépouillée de ses vêtemens sur une place publique, et éventrée par son père, son frère ou son plus proche parent; si ceux-ci refusent de le faire, ils sont bannis ou tués.

M. Burckhardt présume que le Jourdain se jetait anciennement dans la mer Rouge; son cours, dit-il, fut arrêté par l'éruption volcanique qui détruisit Sodome, Gomorrhe, etc. Ses eaux formèrent alors la mer Morte. Auprès de la mer Morte, rapporte M. Scholz, surtout au sud-ouest, on trouve de l'asphalte qui, frotté ou approché du feu, produit une odeur de soufre, brûle comme de la poix, ou se change en croix et en chapelets sous la main des habitans de Jérusalem. Dans la vallée du Jourdain et autour de la mer Morte il y a encore de nombreuses traces de volcans. La mer Morte a environ vingt lieues de long sur 10 de large; l'eau en est très-salée, et fait mal à ceux qui la goûtent. A l'est il y a des sources de bitume ou de soufre; auprès de Tibériade on rencontre quatre sources d'eaux thermales. Le Jourdain, ce fleuve si célèbre dans l'histoire du peuple israélite, a dix pas de largeur moyenne. Dans les environs de la mer Morte il n'est pas rare de rencontrer de gros blocs de sel gemme; c'est là ce qui explique la tradition merveilleuse qui concerne l'épouse de Loth, dont la curiosité désobéissante fut punie d'une manière si sévère. Un autre miracle de la Bible s'explique encore d'une manière toute naturelle par un passage de M. Burckhardt : « Il y a, dit-il, dans le pays une espèce de caillles appelées katta, qui volent en si grand nombre, que les petits Arabes en attrapent deux ou trois à la fois en jetant un bâton au milieu de la bande. » Diodore de Sicile (livre I.^{er}, chapitre 60) rapporte, qu'Actisanès, roi d'Égypte, fit rassembler tous les criminels de son royaume, et, après leur avoir fait leur procès, les chassa dans le désert. Ils construisirent la ville de Rhinocolura, qui reçut ce nom parce que les fondateurs avaient eu les narines coupées en

punition de leurs crimes. « Là, dit l'écrivain que je cite, ils tressèrent des filets de paille, au moyen desquels ils prirent une foule de cailles, qui viennent se précipiter ordinairement sur cette côte. » Rhinocolura était située sur les confins de l'Égypte et de la Syrie.

Dans les villes d'Égypte et de Syrie les chiens sont presque devenus sauvages; ils n'appartiennent qu'à eux-mêmes, se partagent la ville en quartiers, et expulsent impitoyablement tous les chiens aventuriers qui osent quitter leur district; ils séjournent de préférence dans les cimetières. En Syrie les abeilles fournissent plus de miel et moins de cire qu'en Égypte; la laine des brebis y est très-rude. Les sauterelles désolent périodiquement les plaines de la Palestine : elles quittent les déserts de l'Arabie après un hiver peu rigoureux, et se répandent dans les champs cultivés, où elles se multiplient d'une manière effrayante; car une seule sauterelle pond jusqu'à cent œufs. On les sèche enfilées dans des cordons très-minces, et on les mange comme nous mangerions des harengs.

Le manque d'hôtelleries dans l'Orient est quelquefois compensé par l'hospitalité des populations; toutes ne sont pas généreuses au même degré. M. Burckhardt vante à bon droit l'hospitalité des habitants de Kérék. L'étranger, quel qu'il soit, Chrétien, Juif ou Mahométan, y est fêté comme le parent le plus chéri; on se l'arrache aux portes de la ville, on ne le laisse pas séjourner long-temps dans une seule maison, chacun voulant le régaler à son tour. Les Bédouins, spéculateurs s'il en fut jamais, n'ignorent pas qu'on est bien accueilli dans la ville de Kérék, et exploitent à qui mieux mieux la libéralité de ces bonnes gens. Les Kérékois possèdent une telle quantité de beurre, qu'ils n'en font pas d'objet de commerce et le donnent à qui veut le recevoir. Pour désigner un ladre, car il y en a malheureusement aussi à Kérék, sans doute parce que toute règle générale doit avoir des exceptions, on les appelle *marchands de beurre*. Les filles

et les sœurs des marchands de beurre sont mises à l'index, et ne trouvent pas de maris dans la ville. Désirons que tous les Orientaux finissent par ressembler aux Kérékois, et la science géographique s'en ressentira.

J. B. GLÜCK.

Statistique de l'instruction primaire en Prusse.

Nous avons promis à nos lecteurs un extrait de la statistique que M. Cousin donne dans son *Rapport* de l'instruction primaire en Prusse. Si les détails que nous allons en tirer sont bien propres à nous donner une haute idée de l'état de cette instruction dans la monarchie du grand Frédéric, si cette richesse intellectuelle d'un pays régi par des institutions si différentes des nôtres, forme avec notre indigence un contraste si peu flatteur pour notre amour-propre, que ce spectacle et cette douloureuse comparaison fassent naître en France une généreuse émulation, afin de porter enfin parmi nous l'enseignement populaire à une hauteur conforme à nos institutions libérales, et digne des glorieuses destinées de la France!

Dès 1821 il y avait en Prusse 2462 écoles de ville, avec 3745 maîtres, et 17,623 écoles de village, avec 18,140 maîtres, ce qui donne un total de 20,085 écoles et de 21,885 maîtres, sur une population d'un peu plus de 12 millions d'habitans. La moyenne du traitement des maîtres d'école dans les différentes régences varie de 102 à 639 risdalers pour les villes, et de 30 à 152 risdalers pour les villages. La vraie moyenne du traitement d'un maître de ville, pour tout le royaume, est annuellement de 212 risdalers ou environ 795 francs. Les frais d'entretien de toutes les écoles de ville montent par an à 796,523 risdalers 11 gros, ou environ 3 millions de francs, auxquels l'État contribue seu-

lement pour environ 263,000 francs, tant en argent qu'en bois et autres objets en nature.

La moyenne du traitement d'un maître de village, pour tout le royaume, est de 322 francs environ. Les frais d'entretien de toutes les écoles de village montent par an à 1,556,229 risdalers ou 5,840,000 francs, somme à laquelle l'État contribue pour 78,048 risd. ou 293,000 fr.

Ainsi un royaume qui a tout au plus 13 millions d'habitans, un royaume qui est loin d'être un des pays les plus riches de l'Europe, consacre annuellement à l'instruction primaire, sans y comprendre les écoles normales, près de neuf millions de francs. Sur cette somme l'État ne contribue que pour 556,000 francs. « Ce résultat, dit M. Cousin, vient de la stricte observation de ces deux points, sans lesquels il ne peut y avoir d'instruction populaire : 1.^o obligation pour tous les parens de payer quelque chose pour l'instruction de leurs enfans, sauf par eux à faire la preuve d'indigence; 2.^o obligation pour toute commune d'entretenir le maître d'école avec ses propres ressources et la rétribution des enfans non indigens, sauf par les communes à faire la preuve d'incapacité réelle à cet égard. »

Le numéro du 29 Mars 1828 de la *Staatszeitung* de Berlin porte : « D'après le recensement fait à la fin de 1825, on comptait alors dans toute la monarchie prussienne 12,256,725 habitans, parmi lesquels 4,487,461 enfans au-dessous de quatorze ans, ce qui donne 366 enfans par 1000 habitans, ou environ les onze trentièmes de la nation.

« En admettant que l'éducation dans les écoles publiques commence à l'âge de sept ans accomplis, on peut calculer que les trois septièmes des enfans sont en état d'aller aux écoles, et l'on aura pour toute la monarchie prussienne un nombre de 1,923,200 enfans en âge de profiter des bienfaits de l'instruction. Or, à la fin de 1825 il y avait dans le royaume :

Écoles élémentaires de ville et de campagne, le plus souvent pour les deux sexes réunis 20,887

Écoles bourg. p. les garçons.	458	} 736.
— — p. les filles . .	278	

En tout. . . 21,623 écoles

Dans lesquelles étaient employés 22,261 maitres

Et 704 maitresses

Ensemble. . . 22,965

Dans ce nombre ne sont point compris près de 2,024 sous-maitres et de sous-maitresses.

Ces écoles répandaient l'instruction entre :

Garçons	} Écoles élément.	822,077	} 871,246
		Écoles bourg. .	

Filles	} Écoles élément.	755,922	} 792,972
		Écoles bourg. .	

Ensemble. . . 1,664,218

Or, en comparant ce nombre d'enfans fréquentant les écoles avec le nombre total des enfans de sept à quatorze ans, évalué à 1,923,000, on voit que sur 15 enfans, 13 suivent réellement les écoles publiques. Ce résultat paraît d'autant plus satisfaisant, si l'on tient compte de ceux qui vont à des écoles privées, ou qui reçoivent l'instruction dans la maison paternelle, et de ceux enfin qui sont déjà passés dans les classes inférieures des gymnases ou collèges.

« Mais il faut avouer, ajoute la gazette officielle, il n'y a aucune proportion entre les diverses provinces sous le rapport de l'instruction populaire. Dans quelques provinces le nombre des enfans qui vont aux écoles dès l'âge de six ans et même avant, dépasse de beaucoup les trois septièmes de la population totale des enfans, tandis que d'autres provinces, plus arriérées, envoient aux écoles un nombre d'enfans beaucoup moindre, et qui quelquefois ne dépasse guère que le septième des enfans. »

Le nombre des enfans qui sur mille fréquentent les écoles publiques varie de 524 à 148. Si les écoles étaient suivies par tous les enfans âgés de sept à quatorze ans, on devrait compter

sur les bancs 429 sur 1000. Or, il résulte du relevé communiqué par M. Cousin, que le terme moyen pour tout le royaume était en 1825 de 371 sur 1000. Sept départemens, savoir : Magdebourg, Mersebourg, Erfurt, Liegnitz, Arnberg, Breslau et Munster, dépassent la proportion de 429; six autres départemens, Francfort, Coblenz, Potsdam, Stettin, Minden, Trèves, se tiennent entre 423 et 410; sept départemens, ceux d'Oppeln, Koeslin, Gumbinnen, Koenigsberg, Cologne, Danzig et Düsseldorf, entre 400 et 300, et cinq seulement, Aix-la-Chapelle, Marienwerder, Stralsund, Posen et Bromberg, sont au-dessous de 280. Il faut en outre tenir compte des écoles privées, non comprises dans le recensement, et qui sont beaucoup plus nombreuses dans ces derniers départemens que dans ceux des autres.

Tel était dès 1825 l'état satisfaisant de l'instruction primaire en Prusse; depuis, elle a fait de nouveaux progrès. A défaut d'un nouveau recensement, on en peut juger par le fait suivant : En 1831, près d'un million de francs a été consacré par l'État à l'instruction primaire, tandis qu'en 1821 la subvention ne montait qu'à cinq cent cinquante-six mille francs sur une dépense totale de neuf millions; « d'où l'on pourrait induire, ajoute M. Cousin, que, si les communes ont augmenté leurs dépenses particulières dans la même proportion, la somme totale des dépenses de l'État et des communes pour l'instruction primaire dut s'élever pour 1831 à environ quatorze millions. Et cette hypothèse semblera encore au-dessous de la réalité, si on se rappelle le principe fondamental de l'instruction primaire en Prusse, savoir qu'elle est une dépense communale, dans laquelle l'État n'intervient que le moins qu'il peut. Le principe contraire est celui qui règne parmi nous. Eh bien, sous l'empire de ce principe, l'État ne consacrait en France à l'instruction primaire, jusqu'à 1828, sur le budget général, que la somme misérable de soixante mille francs. La Chambre de 1828 éleva cette

subvention à 300,000 francs. Le gouvernement de Juillet l'a portée à 700,000 francs, puis à un million, c'est-à-dire à peine au-delà des dépenses de l'État en Prusse, sous l'empire du principe communal, pour douze millions seulement d'habitans, et sans compter les dépenses des écoles normales primaires. » Une subvention d'un million sur un budget de onze cent millions, pour l'instruction d'un peuple libre, d'une population de trente-deux millions ! Cette lésinerie, lorsqu'il s'agit des intérêts les plus sacrés et les plus pressans, est-elle digne d'une grande nation qui prétend marcher à la tête de toutes les autres dans la carrière de la civilisation ?

Il n'y a pas aujourd'hui dans la Prusse une seule province où chaque département ou *Regierungsbezirk* n'ait son école normale primaire, c'est-à-dire une grande école normale, riche en maîtres et en élèves, sans compter les écoles succursales ou de petites écoles normales qui rendent obscurément et sans bruit de très-grands services. L'État encourage partout et subventionne quelquefois ces petites écoles, mais il ne compte que sur les grandes, qu'il fonde lui-même et défraie en grande partie, et qu'il fait surveiller avec soin.

Dès 1826 il y avait vingt-huit grandes écoles normales primaires, c'est-à-dire une par régence ou département. Il résulte des tableaux communiqués par M. Cousin, que de ces vingt-huit établissemens il n'en existait que quatorze avant 1806 ; tous les autres ont été nouvellement fondés, quelques-uns même pendant la guerre, la plupart depuis la paix de 1815.

Les frais d'entretien de ces écoles, sans compter celle d'Erfurt, qui n'a pas encore de revenu fixe, montaient à 99,815 risdalers par an. On y instruisait 1500 élèves, dont chacun coûtait par an 66 risdalers environ. Le temps qu'ils doivent rester à l'école varie de deux à trois ans ; il en sort annuellement 630 candidats ; et si l'on porte à peu près à 120 ceux qui sortent, avec une instruction convenable, des

petites écoles normales, on trouvera que les écoles normales primaires de la Prusse fournissent en tout par an 750 candidats.

Or, selon le recensement de 1821, il y avait en tout 21,885 places de maîtres d'école. Si l'on déduit encore de ces 750 candidats un quinzième qui suivent une autre carrière, il restera pour les 21,000 places environ 700 aspirans chaque année, c'est-à-dire pour cent places trois candidats. En supposant, d'après les expériences faites jusqu'à présent, que sur cent places de maîtres d'école, quatre deviennent vacantes par an, on aurait besoin de 840 candidats par an pour tout le royaume. 140 candidats environ seront donc à chercher en dehors des élèves des écoles normales. Ce nombre diminuera de plus en plus par la préférence que l'on donne partout aux candidats sortis des écoles, et aussi par l'âge peu avancé auquel ceux-ci sont placés et qui rendra les vacances moins nombreuses. Bientôt les sept cents élèves des écoles normales par an suffiront pour occuper toutes les places vacantes. D'ailleurs, depuis 1826, plusieurs petites écoles sont devenues de grandes écoles, et fournissent par conséquent plus de candidats. En 1826, les écoles coûtaient 99,000 risdalers. En 1831 la somme totale des dépenses s'éleva à 110,553 risd. (414,750 fr.), et ce surcroît de dépenses représente un progrès notable. Sur cette somme l'État contribue pour 88,323 risd. ou 331,500 fr.

Dans un prochain article nous donnerons quelques nouveaux détails sur les écoles normales primaires. W.

Nécrologie.

Le professeur de philosophie Gottlob-Ernest SCHULZE est mort à Göttingue le 14 Janvier dernier. Il était né à Heldrungen en Thuringe 1761. Il enseignait depuis 1810 à l'uni-

versité de Göttingue, dont il était un des ornemens. Philosophe indépendant, il ne se mit sous la bannière d'aucune des philosophies dominantes de l'époque, et opposa à toutes une critique redoutable. Adversaire du dogmatisme, il le combattit avec les armes d'un savant scepticisme dans son *Énésidème*, 1792, et dans sa *Critique de la philosophie théorique*, 1801, deux volumes in-8.^o Cependant son scepticisme reconnaissait les faits de la conscience et s'adoucit avec le temps. Schulze se rapprocha même un peu de la philosophie de Jacobi. Son *Encyclopédie des sciences philosophiques* a eu trois éditions, succès rare en Allemagne pour ce genre d'ouvrages. La dernière édition est de 1824. On estime surtout son *Anthropologie psychique*, troisième édition, 1826. Tout récemment il a publié un dernier ouvrage, sur la *Connaissance humaine* (*Ueber die menschliche Erkenntniss*, Göttingen, 1832, in-8.^o), qu'on peut regarder comme son testament philosophique. W.

Société royale des sciences de Göttingue.

Dans sa réunion annuelle du 1.^{er} Décembre 1832, la Société a couronné le mémoire latin de Jean-George WENRICH, professeur à la faculté de théologie protestante de Vienne, sur les versions en langue syriaque, arabe, persanne et arménienne d'anciens auteurs grecs. (*Qui nam libri, in quam linguam, a quibusdam et quo tempore e græco translati sint?*) La classe historico-philologique a proposé pour 1835 la question suivante :

Quæritur quæ fuerint Arabum commercia et terrestria et maritima per Asiam, Africam et Europam orientalem; florente Abassidarum imperio, sæculo maxime æræ nostræ octavo, nono et decimo? Quel fut, sous la domination des Abassides, aux huitième, neuvième et dixième siècles de notre

ère, le commerce des Arabes, tant sur terre que sur mer, avec l'Asie, l'Afrique et l'Europe orientale? Les mémoires devront être adressés à la Société avant la fin de Septembre 1835.

Dans la séance du 15 Décembre, le professeur Gauss a lu une dissertation intitulée : *Intensitas vis magneticaë terrestris ad mensuram absolutam revocata.*



Bulletin bibliographique.

HISTOIRE.

Taschenbuch für die waterländische Geschichte : Annuaire de l'histoire de la patrie, publié par *Joseph baron de Hormayr* ; nouvelle série, quatrième année, 1833 (avec plusieurs portraits de personnages historiques). Munich, chez Franz.

Le baron de Hormayr, issu d'une famille noble du Tyrol, né à Inspruck 1781, remarquable par une mémoire prodigieuse, auteur d'une *Histoire du Tyrol* (1805), du *Plutarque autrichien*, l'un des chefs de l'insurrection du Tyrol, depuis 1815 historiographe de l'empire d'Autriche, en laquelle qualité il publia une *Histoire de Vienne*, aujourd'hui ministre de la Bavière à Hanovre, est un de ceux qui ont puisé avec le plus de succès dans les anciennes sources de l'histoire d'Allemagne. Après avoir publié pendant dix-neuf ans (de 1810 à 1829) les *Archives pour l'histoire, la statistique, la littérature et l'art*, il les continua sous cette nouvelle forme depuis son entrée au service de la Bavière en 1829. Le volume que nous annonçons n'offre pas moins de variété que ceux qui l'ont précédé. Il renferme :

- 1.° Un poème sur les Hohenstauffen, par Sendtner ;
- 2.° Une notice sur les anciens voyageurs bavarois ; suite ; Ulrich Schmiedel, fondateur de Buenos-Ayres ; Albert, comte de Lœwenstein, et Ladislas Mayr d'Eggenfelden ;
- 3.° Les comtes de Wittelsbach à Gratz ;
- 4.° Séjour de Henri III, roi de France, allant en Pologne et revenant de Pologne, chez l'électeur palatin Frédéric, et à Vienne ;
- 5.° Les châteaux : suite ;
- 6.° Les Pèlerins et les Déistes de Bohême ;
- 7.° Marx Welser à Christophe Gewold sur l'historien Aventin ;

- 8.° Geofroi-Henri, comte de Pappenheim (celui qui périt à Lützen), poème de Sendtner;
- 9.° La bataille des Hussites sur la Bihanie en 1426;
- 10.° Un relevé des droits prélevés annuellement sur les fonds de l'État par le clergé et les ordres réguliers de Prague et du royaume de Bohême en 1616;
- 11.° Naufrage du comte Ern. Pierre de Mansfeld en 1624.
- 12.° Détails de mœurs, anecdotes du moyen âge, etc.;
- 13.°—30.° Une multitude d'autres détails, de traditions locales, de légendes, de chansons nationales, etc.

Plusieurs de ces traditions sont d'un haut intérêt; nous en traduirons incessamment les plus remarquables. Elles se rapportent pour la plupart à la Bohême et à la Hongrie.

Die Mark Brandenburg im Jahre 1250, etc. : La marche de Brandebourg en l'an 1250, ou Description historique des pays de Brandebourg, et de leur situation politique et ecclésiastique, à cette époque, d'après les documens et les chroniques, ouvrage couronné, par le D.^r *Adolphe-Frédéric Riedel*; deux volumes de 508 et 644 pages in-8.° Berlin, chez Dümmler, 1831 et 1833.

Les Annonces savantes de Göttingue (Décembre 1832) font un grand éloge de cet ouvrage, couronné par l'université de Berlin. Elles accordent à l'auteur un talent distingué pour traiter des matières historiques. A la fin du second volume il annonce la publication prochaine d'une collection de documens relatifs à l'histoire de Brandebourg et des pays limitrophes.

Die ältern Dynastienstämme zwischen Leine, Weser und Diemel, etc. : Généalogie des maisons princières entre la Leine, le Weser et la Diemel, principalement dans le onzième et le douzième siècle, d'après les sources, par *Louis Schrader*, tome premier. Göttingue, chez Dietrich, 1832.

L'auteur de ce livre est un jeune savant épris de l'étude de l'histoire de l'Allemagne; ses travaux se rattachent à ceux de

Wersebe, Wedekind, Dilius, Wohlbrück, Ledebur, des frères Grimm et autres, qui s'appliquent à l'étude des détails de l'histoire ancienne de l'Allemagne. Ces détails seuls, que l'histoire ordinaire néglige, peuvent donner une idée juste de l'état de la nation aux différentes époques de son existence. Ce volume renferme l'histoire généalogique des comtes de Nordheim et de Katlenbourg, avec des considérations plus générales sur la constitution du onzième et du douzième siècle, auxquelles Jacob Grimm, juge bien compétent dans ces matières, donne toute son approbation. (Voir *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1832, n.º 194.)

ÉLOQUENCE SACRÉE.

Zwölf Predigten : Douze Sermons, par le D.^r Formstecher, prédicateur auprès de la communauté israélite à Offenbach-sur-le-Mein. Wurtzbourg, à la librairie d'Etlinger, 1833.

Il est vraiment consolant pour le cœur du philanthrope de voir cette tendance de l'*israélitisme* moderne à se régénérer et à s'adapter à l'esprit du temps, tendance dont l'Allemagne, depuis quelques années, offre le spectacle à l'œil de l'observateur. Ainsi se développe une réforme; commencée en Allemagne par les édits de Joseph II, qu'en France la convention nationale a mieux comprise, et qu'elle a déterminée par son immortelle déclaration des droits de l'homme; et pendant que quelques potentats, s'avisant aujourd'hui encore d'être partisans du *status quo*, refusent à leurs sujets israélites une patrie, ceux-ci se montrent partout dignes d'en avoir une. C'est même un phénomène curieux, que plus les gouvernemens manquent à leur égard de sentimens libéraux, plus les Israélites d'une grande partie de l'Allemagne font des efforts pour enlever à leur culte son enveloppe asiatique et anti-sociale, et se rendre dignes de jouir d'une émancipation qui tôt ou tard deviendra leur partage. Qu'ils refusent, ces gouvernemens, une liberté qui doit être égale pour tous; le génie du temps leur forcera la main. Honte à ces hommes à idées surannées, qui s'ingénient à légitimer un refus que rien ne saurait justifier; honneur aux hommes qui ne désespèrent pas d'une cause juste, qui ont confiance dans l'avenir.

Déjà une grande innovation s'est acclimatée dans les principales villes de l'Allemagne : c'est la *prédication israélite*. On connaît les sermons éloquens des Zunz, des Salomon, des Wolf. M. Formstecher, dans les douze sermons qu'il vient de publier, nous promet un digne soutien de l'israélitisme régénéré; que dis-je, ses discours sont plus qu'une promesse. Ils sont la réalisation d'une grande espérance : la raison est rentrée dans ses droits, écrits en caractères ineffaçables dans le mosaïsme, et c'est ici que nous sommes obligé de réfuter M. Formstecher sur un point que je regarde comme un *lapsus calami*; de le réfuter pour l'intérêt de la cause même dont il se montre un si éloquent interprète.

Dans une préface qui précède ces sermons, l'auteur, après avoir dit avec raison qu'il n'existe pas de modèle de l'homélie israélite, et qu'ici tout est à créer; après avoir démontré avec une lucidité peu commune la nécessité de la prédication israélite, et après avoir dit avec non moins de raison que l'esprit du temps n'est pas une conséquence du christianisme, mais que le christianisme actuel (qui n'est plus le christianisme primitif) est une conséquence de la progression du temps; qu'ainsi ce que l'israélitisme offre de régénéré n'est pas un emprunt fait au christianisme; mais que l'israélitisme aussi s'élance vers la lumière, il dit (préface, p. 20) : « que dans ces temps modernes l'athéisme et l'indifférence se trouvent plus dans le judaïsme que dans le christianisme, parce que le Juif a plus tôt perdu, dans la foule des débris du moyen âge, le noyau noble qui les animait, que l'esprit qui avait produit ces débris, n'avait pas la persévérance d'extraire ce noyau, et qu'ainsi le judaïsme s'est vu privé d'une religion objective. »

Hé quoi, une religion qui a produit un si grand nombre de martyrs de la croyance de leurs pères; lorsque les pages sanglantes de l'histoire témoignent de l'attachement des Juifs à leur croyance, attachement qui leur a fait braver plus que la mort, des souffrances longues et inouïes; une religion enfin dans laquelle ont vécu Maimonides et Mendelssohn, serait une religion qui pourrait dégénérer en athéisme? Non, il n'en est point ainsi; l'apparente indifférence de plusieurs Israélites est un produit de la fausse position d'hommes éclairés au milieu d'hommes qui

ne le sont pas. Dans la religion israélite tout s'adresse à la raison et rien à la passive croyance (voyez Jérusalem de Mendelssohn, deuxième partie, §. 53), et elle n'en est que plus éloignée de l'athéisme; car c'est la raison qui conduit à la croyance, et l'absence de la raison au fanatisme ou à l'irrégion. Nous savons qu'il existe des hommes qui voient le triomphe du christianisme dans un judaïsme stationnaire. Ils veulent que le Juif reste dans l'abjection, et que, portant un signe de réprobation, il témoigne de l'accomplissement de prophéties chrétiennement expliquées. Ces hommes appellent Maimonides athée, et font volontiers un pacte avec ce que la synagogue offre de plus fanatique pour accabler l'homme courageux qui, remontant le fleuve du temps, voit le type de l'israélitisme dans ce culte patriarcal, qui ne connaît ni autel, ni prière fixe, qui ne voit avec Maimonides dans les institutions de Moïse que des concessions faites à la faiblesse de l'humanité. Mais l'athéisme et l'israélitisme, quelle contradiction! Si M. Formstecher a voulu dire que l'essence de l'israélitisme est d'être rationnel et progressif, nous sommes de son avis; mais nous dirons avec Voltaire et Schiller que l'athéisme est un non-sens, et nous ajouterons que dans l'israélitisme c'est une impossibilité.

Nous devons cette digression à l'estime que nous portons au jeune théologien dont le début dans la carrière est un succès. Nous la lui devons, parce que si l'athéisme était dans le judaïsme, à quoi serviraient les louables efforts de M. Formstecher à implanter la prédication dans son pays natal? Quand la gangrène ronge le membre; il faut l'abandonner au fer de l'opérateur. Les efforts de M. Formstecher sont la meilleure réfutation de son erreur.

Nous arrivons aux sermons mêmes: si nous avons dit avec M. Formstecher que l'homélie israélite n'existe pas, nous avons pris ce mot dans son acception la plus restreinte; car la prédication existait au temps des prophètes. Que sont donc autre chose leurs fréquentes remontrances, terminées par des paroles consolantes, que des prédications? Mais ce ne sont pas des sermons à deux ou trois points méthodiquement développés, c'est là une innovation nécessaire, réclamée par le temps; de nouvelles mœurs ont exigé de nouveaux remèdes aux maux de l'âme. Les prophètes,

parlant en toute circonstance et à toute heure, pouvaient se livrer à une espèce d'abandon qu'on appelle *inspiration divine*, et qui l'est en effet, parce que tout bien vient de Dieu, et que ramener des frères égarés, est un bien !

Lorsqu'un joug de fer pesait sur les Israélites, quand le christianisme, de persécuté, devint persécuteur ; quand, enfant dénaturé, il battit sa nourrice, Israël fut livré à l'ignorance ; son intelligence s'obscurcit, et son esprit, livré à la subtilité, fit triompher ceux qui n'en avaient pas le droit. Après que les ténèbres de la barbarie se dissipèrent, Israël, exclu des écoles, resta encore la proie de maîtres infatués d'une science présomptueuse, d'une futile argumentation. Et toutefois, sous les puériles déclamations, sermons de cette époque, l'on vit briller des éclairs de génie. Enfin, dans cette lutte de la raison contre l'intolérance, contre les préjugés surannés et intéressés, l'Israélite a retrouvé un temple et une prédication. Et ce n'est que dans ce sens que l'on peut dire que la prédication israélite vient du christianisme ; c'est parce que le christianisme s'est éclairé ; c'est parce qu'on s'occupe moins du dogme et d'autant plus de la morale, et celle-ci est universelle ; de là le commencement de l'émancipation israélite : ce commencement est dans la parole, devenue plus correcte et plus éloquente, dans l'intérieur des temples israélites. M. Formstecher est un de ces jeunes hommes dont l'élocution facile et onctueuse contribue à concilier à la prédication israélite les opinions de ses adversaires divers. Ceux-ci verront que la religion israélite a trouvé un digne organe ; ceux-là, que les effets de la prédication sont plus efficaces qu'ils ne pensaient.

Le style de M. Formstecher est généralement simple, sans prétention, également éloigné de l'enflure et de la trivialité. Il puise avec intelligence dans le texte sacré, qui, en effet, est une mine inépuisable pour l'éloquence sacrée israélite.

Pour comprendre ce qu'il entend par *Paraschah*, dont il se sert souvent dans la suscription de ses sermons, il n'est peut-être pas inutile d'ajouter, pour quelques lecteurs, qu'il est d'usage de lire tous les samedis dans les synagogues une section du *Pentateuque*, qu'on commence vers le mois d'Octobre. Le *Pentateuque* est ainsi divisé en autant de parties qu'il y a de semaines

dans l'année. Chacune de ces sections est divisée en sept sous-divisions ou *Paraschah*.

Le premier sermon traite de *la maison de Dieu ou temple*; le deuxième de *la nécessité d'une consécration religieuse en faveur de la jeunesse israélite*. Cette cérémonie vraiment imposante, que l'israélitisme moderne peut, sans déroger, emprunter au christianisme, commence à se répandre en Allemagne. Elle est encore inconnue parmi les Israélites français, qui attendent également des prédicateurs passables. Dans plusieurs villes de l'Allemagne l'office du culte a reçu de notables et salutaires améliorations. En France, tout ici est encore à faire. A Paris, pendant quelques années, le génie musical de M. Levy avait appelé quelques réformes dans les cérémonies du temple israélite. La mort de cet homme à jamais regrettable a ramené le funeste *statu quo*.

Et ici se place une observation qui, au premier abord, paraît accuser la liberté d'être contraire à la régénération israélite. En effet, en Allemagne, où l'Israélite lutte avec un succès inégal pour obtenir ce qui ne pourra plus long-temps lui être refusé, l'égalité *politique et civile*, nous le voyons partout faire des efforts pour concilier la religion avec la raison. En France, où l'égalité est entrée dans les mœurs nationales, nous voyons des Israélites distingués dans toutes les carrières; mais le culte est encore entièrement asiatique, et rien ne se fait pour le rendre européen. Mais ce n'est pas la liberté qu'il faut accuser de cette indifférence affligeante. C'est l'absence d'un ou de quelques hommes dévoués, persévérans, se mettant au-dessus des clameurs du fanatisme et des moqueries de l'irreligion. Il viendra, ce temps; pourvu que ce ne soit pas trop tard.

Le sermon le plus onctueux de ce recueil que nous annonçons, est celui sur *le jour de l'an*. Cette fête pour les Israélites n'est pas seulement consacrée aux visites et à de vaines démonstrations; mais c'est un jour de recueillement, en grande partie consacré aux prières et au repentir. (Voyez *du Rabbinnisme* de Michel Beer, chez MM. Treuttel et Würtz.) L'orateur, dans un langage simple et convenable, s'élève aux considérations les plus élevées sur le néant de l'homme et la grandeur de Dieu; enfin, sur la confiance en une Providence, sans laquelle l'humaine faiblesse succomberait trop souvent dans la vie si traversée d'orages.

Nous en dirons autant du quatrième sermon, sur l'*expiation* (*Kippour*); de celui sur l'immortalité de l'ame, que les uns ne voient pas dans le Pentateuque, et que les autres y mettent au moyen de preuves et d'argumentations, mais dont la salutaire croyance n'est niée par personne.

Nous terminerons, pour mieux faire connaître la manière de notre auteur, par la traduction d'un passage du neuvième sermon, sur l'influence du mariage sur la vie humaine.

Au moment où la question du mariage des prêtres est débattue par des esprits graves, il n'est pas sans intérêt de nous arrêter un moment sur un tableau de l'état qu'il dépend souvent de l'homme (et de la femme) de rendre celui d'une félicité aussi parfaite que peut l'être tout ce qui est terrestre :

Le mariage peut adoucir la vie.

« Lorsque le jeune homme se trouve encore isolé, quand sa main est encore libre et que son cœur n'a pas choisi, l'image de la vie domestique peut pourtant exercer sur lui la plus puissante influence. Cette pensée d'être un jour chargé du soin de personnes qui lui seront chères, l'excite au travail et à l'activité. La pensée que comme époux il sera responsable du bonheur d'une épouse, l'empêchera de se livrer au vice et le garantira de honteuses séductions....

« Le faisceau des peines de la vie devient moins lourd, quand un cœur compatissant nous aide à le porter. Et quel lien intime et doux, que celui entre personnes que la bague nuptiale a réunies ! De sombres nuages obscurcissent-ils notre front, qui les disperse mieux que la main chérie d'une épouse ! »

Nous nous arrêtons ; car au plaisir que nous ressentons de citer, nous pourrions être entraînés de citer tout le sermon. Mais nous le disons avec assurance, tant que les orateurs israélites choisiront, comme le fait M. Formstecher, pour sujets de leurs prédications la recommandation de vertus domestiques, et qu'ils peindront, comme lui, le bonheur domestique en traits simples avec la même bonhomie de langage, dont pourtant ne sont pas exclues la correction et souvent l'élégance, leurs sermons seront suivis et la prédication israélite se maintiendra. S. CAHEN.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Études biographiques.

III.

TIECK.

Dresde, 1.^{er} Mars, 1833.

MON ami, je me souviens que, lorsque vous me disiez adieu à Strasbourg, l'une de vos dernières recommandations au moment où j'allais entrer en Allemagne, était que je ne manquasse pas de voir Tieck. Ce désir que vous m'aviez inspiré, et qui s'accrut démesurément lorsqu'il me fut possible de lire ses œuvres dans l'original, je viens de le réaliser. Je suis venu à Dresde, j'ai vu Tieck.

Ce n'est pas que beaucoup de gens sages et bien avisés, comme l'on en rencontre assez souvent dans le monde, n'aient blâmé ce voyage, à une époque où, disaient-ils, les environs de Dresde, encore secs, déflorés et défeuillés, ne ressemblent à rien de ce qu'ils sont en été. Excellentes

gens qui feraient peut-être une longue route, pour voir une cascade renommée, une forêt, un lieu pittoresque, et qui ne comprennent pas que l'on puisse entreprendre un tel pèlerinage pour voir face à face l'homme de génie, l'homme qui va sur la terre comme un élu du ciel, l'homme qui a la lyre mélancolique du poète et la lyre inspirée du prophète, l'homme qui reflète en soi le passé et devance le présent, pareil à ces esprits doués de seconde vue, auxquels croient les Écossais ; l'homme, enfin, qui doit être le point marquant de son époque, et le maître encore des temps à venir.

Tout cela, je le pense de Tieck, et certes, s'il est des admirations vraies et dénuées de toute arrière-pensée, c'est celle que l'on manifeste pour le poète étranger, avec lequel on ne fait que se rencontrer en passant, que l'on salue une fois, que l'on ne reverra peut-être plus, et dont l'on n'emploiera jamais l'influence à se frayer un chemin, à se faire élever de quelques degrés plus haut dans l'échelle littéraire.

Sans doute, les environs de Dresde, au printemps si frais et si beaux à voir, sont encore dépouillés de leur verte parure ; sans doute Dresde est triste à présent, avec ces quelques rayons de pâle soleil qui tombent dans ses rues, et ce vent froid qui les pénètre ; mais au coin de l'*Altenmark* il existe une bonne et vieille maison, à la façade grisâtre, au corridor sombre et étroit, qui devait me faire oublier tout ce que je pouvais demander aux bords de l'Elbe, aux sites pittoresques de la Suisse saxonne. C'est là qu'habite Tieck ; c'est là que j'ai trouvé, comme j'eusse dû l'imaginer, l'homme de génie affable et modeste, parlant des autres avec amour, et de soi avec tant de réserve, s'inquiétant peu de la hauteur à laquelle il est placé, mais appelant dans son chaste et modeste intérieur, et accueillant d'une main fraternelle tous ceux qui viennent à lui au nom de l'art et de la poésie.

C'est là que j'ai assisté à ces soirées de lecture si célèbres en Allemagne, et dont votre *Nouvelle Revue germanique* a déjà parlé. Les étrangers, et toutes les personnes de la haute société de Dresde, ambitionnent l'honneur d'y être admis ; de là, toujours un cercle varié et intéressant, qui se forme autour de Tieck, et j'y ai vu quelquefois la réunion si nombreuse que nous eussions pu dire, comme chez Malherbe, à ceux qui seraient encore venus : *attendez, car il n'y a plus de chaises*. C'est que c'est une chose vraiment admirable que de connaître cette forme d'art théâtral si nouvelle et poussée à un si haut degré de perfection, que d'assister à cette déclamation, franche, aisée, variable à l'infini, qui emprunte tous les tons, qui se prête à toutes les péripiéties dramatiques les plus terribles et aux situations de comédie les plus plaisantes. C'est admirable de voir comment, sans établir de pause, sans indiquer le nom des personnages, Tieck fait si bien comprendre, par ses inflexions de voix, par ses gestes, par l'expression de sa physionomie, l'âge, le caractère, l'angoisse ou la hardiesse, le calme ou l'emporlement de ceux qu'il représente, en sorte qu'en lui seul on trouve tous les acteurs de la pièce, et qu'il pourrait servir comme de diapason pour donner le ton à toutes les circonstances qui s'y trouvent, à toutes les intrigues qui s'y croisent, à toutes les diverses luttes et à tous les différens caractères qui y jouent un rôle. Et pour cela il faut dire qu'il possède un organe pur et mélodieux, une voix forte, pleine, douée d'une extrême mobilité, et presque infatigable ; car il lit quelquefois trois, quatre heures de suite, sans que ses auditeurs s'aperçoivent qu'il y ait dans son accent la moindre altération, et puis encore une physionomie impressionnable et fortement expressive, et un regard vif, étincelant, qui pourrait à lui seul rendre toute une situation.

Maintenant que nous en sommes venus à parler de Tieck,

voulez-vous me permettre, mon ami, de passer en revue quelques-uns de ses principaux ouvrages, et de chercher à vous rendre compte de ce qu'ils m'ont fait éprouver. Je n'ai sans doute pas besoin de vous dire, que je ne pousse nullement mes prétentions jusqu'à vouloir faire une analyse satisfaisante de ce que nous devons à ce grand écrivain. Il ne faudrait pas, pour en parler dignement, quelques feuilles, comme celles que je vous envoie, mais un livre entier, et surtout une étude de ses œuvres, plus longue encore et plus approfondie que celle que j'en ai faite. Quoi qu'il en soit, je vais tant bien que mal, et si cet article n'apprend rien à ceux qui connaissent Tieck, c'est peut-être assez qu'il donne à ceux qui ne savent pas encore tout ce qu'il a fait, le bulletin bibliographique de ses écrits.

Il y a eu déjà plusieurs éditions des œuvres de Tieck, les nouvelles d'un côté, les poésies et le théâtre de l'autre, ont été en différens endroits réimprimés et contrefaits. Puis, comme l'auteur commençait à être bien venu du public, et que son nom placé en tête d'un livre était une garantie de succès, il s'est trouvé des gens qui ont ambitionné une association avec lui, et qui, ayant écrit un conte, un roman, ont bien voulu, sans doute par pure générosité, les publier sous son nom. A cela, les éditeurs n'avaient rien à dire, car c'était pour eux tout profit; mais le public grondait, car il ne reconnaissait pas dans ce qui lui venait avec cette égide d'emprunt, la plume et la manière de faire de son auteur favori. Et Tieck, cédant enfin au vœu de ses lecteurs et aux représentations de ses amis, s'est décidé à publier lui-même une édition de ses œuvres : la première où se trouve rassemblé tout ce qu'il a composé, et où rien ne soit admis de ce dont on l'a si loyalement gratifié. Cette édition, publiée chez Reimer à Berlin et qui paraît par livraisons, se compose déjà de quinze volumes in-8.^o Cinq autres doivent bientôt paraître, et tout ce que Tieck a écrit

depuis 1819, ne s'y trouvera pas encore compris. Cela ferait encore plus de dix volumes de nouvelles éparses maintenant dans différens recueils, entre autres dans l'*Urania*, que M. Brockhaus de Leipzig édite chaque année.¹

L'un des premiers essais de Tieck est *Abdallah*, conte terrible, qu'il composa sous l'impression d'un effrayant paradoxe, et qui, pour les passions qu'il fait mouvoir, et le dénouement auquel il conduit, aurait de quoi désespérer tous ceux des écrivains de nos jours qui se font un si grand objet d'étude d'ébranler les nerfs de leurs lecteurs, et de montrer aux yeux des tableaux révoltans. Mais *Abdallah*, tout horrible qu'il soit, n'est certes pas rien qu'un tissu d'atrocités, cousues sans art l'une à l'autre, comme nous le voyons dans beaucoup de prétendus romans qui paraissent à présent. Les germes d'un talent véritable et élevé s'y développent avec quelque chose de sauvage, il est vrai, mais avec des signes caractéristiques irrécusables. Les *entretiens d'Omar et d'Abdallah*, tout en roulant sur un pivot effrayant, sur des idées paradoxales et quelquefois désespérantes, jettent cependant de temps à autre un éclair rapide et lumineux au fond de tout ce qui fait le problème de notre vie. Puis il y a dans ce conte des situations dramatiques au-dessus desquelles je ne sais rien à mettre; ainsi celle où Abdallah se trouve en présence de son père, qu'il vient de livrer à ses persécuteurs, et qui, ignorant encore la trahison et le parricide de son fils, lui parle avec tant de bonté et de tendresse; puis celle où le mariage, qui est le prix de cette trahison, se célèbre; où Abdallah, pâle, égaré et comme privé de sentiment, reste seul avec sa jeune épouse, qui d'abord cherche à le distraire par ses paroles d'amour, par ses caresses, et qui s'arrache

¹ Pour éviter toute confusion de date, et suppléer à ce qui manquerait évidemment, je joins à la fin de cet article le tableau chronologique des OEuvres de Tieck. Ce tableau, que je dois à la bienveillance de M. de Berlan à Dresde, est de la plus grande exactitude.

de ses bras avec un cri d'horreur, quand elle apprend à quelle condition elle est devenue son épouse.

Après *Abdallah*, dans l'ordre chronologique, vient *William Lovel*, deux volumes, que l'auteur commença fort jeune, lorsqu'il était encore, je crois, à l'université, et auquel il travailla pendant 1793, 1794, 1795. Tieck était alors, comme il le raconte lui-même dans l'avertissement, en proie à l'une de ces crises morales qui doivent saisir toutes les âmes fortes et imprégnées de génie, ballotté entre tous ces différens mystères de la nature humaine, entre le doute et la croyance, entre le mouvement sympathique qui l'entraînait vers les hommes, et le sentiment répulsif qu'il éprouvait quelquefois pour eux. Dans cette agitation de cœur, dans cette fièvre de pensée, dans cette route sombre et orageuse, traversée par quelques lueurs bienfaisantes, et le plus souvent voilée par des nuages, il conçut l'idée de *William Lovel*.

William Lovel ne pouvait pas être pour lui une de ces compositions futiles, capricieuses, comme le désir d'en produire en vient à tout jeune homme qui se sent quelques loisirs et un peu d'imagination, qui aime, qui est aimé, et qui croit n'avoir rien de mieux à faire que de tailler sa plume, pour apprendre à tout le monde comment s'appelait sa première maîtresse, et comment a fini sa première intrigue.

William Lovel était, si je ne me trompe, le résultat nécessaire de ce paroxysme par lequel avait passé le jeune écrivain, le fruit des ballottemens intérieurs, des pensées, des résolutions, des rêves contradictoires qui avaient en tout sens croisé son âme. C'était après tant de jours de luttes, où la victoire demeurait encore indécise, une vaste arène, où il livrait carrière à tout ce qui l'obsédait; un champ clos, où il mettait aux prises les divers systèmes de philosophie et de sagesse, d'incrédulité et de candeur, qu'il

avait tant de fois étudiées sous toutes leurs faces. Là vient Balder, avec sa nature triste et désenchantée, sa haine contre les hommes qui ne lui ont pas donné tout ce que son ame ardente et passionnée avait dû en attendre, et son dégoût de la vie, où il n'a encore trouvé que déceptions. Là, William Lovel, vif, bouillant, impressionnable; Lovel, qui se livre à tout ce qui flatte ses sens, à tout ce qui caresse son imagination, qui tombe d'un amour pur et virginal aux bras d'une femme déhontée, et d'une amitié vraie et bien sentie, dans des relations avec des êtres qui ne méritent que le mépris; Lovel, à qui l'on s'intéresse dès qu'on le voit apparaître, de qui l'on attend de grandes choses, et que l'on voit tristement se précipiter malheureux d'échelon en échelon, de degré en degré, victime de cette faculté trop vive de sentir qui d'abord nous intéresse à lui, et de cette impressionnabilité de caractère qui ressemble à une fatalité. A côté de lui est Amélie, dont l'image chaste et gracieuse plane sur toute sa vie, comme une pensée de vertu et de religion, une pensée venue du ciel, se fait jour jusqu'au dernier moment dans l'ame la plus lourde de crimes. Puis voici Rosa, méchant, froid, astucieux, le regard du serpent qui fascine, le venin qui se distille à travers les fleurs; Rosa, qui a rompu dès long-temps avec tout principe et toute idée de vertu, qui se joue du ciel et des hommes, et qui n'a plus qu'une pensée, celle de s'affermir encore plus dans son mépris de l'humanité et de faire de plus grands progrès dans la rouerie, où il prend encore des leçons d'un homme plus méchant que lui; Waterloo, qui n'apparaît là que sous une espèce de voile, et de temps à autre, comme un personnage mystérieux, comme l'esprit infernal qui fait jouer tous les ressorts de ce drame. En même temps le prosaïsme de l'homme qui n'a pas beaucoup été tourmenté par son imagination, et qui a plus vécu avec les livres qu'avec le monde, est représenté par Mortimer; le vice avec toutes ses dégradations,

par la Blainville et Laura, et la vertu simple, candide, honnête, par le bon et fidèle Willy.

Après cette explication, on aurait tort de se figurer ce roman comme un de ces livres allégoriques qui font leur chemin à force de raisonnemens et de discussions, et qui ne laissent à chacun des personnages que la faculté de soutenir gravement son rôle, à peu près, je pense, comme le faisaient au moyen âge, sur notre théâtre, les quatre vertus théologales et les sept péchés capitaux. Ce n'est rien moins que cela. C'est un livre d'action chaude et animée, qui ne laisse pas un moment se ralentir l'intérêt. Et si je comprends que Tieck ait écrit ce livre très-jeune par la sève et la force de vie qu'il y a déployées, je ne comprends pas que, jeune, il ait pu y mettre tant d'art et à la fois tant de vérité, percer au fond de tant de choses que l'expérience semble seule devoir apprendre, et disposer ses scènes, établir ses contrastes avec une habileté que l'on ne peut attendre ordinairement que d'une main exercée. C'est encore là un de ces secrets du génie, qui s'affranchit dès son entrée en carrière de toutes les entraves qui occupent si long-temps les autres hommes.

Que si vous passez sans transition de la lecture de William Lovel à celle de *Sternbald*, c'est comme si vous quittiez une montagne escarpée, où le torrent bondit de roc en roc, où le vent mugit à travers les sombres détours de la forêt, où les cris de l'aigle, les bruits de l'onde qui se précipite, et des arbres qui balancent leur tête, forment une harmonie sauvage, et cependant douée d'un indéfinissable attrait, pour descendre dans une verte prairie, où vous vous sentez porté aux idées calmes et recueillies, où le ruisseau n'a qu'un doux et vague soupir, où les fleurs s'épanouissent autour de vous, où le ciel vous apparaît avec son beau manteau d'azur, où tout enfin respire un air de joie et de sérénité, et donne à l'ame des rêves de bien et d'amour. Le plan et la texture

de l'ouvrage sont bien simples ; ce n'est rien que l'histoire d'un jeune peintre, élève d'Albert Durer, qui quitte à regret l'atelier de son maître chéri pour aller puiser de nouvelles leçons en Hollande et en Italie ; qui, en route, fait connaissance avec quelques jeunes gens, et qui arrive à Rome pour retrouver celle qu'il n'a fait qu'entrevoir une fois, et dont il n'a jamais oublié l'image. Mais tout cela est entremêlé des principes d'art si bien sentis et si habilement développés, et puis de détails si gracieux, de scènes d'intérieur si bien peintes ! Tout cela respire tant de poésie, tant de fraîche et pure imagination, tant de pensées douces, consolantes, pieuses, agréables à reprendre, que l'on ne peut plus, à ce qu'il me semble, se passer d'avoir ce livre quand on l'a lu, et qu'il y a des scènes, comme par exemple celle des adieux de Franz à Sébastien, celle où Franz retourne dans son village natal, et va d'abord voir au cimetière s'il n'y trouve pas le nom de ses parens, puis celles qui se passent chez Linar de Leyde, et d'autres encore qu'on ne se lassera pas de relire.

Il y a déjà plusieurs années que *Sternbald* a été traduit en français ; mais bon Dieu ! comment ? La plupart des idées défigurées ou tronquées, des passages entièrement omis, et les délicieuses poésies que ce livre renferme, oubliées, ou, ce qui est pis encore, rendues en détestable prose. Est-ce là ce qui peut donner à nos compatriotes une idée juste de *Sternbald* ? Je crois d'ailleurs que c'est un de ces livres contre lesquels lutterait en vain tout l'art d'un traducteur, et qu'il faut lire dans l'original pour en comprendre toutes les beautés. Mais *Sternbald* n'est malheureusement pas fini ; nous n'en avons que la première partie, qui nous montre Albert Durer et sa manière d'envisager l'art : la seconde devait en faire autant pour Raphaël, et il sera toujours à regretter que l'auteur n'ait pas écrit cette seconde partie.

La *Vie de poète*, deux volumes, est à l'art dramatique ce que *Sternbald* est à la peinture. Là aussi les idées d'in-

vention et de composition théâtrale sont développées avec un jugement sûr et un goût exquis, et Shakespeare est la figure dominante de cet ouvrage, comme dans *Sternbald* Albert Durer. Il n'est d'ailleurs peut-être pas inutile de remarquer, maintenant que nous avons tant de romans décorés du nom d'historique, que Tieck n'a composé cet ouvrage qu'après avoir fait sur les lieux mêmes des études profondes et difficiles sur les écrits, le caractère et la vie des personnages qu'il met en scène; c'est encore là le fruit des recherches auxquelles il s'est livré pour publier les deux volumes qui ont déjà paru, et les deux autres qui sont prêts à paraître, sur l'état du théâtre en Angleterre avant Shakespeare. Et il jouit de la réputation de connaître, peut-être mieux qu'aucun Anglais au monde, l'époque qui a précédé et celle où a vécu Shakespeare.

La *Vie de poète* a obtenu une vogue populaire en Allemagne, où tout ce qui se rattache au grand poète dramatique anglais est bien plus avidement recherché qu'en France.

Après ces romans d'une plus grande étendue, il faut prendre dans les œuvres de Tieck les nouvelles proprement dites, et d'abord le *Phantasmus*, mélange de contes et d'entretiens sur l'art, espèce de lice poétique, où tous les combattans apportent leur opinion, dévoilent les différens points de vue sous lesquels ils envisagent le drame et la poésie, et donnent ensuite, par forme de preuve, un ouvrage de leur composition. Le *Phantasmus* ne ressemble en rien à tous ces recueils de contes que nous connaissons; on ne peut le comparer ni aux récits capricieux et imaginaires des *Mille et une Nuits*, ni aux nouvelles jolies et quelque peu grivoises de Boccace, encore moins au livre de la *Reine de Navarre*, et pas davantage à la *Lalla Rook* de Th. Moore. Ailleurs le conte est pièce essentielle et marquante de l'ouvrage, et tout ce qui s'y joint ne semble amené que pour mieux lui préparer le chemin. Ici, au contraire, le poète semble avoir été plutôt

préoccupé d'exprimer un principe d'art, une règle de critique, et le conte n'est là que comme un appendice pour formuler son idée d'une autre manière. C'est donc pour l'artiste une lecture à la fois instructive et amusante, et quelles délicieuses nouvelles que celles du *Blond Eckbert*, du *Fidèle Eckart* et de la *Magie de l'amour*!

Une quantité d'autres nouvelles se trouvent imprimées à part, disséminées dans des *Taschenbücher*, et quelques-unes ont déjà été réunies dans l'édition que l'auteur publie lui-même. Ce serait une tâche trop longue et qui sortirait des bornes de cette brève esquisse, que de vouloir les prendre l'une après l'autre, et les classer chacune selon leur genre particulier. Je remarquerai seulement que toutes les nouvelles de Tieck, et surtout celles qu'il a écrites dans les dernières années, portent un sceau distinctif, un caractère marqué, auquel il est presque impossible de se méprendre quand on en a lu et étudié quelques-unes. Ce sont bien des compositions qui se modulent, qui se varient à l'infini, et certes, on ne pourrait les taxer ni de monotonie, ni d'uniformité; car elles parcourent successivement tous les tons, et prennent tous les costumes: mais les branches de l'arbre ont beau s'étendre vers différentes directions et prendre différentes formes, la souche demeure toujours la même, et Tieck répand sur tout ce genre de productions une couleur que nul autre ne peut contrefaire, une vérité et une finesse de peinture admirables, une sorte de bonhomie malicieuse, du *Witz* qui vient sans aucun air de prétention, et des teintes d'*Humor* jointes à une rare apparence de candeur et de bonne foi.

Avant Tieck, j'ose soutenir que l'on ignorait totalement en Allemagne ce genre de nouvelles empruntées aux scènes de la vie privée, douées d'un caractère vrai, et empreintes d'une sorte de nationalité allemande. Thummel faisait des contes en prose poétique sur le modèle de Télémaque; Wieland, avec son esprit et son style animé et gracieux, n'écri-

vait que des choses qui se rapportaient à la Grèce, à la France, à tout plutôt qu'à l'Allemagne. Lafontaine délayait dans un flasque sentimentalisme ce que l'on appelait les *peintures de famille*, et devenait le Ducray-Duménil d'au-delà du Rhin. Musæus, peut-être, s'est plus rapproché de l'idée que nous nous faisons de la nouvelle populaire; mais encore ses récits, empruntés aux vieilles traditions, ne peuvent pas rentrer dans le cercle d'actualité que la nouvelle a ordinairement en vue, et ses prétentions à la saillie et aux pointes déplacées, gâtent souvent ce que ses tableaux peuvent avoir de vrai et d'intéressant. Je ne compte du reste pas cette quantité de nouvelles fades, fausses, pastorales, bergeries, qui se répandirent en Allemagne jusque vers la fin du dix-huitième siècle. Nous avons eu aussi nos Scudéry et nos Fontenelle; l'Allemagne ses Lohenstein et ses Gessner. Que le bon Dieu les garde en paix!

Mais Tieck est venu, qui, nourri de l'étude des anciens conteurs italiens, de l'étude des nouvelles populaires allemandes et espagnoles, a doté enfin son pays de ce genre de littérature qui lui manquait encore; de ce genre que l'on essaie avec tant de présomption, que l'on croit si facile, et qui, pour être traité dans sa perfection, exige cependant tant de travail, de talent et d'observation.

En Allemagne, à présent, c'est comme en France, tout jeune homme qui sort du gymnase, pour peu qu'il ait fait deux bonnes dissertations en rhétorique, se regarde comme appelé de droit à écrire des nouvelles. Ainsi les magasins de librairie regorgent de pareils ouvrages empruntés à l'antiquité, au moyen âge, au temps actuel, aux récits de guerre ou d'amour, de patriotisme ou de brigandage, et mêlés de romances ou d'élégies, comme on voudra. Il y a, je crois, de par le monde maintenant des milliers d'hommes qui ne voudraient pas se coucher sans avoir écrit quotidiennement leur nouvelle, pas plus qu'un bon Chrétien ne se coucherait sans

avoir fait sa prière. Ceux qui peuvent jeter ainsi sur le papier la folie dramatique qui leur passe par la tête, trouvent sans doute la chose bien facile; mais les hommes qui ont étudié à fond cette branche d'art, les hommes qui ont calculé toutes les nuances de dessin, compris toute la finesse de détails, et toute la correction qu'exigent ces petits tableaux de genre en miniature que nous appelons *nouvelles*, les hommes comme Tieck et Nodier en ont connu les difficultés et pourraient nous en dire quelque chose.

Avant que de m'écarter des principaux ouvrages en prose de Tieck, je ne dois pas oublier de faire remarquer que sa prose se distingue par une grande clarté, un style pur, franc, correct, ce qui n'est pas un petit mérite en Allemagne, où les écrivains ont tant de facilité d'alonger leurs phrases, de créer de nouveaux mots et d'enchevêtrer tellement leurs constructions que, pour les hommes du pays même, elles deviennent difficiles. Gœthe et Tieck sont placés au même niveau pour le maniement de la prose allemande, et personne ne peut se mettre à cet égard ni avant eux, ni à côté d'eux.

Tieck a publié trois volumes de poésies lyriques, élégies, ballades, odes, romances, sonnets. Les poésies portent une physionomie distincte et bien caractéristique que je ne retrouve dans aucun autre poète. C'est une manière vive, profonde, saillante, d'envisager la nature et de représenter ses tableaux. C'est plus que cela, c'est un art indéfinissable de vivifier cette nature, de donner à tout ce qu'il embrasse l'animation, la pensée, le sentiment, en sorte que le poète se place au milieu des prairies, des bois, des coteaux, et que les prairies, les bois, les coteaux, les fleurs qui s'y épanouissent, les abeilles qui s'y reposent, les oiseaux qui les traversent, ont pour lui une voix mystérieuse, une voix qu'il comprend et à laquelle il répond en frère, en ami, en poète. Ce n'est pas de l'idylle; car l'idylle admet quelque chose de fade et de faux, qui ne

se retrouve pas ici ; ce n'est pas non plus de polythéisme, car ce mot de polythéisme exclurait pour nous tout ce qu'il y a de secrète et vague rêverie dans ces compositions. Que sais-je ? C'est une croyance et une création de poète ; c'est son ame qui se jette dans la nature extérieure, qui échauffe tout ce qui l'environne, et qui, par la puissance de la pensée, trouve dans tout ce qui n'apparaît aux regards que comme dépourvu de vie, une vie et un accord : c'est une lyre, enfin, que l'on expose au vent et qui frémit tour à tour, au souffle de l'air qui la caresse, au murmure du ruisseau, au chant du rossignol.

Les ballades et romances sont toutes trempées de moyen âge, et l'on peut voir ici comme le poète a bien étudié et compris cette époque. Les croyances naïves, la simplicité, parfois la superstition, l'amour vrai, tendre, respectueux, et la vie chevaleresque du moyen âge, se retrouvent ici bien et fidèlement rapportés.

Dans la première série de ces poésies, c'est-à-dire dans celles qui ont en vue la représentation de la nature, je crois que l'on admirera surtout les différens morceaux détachés du Zerbino, les chansons de voyage, de nuit, *Sehnsucht*, etc.

Dans les ballades je placerais celle du *Fidèle Eckart* à côté de tout ce que les *romanceros* espagnols nous ont légué de meilleur.

Dans les sonnets on distinguera sans doute ceux adressés à Schlegel et à Novalis.

Vient enfin le théâtre, qui tient une belle place dans la carrière littéraire de Tieck.

Ce théâtre se compose en grande partie de sujets empruntés aux nouvelles anciennes et populaires (*Volks-mährchen*).

Tieck est l'un des premiers qui ait compris ce que pourraient avoir d'heureuse influence sur la littérature moderne, l'étude et les œuvres du moyen âge ; non pas du moyen âge

tronqué, falsifié, rajeuni, habillé à la nouvelle mode; mais du moyen âge reproduit dans sa bonne physionomie, dans son attitude, ses allures et ses formes particulières; du moyen âge admiré dans ses beautés, compris dans ses mystères et respecté jusque dans ses erreurs; du moyen âge, enfin, passant, comme une vieille peinture d'une toile usée, à une toile forte et neuve, qui la reçoit et lui rend une nouvelle vie, sans lui rien ôter de son caractère primitif.

Voilà ce que Tieck avait en vue; voilà ce qu'il cherchait à réaliser, persuadé que c'était aussi là un moyen de montrer l'art sous une face attrayante et majestueuse, et de doter son pays d'ouvrages de littérature marquans et frappés d'un sceau de nationalité. Son séjour à Rome, en 1805—1806, et celui qu'il fit à Paris, en 1817, avaient pour principal objet de recourir à ces sources oubliées ou inconnues, à ces chants des anciens troubadours et *Minnesinger*, à ces manuscrits précieux, dont il trouva surtout une riche collection dans la bibliothèque du Vatican.

Nourri de ces profondes études, plein d'enthousiasme pour le moyen âge, et doué d'un tact admirable pour le saisir et le comprendre, il se mit à écrire cette série de pièces dramatiques: la première de ce genre que l'on ait encore vue en Allemagne, et la seule, probablement, que l'on y verra jamais; car je ne sais trop, qui oserait après lui s'aventurer sur la même route.

On pourrait faire de ces pièces deux séries, d'un côté, les pièces d'esprit, et de bonne humeur, ainsi le *Chat botté*, le *Petit Poucet*, la *Barbe bleue*, le *Chaperon rouge*, le *Monde renversé*, etc.

De l'autre, les pièces plus graves, plus majestueuses, tissées avec de plus longs développemens, ainsi: *Fortunatus*, l'*Empereur Octavien*, *Géneviève*.

Les premières ont, comme on peut le voir par le titre, pour sujet ces nouvelles populaires en Allemagne comme

en France, ces contes que l'inappréciable Perrault a pris soin aussi de nous faire, que nous lisons enfans, et qu'ensuite nous oublions bien moins que tout ce que nous apprenons au collège et dans le monde. Dans les pièces de Tieck, c'est la même naïveté, la même confiante bonhomie, une apparence inouïe d'ingénuité, de candeur, en sorte que l'art disparaît, bien que l'art s'y trouve en abondance, et que l'on dirait seulement d'un de ces bons conteurs, qui ne s'inquiète pas de l'effet qu'il produira, mais qui cherche dans sa mémoire, et vous redit naïvement le conte qu'il a appris, le conte auquel il croit.

Le *Chat botté* et le *Petit Poucet* sont assurément deux pièces délicieuses; le *Monde renversé* pétille d'esprit, même pour un étranger qui ne peut cependant pas comprendre toutes les allusions renfermées dans cette pièce, et qui ont rapport aux écrivains et à quelques événemens littéraires de l'Allemagne. Mais de toute cette série, celle que je préférerais encore, c'est le *Chaperon rouge*, je l'ai lue et relue, j'ai eu aussi le bonheur de l'entendre lire par l'auteur lui-même, et je ne puis exprimer tout le plaisir que me causa cette pièce. Je ne connais rien au monde de si joli, de si bon, de si espiègle et de si vrai que le caractère de cette pauvre petite fille qui, parce qu'elle porte un chaperon rouge, ne voit plus rien de si beau que la couleur rouge, et qui s'en va disputer avec sa grand'mère, lutiner le chasseur et causer avec les petits oiseaux; et rien de si naturel, de si bien senti, et surtout de si allemand que la physionomie de la bonne grand'mère et la conversation sermonneuse et un peu morose qu'elle tient à sa petite-fille. Le monologue du loup et son entrevue avec le chien est aussi un morceau d'*Humor* achevé.

Dans la seconde série, *Fortunatus* est un long et magnifique roman, composé d'après cette ancienne nouvelle qui semble avoir fait le tour de l'Europe, et dont on attribue

à présent assez généralement l'invention à un auteur anglais, bien que l'on s'amuse, je crois souvent, à nous prendre de ces sortes de choses qui nous appartiennent, et notamment l'histoire des quatre fils Aymon, dont quelques auteurs allemands s'avisent aujourd'hui de nous disputer l'invention.

La pièce de Fortunatus, telle que l'a composée Tieck, est bien plus étendue que la nouvelle populaire que nous connaissons. Mais certes, personne n'aura l'idée, je pense, de regretter la longueur qu'il lui a donnée, et les scènes vivantes, chaudes, pleines de naturel, dans lesquelles il est entré.

Mais de tout le théâtre de Tieck, ce qui doit tenir le premier rang, ce qui peut donner la plus haute idée de son génie : ce sont ses deux pièces composées d'après des nouvelles d'origine française : *l'Empereur Octavien* et *Géneviève*. C'est là que l'imagination du poète se déroule au large, que sa poésie découle à flots, sous toutes les formes, avec toutes les images et dans tous les tons qu'il a été possible de lui donner en strophes lyriques, en terzines, en sonnets, en mètres antiques, en alexandrins, et quelquefois en prose pure et mélodieuse.

C'est là que le poète, tout en se servant d'une idée primitive d'emprunt, est devenu créateur, que le moyen âge a grandi, grandi sous sa plume, et que les fantaisies capricieuses du Boyardo, les espaces féeriques dévoilées par l'Arioste, et le faste chevaleresque du Tasse, ont été, à mon avis, effacés par ces deux grands, ces deux admirables poèmes : *l'Empereur Octavien* et *Géneviève*.

Et des deux, lequel préférer, la pensée flotte entre l'un et l'autre sans pouvoir se décider. Octavien est sans doute plus riche, plus large, posé sur une plus grande échelle ; Géneviève a plus de sève et de fraîcheur. Mais c'est dans l'un comme dans l'autre, cette sublime bonne foi des temps auxquels ils se rapportent ; c'est cette naïveté des artistes du

moyen âge ; c'est ce sentiment religieux profond , aveugle , sans raisonnement ; ce sont ces guerres et ces luttes chevaleresques , ces expéditions aventureuses et ces saints pèlerinages ; c'est tout ce que nous sommes habitués à retrouver dans le moyen âge , jusqu'à cette habitude d'anachronismes , jusqu'à cette excellente naïveté qui les porte à confondre ensemble tout ce qui les préoccupe , le pape et l'empereur , les chrétiens de Jérusalem et le sultan de Babylone ; qui fait voyager dans leurs écrits d'une manière incroyable tous les personnages qu'ils ont en vue ; qui amène , par exemple , un beau jour le sultan aux portes de Paris , et qui fait que l'empereur Octavien , sa femme Félicitas et ses deux fils , avec Marcebille , et le père nourricier de Florestan , se retrouvent tous , je ne sais comment , à la Cour du roi de France.

C'est ensuite dans Octavien cette triste et majestueuse figure de Félicitas qui domine et traverse toute la pièce.

C'est dans Gèneviève la touchante infortune de cette femme accusée injustement , et n'échappant à la mort que pour tomber dans une situation peut-être pire que la mort.

C'est enfin dans toutes les deux un charme indéfinissable qui vous conduit de page en page , de scène en scène , et qui ne vous laisse qu'une crainte , quand vous avez commencé cette lecture , celle d'arriver trop tôt à la fin.

Je regarde ces deux pièces comme deux sublimes monumens du moyen âge , transportés dans le monde moderne , et je voudrais pour tout l'intérêt que je prends à la littérature de mon pays , lui donner une traduction satisfaisante de ces pièces ; mais c'est une chose que je ne dois et ne puis jamais espérer.

L'Allemagne est redevable encore à Tieck de la première traduction vraiment complète qu'elle ait eue du *Don Quichotte* ; d'une traduction de l'ancien théâtre anglais , deux volumes ; du théâtre qui a précédé Shakespeare , quatre volumes ;

d'une partie de la traduction de Shakespeare, entreprise avec tant de succès par Schlegel et achevée par son ami ; enfin, d'une édition des œuvres du poète Novalis, enlevé trop tôt à l'art, auquel il donnait de si grandes espérances, et d'un travail très-estimé sur les *Nibelungen* :

Notez encore, que dans ses ouvrages en prose je n'ai parlé ni de son petit chef-d'œuvre de *Maguelonne*, ni de l'*Empereur grec*, de la *Guerre des Cévennes*, de la *Preuve de noblesse* et autres nouvelles, qui toutes mériteraient une analyse particulière ; que dans son théâtre je n'ai pas même mentionné l'*Adieu*, *Charles de Berneck*, les *Quatre fils Aymon*, etc. ; enfin, que je n'ai parlé de ses poésies lyriques qu'en courant, et non point avec l'attention sérieuse qu'elle méritait ; mais j'espère que vous comprendrez bien que je n'ai voulu faire de ceci qu'une ébauche à reprendre plus tard en détail, et que Tieck, s'il voit cet article, me pardonnera de reconnaître si mal l'aimable hospitalité qu'il m'a accordée.

Et maintenant que vous dirai-je en finissant cette lettre, sinon ce que vous sentez tout aussi bien que moi ; à savoir qu'il y avait, l'année dernière, deux rois de la littérature en Allemagne, Goethe et Tieck, et que, Goethe mort, Tieck doit à présent occuper les deux trônes et régner sans rivaux.

L'Allemagne doit à présent déjà reconnaître tout ce qu'il a produit de bon et de grand pour elle, et c'est un de ces génies, une de ces réputations qui n'empruntent rien de leur éclat au temps, à la circonstance, et qui doivent aller toujours croissans, à mesure que mainte rivalité, mainte jalouse et mesquine prévention, qui cherchent encore à l'obscurcir, se dissiperont pour faire place au jugement calme et impartial de la postérité.

Quant à la France, j'ai malheureusement bien peur qu'elle ne connaisse jamais qu'à demi ce que Tieck a de plus beau ; car il faudra se servir de traduction, et je voudrais bien

savoir jusqu'à quel point des traductions, faites même avec tout le talent imaginable, pourraient rendre l'image exacte de l'*Empereur Octavien* et de *Généviève*.

Et maintenant, comme j'écris à l'ami plutôt qu'à l'un des rédacteurs de la *Nouvelle Revue germanique*, comme ce n'est pas la première fois que l'ami a eu la patience d'écouter mes vers, je termine par ce sonnet adressé à Tieck.

Demain ! C'est décidé. Demain je pars , adieu.
Adieu tout ce bonheur que j'aimais à comprendre,
D'être connu de vous, de vivre au même lieu,
De pouvoir vous trouver , vous parler, vous entendre.

Adieu. Vivez long-temps pour vos travaux, pour l'art,
Pour ceux qui chériront toujours votre mémoire,
Et pour votre pays, qui saura, mais trop tard,
Combien vous avez fait pour augmenter sa gloire.

Adieu. Dois-je espérer de vous revoir encor
Dans ce monde, qui sait ? ô Tieck, jamais peut-être ;
Mais vous irez là-haut avec des ailes d'or,

Là-haut, où le génie à sa place doit être,
Et si loin, loin de vous j'élève mon essor,
Envoyez-moi du ciel un rayon , ô mon maître.

X. MARMIER.

Aperçu des ouvrages publiés par LOUIS TIECK, par ordre chronologique, jusqu'à Pâques 1833.

La *Collection des écrits*, Berlin, chez Reimer, 1828, 1829, quinze volumes (il y manque encore cinq), contient :

- 1790 *Almansur* : Almansur, idylle.
- 1790 — 1791 *Alla Moddin* : Alla Moddin, drame.
- 1792 *Abdallah* : Abdallah, narration. — *Das grüne Band* : Le Ruban vert, narration. — *Der Abschied* : L'Adieu, tragédie.
- 1793 — *Herr von Fuchs* : Monsieur de Fuchs, comédie, d'après Ben Jonson.
- 1793 — 1796 *William Lovell* : William Lovell, roman en 2 vol.

- 1795 *Die Brüder* : Les Frères, narration. — *Carl von Berneck* : Charles de Berneck, tragédie. — *Das Schicksal, die männliche Mutter, die Rechtsgelehrten* : Le Destin, la Mère mâle, les Jurisconsultes, trois narrations d'après le français. — *Die Versöhnung* : La Réconciliation, narration. — *Peter Lebrecht* : Pierre Lebrecht, histoire.
- 1796 *Aus Sigmunds Leben* : De la Vie de Sigismond, narration. — *Ulrich der Empfindsame, Fermer der Geniale* : Ulric le le Sensible, Fermer l'Ingénieux, narration. — *Blaubart* : Barbe bleue, conte dramatique. — *Heymonds Kinder* : Les Enfants d'Aymon, narration. — *Der Fremde* : L'Étranger, narration. — *Die gelehrte Gesellschaft* : La Société savante, narration. — *Der Psycholog* : Le Psychologue, narration. — *Ein Prolog* : Un Prologue. — *Die Theegesellschaft* : La Société de thé, comédie. — *Der blonde Eckbert* : Eckbert le blond, narration. — *Magelone* : Maguelonne, narration. — *Die Chronik der Schildbürger* : La Chronique de Schilde.
- 1796 — 1798 *Prinz Zerbino* : Prince Zerbino, comédie.
- 1797 *Die Freunde* : Les Amis, narration. — *Der Roman in Briefen* : Le Roman en lettres, narration. — *Die sieben Weiber des Blaubart* : Les sept femmes de Barbe bleue, narration. — *Der gestiefelte Kater* : Le Chat botté, conte.
- 1798 *Die verkehrte Welt* : Le Monde renversé, comédie. — *Biographie des Abraham Tonelli* : Biographie d'Abraham Tonelli. — *Das Tagebuch* : Le Journal, narration. — *Das Ungeheuer und der verzauberte Wald* : Le Monstre et la Forêt enchantée, opéra.
- 1799 *Genovefa* : Gêneviève, tragédie.
- 1800 *Epicurus* : Épicurus, traduit d'après Ben Jonson. — *Melusina* : Mélusine, narration. — *Der Autor* : L'Auteur, farce de carnaval. — *Das jüngste Gericht* : Le Jugement dernier, vision. — *Das rothe Kämpchen* : Le Chaperon rouge, tragédie.
- 1801 — 1802 *Octavian* : Octavien, comédie.
- 1802 *Runenberg* : Runenberg, narration.
- 1803 *Prolog zur Magelone* : Prologue à Maguelonne.
- 1806 *König Rother* : Le roi Rother, fragment.
- 1808 Le premier acte de l'opéra la Nymph du Danube.
- 1811 *Einleitung zum Phantasus* : Introduction à Phantasus, nouvelle. — *Liebeszauber* : Le Charme de l'amour, narration. — *Die Elfen* : Les Sylphes, narration. — *Der Pokal* : Le Pocal, narration. — *Das Däumchen* : Le petit Poucet, conte.
- 1815 — 1816 *Fortunat* : Fortuné, conte dramatique.

Tieck publia aussi :

- 1796 Une traduction de la Tempête de Shakespeare, avec un traité sur le merveilleux ; 1792 le traité, 1795 la traduction.
- 1797 *Herzenergiessungen eines kunstliebenden Klosterbruders* : Épanchemens de cœur d'un frère laïque amateur des arts, 1796.
- 1798 *Franz Sternbalds Wanderungen* : Migrations de François Sternbald, roman, 1798.
- 1799 *Phantasien über die Kunst* : Fantaisies sur l'art, 1799.
(Aux trois derniers ouvrages Wackenroder a quelque part.)
- 1799 — 1801 *Don Quixote, von Cervantes* : Don Quichotte, de Cervantes ; traduction, 1798, 1799.
(Il y en a eu deux éditions depuis.)
- 1800 *Poetisches Journal, mit Briefen über Shakespeare* : Journal poétique, avec des lettres sur Shakespeare, 1799.
- 1803 *Eine freie Bearbeitung von Minneliedern aus dem schwäbischen Zeitalter, mit einer Vorrede* : Reprise libre de chansons érotiques du siècle de Souabe, avec un avant-propos, 1803.
- 1805 *Novalis Schriften* : Écrits de Novalis, avec un avant-propos, 1802.
- 1814 — 1816 *Altenglisches Theater* : Ancien théâtre anglais, avec un avant-propos, 1807.
- 1815 *Ulrich von Lichtensteins Frauendienst* : Service galant d'Ulrich de Lichtenstein, 1811. — *Deutsches Theater* : Théâtre allemand, avec un avant-propos, 1812.
- 1821 Trois volumes de poésies. Dresde, chez Hilscher, 1823—1824.
- 1823 et suiv. *Shakespeare's Vorschule* : L'École préparatoire de Shakespeare, avec un avant-propos, 1823 — 1826.
- 1826 *Solgers Nachlass und Briefwechsel* : Succession et Correspondance de Solger, 1824.
(Il s'y trouve beaucoup de lettres de Tieck.)
- 1826 *Dramaturgische Blätter* : Feuilles dramaturgiques, 1819—1822. — *Idem*, en guise de supplément au journal dit *Morgenzeitung*, de Dresde, 1826. — *Die Insel Felsenburg* : L'île de Felsenbourg, 1825. — *Braga* : Braga ; avant-propos à cet ouvrage, 1825. — *Die Geschichte des Escudero Marco Obregon* : Histoire d'Escudero Marco Obregon, 1824. — *Heinrich von Kleists Schriften* : Écrits de Henri de Kleist, 1823. — *Lenz Schriften* : Écrits de Lenz, 1824.

- 1825 — 1833 *Shakespeare's dramatische Werke, etc.* : Œuvres dramatiques de Shakespeare, traduites par Schlegel, complétées et commentées par Tieck, 1825 — 1830.
- 1831 *Schröders dramatische Werke* : Œuvres dramatiques de Schröder; avec une introduction.

NOUVELLES.

- 1826 *Der Aufruhr in den Cevennen*; La Révolte dans les Cévennes; première partie, 1825.
- 1823 *Der Geheimnisseolle* : Le Mystérieux (se trouve aussi dans le quatorzième volume des Écrits), 1821.

Puis sept volumes de nouvelles, contenant :

- 1823 — 1828. 1.^{er} *Die Gemälde* : Les Tableaux; 2.^e *Die Verlobung* : Les Fiançailles (1823); 3.^e *Die Reisenden* : Les Voyageurs (1824); 4.^e *Musikalische Leiden* : Souffrances musicales (1824); 5.^e *Der Alte vom Berge* : Le Vieux de la montagne; *Die Gesellschaft auf dem Lande* : La Société à la campagne (1828); 6.^e *Das Fest zu Kenilworth* : La Fête de Kenilworth; *Dichterleben* : Vie de poète, première partie (1828); 7.^e *Glück gibt Verstand* : La fortune donne de l'esprit; *Der fünfzehnte November 1828* : Le quinze Novembre 1828.

Paraissent encore les Nouvelles suivantes :

Der Gelehrte : Le Savant, dans l'almanach intitulé *Orphea*; *Das Zauberschloss* : Le Château enchanté, dans l'almanach intitulé *Urania*; *Der griechische Kaiser* : L'Empereur grec, *ibidem*; *Der Mondsüchtige* : Le Lunatique (1831), *ibidem*; *Die Ahnenprobe* : La Preuve des aïeux (1832), *ibidem*; L'Almanach de Tieck, intitulé *Novellenkranz* ou Guirlande de Nouvelles, contient : 1830, *Dichterleben* : Vie de poète, deuxième partie; *Die Wundersüchtigen* : Les Merveilleux; 1831, *Der Jahrmarkt* : La Foire; *Der Hexensabbath* : Le Sabat des sorcières.





CONSTITUTION FONDAMENTALE DE ROME,

PAR CHARLES HÜLLMANN.¹

(*Premier article.*)

Célèbre, à juste titre, par son grand ouvrage sur les villes du moyen âge, l'auteur nous donne ici un livre non moins remarquable. Il s'élève vers de plus hautes régions, remonte le cours des siècles jusqu'à Rome ancienne, lui demande compte de son origine, et se pose avec assurance sur le sol au-dessus duquel planait audacieusement le génie de Niebuhr. Ce n'est point une nouvelle histoire de Rome; les faits et les annales de la cité occupent rarement l'écrivain; son unique but c'est la constitution de l'État, c'est de reconnaître et de bien établir la source et le but de chaque institution politique; c'est surtout d'assigner à l'élément de famille, à celui de fortune, de démocratie ou d'aristocratie la part qui leur revient dans les magistratures ou dans le sacerdoce. Souvent, très-souvent même, le savant auteur s'arme contre les doctrines de Niebuhr de toute la puissance d'une érudition positive et d'un esprit exact; mais toujours il respecte son adversaire, et jamais il n'oublie qu'il écrit dans la ville même où cet illustre mort rédigeait son impérissable conception, et, en quelque sorte, sur la tombe où dort sa cendre à peine refroidie.

Les premières divisions de la société romaine établissent dès l'abord une divergence tranchée entre les opinions de Niebuhr et celles de M. Hüllmann. Celui-ci se rapproche beaucoup de la pensée que M. de Schlegel a consignée dans les *Annales de Heidelberg* (Septembre 1816): tout,

¹ *Römische Grundverfassung*, von Karl Dietrich Hüllmann. Bonn, in-8°

dit-il, révèle une origine grecque; on reconnaît l'élément éolien en affinité avec l'élément achéen, et ce qui est le plus propre à faire comprendre l'ancien État de Rome, c'est de le comparer à celui de Sparte. Selon M. Hüllmann, les *gentes*, dans lesquelles Niebuhr voit des espèces de familles politiques avec communauté de sacrifices, abstraction faite de tout lien du sang, étaient des divisions territoriales, qui elles-mêmes n'étaient que des subdivisions de la curie. Ce nom de curie n'est autre que ce que les Grecs appelaient un canton. Une analogie semblable lui fait trouver de la ressemblance entre le nom spartiate d'un district et le mot allemand *Aue*¹, qui a le même sens. Cela est passablement conjectural; mais peut-on raisonnablement donner son assentiment à l'explication que l'auteur fait du mot *Latium*? je pense bien qu'il ne vient pas du verbe *latere*, ni de ce que Saturne se serait autrefois caché dans le pays. Toutefois *Leïton* ou *Laiïton* ne signifieront, à mes yeux, lieu de réunion du peuple entier, que quand on m'en aura rapporté d'autres preuves encore que celle que M. Hüllmann veut tirer, non pas de ce qu'Hérodote a dit, mais de ce qu'il aurait dû dire; car on ne se prévaut de son témoignage qu'après l'avoir taxé d'une méprise. Abandonnons ces vétillies étymologiques, que j'aimerais mieux trouver dans une note que dans le texte, et hâtons-nous de déclarer que rien ne nous a paru plus solide que l'assertion qui fait des *gentes* et des curies des divisions locales. Il en fallait dix par canton ou curie; dix curies faisaient une tribu; le chef de chaque *gens* s'appelait ainsi tout naturellement *décurion*, et la *gens* elle-même *décurie*. Le lien qui unissait les tribus, pour être plus fort que celui du Droit des gens, n'était pas cependant une entière fusion nationale. Il résulte de tout cela que le plus antique aspect de Rome nous montre trois cents communautés réunies en trente cantons et partagés

¹ *Χαῖρος*, *χαῖριος*. Le mot spartiate est *αἶα αἶα*, qui se rapproche beaucoup d'*aue*.

en trois tribus. Le besoin de se défendre en commun produisit, selon M. Hüllmann, des institutions militaires semblables à celles de la Grèce. Il ne veut pas que les *celeres* ou les chevaliers de l'ancienne Rome soient une cavalerie. Les *equites* seront, s'il faut l'en croire, des propriétaires que leur fortune rendait capables de fournir un cheval, et qui combattaient sur des chars, mettant pied à terre quand la circonstance le commandait. Toutefois les passages cités à l'appui me paraissent en opposition directe avec cette existence de chars : la dénomination de *flexumines* que rappelle Pline, est séduisante, sans doute, pour le système de l'auteur ; mais Pline lui-même prend soin de nous apprendre qu'elle n'a d'autre signification que le mot *equites*¹. Pour suivre les idées de M. Hüllmann, nous dirons qu'il établit trois centuries, appelées chacune du nom de la tribu qui les fournissait. Il établit aussi deux inférieurs pour chacun des *flexumines* ou conducteurs de chars, en sorte que trois centuries de chars supposent neuf cents hommes, ce qui fait pour chaque *gens* ou famille trois combattans et un char. Les cent *flexumines* de la centurie avaient pour chef un centurion, qui, à l'exemple de ce qui se pratiquait chez les Grecs, était chargé d'accomplir certaines cérémonies religieuses. Enfin, il y avait un tribun suprême ou *maximus*, qui était pour la guerre ce que le curion suprême ou chef des curies était pour la paix.

On ne peut se dissimuler que l'auteur tire de ces hypothèses ingénieuses un grand parti pour expliquer des choses qui sans cela demeureraient inexplicables, et que Niebuhr a peut-être plus obscurcies qu'éclaircies. Dans son système, par exemple, le doublement des centuries attribué à Tarquin, se trouve très-simplement opéré, sans qu'il soit besoin de nouvelles conjectures, ni d'effort de calcul. Mais le point de départ est-il bien solide ? Nous nous permettons d'en douter.

Une des idées fondamentales de Niebuhr est que les pa-

¹ *Equitum nomen sæpe variatum est.*

triciens ne faisaient pas dans l'origine de caste séparée, et que les plébéiens n'arrivèrent que peu à peu à en former une. C'étaient des nouveaux venus, des Latins soumis par la conquête, tandis que les citoyens primitifs et leurs descendants étaient les seuls véritables Romains ou patriciens. M. Hüllmann renverse entièrement ce système, et, il faut bien le dire, ses argumens sont terribles : les chefs de familles votaient chacun dans sa *gens*, les votes de chaque *gens* constituaient une unité; les votes de dix d'entre elles exprimaient celui d'une curie, et ainsi de suite. Si Romulus s'appelle aussi Quirinus, c'est que la tradition, qui aime les personifications, a imaginé ces noms pour le fondateur imaginaire de cet ordre de choses; le premier, tant pour lui que pour la ville, en ce que ce nom implique l'idée d'organisation militaire de force; le second, dérivé de domination (*κυρίαρχος*), d'où Rome même se sera appelée *Quiria*. De là les noms de *Romani* et de *Quirites*, sans qu'il soit besoin d'une ville sabine de *Quirium* pour justifier cette pacifique allocution.

Le gouvernement de l'État répondait à ces divisions des citoyens, ou plutôt le sénat n'était que la réunion des petits conseils des curies, chacun composé d'un curion et de deux décurions : cela fait trois fois trente membres choisis par les curies. Le mode de recueillir les votes a dû être le même que dans les assemblées de la nation, d'où M. Hüllmann conclut qu'il y avait neuf subdivisions de dix membres, dont chacune avait un chef qui recueillait les suffrages, en sorte que chaque tribu nommait trois de ces chefs, et voilà que nous avons quatre-vingt-dix-neuf sénateurs et une hypothèse de plus. Mais pour arriver à la centaine, il nous faudra le roi, sénateur lui-même, choisi par toute la bourgeoisie, qui conservait sa vie durant le pouvoir administratif, le commandement militaire et la présidence des assemblées.

Dans l'origine il y eut égalité complète entre tous les chefs de famille; mais comme les plus âgés, *patres*, gouvernèrent

seuls, cela produisit des privilèges au profit de leurs descendants, *patricii*. Ils furent ce qu'étaient à Athènes les *eupatrides*. Seuls ils étaient du petit conseil ou sénat, seuls ils interrogeaient les dieux, et par leurs cliens ils l'emportaient encore dans l'assemblée des curies. Ces cliens étaient sans doute les descendants d'habitans primitifs, auxquels on avait laissé des terres, et qui demeurèrent, à certains égards, les colons des nouveaux venus. Ici M. Hüllmann fait d'ingénieuses comparaisons entre les *Clarotes* de Crète, espèce de corvéables qui n'étaient guères que les fermiers de leurs anciens biens, et les *Épéens* d'Élide, que les *Étoliens* admirent à faire partie de la communauté, à condition de partager avec eux leurs biens. Les cliens de Rome lui semblent avoir obtenu des conditions moins dures que les *Clarotes*, moins favorables que les *Épéens*. Il y a dans leur nom même la trace de l'obéissance. La pensée de l'auteur est qu'à l'époque du partage les *patres* seuls, les maîtres, eurent des cliens dont les terres furent englobées dans le territoire de la *gens*, d'où advint qu'ils y eurent droit de suffrage. Les Romains libres prenaient tous le nom de la *gens*, et c'est à cela que M. Hüllman attribue la fréquence des terminaisons en *ius*, comme *Claudius*, *Cornélius*, *Julius*, *Tullius*, qui appartenrent à plusieurs familles à la fois, sans qu'il y eut pour cela parenté entre elles. Ici les analogies empruntées au moyen âge sont parfaites. Chaque famille a un surnom particulier. Ainsi *Cornélius Scipion*, *Claudius Pulcher*, et quelquefois ce surnom précède le nom comme dans *Ahala Servilius*, *Cursor Papirius*, ce qui signifie *Ahala le Servilien*, *Cursor le Papirien*. Ici M. Hüllmann attaque de front le système de Niebuhr. Il est hors de doute, dit-il, que la plupart des *gentes* se composaient des deux ordres; ainsi la *gens Claudia* contient en familles patriciennes les *Nérons*, les *Régillenses*, les *Cæci*; en familles plébéiennes, les *Marcellus*, les *Aselli*, les *Flaminius*; la *gens Cornélia* compte les *Scipions* et les *Sylla*.

illustres patriciens; mais on y voit aussi les plébéiens Dola-bella et Cinna. Il y eût dans la suite des *gentes* purement plébéiennes, par extinction des patriciens qu'elles renfermaient. On cite les *gentes* Élia, Cæcilia, Calpurnia, Domitia, Licinia, etc. Cela est si vrai, qu'à l'époque de l'empire il n'existait plus que cinquante familles patriciennes. Le principal argument de Niebuhr, pour dénier aux plébéiens toute participation à la *gens*, est dans le passage de Tite-Live, où Capiton dit ironiquement aux patriciens : « vous prétendez seuls à tous les droits, » *vos solos gentem habere*, ajoute-t-il. Niebuhr en conclut que la *gens* n'appartenait qu'aux patriciens, tandis que M. Hüllmann, se prévalant de l'usage fréquent des auteurs latins, qui confondent souvent *gens* et *familia*, prétend que cela ne veut dire autre chose, sinon : *vous prétendez seuls être de bonne maison*.

De là les conséquences les plus importantes et les plus directement opposées à celles de Niebuhr. Les plébéiens votaient dans les curies. La confirmation des élections, ou en d'autres termes la collation de l'*imperium*, ne se demandait pas à l'assemblée qui avait élu, mais au sénat; et ici M. Hüllmann nous a paru faire l'emploi le plus juste et le plus habile d'un passage où Tite-Live rapporte que le peuple délégua son droit d'élection au sénat (liv. 17). Il prouve avec la même justesse de raisonnement que l'on a eu tort de restreindre aux seuls patriciens la dénomination de *populus*.

La *timocratie* ou gouvernement de fortune fut le résultat d'un changement survenu dans l'ordre social. Ici encore Rome éprouve l'influence de Corinthe par l'intermédiaire de Tarquinies. Du reste, la répartition est établie sur le service militaire, et sur la possibilité de chacun quant aux dépenses d'équipement. Il y eut dès-lors nécessité de faire un recensement de fortunes, et la division du peuple en trois cents *gentes* fit place à celle qui établit cent quatre-vingt-douze centuries. La dénomination de tribu fut bientôt, grâce à

l'usage du discours, employée pour une répartition territoriale, dont le nombre trois n'était plus la base. Nous n'avons pas la possibilité de transcrire ici les intéressantes recherches de l'auteur sur les tribus et sur leurs noms; nous négligeons aussi sa digression sur l'assiette de l'impôt, puis sur le *lustrum*, et nous nous contenterons de déclarer que ces chapitres, qui ne sont pas susceptibles d'analyse, renferment des trésors d'érudition et de sagacité. Occupons-nous d'un objet plus important pour l'histoire politique, de la répartition en classes des cent quatre-vingt-douze centuries. Il y a dans ce que dit l'auteur sur les chevaliers et sur le cens de la première classe une telle habileté à concilier les données les plus contradictoires, que le lecteur subjugué demeure convaincu, quoique au fond il sente bien que cette conviction est plutôt le résultat d'une séduction que d'une addition de preuves valables. Ainsi que Niebuhr tourmente Tite-Live et Cicéron pour leur faire dire autrement qu'ils n'ont dit, surviendra M. Hüllmann pour accepter les textes tels qu'ils sont. S'agit-il de six centuries comme dans la république, ce seront les trois primitives doublées; parle-t-on de douze, ce sont les porte-lances des chars également doublés; enfin, y en a-t-il dix-huit, c'est le doublement des trois centuries primitives de chars ou des neuf cents hommes qui les montaient. La même adresse sert à concilier les variantes qui existent sur le cens de la première classe. Aulu-Gelle parle de 125,000 as, Pline de 110,000, Tite-Live de 100,000; mais, dit M. Hüllmann, il y avait trois catégories dans cette première classe : d'abord la grosse cavalerie, que représentaient les anciens *flexumines* ou conducteurs de chars; puis l'infanterie, puis la cavalerie légère. De la sorte il n'y a pas moins de cent et une centuries dans la première classe. Si le passage célèbre de la République de Cicéron sur les centuries a été si fort altéré par les savans, c'est, dit l'auteur, qu'on ne s'était pas fait une juste idée de l'organisa-

tion des centuries. Niebuhr corrige ce texte de manière à mettre d'un côté quatre-vingt-une centuries de la première classe et de l'autre cent quatorze ; mais c'est de l'arbitraire, le chiffre est d'un côté 89, de l'autre 104, nombre auquel s'appliquent les mots : *tot enim reliquæ sunt*. Le sens littéral de Cicéron est : *vous voyez que de la sorte les centuries de chevaliers avec les six suffrages de la première classe, en y ajoutant la centurie qui pour le plus grand avantage de la ville a été accordée aux charpentiers, font ensemble quatre-vingt-neuf centuries, et que si sur les cent quatre autres (c'est ce qui en reste), huit seulement sont du même avis, etc.* Ici M. Hüllmann compose ainsi les cent quatre centuries que Cicéron dit rester. D'abord les douze de cavalerie légère ou de chevaliers différens des *six suffrages* ; soixante qui composent les deuxième, troisième et quatrième classes ; enfin, trente-une dans la cinquième, puis la tourbe des *capite censi*. Cicéron n'a donc point compté la première classe entière ; il veut dire par là qu'il n'est pas besoin d'unanimité entre les cent et une centuries dont M. Hüllmann a tantôt fait le recensement, et auxquelles appartenaient bien certainement les chevaliers, qu'il en sépare momentanément et par pure hypothèse.

Le but est exprimé en termes exprès par Cicéron : *ne plurimum valeant plurimi*. Or, il se peut, comme l'avance Niebuhr, que la plénitude des droits, représentée par une fortune de 100,000 as, ait été uniquement le domaine de la première classe. Là, et seulement là, les centuries originaires auront été de cent citoyens ; en sorte que dans les autres les nombres s'accroissaient en raison inverse de la diminution des fortunes, et que ; par exemple, exercer autant de droits que trois individus de la première, il en ait fallu quatre de la seconde, six de la troisième, douze de la quatrième, et vingt-quatre de la cinquième.

Le sénat de Niebuhr, d'abord composé de *luceres*, arrive

au nombre de trois cents par l'adjonction des deux autres tribus (*Titientes* et *Rhamnes*); de là les *patres minorum gentium*. M. Hüllmann voit dans l'accroissement du nombre une conséquence de l'extinction du système des curies. On éleva deux cents plébéiens riches à la dignité de sénateur; s'ils furent appelés *minorum gentium*, c'est qu'ils étaient de familles moins nobles. Cette création eut lieu dans le temps où fut établi le cens. Tarquin l'ancien et Servius Tullius ne sont que les personnifications de ces changemens. Désormais les comices par curies continuèrent à régler toutes les affaires religieuses : ainsi la collation de l'*imperium*, en tant qu'elle dépendait des auspices, leur fut spécialement attribuée. Les curies demeurèrent compétentes aussi pour recevoir les testaments, et dans la suite on les trouve symboliquement représentées. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur au livre même, en recommandant surtout aux jurisconsultes la belle explication des mots *detestatio sacrorum*. L'espace manque aux développemens que nous voudrions donner de ce chapitre.

La démocratie, troisième partie de l'ouvrage de M. Hüllmann, en est aussi la plus étendue. On conçoit que les biens assignés à une *gens* ou réunion d'individus, n'aient pu être aliénés ni grevés de dettes par le fait d'un seul individu, du moins tant que dura la génocratie; mais quand la timocratie eut tout individualisé, quand il fallut payer de lourds tributs et les acquitter pour des terres très-souvent ravagées par les incursions de l'ennemi, les pauvres se virent bientôt obérés, et leur fortune s'épuisa par les emprunts, sans qu'ils éprouvassent aucune diminution de charges, car la terre continuait à être imposée sans égard pour les dettes qui en paralysaient la valeur. Le système des intérêts était affreux, puisque l'on put regarder comme un bienfait leur fixation à 100 pour 100; car la réduction à 8 $\frac{1}{2}$ par mois n'est autre que cela. M. Hüllmann développe les effets du *nexum*; il dit ce que c'était qu'un débiteur *nexus*. Quand le capital joint aux

intérêts absorbait la propriété, la personne était engagée elle-même ; il fallait que le débiteur éteignît sa dette par son travail. On le chargeait de chaînes, on l'enfermait, et souvent on le vendait après l'avoir exposé pendant trois marchés consécutifs. De là les troubles qui amenèrent la création de tribuns. On ne saurait trop insister sur l'importance d'une remarque de M. Hüllmann : c'est que ces tribuns furent élus non par les centuries, mais par les curies. En effet, les centuries n'eussent encore représenté que la fortune, que l'intérêt des riches ; tandis que les curies, composées de tous les chefs de famille, sans distinction de fortune ou de noblesse, donnaient plus d'influence aux suffrages de ceux qui avaient besoin de cette protection. A notre gré il suffirait de cette seule circonstance de l'intervention des curies pour prouver que les plébéiens y votaient, et que ce n'était point une affaire de caste.

Le second pas vers la liberté fut l'établissement de lois générales et communes à tous les citoyens, pour mettre un terme au caprice et à l'arbitraire des magistrats qui rendaient la justice. On voulut que les citoyens pussent s'instruire du droit, et lire les dispositions qui les régissaient. En vain les patriciens employèrent la violence pour écarter ces justes demandes, le peuple revenait toujours à la charge. Il fallut enfin céder ; mais on essaya du moins d'exclure les plébéiens de toute participation à la rédaction des lois. Puis on s'accorda en ce point que les centuries nommeraient les législateurs, et on en créa le double de cinq qu'il aurait fallu pour répondre aux cinq classes ; car il fallait atteindre au nombre des tribuns qui déjà était de dix, dont les fonctions cessèrent à l'instant, comme toutes les autres magistratures.

Dans un second article nous acheverons l'examen de cet important ouvrage.

P. GOLBÉRY.



APERÇU DE LA VIE DE GOËTHE¹,*D'après lui-même.*

Nous remplissons la promesse que nous avons faite aux lecteurs de la *Nouvelle Revue germanique*² de donner un aperçu de la vie de Gœthe. Lorsqu'un homme a été pendant plus d'un demi-siècle le premier poète de sa nation, lorsque l'admiration générale l'a mis au premier rang parmi les poètes anciens et modernes, le tableau fidèle de sa vie ne peut manquer d'inspirer un grand intérêt. Ce qui, pour Gœthe, augmente encore cet intérêt, c'est que le poète a été son propre biographe. La manière dont il a été conduit à entreprendre cette biographie, et la manière dont il l'a exécutée, sont dignes de remarque. Nous allons, sur le premier objet, le laisser s'expliquer lui-même :

« En guise d'avant-propos de ce travail, qui pourrait en avoir besoin plus qu'aucun autre de mes ouvrages, qu'il me soit permis de placer une lettre écrite par un ami, et qui m'a engagé dans une entreprise si hasardeuse. »

« Nous possédons maintenant, cher ami, les douze volumes de vos œuvres poétiques, et nous rencontrons en les lisant beaucoup de choses connues, et beaucoup de choses inconnues; bien des choses oubliées y sont aussi rappelées au souvenir. On ne peut s'empêcher de regarder ces douze volumes, tels qu'ils se présentent à nous, comme un seul tout, et on désirerait de se faire, d'après leur contenu, une image fidèle de l'auteur et de son talent; mais pour rendre compte d'une carrière littéraire si prolongée, douze petits

¹ Voyez Bulletin bibliographique, Œuvres posthumes de Gœthe.

² Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. X, p. 215.

volumes ne sauraient suffire. D'ailleurs, on ne peut, en face des différens ouvrages, dissimuler que le plus souvent ils ont été le produit de causes particulières inconnues au public; qu'ils indiquent, sans les préciser suffisamment, des phases de développement intérieur; et qu'ils laissent apercevoir des opinions morales ou *esthétiques*, nées de circonstances oubliées aujourd'hui. En somme, ces productions restent toujours incohérentes, même parfois on serait tenté de douter qu'elles soient l'œuvre du même auteur.

«« Toutefois vos amis n'ont point abandonné leurs recherches, et plus familiarisés que les autres avec votre manière de vivre et de penser, ils tentent de deviner plus d'une énigme, de résoudre plus d'un problème; grâce à l'aide que leur prête une amitié qui date de loin, ils trouvent du charme jusque dans les difficultés qui s'offrent à eux. Néanmoins nous serions charmés de recevoir de temps en temps quelque secours que vous ne voudrez pas refuser à nos sentimens affectueux.

«« La première chose que nous osons vous demander, c'est de nous présenter, d'après leur succession chronologique, ces poésies qui, dans la nouvelle édition, sont rangées d'après certains rapports intérieurs; et, en les présentant dans un ordre méthodique, de nous faire connaître non-seulement les situations de la vie et de l'âme qui en ont fourni la matière, mais encore les exemples qui ont influé sur vous, et les principes théoriques qui vous ont servi de guides. » »

« Ce vœu si amicalement exprimé éveilla aussitôt en moi le désir d'y satisfaire; car si, à une époque peu avancée de la vie, nous suivons avec passion notre propre chemin, et repoussons avec impatience toute impulsion étrangère, afin de n'être pas détournés de notre but; à une époque plus avancée, nous aimons beaucoup à voir un intérêt quelconque nous exciter et nous engager amicalement à déployer une activité nouvelle. Je me vouai donc de suite au travail pré-

paratoire, qui consistait à étiqueter les diverses œuvres poétiques contenues dans mes douze volumes, et à les ordonner selon l'époque de leur naissance. Mais bientôt ce travail devint pénible, parce qu'il exigeait des indications et des explications multipliées pour remplir les lacunes qui existaient entre les fragmens déjà connus de ma biographie; car tous mes premiers essais sont perdus, d'autres travaux, seulement commencés, manquent également; enfin, la forme primitive de plus d'un ouvrage a disparu, et a fait place à une forme nouvelle. Il me restait aussi à faire mention de mes essais dans les sciences et dans d'autres arts que la poésie; de ce que, dans des parties en apparence si étrangères à mon talent, j'avais exécuté, soit seul, soit en société avec mes amis, et de ce que j'en avais publié ou gardé pour moi.

« Toutes ces choses je me proposais de les insérer successivement dans mes mémoires, pour satisfaire au désir de ceux qui me veulent du bien : mais ces efforts et ces considérations me conduisaient de plus en plus loin ; car pendant que je cherchais à répondre aux vœux de mes amis, et que je m'efforçais de peindre graduellement les sentimens intérieurs, les influences extérieures, les diverses situations que j'avais parcourues, je me sentais poussé hors de la vie privée, et lancé dans le monde ; les figures de cent personnages remarquables qui, de près ou de loin, avaient exercé sur moi leur influence, se présentaient à mon esprit ; même les révolutions du monde politique qui avaient puissamment influé sur moi comme sur tous les contemporains, durent être prises en majeure considération ; car ce qui paraît être le principal problème de la biographie, c'est de représenter l'individu dans ses rapports avec le monde, et de montrer jusqu'à quel point l'ensemble des choses et des événemens lui a été contraire, jusqu'à quel point cet ensemble lui a été favorable ; de quelle manière, dans ce mouvement, il s'est formé son idée du monde et des hommes, et comment il a réfléchi cette idée à l'ex-

térieur comme artiste, comme poète ou comme auteur. Mais pour accomplir cette tâche, une condition presque impossible à remplir est imposée à l'écrivain : c'est qu'il connaisse à la fois et lui-même et son siècle ; lui-même, parce qu'il est constamment et partout resté le même ; son siècle, parce qu'il entraîne nécessairement dans son cours, parce qu'il détermine et forme celui qui le suit de bon gré et celui qui lui résiste ; de façon qu'on peut bien dire que chacun, s'il était né dix ans plus tôt ou plus tard, serait probablement devenu, quant à son développement et quant à son action sur ce qui l'entoure, un homme tout autre que celui qu'il est devenu réellement. »

Nous avons transcrit cette explication en entier pour deux motifs : d'abord, parce qu'elle nous paraissait intéressante par elle-même ; elle montre en effet comment Goethe a envisagé la rédaction de ses mémoires ; en second lieu, parce qu'elle caractérise le génie allemand, et en particulier le génie de l'auteur. Ils sont l'un et l'autre naturellement portés à la réflexion, c'est-à-dire à se replier sur eux-mêmes et à examiner les conditions et les particularités de leur existence. Chez l'Allemand, en général, le goût de la spéculation philosophique explique ce penchant ; chez Goethe, en qui, ainsi que nous le verrons, la spéculation philosophique n'a jamais pu trouver d'entrée, une autre cause produisait le même effet, c'était son amour de la contemplation de la nature réelle : au moyen de cette contemplation il prétendait arriver jusqu'à pénétrer dans sa plus intime action, ainsi qu'il a tâché de le démontrer dans sa *Métamorphose des plantes*, dans sa *Théorie de la lumière* et dans sa *Morphologie*. De dire, comme le prétendent ses détracteurs, que l'amour-propre a aussi eu sa part à cette description minutieuse qu'offre sa biographie, c'est ce que nous ne nous permettons point encore ; peut-être qu'à la suite de l'esquisse que nous allons en donner, il nous sera possible d'exprimer notre opinion sur le caractère de cet homme célèbre.

Dans le récit qui va suivre, nous laisserons aussi le plus souvent Goethe parler lui-même ; car, quoique nous ne voulions nullement donner une nouvelle traduction de ses mémoires, nous pensons que la meilleure forme d'une biographie est celle de la narration placée dans la bouche du personnage dont on raconte la vie. Il semble ainsi se développer lui-même à nos yeux. Cette forme a encore cet avantage qu'elle se prête aux descriptions de détails qui seraient fastidieuses dans la bouche d'un autre.

« Ce fut le 28 Août 1749, au coup de midi, que je vins au monde à Francfort sur le Mein. La constellation du moment était heureuse. Le soleil se trouvait dans le signe de la vierge et à son point culminant. Jupiter et Vénus le regardaient avec bienveillance ; Mercure ne se montrait pas contraire, Saturne et Mars paraissaient indifférens ; la lune seule, qui entrait dans son plein, exerçait son action contraire avec d'autant plus de force que son heure planétaire venait de commencer. Aussi retarda-t-elle ma naissance, qui ne put avoir lieu qu'après que cette heure fut passée.

« Ce fut probablement cet aspect céleste si bénin, et que les astrologues firent beaucoup valoir dans la suite, qui fut cause de ma conservation : car, grâce à la mal-adresse de la sage-femme, je vins au monde pour mort, et ce ne fut qu'au moyen d'efforts multipliés que je pus jouir de la lumière du jour. Cette circonstance, qui avait été extrêmement pénible pour les miens, fut cependant bienfaisante pour mes concitoyens, puisque mon grand-père maternel, Jean-Wolfgang Textor, maire de la ville, en prit occasion de provoquer la création d'une place de professeur d'accouchement pour les sages-femmes ; innovation qui probablement a été avantageuse à plus d'un nouveau né après moi.

« Quand nous tâchons de nous rappeler ce qui nous est arrivé dans les premiers temps de notre jeunesse, nous sommes souvent dans le cas de confondre ce que nous avons entendu

dire aux autres, avec ce que nous nous rappelons effectivement par un souvenir personnel. Sans vouloir entrer à cet égard dans un long examen, je me bornerai à dire que je sais que nous demeurions dans une vieille maison, qui consistait proprement dans deux maisons réunies. Un escalier en forme de tour conduisait à des appartemens sans liaison, et l'on avait remédié par des marches à l'inégalité d'élévation des différens étages. Pour nous enfans, c'est-à-dire pour ma sœur plus jeune que moi et pour moi-même, un vaste corridor du rez-de-chaussée était le lieu de réunion le plus agréable; il avait, outre la porte, une claire-voie, à travers laquelle on communiquait avec la rue et le plein air; les femmes s'y tenaient pendant la belle saison, et tricotaient ou filaient; les voisines pouvaient faire conversation sans se déplacer, et la rue avait ainsi un certain aspect du climat du midi.

« Ma grand'mère, dans la maison de laquelle nous demeurions, occupait une vaste chambre donnant sur la cour et touchant au corridor du rez-de-chaussée; nous pouissions, dans nos jeux, jusques vers son fauteuil. Je me souviens de cette digne matrone comme d'un être surnaturel ou d'une apparition; c'était une femme grande et belle, toujours vêtue de blanc et avec une propreté recherchée.

« On nous avait dit que la rue où était située notre maison s'appelait le Fossé-aux-cerfs; et comme nous ne voyions ni cerf ni chevreuil, nous voulions connaître l'origine de cette dénomination. On nous raconta que notre maison avait été bâtie sur un terrain qui autrefois était situé hors de la ville, et qu'il y avait là un fossé dans lequel la ville entretenait un certain nombre de cerfs. Elle en avait besoin, puisque, d'après un ancien usage, le magistrat faisait une fois tous les ans un repas public, dans lequel on servait un cerf. On avait ainsi constamment ce plat sous la main, ce qui était important dans des temps où souvent les princes et les chevaliers étrangers troublaient les chasses de la ville, ou

même en assiégeaient les murs. Nous goûtions fort cette explication, et nous aurions été charmés d'avoir aussi sous nos yeux une chasse domestique de ce genre.

« Sur les derrières de la maison on avait une vue très-agréable sur une vaste suite de jardins qui s'étendaient jusqu'aux murs de la ville. Malheureusement notre maison n'avait point de jardin, et nous étions exclus de la jouissance immédiate de ceux des voisins par une haute muraille qui fermait notre cour de ce côté. En revanche, nous avions au deuxième étage notre *chambre au jardin*, ainsi nommée, parce qu'on y avait tâché de suppléer au manque d'un jardin véritable en garnissant les croisées de fleurs et de plantes. Cet endroit devint, à mesure que j'avais en âge, de plus en plus mon séjour favori; séjour non pas triste, il est vrai, mais pourtant rempli d'une triste rêverie. Par-delà les jardins et par-delà les murs et les remparts de la ville, la vue se perdait dans une immense plaine, celle qui s'étend vers *Hæchst*. C'était là qu'en été j'étudiais mes leçons, que j'assistais au développement des orages, et ne pouvais assez contempler le soleil couchant, la croisée ayant justement la direction du côté de l'occident. Mais comme en même temps je voyais les voisins se promener dans leurs jardins, leurs enfans y jouer, leurs sociétés s'y réjouir, que j'y entendais le bruit de la boule et des quilles, j'éprouvais de bonne heure le sentiment de la solitude et celui de la rêverie dont elle est la source, sentiment qui, d'accord avec ce qu'il y avait en moi de sérieux et de rêveur, montra bientôt son influence sur mes penchans et mes actions.

« Notre maison, par sa vétusté, sa distribution compliquée et l'obscurité de la plupart de ses parties, était bien faite pour éveiller dans l'ame des enfans le sentiment de la crainte. Malheureusement on tenait alors à la méthode d'éducation qui consiste à ôter aux enfans toute crainte des choses invisibles, et à les accoutumer aux objets capables

d'inspirer de l'effroi. Nous devions, ma sœur et moi, coucher seuls, et quand parfois cela nous paraissait impossible, et que nous cherchions un refuge auprès des domestiques, notre père se présentait à nous revêtu de sa robe de chambre retournée, et par conséquent bien propre à inspirer la frayeur : il nous faisait ainsi regagner nos lits. On se figure aisément le mauvais effet qui dut naître de cette manière d'agir. Comment celui-là sera-t-il affranchi de la crainte qu'on resserre entre deux choses également formidables ? Ma mère, d'une humeur toujours égale, d'un caractère enjoué, et qui aimait à voir aussi de bonne humeur ceux qui l'entouraient, inventa un moyen pédagogique plus efficace : elle employa les récompenses. Dans la saison des fruits elle nous en promettait une ample portion pour le cas où la veille nous aurions surmonté la peur. La chose réussit, et les deux parties furent satisfaites.

« Dans l'intérieur de la maison, ce qui attirait principalement mes regards, c'était une suite de vues romaines dont mon père avait orné une espèce d'antichambre ; elles étaient gravées par plusieurs des bons prédécesseurs de Piranesi, qui s'entendaient bien en architecture et en perspective, et dont le burin est très-précis et très-distingué. Là je voyais journellement la place du peuple, le Colisée, la place de S. Pierre, l'église de S. Pierre à l'extérieur et à l'intérieur, le château S. Ange et tant d'autres objets. Ces figures firent sur moi une profonde impression, et de plus, mon père, quoique en général très-laconique, eut parfois la complaisance d'entrer dans une description de l'une ou de l'autre. Il avait une prédilection décidée pour la langue italienne et pour tout ce qui a rapport à l'Italie. Il nous montrait quelquefois une petite collection de marbres et d'objets d'histoire naturelle qu'il avait rapportés de ce pays, et il employait une grande partie de son temps à rédiger la description d'un voyage, écrite en italien, à laquelle il mettait un soin extrême. Il était aidé en cela par un vieux maître d'italien,

nommé Giovanazzi, homme de bonne humeur et tant soit peu bizarre. Comme ce vieillard ne chantait pas mal, ma mère était chaque jour obligée de l'accompagner sur le clavecin ; ce qui fut cause que j'appris bientôt à connaître l'air *Solitario bosco ombroso*, que je sus par cœur avant même de le comprendre.

« Mon père était d'un caractère vif, et comme il vivait retiré des affaires, il aimait à communiquer aux autres ce qu'il savait lui-même. C'est ainsi que dans les premières années de son mariage il avait astreint ma mère à s'exercer à écrire, à toucher du clavecin et à chanter, ce qui l'obligeait en même temps à se donner une certaine connaissance de la langue italienne.

« Nos heures de récréation se passaient ordinairement auprès de ma grand'mère, dont la vaste chambre offrait assez d'espace pour nos jeux. Elle savait nous occuper de toutes sortes de bagatelles, et nous gratifiait assez souvent de certaines friandises. Mais une fois, la veille de Noël, elle mit le comble à ses bienfaits, en nous faisant voir un théâtre de marionnettes, et en introduisant ainsi comme un nouveau monde dans notre maison antique. Ce spectacle inattendu attira puissamment nos jeunes âmes ; il laissa surtout en moi une impression longue et riche en effets divers.

« Ce petit théâtre avec ses personnages muets, que l'on nous avait d'abord seulement montré, mais qu'ensuite on nous laissa pour le mettre nous-mêmes en action, dû nous paraître d'autant plus précieux à nous autres enfans, qu'il fut le dernier don de notre bonne grand'mère, qui bientôt après nous fut enlevée. Son décès fut pour la famille un événement d'autant plus important, qu'il entraîna un changement total dans sa manière d'être.

« Durant la vie de ma grand'mère, mon père s'était abstenu de toucher à la maison ; rien n'y avait été changé, mais on savait qu'il avait le projet de la faire reconstruire à neuf.

Dès-lors il commença à exécuter son plan ; mais comme il était original en tout, il eut l'idée de continuer de loger dans la maison pendant la reconstruction même, en procédant à celle-ci par étage, et en commençant par le rez-de-chaussée, de sorte que, comme les étages supérieurs, bâts à l'ancienne manière des villes libres allemandes, se dépassaient l'un l'autre, nous logeâmes pendant quelque temps perchés dans les airs comme les oiseaux. La chose ne nous déplaisait cependant nullement à ma sœur et à moi, et c'était pour nous un spectacle curieux de voir s'ébranler et tomber l'un après l'autre ces murs et ces parois qui avaient enfermé ces chambres dans lesquelles nous avions, il est vrai, joui de beaucoup d'amusemens, mais où d'un autre côté nous avions aussi plus d'une fois été comme emprisonnés et astreints à des leçons peu gaies. Nous les continuâmes dans les commencemens au milieu du mouvement des ouvriers ; mais les inconvéniens toujours croissans d'un tel état de choses, vainquirent à la fin l'opiniâtreté de mon père, et il accepta l'offre de ses amis de nous recevoir chez eux ; et en même temps il nous envoya pour prendre nos leçons dans une école publique. Ce changement produisit sur moi deux effets divers. D'un côté je me trouvai mal à l'aise parmi des enfans la plupart grossiers et brutaux, de l'autre je jouis d'une plus grande liberté. A cette époque seulement j'appris à bien connaître ma ville natale, que je m'habituai dès-lors à parcourir, soit seul, soit avec de gais camarades de mon âge. Pour communiquer à mes lecteurs les sensations nouvelles que j'éprouvai, il est nécessaire de tracer ici le tableau du lieu de ma naissance tel qu'alors il se développa peu à peu à mes regards. Le grand pont du Mein était ma promenade favorite. Sa longueur, sa solidité, sa belle apparence, en font un monument d'architecture remarquable ; aussi est-il presque le seul qui date d'une époque ancienne et qui témoigne de la sollicitude que l'autorité doit aux ci-

toyens. Le beau fleuve attirait aussi mes regards ; je ne voyais pas non plus sans émotion briller au soleil le coq d'or qui décore le centre du pont. Ordinairement je continuais ma promenade jusqu'à Saxenhausen, et je jouissais ensuite délicieusement du retour en bateau pour la légère dépense d'un sou. Revenu dans la ville, je glissais vers le marché aux vins, où j'admirais le mécanisme des grues employées au déchargement des grands bateaux ; le coche d'eau cependant m'intéressait davantage à cause des singulières figures qu'on en voyait parfois sortir. Chaque fois que j'entrais dans la ville, je saluais avec respect la *cour salique*, qui, si elle n'était pas l'ancienne résidence de Charlemagne, du moins était placée sur le lieu où avait été, disait-on, le château de cet empereur et de ses successeurs. Ensuite je me perdis dans les détours de cette ancienne ville de l'industrie. Les jours de marché surtout j'étais attiré par la foule qui se pressait autour de l'église de Saint-Barthélemi. Il est vrai que la place n'était pas des plus propres. En revanche, on était près du Rœmersberg, promenade très-agréable. Ce qui attirait le plus mes regards, c'était ce grand nombre de petites villes dans la ville, ces petites forteresses dans la forteresse : je veux parler des enceintes murées des couvens et des anciennes maisons nobles, qui ressemblaient encore plus ou moins à des châteaux ; tels étaient la cour de Nuremberg, le château de Compostel, ceux de Braunfels, de Stallbourg et plusieurs autres. Il n'y avait alors à Francfort aucun monument d'une belle architecture ; tout, dans cette ville, rappelait une époque depuis long-temps passée, et qui devait avoir été pleine de troubles. Les portes et les tours qui marquaient la limite de la vieille ville, et plus loin de nouvelles portes et de nouvelles tours dont la ville moderne était entourée, tout indiquait qu'à une époque d'alarmes continuelles, la nécessité de pourvoir à la tranquillité de la chose commune, avait été la cause de cet appareil de défense, et que les rues et

les places, celles même d'une apparence plus régulière, ne devaient leur origine qu'au hasard ou au caprice, et non point à un esprit d'ordre et de régularité. Dès-lors un certain penchant pour ce qui était ancien s'empara de moi. Ce penchant fut constamment nourri par les vieilles chroniques, par les anciennes gravures en bois, telles que celles de Grave, représentant le siège de Francfort; en même temps qu'un autre instinct s'éveilla, celui de saisir des situations purement humaines, dans leur simplicité et seulement pour elles-mêmes, sans autre intérêt, et abstraction faite de toute idée du beau. Voilà pourquoi c'était une de nos promenades favorites, pour moi et pour mes jeunes camarades, de faire le tour de la ville dans la galerie intérieure de sa muraille¹. Jardins, cours, arrière-bâtimens, s'étendent jusqu'à cette enceinte; de là l'on aperçoit des milliers d'hommes dans leurs situations domestiques, restreintes, confinées, circonscrites. Depuis le jardin varié du riche jusqu'au verger du petit bourgeois, depuis ces objets jusqu'aux fabriques, aux blanchisseries, même jusqu'au cimetière, car il y avait un petit monde enfermé dans l'enceinte de la ville, tout se présentait alternativement à nos regards sous l'aspect le plus varié et le plus amusant pour notre curiosité enfantine. Et certes, le spectacle que le diable boiteux découvrit à son ami, quand, pendant la nuit, il fit disparaître à ses yeux les toits des maisons de Madrid, ne put guères être plus intéressant que celui qui nous était ainsi offert à la clarté du soleil.

« Le *Römer* ou l'hôtel-de-ville était pour nous un objet encore plus intéressant et plus fertile en observations. Nous aimions à nous perdre dans ses salles basses, toutes voûtées. Nous nous procurâmes l'entrée de la salle des séances du sénat, salle vaste et d'une imposante simplicité. Demi-boisée, elle laissait voir à nu le haut des murs et la voûte; il n'y

¹ Il est sans doute inutile de faire observer que Goëthe décrit Francfort tel qu'il fut avant 1806.

avait ni peinture, ni sculpture. Seulement au milieu du mur principal, à une certaine hauteur, était placée cette inscription :

Le discours d'un seul homme
N'est le discours de personne.
Qu'on entende les deux partis.

« Une fois entrés au *Römer*, nous aimions à nous mêler dans la foule qui se pressait aux audiences du bourguemaître. Mais ce qui nous intéressait le plus, c'étaient les objets consacrés à l'élection et au couronnement des empereurs. Nous obtinmes de la complaisance du concierge de monter le nouvel escalier impérial, ordinairement fermé par une grille. Nous contemplions avec respect la salle de l'élection, décorée de tapis de pourpre et de lambris dorés. Le dessus des portes, où étaient peints de petits enfans ou des génies revêtus des habits impériaux et chargés des insignes de l'empire, attirait vivement notre attention, et nous inspirait l'espoir de voir aussi un jour la cérémonie du couronnement. Quant à la grande salle de l'empereur, lorsqu'une fois nous nous y étions glissés, il était difficile de nous en faire sortir, et nous regardions comme notre véritable ami celui qui, en passant avec nous en revue la série des portraits des empereurs suspendus à l'entour à une certaine hauteur, savait nous raconter quelque chose de leurs faits et gestes.

« Nous apprenions bien des choses fabuleuses sur le compte de Charlemagne. L'intérêt historique ne commençait pour nous qu'à Rodolphe de Habsbourg, qui, par son caractère mâle, mit fin à la longue anarchie de l'Empire. Charles IV aussi attirait notre attention : on nous parlait beaucoup de sa bulle d'or et de la générosité avec laquelle il pardonna aux Francfortois leur prédilection pour son compétiteur Günther de Schwartzbourg. Nous entendions faire l'éloge de Maximilien comme d'un prince humain, ami des bourgeois ; on ajoutait qu'il lui avait été prédit qu'il serait le dernier empereur de maison allemande, prédiction qui avait semblé

se réaliser, lorsque après la mort de l'empereur il ne s'était montré pour compétiteur au trône impérial que Charles, roi d'Espagne, et François I.^{er}, roi de France; on finissait par faire observer, qu'à l'époque où nous étions, le même cas semblait devoir se représenter, puisqu'il ne restait plus qu'une seule place libre dans la série des portraits des empereurs.

« C'était avec un intérêt particulier que j'écoutais le récit que les personnes âgées se plaisaient à faire de l'histoire des couronnemens d'empereur qui s'étaient succédé à Francfort. Tout Francfortois regardait comme le plus bel événement de sa vie d'avoir été témoin de cette cérémonie. On me faisait observer, que plus le couronnement de Charles VII de Bavière avait été magnifique (l'ambassadeur français y avait surtout déployé une pompe extraordinaire et du meilleur goût), plus la fin de cet empereur avait été funeste: il avait été réduit à quitter Munich sa résidence, et à implorer l'hospitalité de la ville libre de Francfort. On ajoutait, en me racontant ces faits, que si le couronnement de l'empereur François I.^{er} n'avait pas été aussi splendide que celui de Charles VII, il avait été rehaussé par la présence de l'impératrice Marie-Thérèse, dont il semblait que la beauté avait fait sur les hommes une impression aussi puissante, que la bonne mine et les beaux yeux bleus de Charles VII avaient fait sur les femmes. Ces récits, ces descriptions se faisaient d'une humeur gaie et tranquille; car la paix d'Aix-la-Chapelle avait mis fin pour le moment à toute guerre, et on parlait avec le même calme des campagnes passées, de la bataille de Dettingen et des autres événemens mémorables des dernières années; il semblait en effet que ces événemens si périlleux n'eussent eu lieu que pour servir d'objet de conversation à des hommes heureux et sans soucis.

« Après avoir passé six mois de l'année dans un cercle si patriotiquement circonscrit, notre attention était attirée

par la foire, qui chaque fois produisait dans les jeunes têtes une fermentation extraordinaire. Cette nouvelle ville, naissant comme par enchantement au sein d'une ville ancienne par la construction de tant de boutiques et de magasins, le mouvement de la foule, le déchargement et le déballage des marchandises, excitaient dans l'enfant, dès le plus jeune âge, une curiosité invincible et un désir sans bornes de posséder certains objets, désir qu'il tâchait de plus en plus de satisfaire, à mesure qu'il avançait en âge, et qu'il avait plus d'argent à sa disposition. Mais en même temps il se formait une idée de ce que le monde produit d'objets divers, et de l'échange auquel se livrent ses habitans. Le commencement de la foire était, de plus, marqué par des cérémonies singulières qui dataient du moyen âge et en rappelaient les mœurs; telles étaient les députations envoyées par les autres villes libres. Notre aïeul, en sa qualité de maire, présidait alors le sénat, ce qui augmentait pour nous le charme de ces fêtes. Le soir nous allions le voir en toute humilité, mais non sans nous attendre à recevoir notre part des épices, que d'après l'usage il recevoit ce jour-là des différentes députations.

« Enfin notre maison était reconstruite, et nous nous trouvions réunis dans un état plus commode et plus agréable. Ce qu'on arrangea d'abord, ce fut la bibliothèque de mon père, dont la meilleure partie, reliée à la française, fut destinée à meubler les murs de son cabinet. Il possédait les belles éditions hollandaises des classiques latins, toutes in-quarto; une belle collection de livres sur les antiquités romaines et sur cette jurisprudence appelée alors *élégante*; les meilleurs poètes italiens, parmi lesquels le Tasse était son auteur de prédilection. Venait ensuite une collection des meilleures histoires de voyages modernes. Mon père avait aussi des dictionnaires de diverses langues, et des lexiques ayant pour but d'expliquer la nature des différens objets, de sorte qu'il était entouré de renseignemens. Il augmentait

constamment sa bibliothèque des livres nouveaux recommandés par les bons journaux littéraires, et il se plaisait particulièrement à grossir sa collection de dissertations de jurisprudence.

À l'arrangement de la bibliothèque succéda la disposition des tableaux. Ils avaient été, pour ainsi dire, disséminés dans l'ancienne maison ; alors ils furent suspendus systématiquement dans une belle pièce. Mon père avait pour principe de faire travailler les maîtres vivans, plutôt que de rechercher les ouvrages des maîtres défunts ; il prétendait qu'il y avait beaucoup d'arbitraire dans l'appréciation de ces derniers. Il comparait à cet égard les tableaux avec les vins du Rhin, qui, disait-il, se reproduisent de nouveau chaque année au même degré de bonté, tout en laissant le vieux vin s'améliorer d'année en année. D'ailleurs, ajoutait-il, le vin nouveau devient vieux à son tour et se fait aussi bon, peut-être meilleur, que l'ancien. Il était confirmé dans cette manière de voir par l'observation qu'il avait faite, que plusieurs anciens tableaux avaient pour les amateurs une grande valeur, principalement parce qu'ils avaient pris une couleur plus foncée. Il assurait, pour sa part, que les nouveaux tableaux seraient noirs à leur tour, sans vouloir pour cela convenir qu'ils y gagneraient. Ce fut d'après ces principes qu'il occupa, plusieurs années de suite, tous les peintres de Francfort : Hirt, habile paysagiste, connu par la vérité de sa touche quand elle s'exerçait sur les animaux ; Trautmann, émule de Rembrandt, et que l'on distinguait pour ses effets de lumière et ses tableaux d'incendies ; Schütz, célèbre, comme Sachtleben, par ses beaux dessins des rives du Rhin ; Yunker, dont le pinceau faisait revivre les fleurs, les fruits, et savait heureusement reproduire les scènes tranquilles de la vie domestique à la manière des artistes flamands. La liaison de mon père avec un artiste justement estimé, donna à cette époque une nouvelle impulsion à son goût pour les arts qui

tiennent au dessin. Cet artiste était Seekaz, élève de Brinckmann, peintre de la cour de Darmstadt.

« On disposa progressivement le reste de la maison d'après le même plan, chaque partie selon sa destination particulière. La propreté et l'ordre régnaient généralement; mais ce qui à nos yeux contribuait le plus à rendre la nouvelle demeure agréable, c'étaient les grandes vitres, qui remplaçaient aux fenêtres les anciennes vitres petites et rondes. Mon père était de bonne humeur, parce que tout lui avait réussi; et si sa sérénité d'ame n'eût été quelquefois troublée par l'inexactitude et la paresse des ouvriers, on n'aurait pu se figurer une vie plus heureuse.

« Mais cette profonde paix de mon ame fut pour la première fois ébranlée profondément par un événement des plus extraordinaires. Ce fut le 1.^{er} Novembre 1755 qu'eut lieu le tremblement de terre de Lisbonne. L'effroi se répandit dans l'Europe au moment où elle s'accoutumait aux douceurs de la paix et du repos. Une grande et belle capitale, en même temps port militaire et entrepôt d'un immense commerce, devient tout à coup victime d'un phénomène épouvantable. La terre tremble et s'affaisse; la mer se gonfle et déborde; les vaisseaux se brisent l'un contre l'autre; les maisons sont renversées; les églises, les tours s'écroulent; le palais du roi s'abîme en partie dans la mer; la terre semble vomir des flammes; partout le feu et la fumée sortent du milieu des ruines. Soixante mille hommes, tranquilles et contents un moment auparavant, périssent ensemble en un instant, et les plus heureux sont ceux qui n'ont pas eu le temps de sentir leur infortune. Les incendies continuent d'exercer leur furie: une foule de scélérats, qui auparavant se cachaient dans l'ombre, ou que cet événement affreux vient de déchaîner, ne montrent pas une fureur moins effrayante. Les infortunés qui survivent au malheur public, sont en proie au vol, au meurtre, à tous les crimes. De tous côtés une

nature sauvage reprend et déploie un pouvoir sans frein et sans bornes.

« Avant que la nouvelle de ce désastre se fût répandue, des signes s'en étaient manifestés au loin sur le continent de l'Europe. En beaucoup d'endroits des commotions plus ou moins fortes s'étaient fait sentir ; beaucoup de sources, surtout les plus renommées par leur salubrité, avaient tari tout à coup. Ce malheur inouï devint le texte de réflexions sérieuses pour les hommes craignant Dieu, de méditations pour les philosophes ; et, pour les ministres de la religion, de prédications sur les châtimens infligés par la colère divine. L'attention générale fut long-temps fixée sur cet événement ; tous les esprits, excités par le sentiment d'un malheur lointain, éprouvaient sur leur propre sort et sur celui des objets qui leur étaient chers, des inquiétudes d'autant plus vives, que, tous les jours et de tous côtés, on apprenait des circonstances nouvelles, qui prouvaient à quelle distance les effets de cette terrible explosion s'étaient étendus. Jamais peut-être, en aucun temps, le démon de la peur ne propagea la terreur sur le globe avec plus de puissance et de rapidité.

« Pour moi, enfant de six ans, je ne fus pas peu frappé de cette catastrophe, dont j'entendais souvent répéter le récit. A mes yeux, ce Dieu créateur et conservateur du ciel et de la terre, que l'article premier de mon catéchisme me montrait si sage et si bon, n'avait point manifesté sa bonté paternelle, en livrant à une égale perte les justes et les injustes. Ma jeune ame s'efforçait vainement de se défendre contre une impression affligeante. Que devais-je penser, quand les philosophes et les docteurs eux-mêmes ne pouvaient s'accorder sur la manière dont il fallait envisager un pareil événement ?

« L'été suivant fournit une occasion plus rapprochée de nous, pour apprendre à connaître ce Dieu en colère, dont le vieux Testament a conservé tant de traditions. Un orage de grêle éclata tout à coup, et, au milieu du tonnerre et

des éclairs, brisa du côté nord les nouvelles vitres de la maison, endommagea les murailles neuves, abîma plusieurs livres et plusieurs objets de prix, et nous effraya nous autres enfans d'autant plus, que les domestiques, hors d'eux, nous entraînèrent dans un corridor obscur, où, par des cris et des lamentations, ils espéraient apaiser la divinité en courroux.

« De pareils événemens, quelque contrariais qu'ils fussent, n'interrompirent cependant que faiblement la marche et la suite des leçons que mon père s'était une fois pour toutes proposé de donner à ma sœur et à moi. Il avait passé sa jeunesse au gymnase de Cobourg, qui occupait une des premières places parmi les instituts allemands. Il y avait acquis une connaissance approfondie des langues anciennes et des autres parties de ce qu'on appelle un enseignement docte; ensuite, à Leipzig, il s'était adonné à la jurisprudence, et avait fini par prendre ses grades à Giessen. Sa dissertation *De aditione hereditatis*, est encore citée aujourd'hui avec éloges par les professeurs de Droit.

« C'est un vœu de tous les pères, de voir se réaliser dans leurs fils les projets qu'ils n'ont pu réaliser en eux-mêmes, à peu près comme s'ils devaient vivre en leurs enfans une seconde fois, et qu'ils pussent alors profiter des expériences de leur première carrière. S'en rapportant à lui-même plus qu'aux instituteurs de l'époque, mon père s'était chargé de notre instruction, et ne donnait que quelques heures aux maîtres particuliers qui étaient indispensables. Alors commençait déjà à se manifester une sorte de *dilettantisme pédagogique*. Il est probable que la pédanterie et l'humeur triste des maîtres d'écoles publiques en furent les premières causes. On cherchait quelque chose de meilleur, et on ne songeait pas combien doit être insuffisante toute instruction qui n'est pas donnée par les gens du métier.

« Le plan de vie que s'était tracé mon père, lui avait jusqu'alors assez bien réussi; il désirait que je suivisse la même

route, mais en la rendant plus large et plus commode. Il estimait d'autant plus mes talens naturels, qu'il en était lui-même dépourvu; car ce qu'il possédait, il l'avait acquis par une application soutenue et par un travail opiniâtre. Maintes fois il m'a assuré, tantôt sérieusement, tantôt en riant, qu'avec mes dispositions il s'y serait pris autrement, et qu'il n'en aurait pas abusé avec autant de légèreté que moi.

« Grâce à la faculté que j'avais de saisir toutes les idées et de me les approprier, je dépassai bientôt la partie de l'enseignement de mon père et de mes autres maîtres, sans cependant avoir acquis, en aucune partie, un fond de connaissances. La grammaire me répugnait, parce que je ne la regardais que comme une loi arbitraire. Il me semblait que les règles en étaient ridicules, parce qu'elles étaient sans cesse écartées par une foule d'exceptions qu'il fallait apprendre par cœur à leur tour. Et vraiment, sans mon *Gradus ad Parnassum* en rimes, j'aurais, je crois, mal tourné quant au latin; mais heureusement celui-là me donnait du plaisir: je l'appris par cœur pour le réciter et le chanter tous les jours. Les rimes furent aussi l'aide de mes études géographiques, et il est de fait que les paragraphes rimés de mes élémens de géographie s'imprégnaient d'autant plus avant dans ma mémoire, que les rimes étaient plus absurdes.

« Je saisisais aisément les tournures et les formes de la langue, de même je me formais promptement une idée du fond des choses dont on m'entretenait. Pour les exercices oratoires, personne ne l'emportait sur moi, à part les fautes de langue. Les travaux de cette sorte étaient ceux dont mon père était le plus content, et qui me valaient souvent des récompenses assez considérables.

« Il enseignait l'italien à ma sœur dans la même chambre où j'avais à étudier Cellarius. Comme j'avais bientôt fini ma tâche quotidienne, et que néanmoins je devais demeurer tranquille à ma place, j'écoutais la leçon italienne et je saisis

bien vite cette langue, qui me paraissait une sorte de latin en mascarade.

« Pour ce qui est de la mémoire et de la faculté de la combinaison, j'avais les talens précoces des enfans célèbres; aussi mon père pouvait-il à peine attendre l'époque où je devais aller à l'université. De bonne heure il déclara que j'irais aussi étudier à Leipzig, qu'ensuite je visiterais encore une autre université, où je prendrais mes grades. Il était indifférent au choix de celle-ci, seulement il avait pour Goettingue, je ne sais pourquoi, une aversion qui me chagrinait; car c'était précisément de cette académie que je m'étais promis les plus grands avantages.

« Il m'annonçait de plus que j'irais aussi à Wetzlar et à Ratisbonne¹; ensuite je devais aller à Vienne et de là en Italie; il répétait cependant souvent qu'il fallait commencer par voir Paris, parce qu'au retour de l'Italie rien ne pouvait nous satisfaire.

« J'aimais à me faire faire ce conte de mon avenir de jeunesse, surtout parce qu'il aboutissait à une description de l'Italie, et tout à la fin à une description de Naples. Chaque fois que mon père était mis sur ce chapitre, son sérieux et sa sécheresse habituelle semblaient fondre; il paraissait reprendre une nouvelle vie, et de cette manière nous autres enfans nous ressentîmes le vif désir de participer aussi aux jouissances de ces paradis terrestres.

« J'eus de plus en plus des leçons privées, que je partageais avec des enfans du voisinage. Mais cet enseignement en commun ne m'avancait pas; les maîtres allaient leur train accoutumé, et les mauvaises habitudes, quelquefois les méchancetés de mes camarades, portaient le désordre et le trouble dans ces études par elles-mêmes très-médiocres. »

¹ A Wetzlar siégeait la cour suprême de l'Empire, et Ratisbonne était le siège de la diète germanique. A Vienne était un autre tribunal suprême pour tout l'Empire, le conseil aulique de l'empereur.

(La suite à un prochain numéro.)



MŒURS UNIVERSITAIRES.

Il reste plus qu'on ne pense de débris encore vivans du moyen âge dans notre moderne Europe. L'Allemagne en est remplie ; et, chose étrange, c'est dans l'âge dont l'ardeur juvénile semble n'avoir point de passé, et ne vivre que pour le présent et pour l'avenir ; c'est parmi la jeunesse universitaire qu'on en remarque peut-être le plus fortement la vieille empreinte. Il y a là plus que des souvenirs. Soit qu'elles se perpétuent par l'observance traditionnelle de formes surannées, soit que leur esprit respire encore dans l'institution du duel, les mœurs d'autrefois, attaquées depuis long-temps par la lime du temps, minées par la politesse et la civilisation de nos jours, isolées au milieu des intérêts sociaux et des passions politiques, résistent et survivent. En vain la translation de quelques universités dans de grandes villes, la fondation de la *Burschenschaft* qui subsiste bien que honnie et persécutée, mille autres causes, enfin, ont-elles diminué plus ou moins le nombre d'étudiants qui font partie des corps, dont il y en a à chaque université plusieurs ? Les corps n'en existent pas moins avec leurs couleurs distinctives, leurs devises, leurs statuts particuliers, leur honneur que défend le *Schläger : gladius ultor noster*.

On a quelquefois essayé de faire connaître ces usages d'étudiants. L'ancienne *Revue germanique* en a donné quelques détails. Mais comme, dans ces tableaux de mœurs, l'on s'applique à produire l'amusement et la surprise par des traits saillans, pittoresques et bizarres, plutôt qu'à instruire par une peinture complète, où tout s'explique parce que tout se tient ;

mais qu'il est peut-être, par cela même, impossible de donner tout-à-fait satisfaisante, il a été inévitable qu'on ne conçût souvent une image inexacte des universités allemandes. Le meilleur moyen de remédier à cet inconvénient, ou du moins d'en diminuer l'effet, c'est de donner de nouveaux détails, qui complètent et rectifient les précédens. D'ailleurs le plaisir de nos lecteurs ne saurait nous être à ce point indifférent, et si ce qui suit les occupe agréablement, nous nous reprocherons peu de leur avoir livré ces quelques traits de plus, au risque de leur causer quelques nouvelles méprises.

Je ne sais quel peuple barbare, les Gètes, je crois, au rapport d'Hérodote, lorsqu'un enfant leur est né, se prennent à pleurer, et dans leurs lamentations ils le plaignent de ce poids de l'existence qu'il aura désormais à porter. Mais si l'un des leurs vient à mourir, ils se rassemblent en un gai festin, chantant et buvant, et se livrant à une joie folle. Quand je me rappelle quel rôle important la bière et le vin jouent pour le commun de la vie, comme pour les occasions solennelles, dans la description si fidèle que Tacite nous a laissée des mœurs des anciens Germains, il me vient à l'esprit qu'ils pourraient bien aussi avoir passé la nuit à boire, après avoir accompli les rites funèbres en l'honneur du mort qu'ils venaient de porter en terre ou de brûler; les Germains, me dis-je, étaient sans doute cousins des Gètes à quelque degré peu éloigné. Et puis il me semble que les mœurs d'aujourd'hui ne laissent pas d'appuyer quelque peu ma conjecture. Voyez plutôt.

Qu'y a-t-il de plus triste qu'un jeune homme mourant à la fleur de l'âge, loin de sa patrie, loin de sa famille, et que la mort arrache du milieu d'un cercle d'amis, où sa franche gaieté, sa bonne humeur, son courage, lui assuraient pour long-temps une place qui va rester vide? Le cas se présente quelquefois aux universités. Les étudiants du corps dont il était membre, vêtus de noir, accompagnent son

cercueil, et tous les autres viennent en corps se joindre au convoi. Mais ce n'est pas cette solennité si simple, si vulgaire, mais si touchante, que je voulais décrire.

De temps en temps il faut que les étudiants se montrent avec éclat dans quelque solennité à leur manière. Cette fois la mort d'un camarade servira de prétexte. Le soir du jour fixé pour l'enterrement, toutes les mesures étant prises à l'avance, on se réunit à petit bruit, à la nuit tombante, dans les lieux de rassemblement accoutumés des divers corps. On s'y munit de longs flambeaux de poix et de cire, et quand on est au complet, on va se placer à la suite du corbillard, chaque corps au rang que l'usage ou le tour de rôle lui assigne. En tête marche la musique, qui, d'intervalles en intervalles, fait entendre des sons lugubres. Les plus beaux hommes, choisis un dans chaque corps, et qu'on appelle *chapeaux d'honneur*, en grand costume noir, culottes courtes, bas de soie, et le chapeau clac sous le bras (car ils vont tête nue, en quelque saison que ce soit et quelque temps qu'il fasse), marchent des deux côtés du cercueil, autour duquel on fait porter des torches qui jettent un reflet rougeâtre sur cette scène de deuil. Puis viennent les étudiants, qui ont allumé leurs flambeaux et qui avancent à pas lents, rangés en deux longues haies entre lesquelles les chefs des corps se promènent, maintenant l'ordre de la marche et paradant avec leur costume et leur armure : car, outre la casquette de rigueur, ils portent une large écharpe aux couleurs du corps, les bottes à l'écuyère, les éperons et les gants à la Crispin ; ils tiennent à la main la rapière nue ; le cliquetis du fourreau, qui traîne sur le pavé, produit une impression singulière au milieu de cette marche à demi silencieuse.

Arrivées au cimetière, les deux haies se séparent, pour former un vaste cercle de points lumineux autour de la tombe préparée. Le pasteur et un étudiant font chacun un petit

discours, après quoi la musique recommence, et l'on dit au mort un dernier adieu.

De ce moment tout le cortège est saisi comme d'un vertige. Au milieu de la confusion, où chacun s'efforce de reprendre son rang et de se retrouver avec ceux du corps auquel il appartient, on regagne la porte de l'asyle de la mort. À peine les premiers l'ont-ils dépassée que la musique retentit, folle et moqueuse, comme pour se railler de la solennité et du sérieux d'il y a un moment : son aigre et discordant, après une mélodie grave et mélancolique. En sortant, on pouvait bien déjà remarquer quelques mouvemens d'une espièglerie mal déguisée; l'étudiant éclairait de son flambeau les jolis minois, ou brûlait la barbe des philistins qui approchaient trop près du cortège; mais ces petits épisodes passaient presque inaperçus et se perdaient dans une certaine apparence de dignité générale qu'on conservait encore. Au retour cette pétulance long-temps contenue éclate et ne connaît plus de frein. On rentre au pas de course; tous poussent des cris, brandissent leurs flambeaux, effraient les passans; chacun semble excité par la folie contagieuse des autres.

On ne tarde guère à arriver sur la place de l'université, tant on va vite. Là on lance tous les restes de flambeaux sur un même point, on les amoncelle, et toute cette résine prend feu à la fois. Les étudians se pressent autour, la flamme leur hâle le visage; la noire fumée s'élève en épais tourbillons. Alors les chapeaux d'honneur et les chefs de corps se réunissent en un groupe pour donner le ton, et les étudians tous d'une voix entonnent le chant solennel : *Gaudemus igitur, etc.*

« Réjouissons-nous tant que nous sommes jeunes; car après la gaie jeunesse, après la pénible vieillesse, nous retournerons à la terre.

« Notre vie est courte, elle sera bientôt finie; la mort vient

vite et nous enlève tous, la cruelle; il n'est personne qu'elle épargne.

« Vive l'université! vivent les professeurs! vivent tous les membres du corps académique! qu'ils fleurissent à jamais!

« Vivent toutes les jeunes filles complaisantes et jolies! vivent les femmes qui donnent à l'université de nouveaux citoyens!

« Périssent la tristesse! périssent nos ennemis! périssent le diable! périssent quiconque est contraire aux *Bursch* (aux étudiants) et se moque d'eux! »

Toute la philosophie, tous les bons préceptes de la chanson sont scrupuleusement mis en pratique. Le chant fini, chaque corps court à sa *Kneip*, au lieu où il a coutume de se réunir pour fumer, chanter et boire. Peu se feront faute de s'enivrer ce soir; car le sénat académique, vu la solennité du jour, a été obligé d'accorder *nuit franche*, et les limiers de la police universitaire, les maudits *pédelles*, n'ont pas le droit de se présenter avant deux heures. Ne demandez pas ce qu'il en advient, et quelle figure les étudiants font un lendemain de *Fackelzug* (c'est ainsi qu'on nomme cette marche aux flambeaux). Si vous vous informez de leur santé, ils vous répondront avec le plus grand sérieux du monde qu'ils ont le *Katzenjammer*, le mal des chats.

Il arrive qu'on fasse un *Fackelzug* pour des occasions moins tristes, et où les excès qui le suivent peuvent paraître moins déplacés, par exemple en l'honneur d'un professeur qui vient de refuser les offres qu'on lui avait faites pour l'attirer à une autre université. Mais il semble que ce n'en soit alors qu'une extension abusive et détournée de son objet primitif, et l'impression est bien moins complète que produit sur ceux qui y assistent pour la première fois cette solennité extraordinaire. Cette procession de flambeaux, dans son originalité native, est inséparable d'un enterrement.

Sans que la mort intervienne, il arrive souvent que des

camarades se quittent et vraisemblablement pour toujours. Venus du sud et du nord, de toutes les contrées de Suisse et d'Allemagne, pour entendre un professeur renommé, souvent à quelques cents lieues de chez eux, chaque semestre en voit partir bon nombre qui ne reviendront plus; soit qu'ils aient terminé leurs études, soit qu'ils se rendent à quelque autre université lointaine. Avant de se séparer on veut une fois encore se trouver tous réunis; ceux mêmes qui reviennent pourraient, dans l'intervalle des vacances, laisser s'énervier en eux l'esprit de corps, si le souvenir récent des plaisirs communs et des engagemens qu'ils imposent ne le cimentait avec une force nouvelle. Tous veulent encore jouir les uns des autres dans un joyeux banquet¹, où toutes les inimitiés d'individu à individu et de corps à corps disparaissent, et qui reste à jamais dans leur mémoire comme une image de cette confraternité, qui fait tout le charme et forme l'élément le plus généreux de la vie d'étudiant.

Les voyez-vous assis à de longues tables dans cette salle ordinairement destinée à un moins doux usage, dans la salle des duels? Chaque corps occupe une place convenue d'avance. Au haut de chaque table sont assis deux étudiants de corps différens en signe de fraternité; ils frappent de la rapière sur la table, donnent le signal des chants et des toasts, et président à la fête. Chacun mange d'abord un morceau; puis on boit, et du vin cette fois, et par intervalle on chante.

Vous remarquez vers le milieu de la salle ce jeune étudiant dont le calme et la gaieté ordinaires, et la froideur étudiée, cèdent un peu ce soir à l'attendrissement? Il partira demain sans retour. Dans les derniers jours il a donné satisfaction à tous ses ennemis; il s'est battu à la rapière; il s'est battu au sabre, il s'est battu au pistolet; mais aujourd'hui plus de courroux ni de haine. Il s'est réconcilié avec tous : sur sa poitrine se croisent des rubans de toutes les couleurs qu'il a

¹ On appelle cela, en langage d'étudiant, un *Commers*.

échangés contre les siennes en signe de réconciliation et de paix. Le voici qui demande qu'on entonne le joli chant du départ¹, si chéri dans les universités allemandes.

Bientôt vous voyez tous ceux qui se promenaient encore çà et là, causant avec leurs amis, regagner leurs places avec empressement, et toute l'assemblée joyeuse prendre un air plus solennel : le *Landesvater*² va commencer.

.....
Quand tous les couplets ont été chantés, quand tous les bonnets sont percés, selon l'usage, et que toutes les têtes se sont de nouveau couvertes, les présidens crient d'une voix forte : *Exest commercium* (le *Commers* est fini), et l'on se sépare.

Le lendemain il y aura un *comitat*. Le corps auquel appartenait ce jeune homme dont le prochain départ causait la veille l'attendrissement, voudra le reconduire avec honneur jusqu'au prochain village : plusieurs cavaliers précéderont ou accompagneront sa voiture attelée de quatre ou de six chevaux, et que d'autres voitures pareilles suivront en aussi grand nombre que possible. Avant de se quitter, il y aura une nouvelle fête, mais toute de famille, pour ainsi dire, et où les seuls membres du corps assisteront.

Il y a, dans cette vie d'étudiant, tant d'indépendance et de plaisirs ; il y a souvent, dans l'existence qui y succède, tant de monotonie, d'étroitesse et de misères, qu'on conçoit la tristesse qui prend quelquefois l'étudiant au moment de quitter l'université ; parce que ce moment n'est pas, comme chez nous, celui d'entrer dans une sphère plus active et plus

¹ Il est de Gustave Schwab. Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. II, p. 28 et 29, et t. XII, p. 204 et 205.

² Ce mot signifie père du pays, père de la patrie : c'est le nom qu'on donne à un chant patriotique composé tout exprès pour la solennité du *Commers*. Nous n'en réimprimerons point les paroles ni les cérémonies singulières dont on l'accompagne. On peut trouver ces détails assez bien reproduits dans l'ancienne *Revue germanique*, t. IV, p. 206 et 207.

étendue, mais au contraire un retour vers une vie toute domestique dans quelque petite ville bien tranquille et bien monotone, vers une vie du coin du feu, enfin, qui, pour avoir sa douceur et ses charmes chez nous ignorés, ne laisse pas, lorsque l'activité de l'homme y est réduite tout entière, de comprimer de la manière la plus pénible le libre essor de la pensée et de la volonté. Il en est d'autres pourtant qui se lassent très-vite de la vie d'étudiant, et rien n'est plus simple. Elle offre, en effet, un composé des élémens les plus hétérogènes, et qu'on peut considérer sous les faces les plus diverses : bizarre assemblage de rudesse et de générosité qui ne se trouve plus guère que là, parce que c'est comme une relique de ce moyen âge, qui était, lui aussi, à la fois si poétique, si grotesque et si grossier.

H. K.

Nouvelles et Variétés.

Des écoles normales primaires de la Prusse.¹

Il y a en Prusse deux espèces d'écoles normales primaires : de grandes écoles instituées par l'État, et de petites écoles, qui sont presque toutes des établissements particuliers, mais qui sont néanmoins placées sous la surveillance du gouvernement. « Ces petites écoles, dit M. Cousin dans son Rapport, se cachent plutôt qu'elles ne se montrent : elles sont destinées pour la plupart à former exclusivement des maîtres d'école de village pour les communes les plus pauvres... Elles travaillent pour les campagnes pauvres et arriérées. De là découlent toute leur organisation, leurs études, leur discipline. Elles ne coûtent presque rien et elles font beaucoup de bien. Rien n'est plus aisé à établir ; mais à une condition, qu'on aura des directeurs et des élèves dévoués et obscurément dévoués. Or, ce genre de dévouement, la religion peut seule l'inspirer et l'entretenir.... Aussi dans ces modestes institutions tout respire le christianisme, l'amour du peuple et de la pauvreté. »

M. Cousin fait connaître deux de ces utiles établissements, l'un caché dans un faubourg de Stettin, l'autre dans la petite ville de Pyritz en Poméranie. Nous transcrivons ici le règlement de cette dernière école, fondée en 1824 en l'honneur d'Otto, évêque de Bamberg, qui introduisit le christianisme en Poméranie en 1124.

Règlement de la petite école normale de Pyritz en Poméranie.

I.

1. Le but de la fondation d'Otto est de donner à chaque élève l'éducation et l'instruction qui conviennent à un bon et utile

¹ Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XIII, p. 177.

instituteur de campagne : or, cela ne se peut que par la réunion d'une piété chrétienne avec la connaissance fondamentale de sa vocation, et les bonnes mœurs dans la maison et dans l'école.

2. La piété se reconnaît,
 A la pureté des mœurs;
 A la sincérité dans les paroles et les œuvres;
 A l'amour de Dieu et de sa parole;
 A l'amour de son prochain;
 A l'obéissance volontaire envers les supérieurs et les maîtres;
 A la concorde fraternelle entre les élèves;
 A la coopération active aux exercices pieux de la maison et du culte public;

Au respect pour le roi, notre souverain; à la fidélité inébranlable envers la patrie; à la pureté de l'esprit et de la conduite.

3. On acquiert la connaissance fondamentale de la vocation d'instituteur :

En s'arrêtant long-temps sur les principes et les élémens;
 En apprenant ce qui est nécessaire et véritablement utile à cette vocation;

En s'habituant à réfléchir et à travailler de soi-même;
 En s'appliquant constamment aux leçons;
 En les répétant et s'exerçant sans cesse;
 En ayant une application soutenue et une activité bien ordonnée, suivant cette parole : « Priez et travaillez. »

4. Les bonnes mœurs dans la maison et dans l'école exigent :
 La bonne division et le bon emploi du temps;

Un ordre extérieur stable, même dans ce qui paraît petit et mesquin;

Silence dans les heures de leçons et de travail, tranquillité dans la démarche;

Soin et ponctualité dans la façon et la livraison des ouvrages commandés;

Des manières décentes envers chacun et dans tous les lieux, comme aussi aux repas;

Respect pour la propriété de l'école et pour toute propriété étrangère;

La plus grande prudence à l'égard du feu et de la lumière;

Propreté du corps et des vêtemens;

Simplicité dans le costume et dans la manière de vivre, suivant la règle d'or : « Tout en son temps et en sa place. Laissez aux choses leur cours. Appliquez-vous à l'honnêteté envers tout le monde. »
 (Rom., 12, 16, 17.)

II.

1. Tous les élèves habitent la même maison et la même chambre ; car ils doivent être unis et former une famille de frères qui se chérissent.

2. Tout l'ordre de la maison repose sur le maître de l'école ; il habite au milieu des élèves ; il a la surveillance immédiate sur eux, sur leur conduite, sur leurs travaux : il doit être pour ses subordonnés ce qu'un bon père de famille chrétien est dans sa maison.

Il est chargé de la comptabilité de l'établissement, des registres, du grand-livre, de la censure trimestrielle et de la formation des listes nécessaires. Il a la surveillance spéciale des alimens, des chambres d'habitation et d'enseignement, de la bibliothèque, du mobilier ; et il est responsable du bon ordre, sous tous les rapports, envers l'administration.

3. L'élève le plus âgé et le plus habile assiste le maître. On le nomme l'aide du maître. Il doit veiller

A ce que dans la chambre qui lui est confiée chacun se lève et se couche au moment indiqué ;

A ce que personne, sans la permission du maître, ne sorte de la maison, ne fume du tabac, ou n'emporte de la lumière dans le vestibule ou dans le grenier ;

A ce que personne n'endommage volontairement les fenêtres, les murs, le mobilier ; ne verse ou ne jette rien par la fenêtre ;

A ce que la plus grande propreté règne dans la chambre, le vestibule, le dortoir ;

A ce que les habits, le linge, les livres, etc., se trouvent à leur place ;

A ce qu'en montant ou en descendant, comme en se rendant à l'école des enfans, il ne soit pas fait de bruit.

Il est spécialement chargé d'aider ses compagnons de chambre dans la préparation des leçons, de faire avec eux les répétitions, de préparer le travail pour le maître, et de l'assister, suivant ses forces, dans ses affaires particulières. Il doit être envers ses condisciples ce qu'est dans une bonne famille le frère aîné pour ses frères et sœurs cadets.

Il est choisi, sur la proposition du maître, par l'administration.

4. Les petits travaux de la maison, tels qu'arranger et nettoyer les chambres, le vestibule et le grenier, ôter la poussière des tables, des bancs, des armoires, porter de l'eau, fendre le

bois, etc., sont à la charge des élèves, qui font le service chacun pendant une semaine. D'après un ordre du maître, le temps de ce service est prolongé pour l'élève négligent.

5. L'ordre de la journée est comme il suit :

En hiver à cinq heures, en été à quatre heures et demie, tous les élèves, sur un signal convenu, sont obligés de se lever, de faire aussitôt leurs lits et de s'habiller.

Une demi-heure après le lever, c'est-à-dire à cinq heures et demie en hiver, à cinq heures en été, tous les élèves doivent être réunis dans la salle. L'aide prononce d'abord la bénédiction du matin, et chacun ensuite s'occupe tranquillement jusqu'à six heures. S'il reste encore des répétitions à faire du jour précédent, on s'en occupe. Ensuite on déjeûne.

En hiver et en été les leçons commencent à six heures, et durent jusqu'à sept heures trois quarts. Alors les élèves se rendent avec leur maître dans l'école des enfans annexée à l'école normale, où ils restent jusqu'à dix heures, soit pour écouter, soit pour aider à enseigner dans quelques petites divisions, ou bien ils s'occupent pour leur compte dans la maison.

A ces occupations succèdent une heure de récréation, puis une heure de leçon dans l'établissement.

A midi les élèves se rendent dans la chambre du maître, où ils trouvent en légumes, viandes, poissons, une nourriture saine, moyennant deux thalers par mois.

Le temps qui reste jusqu'à une heure peut être employé à des exercices de musique, au jardinage ou à la promenade.

L'après-midi, d'une heure à trois, tandis que le maître enseigne dans l'école de la ville, les élèves l'accompagnent, et agissent comme le matin. De trois heures à cinq se donnent encore des leçons.

Les heures qui suivent, de cinq à sept, sont, suivant les saisons, employées en exercices corporels, ou dans la salle à des travaux tranquilles. A sept heures chacun fait un souper simple et froid.

De sept à huit heures ont lieu les exercices de chant et de violon ; puis on fait des répétitions ou des ouvrages silencieux jusqu'à dix heures, moment où tous doivent se coucher.

Deux après-midi de chaque semaine sont libres et destinés à de plus longues promenades. Les heures de quatre à six, ou de cinq à sept, sont destinées à des exercices de musique.

Les dimanches ou les fêtes tous les élèves doivent assister le matin au service divin dans l'église de la ville, et aider les chan-

tres. Le reste de ce saint jour, le matin ou le soir, chacun peut l'employer à sa guise; cependant il faut que, pendant cette même matinée, les élèves écrivent les principaux points du sermon (le texte, le sujet principal, la division), et qu'ils indiquent le soir comment ils ont passé la journée.

Tous les soirs, ainsi que les matins des dimanches et fêtes, une méditation est faite en commun.

Quelques dimanches après le commencement de l'hiver et après la Saint-Jean, les élèves s'approchent avec leurs maîtres de la sainte table.

Chacun, dès son admission, doit s'engager, en serrant la main du maître et en signant son nom, à suivre cette règle de maison, que l'on peut résumer dans ces trois maximes principales :

1.^o Ordre dans la conduite et le travail, et la plus grande simplicité en tout, afin que les élèves, appartenant à la classe pauvre, et destinés à devenir instituteurs des pauvres, restent volontiers dans cet état, et n'apprennent pas à connaître des besoins qu'ils ne pourront ni ne devront satisfaire. C'est pourquoi ils doivent se servir eux-mêmes.

2.^o Quant à l'enseignement dans l'école, il faut toujours en faire faire la répétition par les élèves plus avancés; il faut, autant que possible, que les élèves s'enseignent les uns aux autres ce qu'ils ont appris de leur maître, afin qu'ils se perfectionnent en enseignant.

3.^o Que l'ame de leur communauté soit la piété et la crainte de Dieu; mais une véritable piété chrétienne, une crainte de Dieu qui repose sur une connaissance éclairée, afin que les élèves rendent en tout honneur à Dieu, et mènent une vie simple et calme, résignée et contente dans la peine et le travail, suivant l'exhortation de l'apôtre :

« Rendez ma joie parfaite, vous tenant tous unis ensemble, n'ayant tous qu'un même amour, les mêmes sentimens, afin que vous ne fassiez rien par esprit de contention ou de vaine gloire; mais que chacun, par humilité, croie les autres au-dessus de soi. » (Philip. II, 5.)

« Je souhaite la paix et la miséricorde à tous ceux qui se conduiront selon cette règle. » (Gal. VI, 16.)

Les grandes écoles normales forment des maîtres pour les deux degrés de l'instruction primaire, c'est-à-dire les

écoles élémentaires et les écoles bourgeoises. Elles appartiennent à l'État, et quoique départementales par leur destination, elles ne relèvent que de l'autorité provinciale et de l'État. Instituées en 1819, des ordonnances ultérieures en ont réglé l'organisation définitive. Les élèves des écoles normales ne sont tenus qu'à un service d'un mois dans l'armée active, à l'époque qu'ils choisissent eux-mêmes, et les maîtres d'école ne font partie que du second ban de la landwehr. Les instituteurs sont pris de préférence parmi les élèves sortis des écoles normales. Pour devenir candidats, ou pour obtenir ce qu'on appelle chez nous un brevet, ils sont soumis à un examen sévère; ils ne sont ensuite nommés que provisoirement aux places vacantes, et l'examen est renouvelé avant la nomination définitive, à moins que le certificat obtenu à la suite du premier examen ne porte le titre de *très-bien*. Les élèves qui reçoivent des bourses de l'État ou des provinces, après avoir été reçus candidats, restent trois ans à la disposition de l'État, et sont tenus d'accepter toutes les places qui leur sont offertes.

Une circulaire de 1827 institua des exercices gymnastiques réguliers dans toutes les écoles normales primaires de la monarchie, d'abord dans l'intérêt de la santé des élèves, ensuite pour le maintien et la bonne tenue du corps, enfin à cause de leur état futur; une autre circulaire de 1827 organise les cours que doivent suivre les maîtres d'école appelés momentanément dans les écoles normales pour s'y perfectionner. Quant aux études mêmes prescrites aux élèves des écoles, voici quel en est le plan fondamental à l'école de Potsdam. Les objets de l'enseignement sont pour la première année :

1. *Religion* : Introduction à la Bible et à l'histoire biblique. Lecture et explication de la Bible. Aperçu de l'histoire ecclésiastique et de la religion chrétienne. Quatre leçons par semaine.

2. *Langue allemande* : Exercices logiques préparatoires;

étude des sons, des syllabes et des mots. Orthographe ; composition. Quatre leçons.

3. *Lecture* : Exercices de lecture correcte et raisonnée d'après de bons livres. Récitation et déclamation. Deux leçons.

4. *Arithmétique* : Exercices avec des nombres entiers ; exercices dans les fractions. Quatre leçons.

5. *Géométrie et mathématiques* : La géométrie comme exercice de la pensée et base de l'écriture et du dessin, et comme préparation aux mathématiques. Quatre leçons.

6. *Écriture* : Éléments de l'écriture allemande et anglaise. Calligraphie pour l'écriture allemande et anglaise courante. Quatre leçons.

7. *Dessin* : Dessin élémentaire et linéaire ; dessin d'après la bosse. Deux leçons.

8. *Chant* : Exercices élémentaires ; plainchant ; chant à plusieurs voix. Quatre leçons.

9. *Basse fondamentale* : Orgues, gammes et accords. Modulation. Deux leçons.

10. *Violon*. Trois leçons.

Total des leçons par semaine : trente-trois.

SECONDE ANNÉE.

1. *Religion* : Croyance et morale chrétiennes. Quatre leçons.

2. *Langue allemande* : Construction ; ponctuation ; style ; composition. Quatre leçons.

3. *Lecture* : Mêmes exercices que la première année. Deux leçons.

4. *Arithmétique appliquée*. Quatre leçons.

5. *Mathématiques* jusqu'à la stéréométrie, avec une direction pratique ; le premier semestre seulement. Trois leçons.

6. *Calligraphie*. Deux leçons.

7. *Dessin de fantaisie* d'après nature, et dessins finis en divers genres. Deux leçons.

8. *Chant à plusieurs voix ; plainchant.* Quatre leçons.

9. *Basse fondamentale : Transpositions de basse ; leçons d'orgue ; méthode pour conserver et réparer les orgues.* Trois leçons.

10. *Continuation du violon.* Trois leçons.

11. *Géographie générale, physique et mathématique, avec un peu de physique ; géographie spéciale.* Quatre leçons.

12. *Histoire naturelle en général ; botanique.* Le second semestre seulement. Quatre leçons.

Total des leçons par semaine : trente-cinq et trente-six.

TROISIÈME ANNÉE.

1. *Compositions en langue allemande.* Une leçon.

2. *Exercices de toutes espèces d'écriture.* Une leçon.

3. *Dessin : Continuation des mêmes exercices : têtes et paysages.* Deux leçons.

4. *Chant : Concert de voix et méthode pour conduire le chant.* Trois leçons.

5. *Continuation des leçons d'orgue et exercices de composition musicale.* Cinq leçons en hiver, trois en été.

6. *Violon.* Cinq et trois leçons.

7. *Art didactique et pédagogie : Éléments de psychologie et de pédagogie ; exercices catéchétiques par écrit et de vive voix ; méthode.* Trois leçons.

8. *Zoologie, botanique et minéralogie.* Deux leçons.

9. *Histoire : Préparation à l'histoire ; chronologie ; histoire ancienne ; histoire du moyen âge et histoire moderne, surtout celle de l'Allemagne et de la Prusse ; particulièrement celle de Brandebourg (l'école étant placée dans cette province).* Trois leçons.

10. *Physique : Étude des corps et de leurs propriétés ; étude des phénomènes de la nature.* Deux leçons.

Total des leçons : pour le premier semestre, vingt-sept ; pour le second ; vingt-trois.

En outre, dans les saisons convenables, le jardinage et la natation sont enseignés tous les jours pendant les heures de récréation. A la fin de chaque mois, la dernière leçon, dans quelque branche d'instruction que ce soit, est une récapitulation en forme d'examen des objets traités dans le courant du mois.

On voit par ce plan que la première année du cours d'études est consacrée à ce que les Allemands appellent l'*instruction formelle*, parce qu'elle est surtout destinée à cultiver les sentimens et à former l'instrument de la pensée par des exercices logiques, l'étude de la langue et celle de l'arithmétique et de la géométrie. La seconde année est plus spécialement consacrée à l'instruction *matérielle* ou *réelle*; la troisième à l'instruction *pratique*. Pour compléter cette dernière, les élèves sont tenus de donner environ dix leçons par semaine dans l'école annexée à l'établissement.

Le directeur de l'école normale de Potsdam, dans un rapport publié en 1826, dit entre autres choses sur l'esprit qui préside à l'enseignement dans cette école :

« Notre but principal, dans chaque genre d'instruction, est de pousser les jeunes gens à penser et à juger par eux-mêmes. Nous sommes contraires à toute étude purement mécanique et servile d'après les cahiers. Les maîtres de nos écoles primaires doivent avoir de l'intelligence, pour pouvoir l'éveiller chez leurs élèves; autrement l'État préférerait sans doute les écoles moins coûteuses de Bell et de Lancaster.

« Relativement à l'éducation matérielle, nous nous attachons bien plus à la solidité qu'à l'étendue des connaissances.... Les sujets faibles sont quelquefois dispensés de certaines branches d'études, comme les mathématiques, la basse fondamentale et la physique, etc. »

P. S. Au moment de mettre sous presse, nous recevons une brochure fort intéressante de M. Cousin, destinée à servir de supplément à son Rapport, et intitulée : *État de*

l'instruction primaire dans le royaume de Prusse à la fin de l'année 1831. Paris, chez F. G. Levrault, vingt-huit pages in-8.° Nous en rendrons compte incessamment.

Nécrologie.

Le 15 Mars est mort à Halle un des membres les plus distingués de cette université, le professeur Kurt SPRENGEL, directeur du jardin botanique de cette ville, célèbre surtout par son *Histoire de la médecine*, traduite en plusieurs langues (troisième édition, 1821; le cinquième volume n'a paru qu'en 1828). Une édition de Dioscorides occupa ses dernières années. Il était né, en 1766, près d'Anclam, fils d'un pasteur de village. Son fils aîné, Wilhelm, également connu comme écrivain, est professeur de chirurgie à Greifswalde.

Archives de Lagardie. Sous ce titre il a paru en Suède, il y a quelque temps, un ouvrage en trois volumes, qui est d'un grand intérêt pour tous ceux qui s'occupent d'histoire, car il contient d'anciens et précieux documens sur l'histoire de la Suède. L'original des manuscrits reproduits dans cet ouvrage se trouve dans la bibliothèque du comte Jacques de Lagardie, au château de Löberöd. C'est une des collections de livres les plus riches de la Suède : elle renferme environ 12,000 volumes, en outre une grande quantité de dessins originaux de la main des maîtres les plus célèbres. L'empereur d'Autriche fit en 1801 présent de cette collection au comte Jacques de Lagardie. La partie la plus importante de cette bibliothèque est celle des manuscrits. On y trouve entre autres une traduction du danois de la chronique d'Olaus Petrus, des histoires de la Suède, depuis la race des rois Sverkenk et Éric jusqu'aux temps modernes ;

plus, des tables généalogiques des différentes familles les plus anciennes de la Suède, des rouleaux de parchemin sur les actes de la couronne, des lettres de la reine Christine à plusieurs personnes, et des lettres de quelques monarques étrangers et de savans, au nombre de près de trois cents. Parmi ces lettres on distinguerait celles que la duchesse Sophie-Dorothée de Hanovre, devenue plus tard épouse de George I.^{er}, roi d'Angleterre, adressait au comte de Kœnigsmark, et qui sont écrites en chiffres. Comme modèle de ces lettres on peut donner la suivante : 50, 35, 120, *pouvait* ; 53, 29, 35, 47, *sans être* ; 25, 42, 41, 41, 43, *il n'aurait rien* ; 22, 25, 47, 22, 35, 41, 27, 47, 29, *pour le* ; 49, 29, 50, 51, 29, *si Kœnigsmark venir connu à craindre reste* $a=22$; $b=24$; $c=25$; $d=27$; $e=29$; $Kœnigsm=120$; $duchesse=201$.

Dans la partie militaire se trouvent plusieurs documens sur la guerre de trente ans, plusieurs documens aussi sur les circonstances politiques.

(*Magazin für die Literatur des Auslandes.*)



Bulletin bibliographique.

JURISPRUDENCE.

Kritische Zeitschrift für Rechtswissenschaft : Journal de jurisprudence et de législation étrangère, publié à Heidelberg par *Mittermaier* et *Zachariæ* ; premier cahier du cinquième volume, in-8.°, 1832.

Pour mieux faire apprécier de quel intérêt est ce recueil pour les lecteurs français, nous dirons que les trois premiers morceaux de ce cahier sont consacrés à la législation de notre pays. La philosophie du Droit, le ministère public et la pairie, tels sont les sujets importants qu'ont traités MM. Warnkœnig, de Vaulx et Pinheiro Fereira. Le savant professeur de Gand s'adresse à l'ouvrage de M. Lerminier : il félicite l'auteur d'avoir en quelque sorte ouvert une route nouvelle à la science, et d'y avoir marché avec assurance en se déclarant indépendant des modèles allemands qui ont servi de base à son travail. M. Warnkœnig jette un coup d'œil rapide sur l'état de la philosophie ; il cite les nombreux ouvrages qui ont réveillé cette étude, et je crois que l'on indiquerait difficilement un livre moderne dont il n'ait point parlé ; soit qu'il ait vu le jour à Paris ; soit qu'il subisse chez nous les dédains auxquels un préjugé, que j'appellerais volontiers *originel*, condamne tout ce qui arrive de province. Ce n'est pas qu'aucun de ces ouvrages ait servi de point de départ à M. Lerminier : Ballanche seul paraît l'avoir occupé ; les autres ne sont ni ne devaient être la base de nouvelles recherches ; car le mérite en est purement élémentaire. D'ailleurs c'est hors de France que se trouvent les livres qui gouvernent les idées ; ceux des Allemands servent d'appui à l'auteur ou deviennent le but de sa controverse. La commotion politique dont la révolution de Juillet a été le produit, créait une difficulté de plus : au milieu de tant de partis dont les théories fléchissent incessamment devant

les intérêts du moment, il est presque impossible à un écrivain de n'être jamais entraîné au-delà de sa conviction. Il faut qu'il trace nettement la ligne qu'il se propose de suivre; il faut qu'il choisisse sans détour ses alliés et ses adversaires, et M. Warnkœnig n'est pas entièrement satisfait de la manière dont l'auteur de la Philosophie du Droit a rempli ce devoir.

Le critique prétend que depuis la révolution de Juillet l'éclectisme allemand de M. Cousin et l'éclectisme écossais de M. Jouffroy sont rentrés dans l'ombre. La scène philosophique lui paraît occupée par M. de La Mennais, par le saint-simonisme, par l'abbé Chatel, et enfin par la Revue que publient MM. de Bonald et d'Eckstein. Il a sans doute accordé beaucoup trop d'importance à quelques-uns de ces coryphées; mais cela doit peu nous importer, car son affaire à lui était tout simplement de trouver la place de M. Lerminier, lequel est, dit-il, enfant de l'éclectisme et apostat du saint-simonisme, auquel l'avait livré *un enthousiasme momentané*. De plus, il est employé par le ministère; enfin, il est sans cesse inspiré par les idées de gloire nationale : tout cela se reflète dans son livre. Il n'a pas plus que son maître Cousin de doctrine positive d'où puissent découler des conséquences. De là ce vague qui règne dans tout le livre, et qui s'augmente encore d'une tendance perpétuelle au mysticisme religieux. L'auteur n'est pas toujours d'accord avec lui-même, il trouve du vrai dans tous les systèmes qui se partagent aujourd'hui le monde moral; et comme il n'a point d'idée principale qui lui serve à combattre ce qu'il n'admet pas, il ne pouvait manquer d'écrire un livre qui reste un problème pour le lecteur. Quand celui-ci croit tenir M. Lerminier, il lui échappe; tantôt rationaliste, tantôt spiritualiste empirique, tantôt abandonné à l'école historique, il devient tour à tour révolutionnaire fanatique, catholique, protestant, *jeune France* ou défenseur du ministère. Ce serait un véritable éclectique, mais lui-même a fulminé anathème contre cette école. Son traité offre donc beaucoup de difficultés à la critique d'analyse qui devient pour ainsi dire impossible. Ajoutez à cela que le style est celui de l'école qui a bouleversé la langue française, que tout est poétique, et que les images et les comparaisons de cette école

sont peu propres à favoriser la science de la philosophie, ni celle du Droit, parce qu'elles substituent des effets à des notions claires et précises. Tel est le voile aérien dont s'enveloppe la Philosophie du Droit : tout y est dans un clair-obscur sillonné d'éclairs; enfin, c'est une œuvre dramatique. M. Warnkœnig rappelle à ce sujet les fantaisies et les variations que des musiciens composent sur des thèmes donnés; or, les thèmes de M. Lerminier sont : *individualité, association, révolution, religion, science, histoire, etc.* En un mot, le rhéteur y paraît plus que le professeur : c'est un artiste qui veut amuser son public; les froides démonstrations qui s'adressent à la raison eussent manqué le but. Aussi, que d'assertions laissées sans preuve, et qui cependant en auraient besoin! Les pensées publiées en 1829 par M. Ancillon, étaient à peu près semblables, avec cette différence cependant, qu'elles se distinguaient par une grande clarté.

En faisant l'analyse de chaque livre, M. Warnkœnig relève beaucoup d'assertions qui lui paraissent erronées. Celui qui a pour objet l'*homme*, est une *anthropologie judiciaire* qui est demeurée bien loin de l'excellent ouvrage de Hugo. Celui-ci ne perd jamais de vue le but de ses recherches, et pénètre toujours son sujet dans toute sa profondeur. Le second livre est intitulé *la Société*; c'est une sorte de Droit naturel. Quand M. Lerminier déclare que la société est *le concert de tous les êtres semblables pour travailler en commun à leur développement* (savoir, la conservation et la reproduction), sa définition conviendrait tout aussi bien à une république d'abeilles ou de fourmis. Ce n'est là qu'un non-sens; mais M. Warnkœnig signale beaucoup de périodes ronflantes, qui ne sont guères plus significatives. Par exemple quand l'auteur examine le dogme de la légitimité, et qu'il s'écrie : «Soyez forts, marchez à la tête de votre siècle et de votre peuple, vous serez légitimes, car vous mériterez bien de votre pays;» et encore une fois : «*Pouvoir*, vous n'êtes au-dessus de nos têtes qu'à la condition de nous servir,» M. Warnkœnig se demande avec raison, où sera le juge de l'accomplissement de ces conditions? Sera-ce le présent ou l'avenir? Faudra-t-il interroger les masses, le peuple des barricades ou les gens éclairés par l'étude? M. Lerminier ne nous dit pas même qui choisira les juges. L'idée du Droit

des gens naît de l'existence simultanée de plusieurs peuples en relation les uns avec les autres; mais M. Lerminier franchit de plein saut cette partie de la science, pour ne s'occuper que de la légitimité de la guerre, influencé qu'il était par les apparences et la politique du moment.

La propriété et le Droit de succession obligent M. Lerminier à se mettre en hostilité avec ses anciens amis les saint-simoniens. M. Warnkœnig ne goûte ni ses déductions historiques, ni le choix de ses argumens; et quoiqu'il partage son opinion, il déclare que ces chapitres sur la propriété sont les plus faibles de l'ouvrage, et que l'auteur n'a pas même touché les questions fondamentales. On lui adresse d'autres reproches sur les transactions; puis, quand le critique examine la section où sont caractérisés les philosophes, il déclare qu'il n'est pas possible de se faire une idée de Hegel sur ce qu'en dit M. Lerminier. Toutefois le livre où sont ces *caractéristiques* est jugé le meilleur de l'ouvrage. La conclusion de ce jugement, c'est que, la philosophie du Droit pouvant être envisagée de trois manières et produire trois sciences diverses, M. Lerminier ne s'est arrêté à aucune. On peut se demander quel est le Droit d'après les principes de la raison morale? et cette recherche conduit au *Droit de la nature*. On peut examiner ce que doit être le Droit positif, pour répondre à ce qu'exige la raison, ce qu'il faut admettre, ce qu'il faut rejeter, et se fonder sur l'histoire, l'économie politique, l'anthropologie, etc. Enfin, on peut se demander quelle est la base de toute espèce de Droit, quelles sont les conséquences logiques qui doivent reparaître dans chaque législation; quelles, enfin, les directions principales de ces législations, tant en ce qui concerne leurs caractères généraux, que pour ce qui a rapport à leurs divisions et subdivisions? Chacune de ces trois branches a un but différent, une méthode particulière. C'est faute d'avoir choisi entre ces diverses routes que l'auteur n'a pas bien su ce qu'il voulait, et que le lecteur n'y trouve pas de quoi se guider. Il y a beaucoup plus de mérite scientifique dans l'Encyclopédie du Droit de M. Welcker, célèbre député de Baden, qui malheureusement s'est enveloppé d'une terminologie presque inintelligible. M. Warnkœnig termine son article en indiquant le plan qu'il con-

venait de suivre ; il reconnaît à l'auteur français assez d'érudition et de talent pour traiter mieux qu'aucun de ses contemporains la philosophie du Droit dans ses trois branches principales, il souhaite qu'il en fasse le sujet de trois ouvrages séparés. Quelque sévère que soit le jugement de M. Warnkœnig, nous avons cru devoir le rapporter, du moins dans ses principales objections. Quant à celui que l'illustre Hugo a prononcé sur le même ouvrage dans les Annonces de Göttingue, il est trop défavorable, trop influencé par l'esprit de secte, pour que nous lui donnions place dans notre recueil. D'ailleurs c'est du journal de Heidelberg que nous nous occupons.

Le second morceau de ce cahier est de M. de Vaulx, avocat-général à Colmar. Quel est en France le cercle d'action du ministère public ? Cette question est traitée abstraction faite de toute recherche sur son origine ; toutefois l'auteur n'a pu se dispenser de faire remarquer qu'il n'y avait chez les anciens aucune institution semblable, à moins toutefois qu'on ne veuille regarder comme telle l'existence de chefs de tribus, qui chez les Perses poursuivaient les crimes. C'est un point de vue très-philosophique que de mettre en opposition la vengeance particulière, le duel, d'une part, et de l'autre la réparation sociale, l'action publique ; mais les juges chargés de faire droit, ont préexisté long-temps aux magistrats chargés de poursuivre les délits. Ce n'est que du ministère public, tel qu'il est constitué depuis 1789, qu'on s'occupe ici. L'accusateur public, créé d'après les idées les plus libérales, ne fut bientôt qu'un être odieux, que les passions révolutionnaires souillèrent de sang innocent ; il fit place à d'autres fonctionnaires, qui à leur tour cédèrent le pas à un corps que la volonté de l'empereur fit renaitre, pareil à ce qu'il avait été sous l'ancien régime, mais sur lequel il épuisa d'un autre côté tout ce que l'unité, la centralisation et la promptitude d'action pouvaient avoir de plus parfait. M. de Vaulx pense qu'il ne conviendrait pas aujourd'hui de rendre aux agens du ministère public leur ancienne inamovibilité. Il se décide moins par la fiction du mandat révocable que par des idées d'un ordre plus élevé. La question, selon lui, intéresse l'harmonie qui doit régner entre le principe d'ordre et celui de liberté : partout où il y a liberté de la presse, le prin-

cipe d'ordre ne saurait l'emporter sur celui de liberté. L'auteur pense que le frein de la publicité retient assez le fonctionnaire, qu'elle sera une garantie suffisante envers la nation, tandis que le pouvoir, s'il n'avait aucune action sur ce même fonctionnaire, serait quelquefois abandonné par lui, parce qu'il aurait peur de la presse et de ses excès; en un mot, il sera factieux pour n'être point calomnié. Enfin, la possibilité de le révoquer est une garantie contre les incapacités dont autrement on ne pourrait se défaire. Nous passons sur les autres inconvéniens signalés par M. de Vaulx, et nous déclarons que nous sommes loin de partager son opinion. Concédonz-lui que sous l'ancien régime l'inamovibilité des charges du ministère public n'eut d'autres base que la vénalité; accordons qu'il y aurait du danger pour le gouvernement à ne pas pouvoir se défaire d'un agent rebelle ou incapable; mais qu'à son tour il reconnaisse que si les fonctions du ministère public étaient confiées à des hommes déjà membres des cours et des tribunaux, inamovibles comme tels, révocables comme agens du pouvoir, les choses en iraient beaucoup mieux, le sort des fonctionnaires en serait plus assuré; un procureur général, par exemple, s'il était nécessairement président de chambre après sa révocation, ne craindrait nullement de s'exposer à des rigueurs injustes, puisque sa position ne serait que modifiée, et que le désavantage pécuniaire serait plus que compensé par l'honneur d'une belle et louable résistance. Cette proposition répond à toutes les objections de M. de Vaulx, qui se distingue d'ailleurs par une grande élévation de pensée et par des raisonnemens entièrement nouveaux.

M. Pinheiro Fereira regarde comme un résultat immense la création de catégories dans lesquelles le roi est obligé de choisir les pairs, et comme un bienfait aussi l'abolition de l'hérédité. Du reste, il blâme tous les principes de pondération des pouvoirs, et toutes les garanties dont on a cru devoir les armer les uns contre les autres. Nous l'approuverons quand il nous dira que c'est une erreur grave que de se condamner à représenter les volontés. Que sont les majorités, quand ces volontés ne sont pas éclairées? l'erreur détruit la volonté, et le mandataire, quel qu'il soit, doit s'élever au-dessus de l'ignorance et des pas-

sions du vulgaire. Rien de plus funeste que la doctrine du mandat spécial; c'est renoncer à tout progrès des sociétés au moyen des lois, puisque celles-ci ne seraient jamais que le servile résultat des opinions confuses et d'ailleurs peu constatées des masses. Au lieu de répéter sans cesse que les trois pouvoirs représentent la nation, il vaudrait mieux déclarer qu'ils sont institués pour agir conformément à ses intérêts et selon leurs lumières, jamais d'après les caprices de la multitude. L'auteur regrette qu'en refondant l'article 23 de la Charte, on n'ait pas débarrassé le terrain du seul élément de privilège qui soit encore sur le sol français. Il n'y a plus de monarchie privilégiée, plus d'aristocratie privilégiée; que représente donc la chambre des pairs? Pourquoi une pondération de forces entre des pouvoirs qui n'existent pas? C'est que la pensée de l'Angleterre a partout préoccupé le législateur; or, il n'y a pas la moindre analogie entre un pays où tout est nivelé, et un pays où les grands et le clergé forment une caste puissante. Une démonstration assez longue, mais habile, est destinée à établir que la mission de la chambre des pairs est de représenter les intérêts généraux de grandes divisions de territoire. Il faut que le pair ait acquis par des fonctions élevées, par des commandemens supérieurs, la connaissance de ces intérêts généraux; mais il faut de plus que cet homme d'État soit soumis à l'élection; car telles qu'on les a imaginées, les candidatures ne font qu'accroître la puissance du ministère.

M. Capei, jurisconsulte de Florence, donne dans un article spécial des détails très-curieux sur un manuscrit écrit au dixième siècle et contenant les lois des Lombards; il en communique des extraits. M. Hayward nous fait connaître l'état de la profession d'avocat en Angleterre; ce chapitre est fort curieux. — La contrainte par corps a donné lieu à une bonne loi précédée d'une belle discussion; M. Fœlix, qui a déjà traité cette matière à fond, analyse ces nouvelles dispositions, et paie un juste tribut d'éloges à MM. de Portalis, Bastard et de Broglie, dont les lumières ont tant contribué à cette amélioration. Puis viennent le Droit coutumier et la codification de la Russie, article de M. Reutz, professeur à Dorpat. C'est un principe dans ce vaste empire, de ne tolérer aucun Droit coutumier, aucune juris-

prudence : on veut que tout soit régi par la loi écrite, de peur d'interprétations diverses, selon les diverses localités. Le Code de 1649 tient le milieu entre un recueil de jurisprudence et un livre de lois : on y ajouta des dispositions nouvelles, d'abord de dix ans en dix ans, puis d'année en année ; on prescrivit jusqu'aux règles d'interprétation, qui partout ailleurs dépendent de la saine raison. De là, absence de développemens scientifiques, absence de système. Catherine II enchaina d'abord les juges à la lettre de la loi ; puis, fatiguée d'avoir toujours à suppléer à son silence, elle leur permit d'en apprécier l'esprit. Les règles d'interprétation finirent par avoir besoin d'interprétation elles-mêmes : on ne s'y retrouva plus ; point de théories, point d'écoles, tout pliait à la volonté de supérieurs toujours consultés de nouveau sur des cas toujours semblables. Toutefois cette pluie de lois n'a pas atteint toutes les classes de la société ; il est des communautés de bourgeois et de paysans qui se sont soustraites à ces règles inflexibles, et peut-être serait-il bon d'y avoir égard dans une refonte générale de la législation.

- L'un des morceaux les plus remarquables qui aient jamais été insérés dans ce recueil, est sans contredit celui de M. Mittermaier sur la science du Droit criminel en Italie. J'aime la manière dont est apprécié Beccaria, qu'aujourd'hui l'on traite avec hauteur, parce qu'en 1760 il ne savait pas tout ce qu'on enseigne en 1852. Après avoir adressé ce reproche à M. Lermnier, M. Mittermaier indique les travaux de Crèmani, Risi, Renazzi. La science doit ses principaux progrès aux lois sages que Léopold établit en Toscane. Cette législation fit naître les ouvrages de Biondi, de Poggi, de Carmignani. Napoléon fit faire pour le royaume d'Italie un projet de code infiniment supérieur à celui dont il affligea la France ; mais il donna bientôt la préférence à celui-ci : cependant le projet est resté comme objet de science. Le plus zélé de ses rédacteurs fut Nani, le commentateur des lois de Léopold. Toutes les améliorations que la France n'a pu obtenir qu'après plus de vingt ans, s'y trouvaient à peu près renfermées. La chute de la puissance impériale amena pour la Lombardie la loi autrichienne, et la science se borna à traduire Jenull en italien. La Sardaigne rappela toute la barbarie

de son ancien Code, tandis qu'à Naples on marcha d'amélioration en amélioration, en se rapprochant beaucoup de la procédure française. Les plus profonds jurisconsultes de la Lombardie sont Romagnosi et Gioja. A Naples, Rafaelli, Laurea et Niccolini sont à la tête du mouvement intellectuel. M. Mittermaier analyse leurs ouvrages en attendant que dans le prochain cahier il nous donne son jugement sur la *Teoria delle leggi della sicurezza sociale*, que M. Carmignani vient de publier à Pise.

Ce cahier est terminé par une section de nouvelles : on y apprend ce que les lois de l'Amérique septentrionale établissent quant à la preuve du fait allégué en matière de calomnie et de diffamation. Il y est rendu compte aussi des améliorations apportées dans le même pays aux lois sur la contrainte par corps. L'on y fait ensuite connaître une loi rendue en 1832 dans le Pays-de-Vaud sur la responsabilité du conseil d'État. En 1832 aussi l'Angleterre a adouci sa législation sur les chasses, et celle sur la fausse monnaie dont la fabrication ne donne plus lieu qu'à des peines de déportation perpétuelle ou de détention temporaire, et dont la simple détérioration est atteinte de peines moindres; enfin, une commission législative du parlement propose l'abolition de la condition d'unanimité pour les décisions du jury anglais, et l'on fait dans le dernier article de ce cahier ressortir les inconvéniens de cette exigence. On rappelle entre autres que dans une affaire civile onze jurés se trouvèrent d'accord dès leur entrée dans la chambre des délibérations; le douzième se raidit contre l'évidence, menaça de persister, et pour toute réponse aux argumens qu'on lui opposait, montra du doigt une provision d'haricots qu'il avait apportée, et qui pouvait le nourrir pendant plusieurs jours, si bien qu'il y eut force de se ranger à son avis pour ne pas rester enfermé. Il faut une ordonnance spéciale de la cour pour donner aux jurés de la lumière, en sorte qu'ils passent les nuits dans l'obscurité, sans pouvoir recourir à aucune pièce, sans fruit pour l'administration de la justice, et le plus souvent au préjudice de la vérité.

Ce cahier est l'un des plus intéressans d'un recueil qui tous les jours obtient de nouveaux succès; c'est comme un panorama judiciaire d'où l'on peut juger l'état de toutes les législations. Il

compte des collaborateurs nombreux dans tous les pays, et ce qui prouve que l'esprit de coterie et de camaraderie n'est point reçu dans les jugemens qu'on y prononce, c'est la manière impartiale dont on a apprécié les travaux de M. Lerminier, quoiqu'il soit un de ceux dont le nom figure honorablement sur la couverture. Ω.

LITTÉRATURE.

Göthe's nachgelassene Werke, fünf erste Bände : Œuvres posthumes de Gœthe, les cinq premiers volumes. Stuttgart, chez Cotta, 1832.

Les cinq premiers volumes des Œuvres posthumes de Gœthe viennent de paraître. D'après le prospectus il y en aura quinze. Le premier est tout entier consacré à *Faust*, dont il contient la deuxième partie, terminée dans l'été de 1831. Le second volume contient *Götz de Berlichingen* en double édition, dont l'une le présente tel qu'il est sorti d'abord de la plume du poète, sous la forme d'un drame historique, et l'autre nous l'offre arrangé pour le théâtre. (La troisième et dernière édition se trouve dans la collection des Œuvres de Gœthe publiée de son vivant.) Le troisième volume renferme les relations de deux voyages, l'un fait en Suisse pendant l'année 1797, l'autre fait sur les bords du Rhin en 1814 et 1815. Le quatrième volume est tout entier consacré à l'*art*; il renferme un grand nombre de petits traités et de notices sur l'histoire de l'art antique et de l'art moderne. Le cinquième volume enfin se compose de traités et de notices semblables sur le théâtre et sur la littérature allemande. Nous nous abstenons pour le moment de toutes observations sur ce sujet si important; inutile sans doute d'annoncer que la *Nouvelle Revue germanique* s'en occupera encore avec tout l'intérêt qu'il mérite.

Alexis, etc. : Alexis; une Trilogie de M. Charles Immermann. Dusseldorf, chez N. E. Schaub, 1832. Prix : 12 fr.

Il est assez difficile de classer ce nouvel ouvrage de M. Immermann. *Alexis* doit être ou une œuvre dramatique, ou un trait

d'histoire dialogué; dans l'un ou l'autre cas, disons-le franchement, l'auteur ne nous semble pas avoir atteint le but que sans doute il s'était proposé.

Comme œuvre dramatique, aucune des trois pièces de cette trilogie n'est susceptible d'être mise en scène, elles seront du nombre de *ces pièces de théâtre qui n'ont point été écrites pour le théâtre*; genre bâtard admis en Allemagne, et que le bon goût réprouverait en France. *Alexis* offre une série de scènes détachées, tellement détachées, que l'on pourrait sans difficulté transposer chacune d'elles d'un acte dans un autre, les battre même comme un jeu de cartes, et les ranger ensuite au hasard sans nuire aucunement à la marche de l'action; car il n'y a pas unité d'action dans cet ouvrage d'ailleurs riche de style et d'idées; rien de ce qui constitue essentiellement une action dramatique — on n'y trouve ni enchaînement, ni gradation, ni péripétie — l'auteur, d'ailleurs homme d'esprit et de talent, paraît ne rien comprendre à la charpente d'une pièce de théâtre. Chaque scène, prise isolément, est ordinairement adroitement filée; mais elle n'est presque jamais la conséquence de celle qui précède, ni une préparation à celle qui va suivre. Ce serait ici une occasion de parler du théâtre allemand en général, et du vice inhérent qui s'oppose à son perfectionnement; mais cela nous entraînerait trop loin: nous nous proposons d'en faire le sujet d'un article à part. Revenons à *Alexis*. L'espace ne nous permet pas de longs détails; cependant il faut donner quelques preuves de ce que nous venons d'avancer: je citerai à cet effet les quatre dernières scènes du troisième acte de la première pièce, intitulée *les Boyards*; elles sont d'une invraisemblance qui frise l'absurde. Pierre le Grand est dans le golfe de Finlande sur un vaisseau battu par une violente tempête (remarquez que nous étions, dans la scène qui a précédé, dans une salle du palais de Saint-Petersbourg avec Catherine et Menzikof, et que nous venions de les quitter l'instant d'auparavant à Moscou), le bâtiment du czar est sur le point de faire naufrage; le pilote, les matelots, tout l'équipage a perdu la tête: c'est en ce moment que Pierre entre en scène; il est calme, il continue tranquillement une conversation commencée avec son fidèle compagnon de voyage, l'Écossais Gordon, dont

il a fait un colonel : interrompu par le pilote, qui ne sait plus à quel saint se vouer, le czar, après lui avoir reproché en termes techniques son ignorance, se met lui-même à la besogne; il y est surpris par l'arrivée, bien surprenante en effet, de Catherine et de Menzikof; car avec la meilleure volonté possible on ne saurait expliquer comment ces deux personnages ont pu aussi subitement se faire transporter sur ce vaisseau battu par une tempête, dont Gordon faisait à l'instant même la plus effrayante description. Le czar, après une aussi longue séparation, reçoit assez mal sa tendre moitié, ne traite pas mieux son *fidèle* Menzikof — il finit même par leur faire signe de s'éloigner — où vont-ils aller? c'est ce que l'auteur ne juge pas à propos de nous dire. Il serait, je pense, fort embarrassé de nous l'apprendre. Débarqué en Finlande, nous ne revoyons Pierre qu'au cinquième acte à Moscou (les voyages ne nous coûtent rien); il y arrive au moment où Eudoxie Lapuchin, son épouse répudiée, veut, sur le bruit de sa mort répandu à dessein, faire couronner son fils Alexis en présence des Boyards conjurés. Le dénouement est la décapitation de tous les conjurés; chacun d'eux décoche en sortant une épigramme à la barbe du czar, puis ils entonnent leur *chant de mort*, dont l'auteur a pris soin de nous faire noter la musique. Lorsque les *chants ont cessé*, Pierre, resté en scène, annonce qu'il va se rendre à Saint-Petersbourg, y convoquer le tribunal qui doit juger son fils et que lui-même a réclamé.

Passons à la seconde pièce de cette étrange trilogie, ayant pour titre : *le Tribunal de Saint-Petersbourg*. Quelques scènes habilement tracées et écrites avec chaleur, font regretter que l'auteur n'ait pas davantage mûri son sujet et plus sagement élevé sa charpente. Le dénouement est atroce, et d'autant plus révoltant qu'il est historiquement faux. C'est Pierre qui présente lui-même à son fils, condamné à mort, la coupe empoisonnée, et qui le voit sans émotion expirer à ses pieds.

La troisième pièce, intitulée *Eudoxie*, épilogue, est une véritable débauche d'imagination; à laquelle il est même assez difficile de comprendre quelque chose. Pierre, après avoir fait assassiner l'amant présumé de Catherine, meurt en scène dans les bras de son *fidèle* Gordon. Il était temps; car sans ce petit accident,

Catherine (à ce que prétend l'auteur) n'eût probablement point été proclamée impératrice.

La couleur locale est assez bien observée; les caractères des personnages mis en scène ne sont pas tous aussi heureusement tracés; les plus saillans après Pierre et Catherine, sont ceux de Glébof, chef des conjurés, et du diplomate Ostermann.

Après avoir jugé, un peu sévèrement peut-être, cette trilogie comme œuvre dramatique, voyons si nous pouvons la traiter plus favorablement, en ne la considérant que comme *un trait d'histoire dialogué*. Pierre, après avoir relégué dans un couvent Sophie sa sœur et co-régente, s'empare des rênes du gouvernement, et commence son grand œuvre de réforme par l'aneantissement presque total du corps des Strélitz, ces janissaires moscovites, ennemis déclarés de toute innovation. Par sa seule présence le czar contient tous les partis, étouffe toutes les factions; ce n'est qu'à l'époque de son premier voyage en Hollande, en Angleterre et en Allemagne que les mécontents, respirant plus librement, se réunissent et trament une conjuration. Elle était d'autant plus redoutable, qu'elle avait pour chefs les vieux Boyards, qui, blessés dans leurs plus chères affections, demandaient vengeance, et le clergé, qui, craignant avec raison les progrès des lumières et de la civilisation, criait au sacrilège; le peu de Strélitz échappé au massacre se joint aux mécontents en marche sur Moscou, pour replacer Sophie sur le trône de ses ancêtres; mais battue à quinze lieues de la capitale par le général Gordon, l'armée des mécontents se débande, et la scène sanglante des Strélitz se renouvelle sur les Boyards et leurs complices. Cet événement se passa en 1689. — M. Immermann le transporte en 1718, parce qu'il avait besoin d'Alexis, qui en 1689 n'était point encore au monde. Sa mère Eudoxie Lapuchin (mariée au czar en 1689) fut condamnée à prendre le voile, sous le nom d'Hélène, dans le couvent de Susdal, en 1696. Élevée dans tous les préjugés de son pays, incapable de comprendre le vaste génie de son époux, et encore moins de s'élever à sa hauteur, Eudoxie repoussait avec horreur, avec indignation chaque nouvelle innovation, elle regardait tous les étrangers dont le czar utilisait le mérite et les talens, comme les ennemis les plus dangereux du

trône et de l'autel. Ces sentimens, souvent trop ouvertement proclamés, pouvaient bien encourager les factieux ; mais il est faux qu'Eudoxie eût jamais pris ouvertement part à aucune conjuration, et celle imaginée par l'auteur de cette trilogie n'a jamais eu lieu à l'époque (1718) qu'il indique. Quant au caractère que l'auteur prête à Alexis, il est également faux ; ce ton sentimental, cette sensiblerie romanesque, lui étaient totalement étrangers ; il avait encore moins cette énergie qu'on lui fait déployer devant son père. Élevé sous les yeux de sa mère, il en avait contracté tous les défauts, adopté tous les préjugés ; plus tard, absorbé dans la lecture des livres de théologie et de controverse, il y crut voir la réprobation de tout ce que son auguste père faisait de grand et d'utile ; marié en 1711 avec une princesse de Wolfenbüttel, il se livra bientôt à tous les genres de débauche : entièrement abruti par cette vie crapuleuse, sourd à toutes les remontrances, ce fut alors que Pierre le Grand, voyant d'avance tous les fruits de son utile et glorieuse carrière détruits par son indigne successeur, sacrifia les sentimens de père au devoir du monarque.... Mais c'en est assez pour prouver que l'*Alexis* de M. Immermann n'est pas celui de l'histoire, et que sa trilogie, qui, en ne la considérant que comme un ouvrage purement d'imagination, n'est pas dépourvue d'un certain mérite, n'est ni une *œuvre dramatique*, ni un *trait d'histoire dialogué*.

B. DE B.

Ueber die Atellanischen Schauspiele der Römer; ein Versuch : Essai sur les Atellanes romaines, par *Charles-Ernest Schober*, membre du séminaire philologique de Breslau. Leipzig, 1825.

Malgré la date de cette publication, nous croyons utile de rappeler l'attention sur le curieux travail de M. Schober. Aujourd'hui surtout qu'on s'occupe généralement d'histoire littéraire, et que l'esprit aime à se reporter vers les monumens originaux des différens peuples, l'essai sur les Atellanes peut jeter un grand jour sur un des points les plus intéressans et les moins connus de la philologie ancienne. Ce qu'on savait jusqu'ici des Atellanes,

se réduisait à peu près aux indications fournies par deux ou trois passages d'Horace, de Tite-Live et de Juvénal, sur lesquels encore les commentateurs avaient bien de la peine à s'accorder. M. Schober, avec une patience, un courage vraiment admirables, a ramassé un à un les vers, les fragmens de vers, les titres de pièces épars dans Aulu-Gelle, Marius Victorinus et Nonnius Marcellus; il a recherché dans les poètes, les historiens, dans les orateurs même, les passages, les allusions qui se rapportaient à son sujet d'une manière directe ou détournée; puis, en comparant, combinant tous ces matériaux absolument insignifiants tant qu'ils demeuraient isolés, il en a tiré pour dernier résultat des inductions frappantes et qui portent souvent un caractère de certitude. Ce qu'il y a de plus singulier dans ces recherches, c'est l'analogie qu'on remarque entre le théâtre romain à sa naissance et le théâtre moderne du troisième ordre. Les Atellanes nées chez les Osques, au milieu de la licence des fêtes rustiques, transplantées ensuite à Rome, avaient conservé, comme cachet original, un style auprès duquel les gaietés d'Aristophane paraissent sembler décentes et réservées. On les jouait d'abord à huis clos, dans les sociétés particulières, comme on joue des proverbes à Paris; mais la publicité ne tarda pas à s'en emparer; on en fit quelquefois un moyen d'opposition politique qui valait aux orateurs les applaudissemens du parterre et les rigueurs des gouvernans. Caligula, par exemple, fit brûler un de ces poètes indiscrets. C'était une terrible censure que celle-là, et les bons mots de nos faiseurs de vaudevilles sont autrement récompensés. Je cite à dessein les vaudevillistes, parce qu'il paraît que l'Atellane était en effet le vaudeville romain: le dialogue, dans l'origine, était en prose, mais de temps en temps il y avait une espèce de couplet en vers, sans doute pour donner plus de relief à l'épigramme, et lancer avec plus de force ce qu'on appelle aujourd'hui *le trait*. Plus tard le dialogue fut écrit tout en vers. On voit dans Juvénal, Cicéron, Suétone et dans bien d'autres encore, quelle vogue obtint ce genre de pièces. Tibère fit fermer le théâtre et bannit les acteurs d'Italie. Ils reparurent quelques années après, plus florissans, plus caustiques, plus courus qu'ils ne l'avaient jamais été.

Les personnages de ces pièces portaient des masques constans, auxquels étaient attachés certains noms et certains caractères également invariables. Ainsi l'on voyait toujours revenir *Pappus*, *Maccus*, *Bucco*, etc.... Pendant fort long-temps il n'y eut point de pièces écrites, mais seulement des cannevas dessinés à la hâte, et que chacun remplissait suivant l'esprit de son personnage et celui que la nature lui avait donné. C'est absolument, comme l'on voit, la *Comedia dell' arte*, telle qu'elle exista en Italie, jusqu'à Goldoni; telle qu'elle fut apportée en France à la foire Saint-Germain et à la foire Saint-Laurent. Voilà déjà un bon nombre de rapports assez singuliers; que dira-t-on, si j'ajoute que *Bucco* et *Maccus* n'étaient autres que *polichinelle* et *arlequin*! oui, *polichinelle*, avec son nez en bec de poulet (*pulcinello*), d'où lui vient son nom. Voyez plutôt la figurine de bronze, bossue par devant et par derrière, que cite le docte M. Leclerc dans un article du *Journal des Débats* (20 Juin 1831); et en ce qui touche *arlequin*, je renvoie les incrédules à la page 19 de l'Essai de M. Schober, et au vase peint trouvé à Herculaneum, qui, avec la figurine de bronze, ne permet pas de conserver le moindre doute sur l'identité de ces illustres personnages. Quelle noblesse en Europe remonte si haut? Quelle leçon en même temps! *Bucco* et *Maccus*, ou, si vous voulez, *arlequin* et *polichinelle*, qui faisaient les délices des graves Romains, pour qui, au témoignage de Plutarque, Sylla, le terrible dictateur, écrivit des pièces de cette même main qui avait tracé les tables de proscription; *Bucco* et *Maccus*, dont les noms figurent honorablement dans Cicéron, Plaute, Apulée et même dans Tertullien, du faite de leur gloire classique et des théâtres de Rome, alors maîtresse de l'univers, sont venus expirer de misère sur les ignobles tréteaux du boulevard du Temple à Paris!

La monographie de M. Schober, outre qu'elle est pleine de détails, renferme aussi une multitude d'indications de sources, au moyen desquelles on peut vérifier les faits allégués par l'auteur. C'est une lecture qui doit intéresser les érudits et les gens du monde. Nous savons qu'il doit être publié sous peu une traduction française de cet ouvrage.

w.

Die elegischen Dichter der Hellenen, etc. : Fragmens des poètes élégiaques grecs, traduits et commentés par *W. E. Weber*, prorecteur et professeur au gymnase de Francfort-sur-le-Mein.

En rappelant aux amis de la littérature grecque cet ouvrage connu depuis plusieurs années, nous ne croyons pas inutile de mettre sous les yeux de nos lecteurs les principales idées de M. Weber, sur l'histoire de l'élegie antique.

La Thrace, la Thessalie et la Béotie virent naître la première poésie grecque. Dans ces temps reculés la poésie embrassait la théologie, la législation et toutes les connaissances utiles à la vie; le poète réunissait le triple caractère de chantre, de pontife et de sage; il composait des *cosmogonies*, des *hymnes*, des *initiations*, des *purifications*, etc.

Après cette poésie *mythique* des premiers âges, qui révélait aux mortels d'augustes leçons, parurent les poètes ioniens qui célébrèrent des événemens glorieux. La poésie avait quitté les cieux, mais avec elle le merveilleux était descendu sur la terre et se mêlait à tous les intérêts de l'humanité. Les chantres de cette seconde époque furent appelés *épiques*.

Jusque-là les poètes n'avaient employé que le vers hexamètre. Bientôt la poésie revêtit des formes nouvelles, et varia à l'infini le rythme et la mesure.

De la poésie épique naquirent presque en même temps la poésie lyrique et la poésie élégiaque. Dans la poésie épique le génie grec est encore enfant; il est esclave des sens; idolâtre de la nature extérieure. Le poète lyrique, au contraire, descend dans les profondeurs de son âme; il exprime dans ses chants les sentimens qui l'agitent, la vie intérieure qui constitue sa personnalité.

Quant à l'élegie, elle ne s'éloigna pas aussi brusquement de la poésie épique dont elle était née. Elle s'en détacha peu à peu, par degrés presque imperceptibles : elle fut tour à tour *guerrière*, *politique*, *sententieuse* et *érotique*.

L'étymologie du mot *élégos*, qui signifie chant plaintif, et sur-

tout les beaux vers d'Ovide et de Boileau, nous ont accoutumés à nous figurer toujours l'élégie les cheveux épars et les yeux baignés de larmes. Pour se préserver de cette erreur, il faut remarquer que primitivement le distique, composé de l'hexamètre et du pentamètre, a porté chez les Grecs le nom d'*épos*. Il ne paraît pas avoir été désigné par celui d'*élégos* avant Simonide, qui vivait du temps de la guerre des Perses.

Il est assez généralement reconnu que Callinus est l'inventeur du mètre élégiaque. On peut conjecturer, d'après les courts fragmens de ce poète, qu'il vivait à une époque assez rapprochée d'Homère, c'est-à-dire vers le huitième ou le neuvième siècle avant Jésus-Christ. Le peu qui nous reste des poésies de Callinus appartient à l'élégie guerrière. On y remarque un enthousiasme entraînant, de nobles pensées, un style impétueux.

Les fragmens de Tyrtée sont plus considérables que ceux de Callinus. Ce poète est plus sententieux et par conséquent plus froid que le précédent. Néanmoins on admire la simplicité et l'énergie de ses chants guerriers qui relevèrent jadis le courage des Lacédémoniens.

A l'élégie politique se rapportent quelques fragmens de Solon. Les anciens vantaient la sagesse et la profondeur des poèmes de ce grand homme qui avait donné en vers des conseils à ses concitoyens. Il est à regretter que nous n'ayons plus son élégie sur Salamine, qui respirait probablement l'enthousiasme patriotique de Callinus.

On peut faire rentrer dans l'élégie sententieuse les poèmes de Phocylide, de Théognis et du philosophe Xénophanes.

Les chants dont nous venons de parler avaient tous un but pratique : ils s'adressaient à des guerriers ou à des citoyens, pour enflammer leur courage, pour éclairer leur esprit, pour améliorer leurs mœurs. L'élégie érotique, qui naquit ensuite, se proposa un objet moins sérieux ; elle s'occupa de sujets gracieux, tendres ou tristes ; elle s'appliqua à flatter et à développer les faiblesses du cœur. Mimnerme de Colophon excella dans ce genre.

La traduction de M. Weber est accompagnée de notes historiques et philologiques, où sont traitées à fond toutes les questions que nous venons d'indiquer, et beaucoup d'autres non moins intéressantes. L'auteur a l'excellente habitude de rattacher

ses études littéraires à des principes philosophiques, ce qui donne à ses commentaires beaucoup de profondeur, mais parfois aussi un peu d'obscurité. L. D.

Meister Franz Rabelais, der Arzeney Doctoren, Gargantua und Pantagruel, etc. : Gargantua et Pantagruel de maître François Rabelais, traduit du français en allemand, par *Gottlob Regis* ; premier volume, de 980 pages grand in-8.°, renfermant le texte avec le portrait de l'auteur. Leipzig, chez Barth, 1832.

Nous nous contentons pour le moment d'annoncer cette traduction approuvée par tous les connaisseurs. Un second volume renfermera, outre une introduction et des notes, les variantes du second livre de 1533, avec un Gargantua encore inconnu. Nous en rendrons compte aussitôt qu'il aura paru. Il ne pourra manquer d'offrir un grand intérêt; car peu de littérateurs, même français, peuvent se vanter de comprendre aussi parfaitement Rabelais que M. Regis.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

Ἱστορία ἀνθρώπων, etc. : *Scriptis et edidit Ludovicus Philippson* ; 1 et 252 pages in-8.° Berlin, chez List, 1831.

C'est sous ce titre que l'auteur exposera les vûes des anciens philosophes et naturalistes grecs sur l'organisme humain sous les rapports anatomique, physiologique et psychologique. La première partie renferme les connaissances anatomiques et physiologiques d'Aristote, comparées avec celles de Platon; la seconde partie expose la doctrine des anciens philosophes grecs jusqu'à Théophraste, sur les sens.

CRITIQUE.

Annales de critique scientifique de Berlin. La livraison de Janvier 1835 de ce journal renferme des analyses critiques des ouvrages suivans :

I. *Hebräische Propheten, etc.* : Prophètes hébreux, traduits et commentés par *Frédéric Rückert*, première livraison, l'Isaïe, et traduction des douze petits prophètes (Jonas excepté). Leipzig, chez Wiedmann, 1831, 144. p. in-8.°

Cette traduction est remarquable en ce qu'elle est d'un célèbre orientaliste qui n'est pas théologien, et le critique n'hésite pas à lui donner la préférence sur toutes les traductions semblables des derniers temps.

II. *Goethe in seiner praktischen Wirksamkeit* : Goëthe dans sa vie pratique, par *Frédéric de Müller*, 1832.

Nous avons donné nous-mêmes la substance de cette brochure. (Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. XI, p. 344.)

III. *Geographie der Griechen und Römer, etc.* : Géographie des Grecs et des Romains, depuis les premiers temps jusqu'à Ptolémée, par le D.^r *Fr. A. Ukert*, bibliothécaire à Gotha; tome II, seconde partie, avec deux cartes, xii et 637 pages in-8.° Weimar, 1832. (Le tome I.^{er} a paru 1816; la première partie du tome II 1821.)

Cet article offre une analyse complète de cet ouvrage capital. La dernière partie, qui vient de paraître, expose les idées que les Grecs et les Romains avaient de la géographie de l'Ibérie et des Gaules. Il reste encore à l'auteur à parcourir une longue carrière.

IV. Un second article sur l'ouvrage intitulé : *Ueber die Hauptperioden der schönen Kunst* : Sur les périodes principales de l'histoire de l'art, par *Amédée Wendl*. Leipzig, 1831.

Un de nos collaborateurs s'occupe d'une analyse de cet ouvrage.

- V. *A Geological Manual*, by Henry F. de la Bèche; seconde édition, 1832; traduit en allemand par H. de Dechen. Berlin, chez Dunker et Humblot, 1832.
- VI. Plusieurs ouvrages relatifs à l'histoire des Pays-Bas, tels que les *Mémoires pour servir à l'histoire de Gueldre*, par Nijhoff; *l'Histoire des Pays-Bas*, par Hooft; sur *l'Origine du pavillon des Pays-Bas*, par de Jonge; sur *l'Union de Bruxelles en 1577*, par le même; et les *Nederlandsche Gedenkenningen*, ou Mémoires et Documents inédits relatifs à l'histoire des Pays-Bas, par MM. de Vries et de Jonge.
- VII. *Journal of an expedition to explore the course and termination of the Niger, etc.*; *Journal de Rich. et John Lander*. Londres, 1832.
- VIII. *Abhandlungen zur Bildungs- und Entwicklungsgeschichte des Menschen und der Thiere*: Dissertation sur l'histoire de la formation et du développement de l'homme et des animaux, par le D.^r Henri Rathke, professeur de physiologie et de pathologie à Dorpat. Première partie, avec sept planches; VIII et 114 pages in-4.^o Leipzig, chez Vogel, 1832.
- IX. *Drei Reisen nach Italien*: Trois voyages en Italie, souvenirs de C. F. de Rumohr, 327 pages in-8.^o Leipzig, chez Brockhaus, 1832.

Ces souvenirs ont principalement pour objet les œuvres de l'art, et se lisent encore avec plaisir et avec fruit, après tant d'autres ouvrages sur les mêmes sujets.

X. *Urkunden-Sammlung, etc.* : Collection de documens relatifs à l'histoire de l'origine des villes, et de l'établissement des colonies allemandes dans la Silésie et la Haute-Lusace, par G. A. Tschopp, conseiller de régence, et G. A. Stengel, professeur à Breslau, et conservateur des archives de Silésie; xvi et 656 pages in-4.^o Hambourg, chez Perthes, 1832.

Le critique Frédéric Wilken donne de grands éloges à ce recueil.

XI. *Pathologische Untersuchungen* : Recherches pathologiques, par le D.^r Jean Stieglitz; deux volumes de 419 et de 483 pages in-8.^o Hanovre, chez Hahn, 1832.

Le docteur Stieglitz a déposé dans cet ouvrage les résultats de quarante années de pratique et d'études.

XII. Trois ouvrages de géologie: 1.^o H. G. Bronn, *Italiens Tertiärgebilde und deren organische Einschlüsse* : Les formations tertiaires d'Italie, par Bronn, avec une lithographie; viii et 176 pages in-8.^o Heidelberg, 1831. — 2.^o Sam. Woodward, *Synoptical table of British organic remains, etc.*; xiii et 50 pages in-8.^o Londres, 1830. — 3.^o Fr. Hartmann, *Systematische Uebersicht der Versteinerungen Württenbergs* : Revue systématique des pétrifications du Wurtemberg; vi et 56 pages in-8.^o Tubingue, 1830.

XIII. *Fragmens de géologie et de climatologie asiatiques*, par A. de Humboldt, tome I.^{er} Paris, 1831.

ALCHIMIE.

Geschichte der Alchimie : Histoire de l'alchimie, par le professeur *Charles-Christophe Schmieder*, de Cassel. Halle, 1832.

M. Schmieder, auteur d'une histoire de l'alchimie, cherche à réhabiliter cette prétendue science. Il y soutient sérieusement la possibilité de tirer de l'or, au moyen de certains procédés chimiques, de corps qui n'en renferment point, et de trouver par le même moyen la panacée universelle.



NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Études biographiques.

IV.

ADOLPHE WAGNER.

IL y a dans une nouvelle de Tieck une délicieuse comparaison entre la manière turbulente et cahotée dont nous vivons à présent, et ce qui se passe à la porte du théâtre de Drury-Lane à Londres. D'abord, dit-il, l'entrée présente une ouverture large et facile; le monde peut arriver là, en foule, et ne pas s'y trouver trop mal à l'aise; mais à mesure que l'on avance, le passage, qui forme un triangle, se rétrécit, la masse se resserre, s'agglomère, se presse, puis elle avance encore; mais le passage devient toujours plus étroit; puis les curieux arrivent à la suite l'un de l'autre, le flot de peuple se jetant sur un autre flot, la queue de gens avides d'entrer, se roule sur elle-même, et par la résistance qu'opposent les bornes étroites du passage à cette large foule, l'impatience s'accroît, le désordre se met dans les rangs et la

cohue commence. Alors, c'est dans cette masse puissante qui roule, qui se traîne, qui bondit en avant, qui revient en arrière, comme les vagues de la mer, c'est au plus fort ou au plus adroit, c'est à qui chassera brusquement son voisin pour prendre sa place; c'est à qui se fera porter par ceux qui l'environnent, c'est à qui envahira pied à pied sur le domaine de ceux qui sont en avant de lui. Beaucoup qui se trouvèrent être venus les derniers, se trouvent, par suite des événemens, à force d'audace, ou par un coup du sort, portés en tête de l'assemblée, et beaucoup qui étaient là depuis long-temps à faire le pied de grue, et qui avaient bien quelque espoir de jouir d'une bonne place, seront rejetés de rang en rang, de dalle en dalle, jusqu'à ce qu'ils arrivent dehors avec quelque contusion. Car là il n'est plus guère question de dévouement, ni de pitié, chacun ne songe qu'à soi et n'agit que pour soi; on ne fait pas grande attention aux cris de l'enfant, et l'on se moque à merveille de cette sainte habitude qu'avaient les Spartiates de céder le pas au vieillard. Il faut d'abord que l'on avance, que l'on se place, et puis après, peut-être, on songera à ne pas trop incommoder les autres.

Je ne veux pas m'arrêter à faire sentir l'extrême justesse de cette comparaison, les hommes ambitieux la concevront de reste, les hommes politiques aussi, et j'espère que les littérateurs n'auront pas moins de sagacité. Pauvres littérateurs! pauvre carrière littéraire! pauvre entrée de Drury-Lane! Voyez comme ils arrivent tous, comme ils accourent et se pressent jusqu'à étouffer. N'importe l'âge et le titre, romanciers et poètes, historiens et journalistes, même les avocats, qui s'en mêlent! il faut que chacun prenne rang, se fasse un nom, monte en avant des autres, sauf à revenir à la queue. Alors, vraiment, il est bien question du passé, on a assez à faire avec ce qui vit et ce qui est là; on se soucie bien des hommes célèbres d'autrefois, il y a tant d'hommes

célèbres ici. Place donc au grand génie qui s'est acheté ce matin à beaux deniers comptant à la caisse d'un journal! Place à ce jeune aigle, sorti tout fier et rayonnant d'orgueil d'un déjeuner qu'il a payé à ses prôneurs chez Tortoni! Place à ces talens de coterie, à ces pléiades, qui se rendent encens pour encens, couronne pour couronne; à ces hautes renommées qui ne vont pas plus loin que le salon où elles trônent! à ces immortels nés aujourd'hui, pour qu'on n'en parle plus demain! à tous ces rois de la littérature, qui, pareils aux ombres d'Ossian, planent sur la montagne pour s'effacer et se fondre tout à l'heure dans les nuages.

C'est grande pitié, n'est-ce pas Homère, n'est-ce pas Virgile, Dante, Shakespeare, Corneille, Goëthe, que tous les jours on voit mettre à côté de vous, si ce n'est parfois au-dessus, quelqu'un dont vous n'eussiez pas voulu pour élève?

C'est grande pitié, n'est-ce pas, que la littérature, ce vaste et riche domaine de l'intelligence, cette terre de la pensée, soit aussi devenue un misérable champ de courtage, où l'on fait un trafic d'épicier, où la gloire a ses hausses et ses baisses, ses cotes marquées comme le $\frac{3}{100}$ à la bourse; où les éloges que l'on donne à un écrivain se tarifent à tant la ligne; où l'on compte dans la somme de talent qu'un homme peut posséder les diners qu'il donne, la jolie femme qui fait les honneurs de sa maison, et le cabriolet qu'il met au service de ses amis. C'est grande pitié, bon Dieu, qu'il faille remplacer la poésie par des calculs d'argent, les études par le savoir-vivre, et l'art, ce noble enfant de l'homme, cette émanation du ciel, cette fleur d'immortalité; l'art, cette conception sublime qui ne devrait avoir qu'une voie si large, un but si noble, qu'il faille le remplacer, dis-je, par quelque misérable intrigue, par quelque adroite génuflexion.

Cependant si cette admiration que les littérateurs de nos jours éprouvent à se regarder dans la glace, si le besoin qu'ils ont de parler d'eux, de préférence à tout ce qui fut

autrefois; si, enfin, l'empressement qu'ils mettent à se faire écrire tout vivans leur biographie, de peur, sans doute, que la postérité en perde quelque chose; si tout cela a bien son côté ridicule, il s'y trouve aussi quelque chose d'avantageux, c'est qu'ils nous donnent le droit d'amener à notre tour sur la scène des hommes qui ne penseraient sans doute pas à y venir d'eux-mêmes, et de leur rendre, avant qu'ils soient morts, l'hommage qu'ils ont mérité.

A ce petit nombre d'écrivains consciencieux et modestes, qui aiment la science pour la science, l'étude pour le bonheur moral qu'elle leur procure, non point pour la vanité qu'ils en retireraient, à cette classe d'hommes (hélas! à présent devenus bien rares), qui vivent très-profondément occupés de l'utilité générale d'une recherche historique, et très-peu du laurier qui leur en reviendra, appartient le docteur Adolphe Wagner, dont j'essaie de tracer ici l'esquisse biographique.

Une part de cette biographie ne sera pas longue à faire. La vie extérieure d'Adolphe Wagner offre peu de faits et d'événemens. A part quelques indécisions de jeunesse sur le choix d'un état, quelques excursions en Allemagne, le docteur se renferme bientôt et presque exclusivement dans sa chambre de savant, petite chambre, plus garnie de livres que de meubles, éloignée du bruit; bonne et modeste chambre qui ne se remplit que d'une respectable poussière de vieux parchemins, et qui ne retentit que de la cadence du rythme grec et allemand; du reste, ayant son grand fauteuil, son large poêle pendant l'hiver, ses fleurs posées sur la fenêtre pendant l'été, et pendant l'hiver et l'été son buste et son portrait de Goëthe. Le docteur passe là sa vie entre quelques classiques de l'antiquité et quelques philosophes de sa nation, et il l'y laisse, pour ne plus la reporter que de temps à autre dans un cercle de lecture, dans une société d'amis, dans une promenade autour de sa ville natale. Cependant il est toujours si occupé, qu'il n'a pas le temps de voir si la

fortune ne passe point par hasard à sa porte; et comme la grande dame a les pieds trop délicats pour monter trois étages, elle s'en va sans lui rien dire, et lui la laisse partir sans la regretter. Partant quittes, ils sont du reste tous les deux très-bons amis, car ils ne se connaissent que fort peu, et n'ont jamais eu à se brouiller ensemble.

Le docteur Adolphe Wagner est né à Leipzig en 1774. Il étudia la théologie dans l'université de cette ville, puis l'université d'Iéna l'attira par la haute renommée dont elle jouissait alors; il s'y rendit, et ne la quitta que lorsque Fichte, accusé d'athéisme, la quittait lui-même.

Alors Adolphe Wagner revint à Leipzig; son père l'engageait à prendre un état, mais lui se sentait beaucoup de goût pour ne gêner en rien sa liberté, pas plus par un manteau de prédicateur que par une broderie d'employé civil. Il pensait au surplus que la science pourrait bien faire quelque chose pour lui, s'il faisait beaucoup pour elle, et il s'adonna à la science.

Quelque temps après il se marie, et quelque temps encore après, l'académie de Magdebourg, en célébrant son établissement séculaire, crut devoir lui offrir, sans qu'il l'eût demandé, un brevet de docteur en philosophie et ès arts libéraux.

Voilà à peu près tout ce que l'on peut dire de cette existence tellement circonscrite toujours dans le même cercle, tellement barricadée en face du monde, que le monde n'y touche presque pas.

Quant à l'autre, quant à cette existence d'observation, de recherches, d'études, elle est large et variée, et mériterait d'avoir un autre historiographe que moi. Le docteur ne s'est pas attaché à suivre un seul filet de la science, il l'a prise dans plusieurs voies et par plusieurs directions. La littérature, la langue, la mythologie grecques avec tout ce qu'elles nous ont légué de pur et d'harmonieux, de simple

et de grandiose, ont de bonne heure fixé son attention et pris une grande part dans ses travaux. La littérature italienne l'a compté parmi ses admirateurs les plus dévoués; le Français, l'Espagnol, l'Anglais sont venus, qui ne l'ont pas trouvé moins bien disposé à se livrer à eux de toutes ses forces. Alors sa tête est devenue toute philologique, sa pensée s'est mise à voyager à droite et à gauche, en véritable cosmopolite, et de là vient qu'il n'a rien à envier à ceux qui ont tant couru le monde en chaise de poste ou en bateau; car, sans se lever de son fauteuil, et, grâce à ses études, il a pu tendre la main à l'antiquité, visiter le Dante à Florence, causer familièrement avec Caldéron, se mettre en très-bonne intelligence avec Rousseau et Voltaire, et dans tout cela ne pas oublier sa bonne Allemagne. Avec cette facilité de parler et d'écrire cinq ou six langues; avec cette aptitude à s'occuper tour à tour d'histoire et de critique, de littérature et de philosophie, il ne peut naturellement pas être envisagé sous un point de vue unique; il ne peut pas non plus nous offrir une de ces individualités fortement empreintes d'un sceau caractéristique; ses œuvres sont le résumé de toutes ces différentes études qu'il a faites, c'est un lien qui réunit plusieurs branches de la science en faisceau, c'est un miroir où le passé a son reflet à côté du présent, et où chaque peuple peut, l'un après l'autre, laisser quelque chose de son génie, de son image.

Le nombre des ouvrages, en partie anonymes, publiés par le docteur Wagner, est considérable, et nous devons, pour y mettre plus d'ordre, les diviser ainsi:

- 1.^o Traductions, éditions avec commentaires d'ouvrages étrangers;
- 2.^o Ouvrages originaux — Poésie;
- 3.^o Critique, Philologie.

I. Parmi ses traductions nous mettrions au premier rang celle de Jules César, celle de l'Œdipe de Sophocle.

Pour l'anglais, celles du *Manfred* de lord Byron ; des *Miseries of human life* de Beresford ; de l'ouvrage d'Alex. Murray : *On the european languages* ; d'un roman qui a pour titre : *Robin Hood et Mariane* ; de plusieurs chansons écossaises anciennes ; enfin, des Œuvres de Benjamin Franklin ; cinq volumes.

Du français il a traduit l'*Homme de désir* de Saint-Martin d'Amboise, de notre grand et religieux Saint-Martin, le disciple et l'émule de Jacob Bœhme, et le chef de notre école mystique en France.

Les travaux du docteur Wagner sur la langue et la littérature italiennes sont encore plus importants.

On lui doit une belle et correcte édition de *Il Parnasso italiano*, renfermant les œuvres du Dante, de Petrarque, de l'Arioste, du Tasse, et accompagnée de notes historiques et critiques, faites avec un goût et une conscience admirables.

Le *Parnasso continuato*, qui contient le texte pur de l'*Orlando innamorato* de Matheo Bojardo. On sait que ce poème était tombé aux mains de Berni, qui avait cru bien faire de le retravailler à sa manière, et Dieu sait quel travail frivole et à contre-sens ! Adolphe Wagner a fini par se procurer un exemplaire de l'ouvrage original, devenu rareté bibliographique, et il l'a enfin rendu au public dans sa bonne physionomie et sa simplicité primitive, tel qu'il était avant que Berni y ajoutât son clinquant. Cette importante publication est accompagnée d'une critique, d'un glossaire et d'une introduction, qui ne peuvent que lui donner un plus haut prix.

Le *Parnasso italiano* et le *Parnasso continuato* sont imprimés en deux beaux volumes in-8., chez Fleischer à Leipzig, et ne s'adressent pas seulement à l'Allemagne, mais à tous les savans et littérateurs, qui trouveront dans ces deux ouvrages un texte correct et des notes écrites, après de sérieuses recherches, avec goût et savoir.

Adolphe Wagner a encore traduit et enrichi de commentaires, cette fois conjointement avec son ami J. G. Quandt, la *Storia pittorica della Italia* de Louis Lanzi, deux volumes in-8.^o; Leipzig, 1831 — 1833.

Et, enfin, ce qui peut clore dignement cette première liste d'ouvrages, c'est sa publication des Œuvres philosophiques de Giordano Bruno, de ce Bruno hardi penseur, venu trop tôt aussi pour son siècle, et que l'Église catholique, toujours très-décidée dans ses moyens d'exécution, chaque fois que les moyens ne lui ont pas manqué, fit brûler à Rome, en 1600, comme hérétique.

Ses écrits n'avaient pas encore été rassemblés, et on ne les trouvait qu'assez difficilement, enfouis dans quelque bibliothèque, et dérobés au vulgaire comme un venin dangereux. Le docteur Wagner les a réunis, revus et accompagnés d'une précieuse introduction, dans laquelle il traite à la fois de la vie, des écrits et du système de Bruno.

II. La poésie occupe moins de place dans la vie littéraire du docteur Wagner que ses recherches bibliographiques et critiques. Quelques pièces fugitives sorties d'un de ses rares loisirs, quelques feuilles sybilliques jetées au vent par sa muse rêveuse, et qu'il n'a pas même pris encore la peine de recueillir, voilà ce qu'on a le droit de lui demander. Il a composé aussi des vers en italien : le *Parnassò italiano* fut dédié à Goethe, et la dédicace écrite en terzines. Goethe récompensa cette offrande par le don d'une coupe en vermeil dont il se servait habituellement pour boire, et que le docteur Wagner conserve avec le saint respect qu'il porte à tout ce qui vient du grand poète de l'Allemagne. Quelques sonnets italiens, publiés à Berlin dans la gazette de Voss, obtinrent aussi du succès, entre autres un sur Napoléon. Le docteur Wagner a écrit aussi des pièces de théâtre, et bien qu'elles ne puissent pas comme œuvres d'art être placées très-haut, surtout à présent que l'Allemagne possède tant d'admirables productions

dramatiques ; bien que lui-même ne parle de ses tentatives en ce genre qu'avec indifférence et quelquefois avec dédain, il est à regretter cependant qu'il n'ait pas poussé ses essais plus loin.

Des quatre pièces que nous connaissons de lui, l'une est une traduction en vers alexandrins, des *Fausse infidélités* de Barthe, remarquables par sa souplesse de style.

Les *Détours*, comédie en cinq actes, sont composés d'après deux anciennes nouvelles italiennes, adroitement ralliées et combinées ensemble.

Les *Filets d'amour* ont été joués à Weimar et le public les a bien accueillis ; c'est une petite pièce assez gracieuse qui tient de la pastorale, et où le défaut d'intérêt dramatique est compensé par des peintures fraîches et des scènes d'une nature douce et quelque peu sentimentale.

Il en faut dire à peu près autant de l'autre comédie, qui a pour titre : *un Moment*.

En général, ce que j'aurais à reprocher à ces essais, ce n'est pas l'absence d'entente dramatique, que l'auteur possède assez bien, ni l'art de la composition, qui n'est peut-être que trop soignée dans les détails. C'est plutôt le manque d'effet théâtral dont le poète ne s'occupe pas beaucoup ; c'est une manière de construire des scènes qui tiennent bien plus de l'épique ou de l'idylle que du drame ; c'est enfin une phraséologie qui rappelle trop celle qui a été si long-temps en vogue en Allemagne, celle des théâtres français et italien. L'âge et l'expérience, l'observation journalière, jointe à l'étude des bons modèles qui ne manque assurément pas au docteur Wagner, lui eussent sans doute fait prendre une autre direction, et voilà pourquoi je regrette qu'il se soit arrêté si vite dans sa carrière dramatique.

III. Nous voici venus à la troisième série des œuvres du docteur Wagner, série bien pleine, bien savante, toute empreinte d'une idée profonde, toute dirigée vers un but utile ;

car ce n'est pas lui qu'on a vu employer sa plume au service de ceux qui pouvaient grassement la payer, se mettre aux gages des libraires, à l'affût des circonstances, épier le moment favorable de faire paraître un livre, consulter le goût du public, et se rendre le fournisseur obligé de tous liseurs de contes et musards de cafés. Une pensée unique l'a dominé : aimer et cultiver la science, étudier et réfléchir ; puis, quand une veine d'études a été explorée, si le désir lui est venu de résumer dans un livre le fruit de ses recherches, de ses travaux, il l'a fait ; sinon, il s'est trouvé aussi heureux de mettre silencieusement en réserve ce qu'il avait appris, et de retourner à l'ouvrage. La littérature n'a donc pas été pour lui une carrière d'argent et d'honneur à exploiter ; mais une route difficile où il s'est avancé avec patience et courage, sans reculer devant les obstacles, sans se bercer de riantes chimères, une route où il a toujours mis la main à l'œuvre, bien plus par amour de l'art que par calcul d'intérêt, et bien plus pour les autres que pour soi. C'est du reste cette route-là que choisiront toujours les êtres d'une trempe forte et généreuse, qui ont en vue le développement d'une théorie, la réalisation d'une grande entreprise, et qui, fondant leur intérêt personnel dans l'intérêt général, se regardent citoyens, comme devant compte de leurs actions à la patrie, membres du corps social, comme devant compte de leur vie à ce corps social.

L'un des premiers ouvrages du docteur Wagner est sa *Galerie biographique*, justement estimée, des réformateurs célèbres, tels que Zwingli, Wiclef, Érasme, Hutten, Ulric de Wirtemberg, Jérôme de Prague, Jean OEcolampade. Cet ouvrage historique, qui exigeait de grandes recherches et un travail sérieux, fut commencé en 1800 et terminé en 1804.

A peu près à la même époque parut le livre qui a pour titre : *Zwei Epochen der modernen Poesie, dargestellt in Dante, Petrarca, Boccacio, Göthe, Schiller und Wieland*. L'histoire de ce livre est assez curieuse, et peint assez bien

la confiante bonhomie de l'auteur, pour que nous ne craignons pas de la rapporter.

Adolphe Wagner venait de sortir de l'université, et continuait avec ardeur les études littéraires qu'il avait entreprises, mais non toutefois sans ressentir de temps à autre quelques inquiétudes sur l'avenir, et sans donner accès à cette pensée, qu'une place pourrait lui être cependant un assez salubre refuge contre grand nombre de vilains soucis. Là-dessus il fait connaissance avec un jeune homme, beau parleur, vaniteux, affectant des grands airs, un de ces jeunes gens comme il n'est pas rare d'en rencontrer, et qui, sortis de l'humble toit qui les a vus naître, ressemblent beaucoup à ces valets des grands seigneurs espagnols dont parle Gilblas, qui n'allaient jamais à leur réunion qu'en quittant la livrée pour revêtir l'habit de leurs maîtres. Celui-ci prend tout d'abord le docteur Wagner sous sa protection, il reconnaît son mérite, et veut qu'on le reconnaisse ; il a de hauts patronages à sa disposition, de belles places à donner ; il ne s'agit plus que de savoir ce que Wagner aimerait le mieux, et le docteur, qui n'a jamais eu l'idée que l'on puisse se faire passer pour autre que l'on n'est, accepte modestement la place de sous-bibliothécaire, je ne sais où, à Berlin, je crois. Va donc pour la place de sous-bibliothécaire à Berlin ! Le jeune et généreux protecteur ne demande seulement qu'un échantillon de science, un ouvrage à montrer. Et voilà qu'Adolphe Wagner se jette hardiment au milieu de ses livres, étudie, compulse, entre en verve, et enfin écrit les deux Époques de la poésie moderne. L'ouvrage est remis aussitôt à son Mécène, qui promet d'en faire un bon usage, et qui l'oublie sur sa cheminée en quittant Leipzig. C'était tout simplement un commis de librairie, qui avait trouvé assez drôle de se donner un ton de supériorité, et qui en avait imposé au docteur par la hardiesse et la facilité qu'un fat a toujours d'en imposer à un homme simple et modeste.

Le livre parut peu de temps après. L'idée fondamentale en est ingénieuse et d'une haute portée. L'auteur a fait deux trilogies à peu près pareilles, l'une italienne, l'autre allemande. Dante, représenté comme l'Homère du christianisme, comme celui qui renferme en soi tous les genres de poésie, le drame et l'épopée, l'ode et l'élégie. Puis Pétrarque, le tendre, le religieux Pétrarque, qui avec ses sonnets d'amour, ses canzoni, ses élancemens vers le ciel, ses rêves chastes et mystérieux, se montre sous une des faces du Dante, sous le point de vue idéal et religieux, tandis qu'à l'opposé, Boccace, avec sa vive et jeune Fiammetta, avec ses Nouvelles trempées de légèreté française et de volupté italienne, nous représente le côté matérialiste.

De même Gœthe, qui embrasse le monde ancien et moderne, le monde intime et extérieur, le spiritualisme et le matérialisme; ce Schiller l'idéaliste, Schiller, qui ne veut pas que cette belle nature d'homme qu'il s'est faite, redescende au vulgarisme de la vie, mais qu'elle monte jusqu'à Dieu; Schiller, le poète religieux et lyrique; puis Wieland, qui, pour ne prendre que le côté joyeux de l'existence, la grâce corporelle et le savoir-vivre, peut bien être comparé à Boccace.

Entre ces deux vastes trilogies de la littérature, l'auteur jette comme un magnifique point de réunion luisant, comme un nœud digne de rejoindre les deux parties, Shakespeare, qui tient de la nature du midi et de celle du nord; Shakespeare, qui a fait *Roméo* et *Hamlet*, le *Songe d'une nuit d'été* et le *Roi Léar*.

Certes, on ne peut disconvenir que cette manière de prendre ainsi l'histoire de quelques siècles dans leurs plus hauts jalons, et la littérature dans ses sommités, n'ait quelque chose de grand et de hardi qui plaît au premier coup d'œil et qui entraîne la pensée, bien qu'en examinant l'œuvre de plus près, il faille peut-être y reconnaître des rapproche-

mens forcés et des peintures dont on doit outrer le trait caractéristique pour maintenir leur analogie.

Pour mon compte, j'aime et je regarde Schiller comme l'égal de tout ce que le génie humain a jamais produit de plus noble et de plus élevé, et je ne puis le placer à l'égard de Goethe comme Pétrarque est placé à l'égard du Dante. Je ne puis me faire à l'idée de lui donner un rang secondaire, pas même par rapport à Goethe, qui doit avoir sa place très-haut, et Schiller la sienne très-haut aussi. Cela n'est toutefois qu'une opinion purement personnelle, et quand bien même encore elle serait partagée par d'autres, elle n'ôterait rien au mérite de l'ouvrage du docteur Wagner.

Un peu plus tard parut le *Theater und Publikum* (le Théâtre et le Public). Wagner cherche dans cet opuscule à expliquer le peu de faveur qu'obtient à présent le théâtre, et cela lui donne occasion de remonter très-haut dans l'histoire de l'art dramatique, jusqu'à celui des Indiens, et de tracer d'une manière succincte, mais claire et précise, les progrès, le caractère, la chute du théâtre, en passant tour à tour des Indiens aux Grecs, des Grecs aux Romains, aux Espagnols, aux Italiens, aux Anglais, aux Français, aux Allemands. L'auteur ne dissimule point l'amour qu'il a pour les formes simples et majestueuses de l'art antique. Il peut en parler d'autant plus savamment, qu'il a fait une étude spéciale du théâtre des Grecs, de leur mise en scène et de tout ce qui s'y rattache, et qu'il a lui-même fait représenter à Leipzig une pièce jouée à la manière des anciens, avec les chœurs, le rythme cadencé et la même disposition scénique.

Cet ouvrage est remarquable par le talent avec lequel il a su résumer en quelques pages et très-distinctement l'histoire de l'art dramatique pendant tant de siècles, et par les vues qu'il émet sur la destination et l'avenir du théâtre.

Le *Bühnenschwarm* (le Vacarme du théâtre) est une

satire mordante et caustique de la corruption qui s'est glissée dans l'art théâtral.

Das Reich des Scherzes (l'Empire du comique) est une théorie du comique, envisagé dans sa tendance par opposition à celle du beau, de telle sorte que cette tendance change de forme avec le temps, que chez les anciens, par exemple, le comique est de l'*ironie*; chez les modernes, de l'*humour*. En allant de conséquence en conséquence, Wagner veut encore démontrer dans cet ouvrage que la théorie de l'art ne peut pas être une abstraction prise isolément; mais que cette théorie se trouve contenue, expliquée, développée dans l'histoire de l'art, conséquemment dans ce que l'art a produit.

Un autre ouvrage, qui ne mérite pas moins d'être recherché et étudié, est le *Lehrbuch der italienischen Sprache* (Traité de la langue italienne), qui parut en 1826. Lorsque l'auteur composa ce livre, il était encore tout fraîchement occupé des idées de cadence métrique et de mouvement musical dans la récitation des vers; idées que son ami Auguste Apel avait savamment développées par opposition à la théorie de Godefroi Herrmann, qui tenait beaucoup trop peu de compte de l'ouïe; aussi le chapitre de ce livre qui traite de l'art métrique est-il des plus intéressants. On remarquera aussi ceux qui traitent des dialectes italiens et qui embrassent l'histoire de la langue italienne.

Un cours d'études mythologiques qu'il fit, de concert avec son ami Jean-Arnold Kanne, ancien professeur de langues orientales, l'amena à composer pour le *Conversations-Lexicon*, publié par Brockhaus à Leipzig, l'article sur la mythologie des Indous; article remarquable par les idées savantes et profondes qui y sont émises; puis encore un ouvrage d'une plus haute portée et d'une plus grande étendue, je veux parler de l'*Uebersicht des mythischen Systems* (Aperçu des systèmes mythiques. Leipzig, 1813, in-8°).

Dans ces deux ouvrages il a été dominé par le désir de démontrer l'identité de toutes les langues, laquelle identité

dérive de l'union intime de toutes les religions, et des faits d'analogie palpables dans les lois qui ont présidé à la formation des langues. De là ses combinaisons étymologiques, qui ont mérité le suffrage d'une foule de savans, et les éloges de Weinhardt, auteur de la *Verwandschaft der Sprachen* (Parenté des langues).

Nous devons mentionner encore dans les OEuvres du docteur Wagner les articles de Platon et de Spinoza dans le *Conversations-Lexicon*, et une quantité d'articles disséminés dans divers journaux de l'Allemagne, notamment dans les *Annales de Berlin*, et qu'il serait trop long d'énumérer.

Maintenant nous résumerons en peu de mots les différens caractères qui distinguent le docteur Wagner.

Comme critique, il appartient à cette forte et généreuse école qui a entrepris la régénération littéraire de l'Allemagne, à cette école romantique dont le premier anneau se rattache à Lessing, qui arrive à Goethe, à Schiller, à Herder, et qui se défend contre les Kotzebue, les Iffland et les Nicolai, avec des hommes tels que les frères Schlegel, Tieck, Novalis, etc. De là, chez le docteur Wagner, une admiration excessive pour le beau antique et la naïve simplicité du moyen âge; de là sa vénération pour Lessing, pour les grands hommes de Weimar, et son amitié pleine de respect pour Tieck.

Comme littérateur, pris dans toute l'extension du mot, il a doté son pays de bons et précieux ouvrages, il a importé de l'étranger tout ce qui lui semblait devoir produire un heureux résultat. Avec ses études de l'art antique, avec ses études de l'art moderne chez les autres peuples, il n'a eu pour but que d'opérer d'une manière plus sûre et plus directe sur l'art en Allemagne. Toutes ses œuvres réunies lui donnent pleinement le titre de savant, et quelques-unes celui de penseur profond et de philosophe.

Comme homme privé, c'est bien l'un des caractères les plus simples et les plus aimables qu'il soit possible de ren-

contrer. Dénué de toute prétention, ne recherchant ni place, ni honneurs, il vit dans une douce indépendance, dans un modeste et paisible intérieur, au milieu de ses livres, qu'il ne quitte guères, de ses parens et de ses nombreux amis qui viennent le visiter. Il est inutile de dire qu'on n'a pas à craindre, en allant le voir, de trouver en lui cette morgue pédantesque et cet air affairé, dont quelques savans de nos jours croient devoir se décorer. Quelque amour qu'il porte à ses livres, il les quitte volontiers pour entrer dans une conversation qu'on lui demande, pour donner à qui en a besoin son aide et ses conseils. Sa science n'est pas à lui, mais à tout le monde, et il la répand en récits, en remarques critiques, en entretiens de toute sorte, sans se douter que c'est de la science.

Un de ses grands plaisirs est d'aller de temps à autre dans une société d'amis, lire une tragédie grecque traduite avec beaucoup de fidélité en allemand, et accompagnée d'une introduction historique et critique, ou sur le poète ou sur la pièce. L'auteur de cet article a lui-même assisté à l'une de ces réunions, et il ne s'en ressouvient pas sans un sentiment de plaisir. Là se trouvaient rassemblés, dans le salon de M. Barth, plusieurs savans, professeurs, hommes de lettres, éditeurs, etc.; lorsque tous les auditeurs se sont assis en face de lui, le docteur Wagner monte sur son estrade, et lit d'une voix pure, grave, et de temps à autre assez émue, ces vers allemands, calqués sur le grec; ces vers allemands qu'il cadence, et dont il fait une modulation, un morceau d'harmonie, une musique.

Après cela on se lève, on se met à table, on boit au génie de Sophocle ou d'Euripide, on boit à la bonne Germanie, et ce qui était une assemblée de savans, devient une fête d'amis.

X. MARMIER.



ŒUVRES POSTHUMES DE GOËTHE.¹

(Premier article.)

Il semble qu'un homme illustre ne meure point ; quand il disparaît de la terre, sa grande ame nous éclaire encore de ses vives clartés, comme si elle était remontée au sein de la divinité pour se confondre dans la lumière universelle. La dépouille mortelle de Goëthe vient de descendre au caveau où l'attendait Schiller ; il laisse pour héritiers tous les hommes capables d'enthousiasme, tous ceux pour qui les jouissances de l'esprit sont au-dessus des dons de la fortune. Acceptons avec joie cette succession, l'inventaire en est riche. Ce ne sont point de minutieuses collections des moindres billets, et pour ainsi dire des paroles les plus indifférentes échappées à un écrivain célèbre. Il ne s'agit de rien moins que de la suite de cet immortel *Faust*, dont l'effet poétique fut plus grand que ne le fut jamais son prestige magique. Après cela on nous donne une série de notes et de lettres écrites à la fin du siècle dernier pendant un voyage de Francfort en Suisse ; un *Gætz de Berlichingen*, arrangé pour la scène, enfin deux volumes de jugemens sur les arts et la littérature, dont la plupart avaient paru dans divers recueils périodiques. C'est par *Faust* que nous allons commencer l'analyse de cette importante publication : nous accorderons ensuite quelques articles à *Gætz de Berlichingen* et au *Voyage en Suisse*, ce que nous ferons d'autant plus volontiers, que nous avons nous-mêmes parcouru les lieux que Goëthe avait décrits trente ans auparavant.

¹ Première livraison, cinq volumes in-8.° Stuttgart et Tubingue, 1832.

Faust est comme le résumé de la magie tout entière, chaque siècle a eu ses sorciers, ses pactes avec le diable. Le peuple a toujours eu des prodiges à raconter sur la science des enchanteurs ; mais au seizième siècle se présenta un homme qui les rassembla tous en lui-même. Ce Faust n'est point un personnage imaginaire : né à Kundlingen, où dans la marche de Brandebourg, il était fils d'un paysan qui l'envoya faire ses études à l'université de Wittenberg. Il étudia ensuite la théologie, la médecine, et s'appliqua enfin à la magie, à laquelle il initia son ami Wagner. Après avoir dissipé la fortune qu'il avait héritée de son oncle, il fit avec le diable un pacte pour vingt-quatre ans, et celui-ci mit à sa disposition un serviteur appelé Méphistophelès. Faust alors se mit à voyager, étonnant le monde par ses miracles. Ce fut ainsi qu'en 1523 il s'envola d'une cave de Leipzig sur un tonneau. Dans la suite le diable l'étrangla ; ce fut au village de Rimlich, entre minuit et une heure. Bien que dès la fin de ce siècle Widmann ait écrit l'histoire de Faust, et qu'il existe d'ailleurs un petit livre populaire sur ce magicien, la tradition l'a quelquefois confondu avec l'un des inventeurs de l'imprimerie, chose éminemment diabolique, et cette opinion a passé dans le roman de Klinger. Lessing ébaucha deux plans de tragédies dont Faust était le héros ; nous n'en avons plus qu'un fragment. Goëthe n'a point incorporé l'imprimeur dans son *Faust*. C'est le magicien qui, dominé du désir de s'instruire et de dépasser les limites trop étroites de l'univers, asservit le diable à sa volonté, parcourt le monde et surtout le monde imaginaire ; car rien n'est beau, rien n'est étrange en même temps comme cette *Walpurgisnacht* (nuit de S.^{te} Walpurga) ou du premier Mai, où toutes les sorcières, tous les êtres de la superstition populaire se réunissent pour célébrer sur le Blocksberg la fête annuelle des esprits. Il n'y a personne dont l'imagination n'ait été quelque peu atteinte de ces contes dont l'enfance est effrayée,

et cette vague souvenance des premières impressions, cette rêverie qui prend quelquefois la place de la raison; ces secondes vues enfin que la philosophie condamne sans les expliquer, sont pour le poète des moyens d'une indicible puissance. Il découvre dans notre ame des ressorts encore neufs, il les fait vibrer avec une force d'autant plus grande que nous étions loin de nous y attendre, et que le premier de tous il nous les a révélés. Mais le caniche noir et le chat magique nous laissent un souvenir moins douloureux que cette jeune Marguerite, si innocente avant que les artifices de l'inférieur Méphistophelès l'aient abandonnée à la passion de Faust. Tout ce que la *Walpurgisnacht* a de plus fantasque, ne peut égaler l'impression foudroyante de ces terribles paroles : *Her zu mir* (ici à moi). En les prononçant, Méphistophelès semble s'abîmer avec Faust, comme si le pacte était accompli et que l'enfer se fût ouvert pour eux; tandis que la jeune fille vient d'être exécutée dans la prison, d'où le dérangement de sa tête ne lui a pas permis de s'enfuir avec son Henri, cause de tous ses malheurs. Des voix d'en haut répondent : *elle est sauvée*. C'est elle qu'on cherche dans la *Walpurgisnacht*, et du moins on l'y trouve, au lieu qu'elle est entièrement bannie de la S.^{te} Walpurgé classique. J'avoue que la plus belle poésie, j'avoue que l'apparition d'Hélène et de toutes les puissances mythologiques sont froides à côté de cela, et j'en veux à Faust de se faire aussi le successeur de Pâris, au lieu de demeurer l'amant de *Gretchen*. C'est elle qu'il fallait évoquer. Du moins à une première lecture, et tant qu'il m'est resté l'espoir de la rencontrer, la pièce m'a paru longue et surtout languissante; puis, quand il a fallu se résoudre à ne la revoir que dans les chœurs pour l'y entendre proférer deux mots sous le titre monastique d'*Una pœnitentium*; je me suis accusé moi-même d'avoir voulu astreindre cette gigantesque composition aux règles classiques, sans me rappeler que, pour être complet, il fallait que Faust fût venir

Hélène. Déjà dans un conte d'Hamilton, dont on ne parle pas assez, l'enchanteur Faustus la montre à Élisabeth avant Marianne, avant Rosamonde. Nous sommes donc sur le terrain mythologique, et nous y entraînons un empereur et toute sa cour.

Les soixante-sept premières pages font double emploi avec un fragment déjà publié dans les Œuvres complètes de Goethe. Il y a quelques années aussi qu'il y ajouta la nuit classique de S.^{te} Walpurge, et si j'ai bon souvenir, les journaux français en ont rendu compte. Enfin, en 1831 seulement, par conséquent peu de mois avant sa mort, Goethe termina sa pièce. Ce qui est absolument nouveau, se réduit donc à une centaine de pages et commence au quatrième acte.

Une féerie n'est guères susceptible d'analyse. Que dire d'une suite de tableaux gracieux ou bizarres dont les personnages n'ont pas de rapport les uns avec les autres? Parlera-t-on du style? mais pour en donner une idée, il faudrait une autre magie encore. Nommera-t-on tous les êtres fantastiques qui comparaissent devant le lecteur? mais ce serait l'ennuyer sans l'instruire. De sa nature notre exposé sera donc fort court.

La première scène est un tableau. Ce Faust qu'on a vu s'abîmant avec Méphistophelès, est endormi d'un sommeil agité. Couché sur un gazon fleuri, des génies, des esprits l'entourent sous les formes les plus variées et les plus agréables. Il est impossible d'imaginer une poésie plus riche et plus fraîche : ce sont des descriptions de la nature que la nature semble avoir faites elle-même. Faust, à son réveil, débite un fort beau morceau, après quoi tout disparaît pour faire place à un empereur, à un conseil d'État; puis voilà tout à coup que le fou du roi se rompt le cou sur l'escalier : un autre fou prend à l'instant sa place : c'est Méphistophelès qui s'introduit sous ce costume. Il propose une énigme dont l'empereur ne se soucie guères : il en a déjà bien assez de

l'obligation de délibérer, et se plaint qu'en un jour de fête on l'occupe d'affaires. Il le faut néanmoins. Le chancelier se plaint de la corruption des moines; le général, de l'insubordination des mercenaires qui réclament leur solde; le trésorier, du vide des coffres de l'État; le maréchal du palais, des dettes de sa majesté. L'empereur consulte le fou, qui d'abord répond par une flatterie, et parle ensuite d'or caché dans les entrailles de la terre, ce qui pour le chancelier est manifestement un maléfice. La réponse de Méphistophelès est péremptoire; il donnera de l'argent, car ce qui est sous le sol appartient à l'empereur. L'astrologue confirme les promesses du fou; mais il faut d'abord laisser passer le carnaval. Ici la scène change encore: nous sommes près de Florence, un héraut nous dit que l'empereur a passé les Alpes, un chœur de jardinières s'accompagne de la mandoline. Il y a des branches d'oliviers, des épis, des bouquets et des guirlandes, et tout cela parle, tout cela chante. La magie s'accomplit. Que rapporter de ces divers personnages, sinon que chaque hymne a un caractère nouveau, un genre de beauté encore inconnu. Telle est la tendre naïveté d'une strophe adressée par une mère à sa fille; tel est aussi le dérangement habile d'une chanson d'ivrogne. Du reste il y a des oiseleurs, des bûcherons, des parasites, des polichinelles, des Satyres; puis viennent les Grâces, les Parques, Thersite, et que sais-je, un jeune conducteur de char, et enfin Plutus. La foule se précipite sur les richesses qu'ils répandent. Les gnomes, les géans, les nymphes accompagnent le grand Pan; on célèbre sa fête, on le conduit à la source des richesses; mais en regardant cette source enflammée, il y plonge sa barbe, qui prend feu. Or, le grand Pan est l'empereur lui-même pour qui Méphistophelès a imaginé tous ces prestiges: tout brûle, tout est incendié; mais à la voix de Plutus l'ordre renaît. L'empereur est dans un beau jardin, où Faust lui demande pardon de l'artifice dont il vient d'être l'objet.

Cependant celui-ci est plein d'enthousiasme et de reconnaissance, car ses billets, son papier-monnaie, produisent au trésor des sommes immenses. Aussi les cadeaux pleuvent sur ses favoris, qui s'en promettent les usages les plus différens et les plus singuliers. Tout à coup la fantaisie prend à l'empereur de voir Hélène et Pâris, Faust l'a promis; il faut que Méphistophelès le seconde; il répond : *le peuple païen n'est pas de ma compétence, il a son enfer à lui*. Après bien des difficultés il adresse Faust aux déesses mères, et lui donne une clef magique qui s'étend dans sa main et lance des éclairs : cette clef doit le guider, et à l'instant il s'enfonce sous le sol. Il ramène enfin Hélène, que les dames de la cour critiquent, à peu près comme le fait Essex dans le joli conte d'Hamilton. Pâris réunit tous leurs suffrages; mais Faust devient éperdument amoureux d'Hélène : il ne veut pas que Pâris en approche, il le touche de sa clef, les fantômes disparaissent et Faust tombe comme anéanti par l'explosion.

Le second acte s'ouvre dans le laboratoire de Faust; il est étendu sur un lit gothique. Méphistophelès va secouer la vieille pelisse de docteur suspendue à la muraille, car tout est encore dans le même état, tout, même les toiles d'araignée, l'encre, la plume de laquelle Faust a signé son pacte avec le diable. Une nuée d'insectes s'échappe de la robe; ils chantent un chœur en l'honneur du retour du patron. Méphistophelès veut parler à Wagner, le disciple de Faust. Resté chez lui, ce savant cherche à créer un homme qui doit naître dans une phiole; et en effet, Homunculus parle bientôt du fond de cette phiole, il raisonne sur-le-champ philosophie, et il annonce une *Walpurgisnacht classique*. Nous voici donc une troisième fois à quitter les personnages primitifs pour ceux que leur art nous fera connaître. Homunculus éclaire la route aérienne par laquelle Méphistophelès et Faust arrivent dans les champs de Pharsale. Passons sur le monologue d'Érichto, sur le dialogue de Méphistophelès avec les

sphinx, les griffons, les sirènes, les fourmis. Faust rappelle toute la mythologie; toutefois il ne cherche qu'Hélène, et saute sur le centaure Chiron, qui lui raconte comment sa croupe l'a autrefois portée. Pendant que Faust pénètre dans le gouffre des enfers, son compagnon se débat avec les lamies, qui lui paraissent jolies; mais chaque fois qu'il en saisit une, elle se change en spectre hideux. Homunculus, toujours esprit, reluit toujours dans sa bouteille; il n'anime encore aucun être corporel, et il ne sait dans quel corps se glisser. Le voilà qui consulte Thalès et Anaxagore, philosophes qui viennent disputer l'un contre l'autre sur les forces de la nature. Arrive Méphistophelès, qu'une Dryade avertit qu'il va se trouver en présence des Phorcydes, qui n'ont à elles trois qu'un œil et qu'une dent. Tandis qu'ils s'épuisent en mutuels compliments, Thalès et Anaxagore conduisent Homunculus à Nérée, qui les renvoie à Protée. Celui-ci, voulant leur échapper, fait le ventriloque pour les tromper sur le lieu où il est; mais bientôt il reparait au milieu des Sirènes, des Dorides, des Pselles et des Morses, et l'humide empire plaît beaucoup à Homunculus.

Le palais de Ménélas à Sparte reçoit Hélène et une suite de captives troyennes : tel est le commencement du troisième acte, qui peut-être est la plus belle partie de cette étonnante et bizarre composition. Je ne pense pas qu'il y ait dans Sophocle de plus beaux chœurs, d'expressions plus sublimes, plus harmonieuses. Ce n'est plus de l'allemand qu'on lit : les paroles poétiques de Goethe semblent appartenir au langage divin de l'inspiration; elles paraissent s'élever vers l'Olympe; et quant au sujet, il est fort heureusement choisi. Hélène a pénétré dans le palais; mais une femme d'un extérieur affreux, la fille de Phorcys enfin, l'une des trois sœurs à la dent unique, à l'œil qu'elles se prêtent tour à tour, lui en a interdit l'entrée. Elle la suit jusques à la porte, où elle effraie de sa hideuse présence le chœur des jeunes captives. Hélène alors annonce qu'elle revient de la part de Ménélas, Phorkyas

se soumet. Les altercations de ce personnage avec le chœur sont dans le goût antique : les invectives alternent avec une admirable énergie. Cependant le roi a commandé un sacrifice, Hélène en fait les préparatifs ; seulement il n'a point désigné la victime : Phorkyas en frémit, car cette victime doit être la reine elle-même. Ici le caractère de Phorkyas devient presque bienfaisant. Elle avertit que du sein de la Nuit cimmérienne sont arrivés des guerriers qui ont bâti un fort dans la vallée de l'Eurotas, au pied du Taygète. Il faut fuir vers leur demeure, et s'enfermer avec eux. L'auteur, en rapprochant les époques, a fait sans doute allusion à la conquête du Péloponèse par les chevaliers français. Champlitte devient le contemporain de Ménélas ; mais ce n'est pas de Champlitte qu'il est question ; Faust tient ici sa place ; il est le véritable châtelain. Lyncée, qui aurait dû avertir de l'arrivée d'Hélène, a été tellement séduit par sa beauté, qu'il a oublié son devoir de gardien et sa trompe. Il va être condamné au supplice ; mais Faust abandonne à Hélène la décision de son sort. Tout fléchit devant elle : on ne peut la voir sans perdre l'esprit ; elle règne désormais dans le château, elle dispose des richesses et de l'armée : tout à coup Ménélas vient faire le siège de ces murs ; on se dispose au combat, on passe la revue des chefs, ou leur confère des investitures.

La scène change : nous sommes au milieu d'arides montagnes ; une longue suite d'années s'est écoulée, car Faust et Hélène ont un fils, Euphorion, qui, pareil à Antée, prend sa vigueur dans le sol lorsque son pied le frappe, et, pareil à Icare, veut toujours s'élancer dans les airs. Il lui faut des plaisirs disputés, il lui faut une poitrine qui résiste, une bouche qui se refuse à ses baisers. Sa parole est vive et brève, elle exprime le désordre d'une impétuosité sans limite. Il est sourd aux avertissemens de ses parens, il part comme Icare, et comme lui retombe. Son corps se résout en une auréole et devient comète. Il ne reste de lui que son

manteau et sa lyre. On a reconnu dans le chœur, qui suit sa disparition, un hymne sublime sur la mort de lord Byron. Hélène s'évanouit : dans un dernier embrassement Faüst ne saisit que son voile, qui lui-même se dissipe en nuage et l'enlève. Après quelques réflexions du chœur, les jeunes filles qui le composent se confondent avec les élémens. Phorkyas descend du cothurne, jette son masque et son voile, elle grandit à la vue du spectateur, et l'on n'aperçoit plus, au lieu d'elle, qu'un gigantesque Méphistophelès. Alors on se souvient que dans un acte précédent il a pris le costume d'une Phorcyde, et l'on s'aperçoit que le palais d'Hélène, le château du moyen âge, les bords d'Icare Euphorion, n'étaient qu'un prestige du démon pour amuser Faust.

Au quatrième acte l'empereur reparait. On a élu un autre César, il faut combattre ; Méphistophelès et Faust lui donnent la victoire ; l'armée ennemie, déjà maîtresse des positions les plus redoutables, fuit à la vue d'une inondation imaginaire : nouveau prestige de Méphistophelès. C'est, je crois, à cet endroit que commence la dernière partie de la création de Goethe, car l'acte d'Hélène était connu déjà. Il y a des scènes très-variées, des personnages fantastiques, des corbeaux qui parlent ; on pille un camp, on distribue des fiefs. Un ecclésiastique maudit la victoire, ouvrage de satan ; mais de pieuses fondations l'apaisent. Ce peu de mots fera du moins connaître le plan de cet acte, qui est peut-être ce qu'il y a de moins satisfaisant dans la pièce. Enfin, le cinquième nous donne un épisode qui serait une charmante églogue. Un étranger arrive chez Philémon et Baucis, véritable intermède, qu'on aurait pu intituler : *chapitre qui n'a aucun rapport avec le reste du livre*, comme cela se pratiquait par une société d'auteurs qui mettaient leur esprit en commun, sans se concerter sur le plan de leurs ouvrages ; seulement on devine que l'empereur a donné l'investiture de cette contrée à Faust. Celui-ci arrive enfin ; il est plongé dans de profondes méditations, et son

extérieur annonce qu'il est parvenu à un âge fort avancé. Il est mécontent, il ne jouit de rien, et surtout il est incommodé de la sonnerie d'une chapelle, à laquelle Méphistophelès fait mettre le feu. Philémon, Baucis et l'étranger y périssent; mais à minuit quatre vieilles apparaissent au sein d'une obscurité profonde : la pénurie, la dette, l'inquiétude, la nécessité, noms que je rends moins bien que je n'aurais voulu, parce qu'il me fallait des féminins. L'inquiétude ou plutôt le souci pénètre seul chez Faust, les autres se retirent. En vain Faust veut expulser le souci (*die Sorge*); cette femme importune l'aveugle de son souffle : puis vient le chœur des lémures. Faust s'imaginer qu'il fait creuser un canal dans ses États, et dans un *à parte*, Méphistophelès, son directeur des travaux, nous apprend que c'est un tombeau. Les destinées sont accomplies; Faust meurt, on l'enterre : Méphistophelès va faire valoir sur son ame le pacte signé du sang de Faust. Le gouffre de l'enfer s'ouvre. Ici les choses les plus bizarres s'accumulent : parmi des vers magnifiques et pompeux, il s'en trouve d'une trivialité qui descend à dessein jusqu'à la farce et à la bouffonnerie. Il y a des diables gras et bien nourris, *Dickteufel*, et des diables maigres et décharnés, *Dürreteufel*. Méphistophelès harangue les uns et les autres. Tout à coup une gloire illumine le ciel, une troupe céleste arrive; il s'agit d'enlever l'ame de Faust, vers laquelle déjà se précipitent les diables; mais ils sont obligés de se retirer, et l'ame s'envole avec les anges.

Pour dernier intermède nous sommes dans le désert, dans les forêts, les rochers, au milieu d'anachorètes. Le *pater Extaticus*, le *pater Profundus*, le *pater Seraphicus*, débitent chacun une tirade mystique; puis se présente un chœur d'enfans morts au berceau, qui apprennent du père Seraphicus ce qu'ils sont et d'où ils viennent; enfin on apporte l'ame de Faust. Le père Marianus fait une belle et poétique prière à la Vierge : arrive le chœur des pénitentes, la grande

pécheresse, la Samaritaine, Maria *Ægyptiaca*, et tout cela prie pour Faust; enfin la gentille *Gretchen*, cette jeune Marguerite, si innocente, si aimante, joint à ces prières une prière plus touchante encore. *Viens*, s'écrie la Vierge, *viens à de plus hautes régions; quand il sentira ta présence, il te suivra.*

Ainsi finit cette pièce ou plutôt ce rêve de l'homme de génie, conception bizarre, étrange, qui résume et réunit la mythologie, la magie, la sorcellerie, qui donne à tous les âges un souvenir de superstition, qui ennoblit tout ce qu'elle touche. Profonde de philosophie et sublime d'expression, soit qu'elle nous expose en périodes rapides les doctrines de Thalès et celles d'Anaxagore, soit qu'elle nous montre les forces de la nature, survivant toujours aux transformations de l'âme humaine, elle fait toujours vibrer, retentir dans notre âme des sons inconnus, comme il arrive quelquefois dans un profond sommeil, que les plus douces symphonies se jouent d'elles-mêmes à l'homme le plus étranger à la composition musicale. Toutefois, je l'avouerai, le premier Faust demeurera seul en possession de l'effet tragique.

P. DE G.

DU CÉLIBAT DES PRÊTRES CATHOLIQUES,
Et des moyens de parvenir à l'abolir dans les États constitutionnels.

L'article qu'on va lire est extrait de l'*Hesperus*, journal où l'a fait insérer, il y a quelques années, un jurisconsulte des plus distingués de l'Allemagne. La *Nouvelle Revue germanique* a déjà traité cette question ; mais elle reçoit un nouveau degré d'intérêt de la discussion qui a eu lieu à la cour de cassation, et surtout de l'éloquent et savant réquisitoire que M. Dupin a prononcé le 21 Février.

L'auteur allemand émet d'abord des idées très-saines sur le droit de pétition : il pense que c'est principalement par ce moyen qu'en Allemagne il faut tâcher d'obtenir l'amélioration sociale et religieuse qu'il propose, puis il aborde la question en ces termes :

« La loi du célibat n'est qu'un règlement de pure discipline. Comme telle, cette loi ne pouvait être introduite dans les divers États que de l'agrément du souverain, soit exprès, soit tacite. Elle émane donc à la fois du pouvoir ecclésiastique et du pouvoir temporel, bien qu'il n'y ait eu de la part de celui-ci que simple tolérance ; dès-lors elle peut être abrogée à chaque instant par le concours de ces deux pouvoirs. Ne fût-ce que pour maintenir une harmonie nécessaire entre la puissance spirituelle et la puissance temporelle, il serait à désirer que les gouvernemens, d'accord avec l'Église, fissent cesser le célibat.

« Mais à supposer que le pouvoir ecclésiastique ne voulût point se prêter à cette mesure, le souverain aurait le pouvoir incontestable de proscrire le célibat dans ses États, et

en vertu de son droit de surveillance (*jus circa sacra*), il pourrait abroger une disposition qu'il reconnaîtrait préjudiciable au bien général; une disposition qu'il aurait le droit de repousser, en lui refusant son assentiment, s'il s'agissait de l'établir. Les sujets alors ne manqueraient pas de se ranger de l'opinion de leur prince; car ils comprendraient qu'il ne doit pas y avoir d'État dans l'État, et surtout que des réglemens sans importance ne doivent jamais l'emporter sur des droits incontestables de l'humanité.

« Parmi tous les préjugés sous lesquels se débat l'espèce humaine, il n'est peut-être aucun qui soit plus dépourvu de toute apparence de raison, ou qui afflige plus profondément les droits les plus sacrés de l'individu, aucun qui ait plus rudement heurté la nature, la raison, la morale et l'expérience.

« Les raisons de la suppression du célibat sont aussi nombreuses qu'importantes. Nous allons les rappeler et les examiner.

« 1.^o Le célibat des prêtres n'est point un commandement de l'Eglise chrétienne, c'est une loi disciplinaire, imaginée plus tard et révocable à volonté;

« 2.^o Le célibat n'est d'aucune utilité;

« 3.^o Il offre de graves inconvéniens physiques, moraux, politiques.

« Quant à la première proposition, nous ferons remarquer d'abord, qu'à toutes les époques il y eut des hommes individuellement disposés à regarder le célibat comme méritoire; mais que jamais l'entier éloignement de la femme ne fut recommandé comme une loi générale pour toutes les classes d'individus, si ce n'est par le gouvernement de l'Eglise catholique. On ne trouve rien de semblable ni dans l'ancien, ni dans le nouveau Testament.

« L'ancien nous donne en beaucoup d'endroits des préceptes contraires; par exemple :

ribles persécutions qui se déchaînèrent contre le christianisme : les ministres de cette religion proscrire ne pouvaient se résoudre à laisser des veuves et des orphelins.

« Pendant trois siècles que le christianisme brilla de tout son éclat et se maintint dans toute sa pureté, on n'essaya pas même de faire aux prêtres une loi du célibat. La consécration et les dignités étaient pour les hommes mariés comme pour ceux qui ne l'étaient pas, et lorsqu'un prêtre avait vécu assez long-temps dans le célibat, il se mariait, si d'ailleurs il n'y avait dans sa position individuelle aucun empêchement.

« La première tentative sérieuse pour introduire le célibat dans le clergé, eut lieu au concile de Nicée en 325 ; mais le savoir et l'expérience de l'évêque Paphnuce la firent échouer. On se borna, la pauvreté des bénéfices exigeant un sacrifice, à interdire le mariage à ceux de ces prêtres qui n'étaient pas encore mariés. Néanmoins cette défense, qui n'était pas générale, fut souvent négligée dans la suite. Quelque fréquentes que fussent depuis les prohibitions de mariage prononcées par les synodes, nous n'en voyons pas moins que depuis l'audacieux précurseur de Hildebrand, Siricius, qui le premier interdit à tous les clercs la faculté de se marier, jusqu'au onzième siècle, la plupart des ecclésiastiques étaient publiquement mariés en France, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre et même en Italie. (Voyez l'Histoire ecclésiastique de Plank, tome II, p. 85.)

« Plus sage et plus humain que les autres, le concile de Constantinople, en 692, avait formellement condamné le célibat dans son treizième canon, et de nos jours encore les prêtres grecs sont préservés par le mariage de tous les maux répandus par le célibat sur le reste de la chrétienté.

« Pour triompher de la nature et de la raison, pour faire prévaloir sur l'une et sur l'autre une institution de ce genre, il fallait un esprit aussi altier que celui de Hildebrand, il fallait des circonstances vraiment extraordinaires.

« Ce triomphe de Grégoire VII a fait au genre humain plus de mal qu'il n'en a éprouvé des plus sanglantes batailles; il a été une source de désespoir, de vices et de crimes.

« Ce pontife voulait ressaisir par une voie détournée le pouvoir que lui avait ravi la querelle des investitures. Il fallait que le pouvoir ecclésiastique fût placé en dehors de l'influence du pouvoir civil. Cela ne pouvait réussir qu'autant que l'on briserait les liens de famille qui unissent l'homme à l'État. C'est à ce plan gigantesque qu'il sacrifia tout, même l'humanité. On sait quelle résistance éprouva cette mesure de la part du clergé; on sait, comme le rapporte Lambert d'Aschaffembourg, que les évêques, et notamment ceux de Mayence et de Passau, coururent danger de la vie en proclamant le décret du pape, et qu'ils furent obligés de se soustraire par la fuite à la fureur du clergé. Mais ce qui n'est pas moins connu, c'est le défaut d'observation de cette rigoureuse prescription : sous différens prétextes des femmes habitèrent les demeures des prêtres, et malgré tous les synodes, le dérèglement des mœurs fut poussé à l'excès.

« Il est vrai que les évêques, auxquels leur âge donnait à ce sujet des idées différentes, favorisèrent ce nouveau système, qui étendait manifestement leur pouvoir. Néanmoins il y eut, même sous le pontificat de Grégoire, d'honorables exceptions : nous citerons les prélats du synode de Paris en 1076 ; nous citerons encore l'évêque Otton de Constance, qui permit expressément à ses prêtres de prendre des femmes où ils voudraient. (Plank, tome IV, p. 152.)

« L'incontinence du clergé excita des plaintes universelles, et les princes, convaincus des effets funestes que le célibat produisait dans leurs États, prièrent les papes de l'abolir. Nous citerons Ferdinand I.^{er}, Maximilien II. Albert de Bavière fit faire les plus vives représentations par ses envoyés au concile de Trente. Cependant on ne fit que renouveler les recommandations de chasteté, et le mal resta ce qu'il était.

On sait que depuis ce concile jusqu'à nos jours les mœurs n'en furent pas meilleures.

« Ce rapide exposé prouve que le célibat n'a été institué ni par le Christ, ni par ses apôtres; que la primitive Église ne le connaissait pas; qu'il n'est devenu règle que mille ans après le fondateur de notre religion, et que, loin que ce fût de l'assentiment de tous les évêques, il n'eût réellement pour lui que celui de Rome, qui s'était peu à peu élevé au-dessus des autres; que ce qui fit établir le célibat, était étranger à la pensée religieuse, et tenait à des motifs d'ambition qu'elle condamne; enfin, qu'imaginé par des hommes, il peut être supprimé par des hommes.

« Il ne faut plus que les monarques se bornent à implorer le saint-siège, ils peuvent et ils doivent agir directement, sûrs du concours de leurs peuples, toutes les fois qu'il s'agit de faire faire un progrès à la raison.

« Il n'y a plus à craindre de persécutions contre le clergé, il n'est pas non plus assez pauvre pour que ces deux motifs de célibat offrent encore des avantages. Toute loi qui blesse la nature est injuste et tyrannique. Or, les plus célèbres médecins, Galien, Celsus, Boëhaave, Haller, Tissot, Franck, sont d'accord pour déclarer que la violence que l'on fait à ses désirs est suivie des plus funestes effets pour la santé. D'ailleurs, sous le rapport moral, l'homme est trop faible pour combattre un penchant irrésistible, il finit par céder, et le scandale lui ôte tout crédit pour la censure des mœurs. On ne sait que trop que la présence d'une jeune gouvernante est toujours un sujet de dérision pour les paroissiens. Ne vaudrait-il pas mieux qu'à l'exemple des pasteurs protestans, nos prêtres se missent à pratiquer les vertus qui distinguent l'époux, le père de famille. Les jeunes gens qui se destinent au sacerdoce, connaissant toute l'étendue des sacrifices que l'on exigera d'eux dans la suite, s'abandonnent à leurs passions pour jouir des plaisirs qui plus tard leur seront interdits; et

loin de se satisfaire, ils en contractent l'habitude; trop souvent ils concilient les lois opposées de la nature et de l'Eglise, en obéissant à cet adage : *Si non caste, saltem caute*. La confession auriculaire rend la lutte encore plus pénible, les occasions de succomber se multiplient à l'infini. »

Dans un dernier article l'auteur examine les effets du célibat sur la population, sur la prospérité, sur la richesse des États. Il fait perdre à la seule Allemagne catholique environ 12,000 âmes, et comme, selon le calcul d'un publiciste anglais, la présence d'un homme actif augmente la richesse nationale de 1000 à 1500 florins, il en résulte une perte d'au moins 12 millions de florins. Mais il est d'autres considérations : les prêtres pères de famille appartenant à la classe éclairée, les enfans recevraient une éducation capable de propager les lumières et de réagir sur les masses en multipliant les connaissances. On verrait d'ailleurs les fils de bonne maison se vouer à l'état ecclésiastique, qui ne se recrute plus guères que parmi les classes inférieures. Les sciences seraient plus cultivées, et notre clergé s'élèverait à la hauteur du clergé protestant, qui jusqu'à présent, il faut bien l'avouer, l'emporte de beaucoup sur lui.

En comparant ces articles de l'*Hesperus* avec le réquisitoire de M. Dupin, on voit que, jurisconsulte français autant que profond canoniste, ce magistrat a pénétré toutes les profondeurs de la question ecclésiastique, mais qu'il s'est surtout attaché à prouver qu'aucune loi civile ne créait d'incapacité de mariage contre l'homme qui avait une fois appartenu au sacerdoce. En renonçant à la prêtrise, il redevient citoyen. Mais à cette occasion il a entamé la même discussion que l'auteur allemand; il dit en termes exprès : *on se tromperait, si on regardait la prohibition du mariage des prêtres comme étant d'institution divine; les livres saints attestent le contraire*. Puis il cite les mêmes passages et beaucoup d'autres encore; il parcourt de plus la législation ancienne de la France, il

entre dans l'esprit du concordat qui nous régit, car son principal but est de faire rendre un arrêt conforme aux lois. Le but, au contraire, de M. Zentner (car nous ne pouvons nous refuser au plaisir de le nommer) est d'obtenir un changement de législation à cet égard, en sorte que l'état habituel des prêtres soit désormais le mariage, et qu'il ne soit pas nécessaire de quitter les ordres pour le contracter. Pétitionnaire, il s'adresse aux souverains de sa patrie; organe de la loi, M. Dupin en avait fait entendre le langage; mais ce langage n'a pas été compris, les préjugés ont dicté une décision d'un effet passager, fugitif, une décision qui ne détruit aucune des vérités qu'il avait proclamées, qui n'en aborde pas même une seule, et qui n'empêche pas que la même question reproduite à l'instant ne puisse rencontrer une solution à la fois plus légale et plus rationnelle.

G.

Littérature périodique.

LA VIE PUBLIQUE ET LES JOURNAUX DE BERLIN.¹

Je vais tracer le tableau des opinions qu'on a ici sur la vie publique. Le lecteur bienveillant est prié de remarquer que je parle d'opinions sur la vie publique, et non de la vie publique elle-même; car pour celle-là il n'y en a point parmi nous. Chez nous tout est secret, et c'est pour cela que nous avons tant de conseillers *intimes*. Ces mots renferment toute notre histoire des derniers temps. Car de deux choses l'une: ou depuis quinze ans nous n'avons pas d'histoire du tout, ou on l'a trouvée trop noble pour en faire part à la plèbe, et l'on s'est contenté d'en faire un livre amusant, exclusivement destiné à être feuilleté par des doigts augustes et sérénissimes.

Je ne sais ce qu'il en est; mais ce que je sais, c'est que beaucoup d'honnêtes gens, assez versés d'ailleurs dans la géographie, ne savent pas si Berlin est situé en Allemagne. Il est d'aucuns qui prétendent qu'il fait partie de la Russie.... Toujours est-il certain qu'il n'y a rien d'allemand dans notre conduite. On est ici le plus ordinairement allemand du nord ou berlinois, et quelquefois prussien. Quand le Prussien dit *nous*, il veut dire: nous Prussiens; quand le Berlinoise dit *nous*, il veut dire: nous Berlinoise, Berlinoise de telle ou telle rue, ou de tel ou tel quartier.

Il ne saurait pas non plus être beaucoup question de partis. Dans d'autres pays les *partis* signifient le présent; chez nous c'est le passé et encore plus l'avenir. Ailleurs il s'agit des

¹ L'article qu'on va lire est tiré de l'ouvrage intitulé: *Bilder und Zustände aus Berlin* (*Tableaux et Situations de Berlin*), par J. Jacoby. Altenbourg, 1833, deux volumes in-12. On sait qu'il y a encore à Altenbourg quelque liberté de la presse pour les ouvrages au-dessus de vingt feuilles.

Note du Rédact.

intérêts actuels, et c'est pour cela que les partis sont là hardis, saisissans, dangereux. Ici, au contraire, on s'escrime pour des institutions qui ne sont plus, et pour des situations qui ne sont pas encore : de là tant de déclamations, de vague, de rêves. Le présent nous est interdit : il appartient à la police. Plusieurs, pour avoir voulu s'y ingérer, s'y sont brûlé les doigts. C'est pourquoi nous nous en tenons à ce qui sera et à ce qui fut ; nous sommes les hommes du passé et surtout de l'avenir.

Voilà tout, ou peu s'en faut, ce que j'avais à dire sur la vie publique à Berlin, avant de parler des journaux, les soi-disant organes de notre soi-disant opinion publique. Je vais les peindre l'un après l'autre, tels qu'ils sont, sans fard et sans détour.

Avant tout il faut se rappeler que nous avons ici la censure, la censure prussienne, prussienne, vous dis-je : c'est là l'essentiel. Tout ce qu'on imprime ici ne peut exprimer que notre patriotisme, notre manière de voir le monde en grand, nos méditations du matin, sans quoi tout est biffé sans miséricorde. Toute l'histoire n'a qu'un objet pour nos censeurs : la Prusse. Tout ce qui se passe ailleurs est ignoré, ou ne doit servir que de moyen. La France, par exemple, n'existe que pour nous servir d'épouvantail contre les révolutions. L'Allemagne du midi n'est là que pour que nous puissions mettre à l'*index* ses livres et ses journaux ; la Saxe, que pour être comprise dans notre système de douane ; la Chine, que pour que nous puissions y envoyer de temps à autre un prussien missionnaire. Le bon Dieu lui-même n'existe que pour nous, et Fouqué a prouvé qu'il est excellent Prussien.

Qu'on ne cherche pas dans nos journaux un récit vrai, impartial des événemens du jour ; on n'y trouve qu'une compilation partielle, égoïste de faits qui, dans leur tendance bonne ou mauvaise, doivent servir de leçon au lecteur

prussien. L'histoire contemporaine n'est pour cette rédaction petite et intéressée que comme des manœuvres de recrues. L'aigle va mal avec cette façon de voir et d'agir ; à moins qu'on ne l'affuble d'une robe de chambre et de pantoufles, et qu'on ne le suppose atteint de la colique.

Prenez l'*Observateur autrichien*. Ce journal au moins a une tendance ; il sait au moins ce qu'il veut, et défend son opinion tant bien que mal. Il a un point de vue sous lequel il envisage les choses. La plus misérable feuille de France, d'Angleterre, du reste de l'Allemagne, a une couleur, un esprit. Nos gazettes à nous n'ont d'autre couleur que le noir et le blanc, ce qui est en même temps notre couleur nationale. Dans tous nos journaux on lit cette vérité qu'on ne sait pas clairement chez nous, ou qu'on n'ose pas dire où l'on tend et ce qu'on veut donner pour le *status quo*. Avant la révolution de Juillet les choses semblaient prendre une meilleure direction, au moins sous ce rapport. L'insolence de notre aristocratie brandebourgeoise, l'orgueil de nos hommes en place, d'autres symptômes encore, faisaient espérer que l'esprit absolutiste et *conservatif* prévaudrait tout-à-fait. Tout se disposait pour son triomphe définitif : la haute noblesse était dans la jubilation ; les gendarmes étaient plus grossiers que jamais ; la censure rayait les observations les plus inoffensives : nous étions heureux. Mais soudain arrive de Paris la grande nouvelle, et avec elle de nouveaux embarras. On louvoya, on changea de ton et de direction ; on commença à traiter les bourgeois avec moins d'insolence ; les gendarmes et la police devinrent plus polis, et les choses en sont restées là.

La *Staatszeitung* (Gazette d'État, le Moniteur prussien) se compose de deux parties : une partie officielle, qui commence toujours par ces mots : Sa Majesté a daigné ; et une partie non-officielle, dans laquelle tous les États du monde sont passés en revue ; et remarquez que la Russie marche

toujours en tête. Est-ce hasard ou intention? Je l'ignore. Voyez un peu les articles *France*. Avec quel art les extraits des journaux de ce pays sont classés, arrangés! Comme une nouvelle neutralise toujours l'autre, comme un raisonnement est toujours détruit par un autre raisonnement, de telle sorte qu'il ne reste au lecteur que l'impression de la profonde corruption, de la complète dissolution de ce pauvre pays de France! Les colonnes sont remplies de longues tirades empruntées à la *Gazette* et à la *Quotidienne*. Mais n'y cherchez pas une revue raisonnée des partis comme la donne la *Gazette universelle* d'Augsbourg. On n'écrit pas pour le public cultivé, qui veut s'orienter et deviner l'avenir par le présent; on écrit pour un parti plein de petites préventions, et qui ne forme d'autre vœu, qui ne rêve que de faire sortir du présent le passé féodal. Ajoutez à tout cela que cette bonne gazette est incapable de dissimuler un peu. Voyez avec quelle joie elle accueille tous les articles, soit carlistes, soit républicains, pour faire ressortir l'illégitimité et le peu d'avenir du gouvernement actuel de la France.

Que dirai-je de son compte-rendu des chambres françaises? MM. Lafayette, Lafitte, Odilon-Barrot, Mauguin, etc., sont d'abord arrangés, frisés, avant que nous ayons le plaisir de les entendre. S'ils pouvaient se lire dans la *Staatszeitung*, certes ils ne se reconnaîtraient pas; ils demanderaient qui donc a pu dire de si grosses sottises. Mais la gazette ne perd pas un mot de ce que disent MM. Fiz-James, Berryer, etc. En un mot, les affaires françaises sont régentées et arrangées comme si ce journal était uniquement écrit pour des recrues qui seraient sur le point de marcher contre la France. La rédaction est-elle forcée d'agir ainsi, ou manque-t-elle de vues, est-elle incapable de comprendre l'importance des questions qui s'agitent en France? Je l'ignore. Mais ce que je sais, c'est que la *Staatszeitung* nous donne de la situation de ce pays l'idée la plus partielle et la plus ridicule. A l'entendre,

il semble que la France soit un faubourg de Berlin, et que toute l'histoire ne mérite quelque attention qu'autant elle se rapporte à la Prusse et qu'elle intéresse sa gloire. Puisse-t-elle, pour le moment, avoir raison, et puisse le torrent irrésistible des événemens ne franchir les bords que lorsque nos hommes rétrogrades seront arrivés à résipiscence!

J'arrive aux articles sur l'Angleterre, telle que la voit notre gazette. Rien de plus curieux pour l'observateur aux écoutes, que ce qui se passait dans nos salons pendant la discussion du bill de réforme. On espérait trouver dans la Grande-Bretagne un fidèle allié, pour le moment où en France l'élément républicain et conquérant aurait repris le dessus. Jusqu'à l'entrée de Périer au ministère, certaines gens parmi nous ne doutaient pas que la république avec son anarchie ne finît par ramener une troisième restauration; ils l'espéraient et s'arrangeaient en conséquence. C'est dans cette vue qu'on faisait des vœux pour l'adoption du bill, dont on ne comprenait pas la portée démocratique; en cas de non-adoption on avait à craindre des troubles qui eussent rendu le secours de l'Angleterre fort incertain. La noblesse anglaise, se disait-on, conservera assez de puissance et d'argent pour reprendre plus tard ses privilèges; il fallait amadouer les plébéiens afin de pouvoir s'en servir au besoin. Les Français sont nos ennemis. Périssent tous les bourgs pourris; à leurs ruines nous joindrons bientôt celle de la nouvelle Babylone. Ce qui se passe en Angleterre n'aura été à la fin qu'une bonne mystification pour amuser John Bull. Mais quand on vit que le justemilieu s'affermissait de plus en plus au pouvoir, que l'établissement de la république devenait de plus en plus improbable; quand, enfin, nos fins politiques eurent entrevu la tendance démocratique du bill de réforme, qui mettait en péril toute l'aristocratie britannique, on commença à parler d'un autre ton, et les Tories eurent de nouveau tous les vœux de nos hommes d'État. La gazette subit toutes ces révolu-

tions de l'opinion aristocratique sur les affaires d'Angleterre. Dans les commencemens elle parlait de justes griefs, de réclamations raisonnables, imprimait fidèlement les discours de Grey et de Brougham. Puis insensiblement elle s'attiédit de plus en plus, et finit par employer sa tactique ordinaire de supprimer dans les discours des Whigs tout ce qui ne lui agréait pas; elle ne parla que superficiellement des assemblées et des unions populaires, et omit entièrement les discours qui y étaient prononcés : aussi pourquoi étaient-ils si naïfs, si forts, si populaires? Toutefois rendons justice à tout le monde. La correspondance de Londres était parfois très-bonne, et attestait dans son auteur le don de l'observation. Mais les débats du parlement sont mesquinement rapportés. Tout ce qui s'y dit de plus plat, de plus insignifiant, est traduit avec soin, tandis que les discours solides et pleins sont mis de côté.

La rubrique *Pays-Bas* doit être blâmée par cela seul que la Belgique et la Hollande y sont toujours encore comprises sous le même titre, comme avant les journées de Septembre. Il paraît que le rédacteur de la *Staatszeitung* ne reconnaît pas la Belgique. Que signifie cette confusion, surtout depuis que sa majesté le roi de Prusse a reconnu Léopold I.^{er}? Cette pratique aurait-elle quelque rapport avec l'édit de censure récemment publié en Bavière, et qui veut aussi que la Hollande et la Belgique soient placées sous la même rubrique? Mais une gazette d'État, une gazette officielle, au moins de nom, comment peut-elle agir ainsi? Si j'avais le malheur d'être sa majesté Léopold I.^{er}, je porterais un défi à MM. John et Cattel. Comment un simple gazetier oserait-il d'un trait de plume me ravir un royaume que les soixante-six protocoles de la toute-puissante conférence n'auraient pu m'enlever? Comme il se moque de ce royaume fondé par des protocoles! comme il plaint ces pauvres Belges d'avoir perdu leur ancienne opulence, et comme il sait parer et élever jusqu'aux nues les Hollandais, si loyaux et si braves!....

Prenez garde à vous, Belges! Quiconque a ignoré jusqu'ici la bravoure exorbitante des Hollandais, n'a qu'à lire la *Staatszeitung* ; elle y est imprimée en grosses lettres.

Lorsque je veux me mettre en colère, je lis les articles de la gazette sur la *Pologne*. Que la Pologne est heureuse maintenant! que l'empereur de Russie s'est montré grand et humain! Comme les fabriques et les cimetières refléussent dans ce fortuné pays! Comme insensiblement tout se relève et prospère sous le knout et le sceptre russes! En même temps on nous répète tous les jours les dîners et les soupers magnifiques que donne son altesse sérénissime le prince gouverneur; comment il ouvre le bal en personne et fait jouer la Muette de Portici, et combien, sous son administration, le pays est riche et florissant! Les champs ne sont-ils pas abondamment engraisés des cadavres des jeunes et des vieillards? Et voilà tout ce que nous rapporte la gazette sur la Pologne; elle se garde bien de dire les cris des veuves et des orphelins, leurs époux et leurs pères enterrés vivans dans d'infests cachots, les villes réduites en cendres, toute une grande nation perfidement immolée, son cœur brisé et sa douloureuse agonie! Quand tout récemment la *Staatszeitung* rapportait avec complaisance cette députation de Polonais envoyée à Saint-Pétersbourg, pour remercier l'empereur de sa clémence et de sa magnanimité, je n'ai pu me défendre du désir de lui députer, moi, une autre ambassade. Je lui enverrais les mânes des héros morts pour la liberté, le vieux Kosciusko; je ferais sortir de leurs tombeaux les anciens rois de la Pologne....

Je n'ai rien à dire sur les articles que notre gazette officielle consacre aux affaires de l'Italie et de la Grèce. On pourrait exiger d'un journal de ce genre qu'il eût des correspondans à Nauplie et à Ancône, et l'on n'y trouve rien de pareil. Les lettres de Rome, rares, mais très-instructives, ont cessé tout-à-fait depuis quelque temps, et l'on n'em-

prunte à la gazette d'Augsbourg que ce qui est dans l'intérêt de la Prusse....

J'arrive à l'Allemagne selon la *Staatszeitung*. Qu'elle est triste cette Allemagne de la gazette! Autrefois rien de plus facile et de plus simple que la rédaction de ces articles. On en parlait une fois tous les mois; on rapportait les relevailles de telle ou telle accouchée sérénissime; on annonçait que la diète fédérale allait reprendre ses travaux, puis qu'elle était entrée en vacances, etc. On ajoutait quelques historiettes amusantes; on rapportait comment se portaient le vieux Goëthe et le jeune Gaspard Hauser, etc. Maintenant que les choses sont un peu changées en Allemagne, ces messieurs perdent la tête.

Lorsqu'après la guerre de l'indépendance le besoin se fit sentir de réformer l'ancien ordre de choses, et de se conformer à l'esprit du temps nouveau, beaucoup de nos hommes les plus éclairés pensaient que le moment était venu pour la Prusse de remplir sa destination historique, en formant, comme État progressif, opposition avec l'Autriche stationnaire; selon eux, la Prusse devait émanciper les idées de liberté, s'unir avec la France, et rallier autour d'elle les petits États de l'Allemagne constitutionnelle; c'était son opposition contre l'Autriche, contre l'influence de cette maison sur la confédération germanique, disaient-ils, qui avait, par la guerre de sept ans, donné à la Prusse, sur le théâtre du monde politique, un rôle et une importance historiques; que par sa situation géographique et par l'esprit libéral de ses habitants, c'était encore là sa mission; qu'elle ne pourrait se maintenir que par là au premier rang parmi les puissances; ils pensaient qu'une alliance avec la Russie, dans la vue de répandre les élémens de la nature germanique dans la vie slave, nous éloignait trop de notre but, de notre destination véritable; que l'instinct même de la conservation, et le triste pressentiment de voir un jour les Slaves détruire la vie des peuples

germaniques et devenir à leur tour la nation dominante, devraient suffire pour nous engager à nous opposer de toutes nos forces à leurs progrès, et nous les faire regarder comme nos plus mortels ennemis. Alliance avec la France, émancipation des idées constitutionnelles, opposition contre l'Autriche, telle paraissait devoir être la mission de la Prusse. La Prusse constitutionnelle à la tête de l'Allemagne constitutionnelle était une pensée qui souriait à tout ce qu'il y avait parmi nous d'esprits généreux. Mais le sort en avait décidé autrement, et peut-être est-ce pour le salut de la liberté et des peuples. Depuis les conventions de Carlsbad et la part qu'y prit la Prusse, les choses en sont venues au point que l'on s'est peu à peu habitué à la mettre dans la même catégorie que l'Autriche, et à n'attendre plus de l'une comme de l'autre qu'une croisade contre l'Allemagne constitutionnelle. Mais si les gouvernemens de cette partie de l'Allemagne sont de bonne foi dans leurs promesses de maintenir le système représentatif, il faudra bien qu'ils forment bientôt entre eux une coalition qui donnera à la vie allemande sa direction future. Resterait alors à savoir si la Prusse et l'Autriche parviendront à supprimer la liberté dans l'Allemagne méridionale, ou bien si elles seront elles-mêmes forcées de céder au torrent.

La *Staatszeitung* rapporte de préférence les incidens qui peuvent nuire au système constitutionnel, et omet presque tout ce qui peut lui faire honneur. C'est ainsi que pendant trois jours consécutifs elle nous entretint de la sotte affaire de MM. Coremans et Fleischer de Nuremberg, qui se donnaient réciproquement des charivaris; elle enregistra avec soin et longuement les scandales de la fête de Hambach, et elle fit à peine mention de la belle assemblée de Wilhelmsbad. Elle ignore absolument l'esprit de liberté qui vient de se réveiller dans le midi de l'Allemagne, ou bien ne rapporte que quelques faits isolés, et se rend ridicule en s'efforçant de ridiculiser une cause sainte....

Les articles de la Chine sont encore les meilleurs de la *Staatszeitung*. Ils renferment sur les affaires de ce vaste empire d'utiles renseignemens, qui peuvent être consultés avec fruit, étant l'ouvrage d'un de nos meilleurs orientalistes.

La rubrique de l'*Intérieur* rend compte de tout ce qui se passe de remarquable dans les États de la Prusse. Les deux objets principaux en sont les haras et les écoles. Notre système d'instruction publique est peut-être le meilleur de toute l'Europe; notre organisation municipale et communale est excellente. Mais quand on a travaillé de longues années à établir les fondemens d'un édifice, il serait temps enfin de songer aux murailles et au toit.

Le *Journal de Spener* (*Spenersche Zeitung* ou *Berlinische Nachrichten*) est une entreprise particulière, et n'a aucun caractère officiel. Le rédacteur en chef, le D.^r Spiker, tory au fond de l'ame, pendant quelque temps ne cacha pas ses opinions, injuriait la Pologne, l'Allemagne constitutionnelle et la France. Cette conduite ayant fait perdre beaucoup d'abonnés à son journal, il a un peu reviré de bord, écrit au hasard, et ne lève le masque que par intervalles. Au moment où l'on attendait avec inquiétude le sort du bill de réforme à la seconde lecture, le docteur annonça tout à coup qu'il avait été rejeté à une majorité de huit voix. Quelques jours après on apprit le contraire. Une autre fois, pour faire plaisir à ses lecteurs ordinaires, il se fit écrire de Londres que Wellington était rentré au ministère. La joie dura peu. Dans les premiers temps le journal de Spener se rendait odieux; aujourd'hui il est devenu ridicule par sa correspondance particulière de France et d'Angleterre, en donnant quelquefois comme telle ce que deux jours auparavant on a déjà lu au *Courrier*.

Notre meilleure feuille publique est la *Gazette de Voss* (*Vossische Zeitung*), dont le rédacteur est le *commissaire de justice* M. Lessing. Ses articles sur l'Allemagne rapportent

assez fidèlement l'histoire du jour ; ce qu'ils ont d'incomplet est la faute de la censure. Elle passe rapidement en revue les événemens dont la France et l'Angleterre sont le théâtre, et donne un précis des débats du parlement et des Chambres. Son ton n'est point servile ; un esprit libre et sans préventions y prédomine. Comme entreprise, cette feuille laisse loin derrière elle la *Staatszeitung*, et elle se recommande surtout à l'homme d'affaires, qui a besoin de s'instruire et de s'orienter avec le moins de perte de temps possible ; sous ce rapport elle pourrait bien être le meilleur journal de l'Allemagne. Mais elle laisse beaucoup à désirer pour l'impression, et ses dehors extrêmement négligés méritent un blâme sévère. C'est encore là une des conséquences du privilège. Si la concurrence était libre, messieurs les éditeurs, pour garder leurs dix mille abonnés, nous donneraient de meilleur papier, au risque de gagner un ou deux milliers d'écus de moins.

Si j'ai dû présenter la *Gazette d'État* comme l'organe des demi-mesures, de l'inconséquence et du système de bascule, qui n'ose pas, pour de certaines raisons, porter ouvertement les couleurs de l'absolutisme et de rompre loyalement en visière à ses adversaires, je dois rendre à la *Semaine politique* (*Politisches Wochenblatt*) la justice de dire qu'elle plaide sans détour et avec talent la cause de la légitimité. Honneur à toute direction de l'esprit humain, pourvu qu'elle se prononce avec franchise ! Honneur à tous ceux qui descendent bravement dans la lice à visage découvert et dédaignant les misérables artifices de la ruse ! La théorie d'une cause mauvaise, mais habilement plaidée, tourne au profit de la bonne, l'affermi et ajoute à sa gloire. D'ailleurs les grandes questions de l'humanité ne sont pas encore irrévocablement résolues, il s'en faut ; et l'on doit savoir gré à celui qui expose avec talent et de bonne foi ses opinions, quelles qu'elles soient, et qui les pousse jusqu'à leurs dernières conséquences. Mais honte et mépris à celui qui, nourrissant dans son cœur

la haine du temps nouveau et de tout ce qu'il nous apporte, se couvre du masque du libéralisme pour mieux surprendre son ennemi !

La *Semaine politique* mérite l'estime par sa franchise et l'attention publique, par la tendance qui lui est particulière.

« Nous ne voulons pas la contre-révolution, mais le contraire de la révolution, » voilà la devise qu'elle porte écrite sur son front, le texte dont elle fait incessamment l'exégèse et le commentaire. Ce système peut se réduire aux propositions suivantes : La propriété vient de Dieu ; elle est sacrée et inviolable, et se transmet par succession. L'État est la propriété du prince, et se transmet de père en fils par droit de primogéniture jusqu'à l'extinction de la famille. Tous les rois le sont donc par la grâce de Dieu, comme moi je suis par la grâce de Dieu propriétaire de ma maison. Le pays appartient au roi, il peut en disposer à son gré ; mais comme il ne peut pas l'habiter tout seul, il l'a loué à d'autres. Son locataire est le peuple. Le premier étage est occupé par le roi, le second par la noblesse, le rez-de-chaussée par les plébéiens. Le loyer se paie en argent et en sang ; quiconque se conduit mal, est mis à la porte, etc.

A considérer superficiellement ces étranges propositions, on est aisément tenté de s'en moquer, et c'est dans une pareille disposition que je me suis laissé aller, il y a quelque temps, à exprimer ainsi qu'il suit les propos qui se tiennent d'habitude à Berlin au sujet du *Wochenblatt* du professeur Jarke.

« M. le docteur Jarke, rédacteur principal de la *Semaine politique*, est professeur de jurisprudence à l'université et un très-bon criminaliste. Cette circonstance le conduisit à l'idée fort singulière d'envisager toute l'histoire moderne, depuis la première révolution française, et même en partie depuis Louis XIV, comme un procès criminel que le diable a intenté au bon principe, et dans lequel il s'agit de savoir lequel des

deux succombera. Le temps moderne avec sa liberté, son émancipation, son égalité, sa tolérance, est pour le *Wochenblatt* un non-sens, un poison, et c'est ce qu'il appelle le diable. Au contraire, le monde chrétien-germanique du moyen âge, avec ses franchises et ses privilèges, ses persécutions religieuses, son système féodal, son ignorance, ses impostures de moines, sa servitude spirituelle, lui paraît la vérité, le droit, le bonheur, le bon principe, en un mot. Or, M. Jarke continue et dit : les avocats du diable, ce sont les libéraux ; les défenseurs du bon principe, les absolutistes. Le tribunal, c'est l'histoire ; et si ce tribunal s'est prononcé dans les derniers temps en faveur du mauvais principe, c'est uniquement parce que le bon principe avait des défenseurs ou mal-habiles ou corrompus, tandis que le diable n'en avait que de rusés et d'habiles. Toutes les révolutions ne sont donc que des tours d'avocats. Tout ce que l'esprit du temps a récemment produit en sa faveur, n'est que tromperie et sophisme. MM. de Haller, de Bonald, de Maistre, etc., ont très-mal défendu la cause du bon principe. M. le D.^r Jarke parut, et pour relever cette cause perdue, il fonda la *Semaine politique de Berlin*. Mais pourquoi l'appeler de Berlin, et pas plutôt de la Chine ? Qu'y a-t-il de commun entre ce Berlin si éclairé, ce Berlin protestant, foyer de lumière pour toute l'Allemagne intellectuelle, et cette feuille sombre et craignant le grand jour, dont les lettres sont des frocs de moines et les pensées des pagodes chinoises ? »

Voilà ce que j'écrivais jadis ; mais je suis revenu de ce persiflage depuis que j'ai mieux appris à connaître le fond de la feuille absolutiste. Il est impossible de s'en faire une juste idée, sans approfondir un peu les vues de M. Jarke sur le Droit criminel, telles qu'il les a développées avec beaucoup d'originalité dans son livre. Là il expose sans détour ce qu'il n'ose pas dire encore dans son journal ; là il s'attache à ce dogme catholique, qui veut que le monde n'existe

que pour expier ses péchés, que le sang de Jésus-Christ crie encore vengeance ; que le châtement du criminel est pour lui un passe-port pour le ciel ; que le démon parcourt en personne la terre, tel qu'un lion rugissant ; que notre devoir à nous, c'est de faire notre pèlerinage à travers cette vallée de misère, humbles, repentans, contrits, afin que le péché s'éloigne de nous, et que nous devenions dignes d'entrer au royaume éternel. Selon ce système, point de libre développement de la moralité, point de régénération et de perfectionnement de l'homme par ses propres forces, par une tendance spontanée vers le bien et l'idéal moral. La punition n'y apparaît point comme une nécessité morale, par laquelle l'homme qui a failli se relève en payant sa faute ; mais comme vengeance, comme une expiation pour les péchés du genre humain.

Or, je vous le demande, quelle doit être, avec une pareille idée, la manière de voir en politique ? Quelque insignifiante et accidentelle que dût paraître d'abord la conversion au catholicisme de ce même professeur Jarké et de son principal collaborateur le professeur Philipps, elle est devenue significative par le rôle qu'ils jouent maintenant comme publicistes. Il est difficile de dire si leur conversion doit être regardée comme une conséquence de leurs opinions politiques, ou si celles-ci ne sont elles-mêmes que le développement de leur système religieux. Quoi qu'il en soit, on ne peut que voir en eux des gens d'honneur, qui se montrent tels qu'ils sont, et qui, avec leur façon de penser, s'ils étaient demeurés en dehors du catholicisme, seraient des hypocrites.

Le système catholique est contre la révolution ou l'arme la plus vile ou la plus divine, selon qu'elle est simulée ou venue du cœur. Si la terre nous est peinte comme un lieu d'exil, au-delà duquel brille d'une beauté éternelle un jardin délicieux, et où il s'agisse d'expier les péchés du monde à

force de repentir, de contrition et de misères; si toute l'histoire ne porte pas l'empreinte d'une libre moralité, mais bien celle de la fatalité et de la prédestination; alors, sans doute, l'essor de l'esprit se paralyse; alors on s'habitue et se soumet à tous les genres d'oppression, proclamés autant de genres de pénitence; alors on finit par aimer la servitude et la censure, et l'on doit appeler les récentes décisions de la diète fédérale des rigueurs salutaires.

Mais c'en est assez comme cela. Le style de la *Semaine politique de Berlin* est en général supérieur. Les articles sur les *événemens du jour*, placés en tête de la feuille, sont du rédacteur en chef; les *remarques d'un lecteur de journaux*, de sa femme, dit-on; et les morceaux un peu lourds sur les anciennes assemblées d'États, sont du professeur Philipps, qui, à ce qu'on assure, connaît parfaitement ces matières. Les autres collaborateurs sont inconnus.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

La cave de Hoffmann à Berlin.

C'est un joli local, dans la *Charlottenstrasse*, la maison bâtie à l'italienne, la façade peinte en jaune et des volets verts; au bas se trouve la cave proprement dite, c'est-à-dire le magasin, où de bons gros garçons sont tout le jour occupés à remplir les vides de la veille. Au-dessus de cette cave, un péristyle et une enseigne : *Commerce de vin de Luther, autrefois associé de Wegner*. Pour ceux qui ne veulent faire attention à rien, il est clair que cette enseigne ne les arrêtera pas plus que toute autre enseigne que l'on rencontre à chaque pas, d'autant plus qu'il ne s'aperçoit ni peinture historique ou mythologique, ni paysage, ni tableau de genre, ni même, ce qui eût été bien pourtant, quelques grappes de raisin copiées au naturel.

Pour moi, je trouve que cette enseigne signifie beaucoup, et voici comment je me l'explique : Voyez, autrefois Luther et Wegner étaient associés, c'est ainsi que l'on fait quand on entreprend une branche de commerce; on joint à ce qu'on a, la fortune ou la capacité d'un autre; mais Hoffmann est venu, et la cave de Luther et Wegner s'est enflée de monde, et leur commerce a prospéré. Alors Luther a agi en homme sage et bien avisé, il a pensé qu'il serait mieux à lui de ne plus partager les bénéfices de sa cave, et que Hoffmann aidant, et à défaut de Hoffmann, son souvenir et ses amis, il continuerait très-bien sa vaste et louable entreprise, et après cette réflexion, dont pas un de nos écono-

mistes ne pourrait mettre en doute la justesse, Wegner est allé je ne sais où, et Luther est demeuré seul : voilà l'histoire de l'enseigne.

Là-dessus on entre. On voudrait voir Luther ; mais il ne vient pas. Je le crois bien ; un homme qui a servi Hoffmann, comment pourrait-il se résoudre à servir tout ce vulgaire qui afflue chaque jour chez lui ? Ce qui lui vient à présent, n'est plus que du fretin de cave, petits buveurs et petits poètes, des gens qui, j'en suis sûr, sont dans le cas de compter qu'une *Schoppen* de Rüdesheim coûte un thaler et une bouteille deux. Pauvre chose, vraiment, la main qui a servi à alimenter la verve fantastique de l'auteur des Frères de Sérapion, pourrait-elle bien s'abaisser à remplir le verre du premier imberbe jeune homme, à qui son père aura laissé quelques gros à dépenser ? Voudriez-vous donc que Ganimède (j'espère que Luther ne se fâchera pas de la comparaison) tombât de si haut, de l'idéal au prosaïsme de la vie, du roi qui gouverne la pensée, au plat sujet qui peut à peine la concevoir ? Non. Hoffmann mort, il a fallu que Luther se retirât chez soi, et s'endormît sur sa gloire jusqu'à ce qu'un autre astre luise, qu'un autre Hoffmann vienne, et que Luther se réveille, et crie d'une voix de Stentor : *on y va !*

Du reste, les garçons ont bien aussi leur mérite, et l'appartement est propre ; quatre pièces de plain-pied, des rideaux en soie, des tables couvertes d'une toile cirée, et si la cuisine ne peut pas encore prétendre à rivaliser avec celle des Frères provençaux ou du café Léthère, en revanche la carte des vins peut faire faire un admirable cours de géographie, depuis Lunel jusqu'en Hongrie, depuis Johannisberg jusqu'à Madère.

Puis, s'il y a beaucoup de choses qui changent, il en est beaucoup aussi qui demeurent toujours dans le même état, et là arrivent, comme du temps de Hoffmann, nombre de

figures grotesques et ridicules. J'en vois là quelques-unes qui bien sûr n'ont pas fait l'oraison funèbre de Hoffmann en pleurant; car à présent elles peuvent vivre en paix, s'asseoir tout à leur aise, et grimacer à plaisir, sans crainte de fournir une caricature de plus au malin dessinateur, et un nouveau chapitre aux fantaisies de Callot.

Puis c'est un singulier mélange d'hommes de tous âges et de toutes conditions. Des officiers qui viennent là gaiement manger un ou deux jours de solde; des étudiants qui achèvent, à l'aide d'une bouteille, le problème de philosophie qu'ils ont commencé, ou la constitution politique dont ils veulent doter l'Allemagne; de bons bourgeois qui échappent, comme des déserteurs, au souper de famille pour faire ici ce qu'on appelle en terme classique l'école buissonnière.

En face de moi, un homme au front petit, aux lèvres pincées, un ruban noir et jaune à la boutonnière, lit la *Staatszeitung*, et rit avec son voisin de l'entreprise des étudiants de Francfort, dont il croit, le brave homme, reconnaître toute l'absurdité. Auprès de lui un auteur discute sur la nouvelle pièce de Raupach et le jeu de M.^{me} Crélinger, tandis qu'un jeune enthousiaste vante les drames de Holtei, et la manière franche, hardie et pleine d'expression dont cet acteur en représente les principaux rôles. Il est évident que la conversation littéraire ou musarde domine, et que la conversation politique ne se hasarde que de temps en temps à faire un pas timide sur la scène. Cependant à côté de moi de bons jeunes gens, qui en sont déjà à leur troisième bouteille de vin de Champagne, s'occupent avec beaucoup d'activité de dépecer l'histoire des dernières années de notre pauvre France, et c'est pitié de voir comme ils la connaissent, depuis l'*alpha* jusqu'à l'*oméga*, comme ils n'oublient rien de nos fautes, de nos erreurs, de nos folies. Je sue à grosses gouttes de les entendre parler ainsi, et je tremble de voir venir la péroration, quand tout d'un coup

l'un d'eux se lève, le verre à la main, et porte un toast : *A la France, quand même !* Et tous les autres d'accepter le toast et de boire : *A la France, quand même !* Braves jeunes gens. Eh bien, allez à Berlin dans la cave de Luther, on s'y souvient de Hoffmann, on cause théâtre et littérature, on y discute notre histoire, et l'on boit à notre prospérité.

Tivoli.

L'une des plus jolies choses à voir aux environs de Berlin est la petite colline sur laquelle s'élève Tivoli, et le monument fondé en mémoire de 1813 et 1815. On sort par la grande et majestueuse *Friedrichsstrasse*, puis par la place de *Belle-Alliance*, qui serait vraiment une superbe place, si les maisons qui en font l'enceinte n'étaient pas si mesquines et la porte qui y aboutit si étroite. La colline où l'on arrive ensuite après un quart de lieue de chemin, est couverte de riantes villas, au milieu desquelles s'élève, comme le roi de tout ce qui l'environne, l'édifice auquel on donne le nom de Tivoli. C'est un vaste et élégant bâtiment, à deux ailes, avec une terrasse au milieu d'un joli jardin. L'entrepreneur s'est ruiné à le bâtir, et à présent il pourrait y refaire sa fortune. On paie quatre gros seulement pour le voir ; mais je n'ai trouvé nulle part de lieu public aussi riche, aussi artistement disposé. On passe d'une salle égyptienne dans un salon décoré d'après les dessins de l'Alhambra ; on traverse la salle de concert, arrangée à la moresque, pour arriver dans un salon français. Et puis partout les fleurs, les glaces, les dorures qui resplendissent, les plafonds peints, les meubles en soie et en velours. Puis l'on descend dans une vaste et magnifique orangerie, et là on s'arrête pour prendre le café ; on respire cette atmosphère embaumée qu'exhalent les orangers ; on a devant soi le monument guerrier de 1815, et plus loin le panorama de Berlin, et la vaste plaine au

milieu de laquelle il se déroule; je ne sache pas ce que l'on pourrait encore envier aux Orientaux.

Le monument de la guerre de 1813 et de 1815 est une conception charmante et d'un goût exquis, je dois le dire, quelque amère pensée qu'un Français puisse sentir en le visitant. Il a la forme d'une flèche gothique telle que nous en voyons encore dans quelques-unes de nos plus belles cathédrales. Au milieu des divers embranchemens que forme cette flèche entre ses élégantes colonnettes, ses ogives et ses légers bosquets qu'elle élève dans les airs, sont placées les statues qui représentent quelques-uns des principaux succès remportés par les armées alliées à cette époque fatale où nous nous retrouvons : Laon, Bar-sur-Aube, Grosbeeren, Culm et Leipzig, avec une auréole, et Paris portant une victoire. Les statues sont de la main du célèbre Rauch, et quelques-unes, entre autres celle de Paris, sont d'une admirable beauté. Le monument est dû à l'architecte Schinkel, à qui Berlin doit aussi beaucoup. Et le tout, flèche et statues, base et balustrade, est en fer et sort des fonderies de Berlin.

Au devant est placée cette inscription, aussi simple que touchante :

Le roi au peuple, qui au premier appel apporta généreusement son sang et ses biens en offrande à la patrie; à ceux qui sont morts, pour souvenir; à ceux qui vivent, pour témoignage de reconnaissance; à ceux qui viendront après nous, pour enseignement.

Cimetière.

Les Allemands prennent toujours beaucoup plus de soin de leurs cimetières que nous, et si on ne les avait pas visités dans leur intérieur, on pourrait deviner ici quelque chose de leurs vertus domestiques et de leur culte de famille. Il n'y a pas un village où le cimetière ne soit disposé avec beaucoup d'ordre, et la plupart des tombes élégamment ornées. Et dans

les villes, à voir toutes ces allées régulières, bien sablées, tous ces tombeaux qui s'élèvent sous leur frais gazon avec tant de symétrie, et ces croix dorées qui les décorent, et ces saules pleureurs, ces myrtes, ces guirlandes de fleurs qui les recouvrent : on n'a que l'idée d'un beau jardin, où les parens sont venus déposer leur fille, où les enfans ont apporté leur mère, pour lui dire : repose-toi là, dors, jusqu'à ce que nous venions te rejoindre.

A l'entrée du cimetière de Berlin on trouve une mendiante qui est là comme la gardienne de ces morts, au milieu desquels elle ira bientôt s'endormir.

La pauvre femme est là devant le cimetière,
Bien vieille, et ne pouvant presque se soutenir ;
Elle implore une aumône, et prie, et sa prière
Parle de mort et d'avenir.

Là, du matin au soir, tous ceux que l'on enterre
Passent devant ses yeux avec leur blanc linceul ;
Là vient la jeune fille, et puis la pauvre mère,
Et puis l'enfant, et puis l'aïeul.

Elle voit les regrets, la douleur et les larmes,
Elle sait que beaucoup ont tremblé de mourir ;
Mais pour elle, elle peut y songer sans alarmes,
Pour elle, mourir c'est dormir.

Le monde, dur et froid, la dédaigne et la chasse,
Et personne ne vient s'attacher à son sort ;
Mais pour se consoler, d'avance elle a pris place
Dans cet asyle de la mort.

Que l'on visite encore un jour ce cimetière,
Les yeux la chercheront et ne la verront pas ;
Car elle aura quitté son vieux siège de pierre
Pour reposer un peu plus bas.

Le cimetière est divisé en deux parties : celle où la foule va s'entasser pêle-mêle, par ordre de date, et celle où les grands et les riches ont leur place réservée ; car les moralistes ont beau dire, tout n'est pas encore égal après la mort : le pauvre qui a toujours eu la dernière place dans le monde, s'en va occuper dans un coin obscur quelque fosse ignorée ; mais il faut à celui qui a tenu un rang élevé dans la société, à celui qui a brillé par son esprit ou par ses fêtes, par son luxe ou son nom héréditaire, une tombe à part, un monument qui attire l'attention, une épitaphe fastueuse qui apprenne à tout le monde qui il était, combien il avait de vertus, et quelle quantité de gens l'ont pleuré.

Le cimetière de Berlin n'est sans doute ni aussi grand ni aussi beau que celui du Père Lachaise à Paris ; mais peut-être est-il arrangé avec plus de soin, visité avec plus de respect et de persévérance, et peut-être y voit-on plus de fleurs assidûment cultivées, plus de jeunes et fraîches guirlandes y tenir la place d'un sarcophage en marbre ou d'une brillante inscription. Là les anges, les génies au flambeau renversé sont sculptés sur la pierre, et l'on ne s'en soucie plus ; ici les mères, les épouses sont elles-mêmes les bons génies, et viennent s'agenouiller pieusement devant une tombe et prier pour ceux qu'elles ont perdus.

La plupart des épitaphes que j'ai trouvées dans ce cimetière sont simples, sans affectation, et l'on voit qu'ici les poètes de circonstance sont rarement chargés de faire sonner en beaux vers une douleur de commande. J'ai copié quelques-unes de ces épitaphes qui m'ont semblé remarquables, les unes par le sentiment religieux qu'elles expriment, les autres par leur concision.

Un mari écrit sur la tombe de son épouse : *Repose en paix après tes longues souffrances.*

Et cette autre : *Tu me l'as donnée, tu me l'as reprise, mon Dieu, que ta volonté soit faite.*

Une mère à son fils : *Sois heureux dans ta patrie, jusqu'à ce que nous nous revoyions.*

Entre une rose blanche fraîchement épanouie et un papillon : *Bonne fille, dors en paix, je serais heureuse d'aller à toi, et de te revoir.*

Voici celle de Hoffmann : *E. T. W. Hoffmann, distingué comme poète, comme musicien, comme peintre.*

Des orphelins écrivent : *Notre bonne mère, repose au sein de Dieu, jusqu'à ce que nous soyons réunis à toi. Que tes cendres soient bénies!*

Les deux suivantes ont en allemand un laconisme qu'il est difficile de leur donner dans notre langue : *Der Tod trennt und vereint doch wieder* (la mort sépare et réunit).

Wie, was und wann Gott will (ce que Dieu veut, quand et comme il le veut).

Lustgarten.

Les Allemands de Berlin sont, comme tous ceux des autres villes que j'ai vues jusqu'ici, très-empressés de secouer le dimanche les affaires qui les occupent pendant la semaine, et de s'en aller au dehors respirer le bon air et passer quelques heures de doux *niente far*. La classe noble, la classe des gens qui aspirent à avoir ou à singer le bon ton, s'abstient, il est vrai, de cette habitude, qui leur semble trop vulgaire, et le dimanche n'est pour elle qu'un jour de retraite, qui la tient enfermée dans ses appartemens et cachée derrière ses jalousies. Mais le bon peuple de la classe moyenne se moque de cette pruderie aristocratique, et n'en continue pas moins à faire plus soigneusement qu'à l'ordinaire sa barbe le dimanche, à se parer des pieds à la tête, et à donner ses bras à sa femme et une main à ses enfans, en bon bourgeois qu'il est, pour sortir de la ville et gagner son café favori.

Je vous ai déjà parlé du Tivoli. Ce beau jardin ne peut jamais bien prétendre aux honneurs de la popularité, parce

qu'il nécessite une trop grande dépense ; mais il en est d'autres qui occupent une très-légitime place dans l'affection et les souvenirs du peuple de Berlin, et pour lesquels l'amour passe des pères aux enfans, comme l'amour du sol natal, ou tout autre amour dont il est possible d'hériter.

Parmi ces lieux de prédilection on distingue surtout l'*Elysium* et le *Colyseum*, deux noms qui, tout romains qu'ils soient, n'en sont pas moins chers aux grisettes et aux ouvriers qui ne savent pas le latin ; ensuite Charlottenbourg avec son parc et ses tentes, les Moabites, Stralau et Treptow. Chaque famille adopte ordinairement son café, et s'y rend toujours à heure fixe, pour en sortir aussi, montre en main, à heure fixe. Là est sa petite table qu'elle aime de préférence aux autres ; là le petit banc à mettre sous les pieds des dames ; là le coin de gazon pour les enfans qui y font de belles taches à leurs pantalons de calicot ; là le sourire demi-familier, demi-flatteur du garçon qui reconnaît ses habitués, et qui sait déjà combien de portions de café, de *Zwiback* et de petits gâteaux il doit fournir. Et si l'on songe que toutes ces choses-là ne se paient pas, mais qu'on les gagne par l'habitude, on comprendra que les Allemands reconnaissans s'attachent à ne pas mériter, en fait de promenade, le titre de volages, que l'on accorde à si juste titre aux Français en fait d'amour ; car il y va du bonheur de ménage de toute la semaine, de n'avoir pas été contrariés dans leur excursion habituelle : et quel meilleur moyen de n'être pas contrariés, que de s'en aller là où les maîtres de maison les reçoivent comme des amis, où la table qu'ils occupent semble sourire à leur approche, et où le café vient tout à point, chaud ou tiède, fort ou faible, comme ils aiment à le prendre. Aussi, j'ose croire que si vous interrogiez quelque ouvrier de Berlin sur la Bible, et que vous lui demandiez par hasard où se trouve le paradis terrestre, il se ferait fort de vous répondre que le paradis terrestre est à Stralau ou à l'*Elysium* ; là où

il a commencé à marcher avec une lisière, là où il a couru pour la première fois après un hanneton; là où il a reçu des soufflets de son père et des bonbons de sa cousine; là où va maintenant l'ami qui lui tient au cœur, et la jeune fille qui rougit en l'apercevant.

Pour traiter cet intéressant chapitre, je dois d'abord distinguer les lieux et les personnes qui les fréquentent; on ne peut pas en une telle matière mettre trop d'ordre dans son récit, et se montrer historien trop exact. Ainsi j'oserais dire que l'*Elysium* et le *Colyseum* sont surtout chers aux jeunes personnes qui ne vont pas aux bals de la cour, et qui veulent pourtant mettre à profit les leçons de danse que leur maman a payées. Là arrivent aussi, par une attraction toute naturelle, les étudiants qui, cette fois, tâchent de se débarrasser de leur grec et de leur latin, voire même du français, pour se mettre tout bonnement à parler allemand; là aussi les ouvriers qui aspirent à la maîtrise, et qui commencent déjà à porter des chemisettes brodées et des gants jaunes de castor. Il se fait à l'*Elysium* et le *Colyseum* beaucoup de déclarations, beaucoup d'entrechats; l'orchestre y est bien soigné, et les rafraîchissemens y sont de première qualité. C'est du moins ce que dit le programme.

Le parc de Charlottenbourg rappelle les Champs-Élysées par le monde qui y afflue, par les équipages qui y roulent à la suite l'un de l'autre, les élégans qui y font piaffer leurs chevaux, et les belles dames qui donnent un regard aux élégans. Il y a dans ce parc deux parties bien distinctes, la grande allée, où l'on se presse pour être vu; les petits sentiers perdus entre les hêtres et les sapins, où l'on se hâte d'arriver pour n'être pas vu: c'est là que se rendent de prédilection les poètes et les amans, deux espèces de gens toujours très-singulières; puis à droite et à gauche du parc des cafés et jardins publics: ceux de gauche, retirés loin du bruit, cachés à l'ombre de grands maronniers, sont surtout

chers aux bons bourgeois qui aiment à fumer une longue pipe à leur aise, et à vider un verre de bière sans être dérangés par personne. Les femmes sur le retour vont aussi volontiers de ce côté; ceux de droite, avec leur terrasse penchée sur l'eau, le beau vallon des Moabites qui repose en face, le clocher de Charlottenbourg qui perce au fond du paysage, à travers les arbres, le château de Bellevue qui se dessine sur le premier plan, prêtent beaucoup à la rêverie, à la contemplation, aux images de Constantinople, de l'Italie et de l'Orient. On peut, avec quelques frais d'imagination, se faire de la Sprée une baie de Naples, de la petite barque qui la traverse, une gondole vénitienne, et du clocher de Charlottenbourg, un dôme de Sainte-Sophie. C'est un lieu qui se loue à l'inspiration, aussi n'est-il pas rare d'y voir un jeune homme qui vient, la tasse de café en main, évoquer sa muse, et un poète célèbre qui y rapporte quelques-uns de ses lauriers. Du reste, il y a beaucoup de gens qui y vont sans malice, et qui disent tout simplement : ceci est la Sprée et cela est une barque, sans songer à toutes les amplifications poétiques et mythologiques.

Mais suivez ce parc jusqu'au bout, et après une demi-lieue de chemin faite entre de belles allées, d'élégantes maisons de campagne, vous arrivez à Charlottenbourg, ville ou village, je ne sais lequel, espèce de Saint-Cloud, qui jouit du privilège de recevoir assez souvent la visite de son roi, celle des princes et celle, non moins lucrative, des étrangers. Là est l'ancien jardin de la comtesse de Lichtenau, autre Dubarry de la Prusse. Laissons cela. Le temps n'est plus où les maîtresses des rois gouvernaient les royaumes, et Frédéric-Guillaume III a fait oublier les folies de son père, plus heureux que Louis XVI, qui a dû cruellement expier celles de Louis XV.

En ce jardin aux galans souvenirs et le pieux monument élevé à la belle et vertueuse reine de Prusse, il y a un assez

grand espace à traverser, comme il y a une grande distance entre ces deux femmes. Au milieu du jardin du château s'élève un petit temple grec d'une forme simple et majestueuse. C'est là que repose cette reine qui se fit aimer par ses vertus et vénérer par ses malheurs, femme au cœur tendre et énergique, qui ne sera jamais oubliée de la Prusse, et que le roi regrette encore, malgré son second mariage. On ne peut pas oublier, en visitant ce monument, ces beaux vers que M. de Châteaubriand a écrits après l'avoir vu.

LE VOYAGEUR.

Sous les hauts pins qui protègent ces sources,
Gardien, dis-moi, quel est ce monument nouveau?

LE GARDIEN.

Un jour il deviendra le terme de tes courses,
O voyageur! c'est un tombeau.

LE VOYAGEUR.

Qui repose en ces lieux?

LE GARDIEN.

Un objet plein de charmes,

LE VOYAGEUR.

Qu'on aime?

LE GARDIEN.

Qui fut adoré.

LE VOYAGEUR.

Ouvre-moi.

LE GARDIEN.

Si tu crains les larmes,
N'entre pas.

LE VOYAGEUR.

J'ai souvent pleuré.

De la Grèce ou de l'Italie,
On a ravi ce marbre à la pompe des morts.
Quel tombeau l'a cédé pour enchanter ces bords ?
Est-ce Antigone ou Cornélie ?

LE GARDIEN.

La beauté dont l'image excite tes transports,
Parmi nos bois passa sa vie.

LE VOYAGEUR.

Qui pour elle, à ces murs, de marbre revêtus,
A suspendu ces couronnes fanées ?

LE GARDIEN.

Les beaux enfans dont ses vertus
Ici-bas furent couronnées.

LE VOYAGEUR.

On vient.

LE GARDIEN.

C'est un époux : il porte ici ses pas
Pour nourrir en secret un souvenir funeste.

LE VOYAGEUR.

Il a donc tout perdu ?

LE GARDIEN.

Non, un trône lui reste.

LE VOYAGEUR.

Un trône ne console pas.

Lorsque la reine mourut, son époux et ses enfans, qui
étaient auprès d'elle, descendirent en pleurs dans le jardin;
le roi cueillit une branche de lilas et de rosier, et ses enfans
en firent de même, et ils revinrent déposer ces fleurs sur son
lit, et ce sont ces fleurs qui sont encore suspendues aux
murailles du monument.

La statue de la reine, faite par Rauch en marbre blanc, est couchée tout de son long, les bras croisés sur la poitrine, la tête nue et le corps recouvert d'une simple draperie. Comme objet d'art, on ne peut rien voir peut-être de plus fini et de mieux travaillé que cette statue; la draperie est d'une souplesse et d'une légèreté à laquelle le ciseau semble incapable d'atteindre. La tête, qui offre, dit-on, la plus grande ressemblance avec celle qu'elle représente, est d'une admirable beauté; il s'y peint une sorte de résignation et de calme vraiment angélique, et les mains qui sortent nues de la draperie, sont d'un travail achevé.

De chaque côté de ce mausolée sont placés deux beaux candélabres de forme antique, aussi en marbre. L'un est du professeur Tieck, le frère du célèbre poète, l'autre est encore de Rauch. Rauch, que l'opinion de beaucoup d'hommes éclairés place maintenant au second rang des sculpteurs, c'est-à-dire après Thorwaldsen, doit à la reine, à laquelle il a élevé cet immortel monument, tout ce qu'il est devenu. Il était chez elle placé comme domestique, rien de plus. Dans les instans de loisir que lui laissait son service, il s'amusa à faire avec de la miette de pain, avec de la manne, de petites figures, qu'il distribuait ensuite autour de lui. Un jour la reine observa une de ces figures, et crut y découvrir des germes de talent. Elle fit appeler Rauch, l'interrogea, se confirma encore davantage dans ce qu'elle avait pressenti, puis envoya le jeune artiste à l'académie des arts de Berlin, puis à Rome, d'où le sculpteur revint avec ce marbre de Carrare qu'il tailla pour sa bienfaitrice.

Rauch est maintenant un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille noble et imposante, le front large et découvert, les cheveux longs et blancs comme la neige. Il a le regard tout à la fois plein de douceur et de fierté, et l'une des plus belles physionomies que j'aie jamais vues. C'est un artiste dans toute la force du mot, doué d'une puissante

imagination, d'une grande patience de travail, et qui a fait de l'art son amour et son idole. Berlin doit encore à Rauch les trois belles statues placées à côté et en face du palais du roi, et les principales figures du monument de *Kreuzberg*.

Nous voilà loin cependant de nos cafés et de nos lieux de réunions, et si vous voulez m'exempter de toute autre transition, nous allons y retourner.

Treptow n'est guères qu'un assemblage d'une vingtaine de maisons, mais très-agréablement situées au bord de la Sprée, entre des espaces de verdure et des bois d'une nature fort agréable; car il s'y trouve beaucoup de jolis sentiers bordés de margerites et de myosotis; c'est tout-à fait idyllique.

Ce village est doublement renommé, d'abord pour la fête des pêcheurs qui s'y célèbre chaque année, et qui y amène de Berlin la plus complète, la plus bizarre, la plus curieuse cohue qu'il soit possible de voir. Il est vrai que Stralau lui dispute ce privilège, et que la foule se partage entre les deux endroits; mais n'importe, Treptow n'en est pas moins un lieu fort remarquable. La seconde chose qui lui procure ensuite une grande réputation et rend son nom cher à tous les bons Berlinoïis, ce sont ses *Kaltschaale*. Pour ceux qui ne connaissent pas les *Kaltschaale*, je suis bien aise de faire ici un petit paragraphe de gastronomie, d'autant plus que cet article pourrait bien manquer encore dans le *Cuisinier royal* ou le *Cordon bleu* de M.^{lle} Marguerite, et Dieu me préserve de ne pas comprendre l'immense service que je rendrais à l'humanité, si je pouvais coopérer au perfectionnement de ces deux livres.

La seule chose qui m'embarrasse en commençant, c'est de savoir comment appeler le *Kaltschaale*; boisson ou mets? A le voir servir dans de grands verres, comme de la bière ou de l'eau sucrée, je puis bien dire que c'est une boisson; mais à la manière dont il est composé, j'oserais

aussi soutenir que c'est une bonne et solide nourriture. Bref, les lecteurs en jugeront.

Pour faire le *Kaltschaale*, prenez de la bière, des raisins secs, des citrons et de la mie de pain, beaucoup de mie de pain; mêlez tout cela à la fois, bière et citron, raisins secs et mie de pain, et servez.

Il y a des gens qui aiment cela, ma foi!

La société de Treptow est assez mêlée. La beauté du paysage et des environs attire les femmes et tout ce qui vient après les femmes, poètes et papillons. La maison italienne qui se trouve là, attire les étrangers par le magnifique point de vue qu'elle présente, si l'on monte sur la terrasse. Le *Kaltschaale* attire les mères de famille et les enfans gourmands, et le café et la bière attirent tout ce qu'il y a de plus honnêtes *Philister* dans le monde. De sorte que rien ne manque à Treptow.

Quant à Stralau, qui lui fait face, comme c'est un lieu que j'aime beaucoup autant par ce qu'il vaut, que parce que c'est le poète Holtei qui m'y a conduit, et comme il y a dans le monde des gens assez malheureux pour ne pouvoir parler de ce qu'ils aiment qu'en vers, je prie le lecteur de vouloir bien, par égard pour mes bonnes intentions, lire ceux-ci :

Stralau.

Un beau village avec des bois, de frais sentiers,
La rivière qui vient se bercer à ses pieds,
Et le lac bleu qui va se joindre à la rivière.
Là, d'un côté Berlin que dore la lumière,
Et de l'autre la Sprée et ses vagues lointains,
Et puis tout à l'entour une forêt de pins,
Des villas, des cafés, de paisibles retraites.
C'est un lieu de plaisir, un rendez-vous de fêtes.
Le dimanche, à midi, toute la ville y vient.
On chante, on joue, on danse, on rit, on s'entretient,
On y boit du Médoc et de la bonne bière.

Et plus loin, à l'écart, voici le cimetière,
 Avec ses myrtes verts, ses croix et quelques fleurs,
 Humble asyle, où s'en vont la joie et les douleurs,
 Et qui, baignant le bord de ses tombes dans l'onde,
 Et regardant s'ébattre et rire tout ce monde,
 Semble dire : voyez ici, comme il fait frais !
 Lorsque vous serez las, venez, les bancs sont prêts.

X. MARMIER.

FEUILLES VOLANTES.¹

SOUVENIRS D'ALLEMAGNE.

PAR X. MARMIER.

LE SOIR SUR LA TERRASSE.

A. L. TIECK.

Dans vos poèmes, Tieck, j'ai lu cette pensée :
 Que l'on ne devait pas voir le monde extérieur,
 Sans qu'il en résultât pour notre ame lassée
 Quelque désir plus pur, quelque rêve meilleur.

C'est vrai, je l'ai senti ce soir dans votre ville,
 A l'aspect du tableau qui sourit à mes yeux,
 De ce fleuve roulant, si large et si tranquille,
 De ces coteaux lointains, de ce calme des cieux.

¹ Sous ce titre M. Xavier Marmier, dont nos lecteurs n'auront pu lire sans un vif intérêt plusieurs articles échappés à sa plume facile, vient de publier un petit recueil de poésies qui ne pourra qu'ajouter à la réputation que, si jeune encore, lui ont acquise déjà ses *Esquisses* et ses *Nouvelles Esquisses poétiques*. Nous nous empressons de reproduire dans notre *Revue* quelques morceaux de ce recueil, ceux qui se rapportent plus spécialement à l'Allemagne, certain que nous sommes que l'on nous en saura gré.

FR. B.

Oh ! c'est vrai, la nature est si grande et si belle,
L'esprit s'abîme avant que de la concevoir,
Avant que d'embrasser tout ce qu'elle révèle ;

Et si le sort un jour nous semble triste à voir,
Ah ! recherchons-la donc, car elle nous rappelle
A l'amour qui console, à Dieu d'où vient l'espoir.

Dresde, Avril 1833.

A SCHINKEL.

Oui, c'était bien à toi de faire un temple à l'art.
C'est l'art qui t'a conduit dans ta large carrière ;
L'art des Grecs s'est montré sans voile à ton regard,
L'art gothique t'a pris dans son saint sanctuaire.

Parle, grand architecte, et voilà qu'à Berlin
De tes beaux monumens l'on élève la cime.
Peintre, prends ta palette ; hâte-toi, que ta main
Trace les derniers traits d'un poème sublime.

Peins-nous les dieux d'Homère et les héros chrétiens,
Joins à l'antiquité la foi du moyen âge ;
L'art entre tous les temps peut jeter ces liens.

Et puis vois, ta patrie admire ton ouvrage,
Et, s'unissant de cœur à tes concitoyens,
L'étranger vient de loin t'apporter son hommage.

Berlin, Mai 1833.

GEH NUR HIN.

Traduit de M. de Chamisso.

Moi, je fus jeune aussi, me voilà vieux.
Le jour est chaud, mais froide est la soirée.
Va seulement, va par les mêmes lieux ;
Point de soucis à ton ame enivrée !

Monte toujours, et moi, je redescends;
Qui de nous deux doit aller le plus vite?
Les fleurs d'abord souriront à tes sens,
Mais un cercueil a pourtant son mérite.

A MADAME CRELINGER.

Cette fois, j'ai compris la tragédie antique
Dans sa noble démarche et sa simplicité;
Racine et son génie à la voix héroïque,
Phèdre avec son amour, ses tourmens, sa beauté.

Fasse le Ciel qu'un jour votre scène étrangère
Puisse pour quelque temps vous donner à Paris!
Vous pourriez y porter dans le camp littéraire
La branche d'olivier entre les deux partis.

Classique et romantique, oubliant leur querelle,
Pourraient former alors un pacte tout nouveau,
Afin de vous louer d'une voix solennelle,
De se dire à la fois : voilà l'art et le beau.

Berlin, 1833.

CLAERCHEN.

Jeune fille jolie,
Auprès de toi, le soir,
Dans ma mélancolie,
Permits-moi de m'asseoir.

J'aime à quitter le monde
Et son cercle brillant,
Pour voir ta tête blonde,
Ton visage riant.

Laisse-moi; sois sans crainte.
A ton front, revêtu
D'une céleste empreinte,
On croit à la vertu.

Oh! reçois mon hommage,
Laisse-moi seulement
Contempler ton image
Chaque jour un moment;

Dans ta simple retraite,
Seul admis, reposer
Entre tes mains ma tête,
Puis rêver ou causer;

Rêver dans le mystère,
Près de toi, sous tes yeux :
C'est rêver sur la terre
En regardant les cieux.

A RAUCH.

Quand l'artiste a compris ce que son Dieu commande,
Quand il a vu le but auquel il doit marcher,
Homme de cœur, il faut qu'il parte, qu'il s'y rende,
Sans craindre la fatigue et sans se relâcher.

Qu'importe le chemin et par quels lieux il passe,
Quelle nuit voile encor ce qu'il rêva de beau,
Sa main doit écraser le nœud qui l'embarrasse,
Comme Hercule écrasait les serpens au berceau.

Une reine comprit ce que tu devais être,
Et ton génie, bien haut à présent t'a porté.
Canova te chérit; Thorwaldsen fut ton maître.

Tu peux aller sans crainte à la postérité;
Car sur tes monumens la main du temps doit mettre
Pour devise : douceur, puissance et vérité.

MIGNON.

Traduit de Gœthe.

Connais-tu cette terre où les citrons fleurissent,
Où croit l'orange d'or sous un feuillage obscur ?
Là plane un vent léger venu d'un ciel d'azur,
Là, près du myrte vert, les beaux lauriers grandissent.
La connais-tu ? C'est là, mon bien-aimé, dis-moi,
C'est là que je voudrais m'en aller avec toi.

Connais-tu la maison avec sa colonnade ?
La chambre est bien parée, et le salon brillant,
Et les marbres sculptés semblent, en me voyant,
Dire : que t'a-t-on fait, ô pauvre enfant malade ?
La connais-tu ? C'est là, mon protecteur, dis-moi,
C'est là que je voudrais m'en aller avec toi.

Connais-tu la montagne élevée au nuage ?
Le mulet y poursuit son chemin nébuleux,
Le dragon y repose au fond d'un antre affreux,
Et le torrent bondit avec le roc sauvage.
La connais-tu ? C'est là, mon père, oh ! dis-le moi,
C'est là qu'il te faudra m'emmener avec toi.

ABENDS.

Traduit de M. de Chamisso.

Laisse, enfant, laisse-moi poursuivre mon chemin,
Il est tard, et le froid commence.
Mon beau soleil déjà se penche à son déclin;
Là-bas on fait halte en silence.

Que sert de répéter tes chansons tour à tour?
A présent pour moi c'est étrange.
Quel mot as-tu redit? L'amour, je crois, l'amour.
Je l'ai bien oublié. Tout change.

Pourtant, si je regarde au loin vers le passé,
C'était une douce parole.
Aujourd'hui je m'en vais. Mon chemin m'est tracé,
Chacun va, comme le temps vole.

Le sentier que je suis aboutit là-dessous,
Mon feu vital s'abaisse, tombe.
La fatigue a déjà fait ployer mes genoux,
Et d'heure en heure je succombe.

Berlin, Avril 1833.

A ALBRECHT DÜRER.

Pour la fête célébrée à Berlin en son honneur, le 19 Avril.

Aux mânes de Dürer! Son nom chargé de gloire,
Son nom, représentant d'une époque de foi,
Est un de ces jalons élevés dans l'histoire,
Une étoile qui sert de lumière et de loi.

Il aima l'art pour l'art. Enfant du moyen âge,
Il en avait la grâce et la naïveté;
Dans tout ce qu'il peignit, il en montra l'image,
Son siècle et lui s'en vont à l'immortalité.

Combien voilà de temps qu'il a cessé de vivre!
Mais sa gloire grandit encor de jour en jour,
Car ce qu'il exprima, c'est ce qui doit survivre;

Car chaque siècle vient pour comprendre à son tour
Ces saintes vérités qu'il s'appliquait à suivre:
L'art, la religion, la liberté, l'amour.

SEHNSUCHT.

Traduit d'une vieille chanson allemande.

J'ai quitté pour ces lieux mon pays de montagne,
J'ai vu les bois mugir et la mer bouillonner,
Et nulle part, hélas ! la paix ne m'accompagne,
Et je me dis : où donc, où faut-il retourner ?

Le soleil me paraît ici froid et livide,
Et les fleurs ont perdu leur éclat passager,
Et tout ce que l'on dit n'est pour moi qu'un son vide,
Car, à présent, partout je me trouve étranger.

Eh bien ! où donc es-tu, terre de mon enfance,
Terre chère à l'esprit comme tu l'es au cœur,
Où passa ma jeunesse et sa verte espérance,
Où de mon beau printemps s'épanouit la fleur ?

Là s'en vont maintenant mes vœux, ma rêverie,
Là revivraient encor ces choses qui sont loin,
Là, mon pays natal ; là, ma langue chérie ;
Là je retrouverais tout ce dont j'ai besoin.

Ah ! je n'ai point goûté la paix que je réclame ;
Et je demande : où dois-je enfin porter mes pas ?
Et j'entends une voix me dire au fond de l'ame :
Le bonheur est pour toi partout où tu n'es pas ?

Université de Zurich. La nouvelle université de Zurich est constituée. Elle a commencé à fonctionner le 29 Avril. Plusieurs hommes très-distingués, entre autres le célèbre naturaliste OKEN, sont au nombre de ses professeurs. Elle annonce pour le semestre d'été onze cours de théologie ; seize

de Droit et de politique, parmi lesquels il y en a un qui a pour objet l'explication et l'examen de l'*Esprit des lois* de Montesquieu; vingt-quatre cours de médecine et de chirurgie; enfin, cinquante-quatre cours de philosophie, d'histoire et philologie; total des cours annoncés, cent cinq. Plusieurs s'en donneront en français, entre autres un cours de Droit public, un cours d'histoire moderne et un cours de littérature française.



HISTOIRE.

Geschichte Griechenlands, von der Entstehung des ätolischen und achäischen Bundes bis auf die Zerstörung Corinths : Histoire de la Grèce, depuis la naissance des ligues étolienne et achéenne jusqu'à la destruction de Corinthe, par le D.^r *Guillaume Schorn*. Bonn, chez Weber, 1833; xvi et 416 pages in-8.^o Prix : 8 fr. 75 c.

Il en est un peu des historiens comme des courtisans : le plus souvent ils abandonnent ou négligent les nations au moment où elles perdent la puissance, pour s'attacher au char du vainqueur. Ainsi Alexandre n'a pas plus tôt raffermi la domination macédonienne sur les peuples de l'Hellade, que les voilà qui courent sur les pas du conquérant en Asie, et qu'ils ont encore à peine un souvenir pour ces Grecs naguère si glorieux et exaltés par eux outre mesure peut-être. Ils dédaignent pour la plupart de nous instruire des derniers efforts de la Grèce, cherchant à sauver quelques débris d'indépendance et de nationalité. Après Alexandre et ses lieutenans passés rois, ils se mettent au service des Romains, et ne font plus guère mention des Grecs que pour nous les montrer abattus sous le barbare Mummius, surnommé l'Achaïque.

« Malgré les louables efforts que l'on a faits dans ces derniers temps, dit l'auteur du livre que nous annonçons, pour explorer l'antiquité sous toutes ses faces et dans toutes ses parties, la période de l'histoire de la Grèce que je vais essayer de peindre, n'a pas encore été décrite en détail. Nous en possédons bien des précis fort estimables dans les écrits de Heeren, de Schlosser, de Wachsmuth et autres; quelques parties en ont même été traitées séparément, telle que l'histoire de Sparte, par Manso; celle de la ligue achéenne, par Helving. Mais outre l'ouvrage de

John Gast¹, que je ne connais que de nom, il n'en est peut-être pas un seul qui montre d'une manière claire et détaillée comment l'indépendance des Grecs, perdue à Chéronée, fut rétablie presque entièrement par eux, puis encore une fois entravée par les Macédoniens, et comment enfin elle périt sans retour dans la lutte avec Rome.» C'est cette lacune que l'auteur a voulu remplir; et certes, le sujet en valait la peine. La dégénération des Hellènes ne fut ni si complète, ni si rapide qu'on le croit communément. Pendant assez long-temps encore, nourrissant le sentiment de leur dignité nationale et pleins des souvenirs glorieux de leurs ancêtres, ils s'efforcèrent de reconquérir et de conserver leur indépendance. «C'est pour cet effet, dit M. Schörn, qu'ils formèrent deux confédérations, d'autant plus remarquables que l'histoire antérieure de la Grèce ne nous offre rien de semblable. Toutes les deux acquirent bientôt une telle importance, que le sort de tous les autres Grecs en dépendit. Malheureusement les Étoliens, trop occupés de satisfaire leur cupidité, songeaient trop peu à l'intérêt général: de là leur propre perte et la ruine des autres. De plus nobles principes guidèrent les Achéens. Ils méritèrent bien de la patrie commune, surtout en mettant un terme à la tyrannie exercée par les chefs de troupes mercenaires. Ils eurent le plus de généraux et d'hommes d'État distingués. Trois Mégalo-politains, Philopœmen, Lycortas, Polybe, également pleins de probité, d'énergie et de génie, sont dignes de notre estime et de notre admiration; ils feraient la gloire de toute nation et de toute époque. Aratus de Sicyone se plaça moins haut; son égoïsme livra de nouveau aux Macédoniens la liberté en partie rétablie par lui, et prépara ainsi la ruine de la Grèce.

«Sparte aussi offre, dans cette période, une ample matière à la méditation de l'historien et du philosophe. La législation de Lycurgue est tombée en désuétude, et cet État, jadis si plein de force et de vie, est en proie à un mal incurable. Deux excellents rois essaient de rétablir les anciennes institutions. Il est vrai qu'ils oubliaient que ce n'est pas la restauration de formes vieilles qui

¹ *The history of Greece from the accession of Alexander till the final subjection to the Roman power. Lond., 1782, in-4.^o*

peut ressusciter un esprit qui n'est plus, mais que c'est à l'esprit à se créer chaque fois les formes qui lui conviennent. C'est avec raison que Heeren a dit à ce sujet : « Quiconque veut étudier l'histoire des grandes révolutions, fera bien de commencer par celle-ci, toute petite qu'elle soit; il est difficile qu'une autre offre plus d'instruction! »

« L'histoire de la Grèce acquiert surtout un haut intérêt, depuis que les Romains sont aux prises avec les Macédoniens. Il s'agit dès-lors de l'empire de l'Orient. Les Grecs fournissent l'occasion de cette lutte, et c'est sur le sol de la Grèce que se livrent la plupart des combats qui fondent la domination romaine en Orient. Rien de plus intéressant que de suivre ici en détail la politique des Romains. Du moment que, grâce à cette politique autant qu'à la force des armes, la puissance de la Syrie est vaincue et le trône macédonien renversé, la dernière heure de la liberté hellénique a sonné. Elle est honteusement trahie, et trouve la mort dans les flammes d'une cité florissante par le commerce et tous les arts. »

Le seul historien contemporain est Polybe; et là où il s'arrête mutilé, on est réduit à puiser dans Tite-Live, dans les fragmens de Diodore, dans Justin, en tant qu'il a extrait Trogus. Notre auteur s'est en outre aidé des Vies de Plutarque, d'Appien, de Pausanias; il s'en est servi avec précaution; il n'a négligé rien de ce qui pouvait se trouver de relatif à son sujet dans Athénée, Dion Cassius, Photius et dans un grand nombre d'autres écrivains grecs et romains. Toutes les sources où le jeune historien a puisé, sont indiquées avec soin.

Voici la marche qu'il a suivie :

Précis de l'histoire de la Grèce, depuis Alexandre le Grand jusqu'à la fin de la 124.^e Olympiade (ou 280 avant J. C.); — guerre pour l'indépendance et situation extérieure des différens États de la Grèce au commencement de la 125.^e Olympiade; — les Éoliens et la ligue étolienne; — invasion des Gaulois dans la Macédoine et la Grèce; leur défaite à Delphes; — Antigone Gonatas, roi de Macédoine; — Pyrrhus en Macédoine, devant Sparte et Argos; tyrans du Péloponèse; — histoire antérieure des Achéens; — origine de la ligue achéenne; — événemens jusqu'à

la prise d'Athènes par Gonatas ; — extension de la ligue achéenne, et sa constitution ; Aratus ; — délivrance de Sicyone par Aratus ; — première et seconde stratégie d'Aratus ; événemens jusqu'à la mort d'Antigone Gonatas ; — guerre des Éoliens et des Achéens contre Démétrius, roi de Macédoine, et ses alliés ; l'Épire devient une république ; — nouvelle extension de la ligue achéenne après la mort de Démétrius ; — état intérieur de Sparte du temps d'Agis III ; sa tentative pour rétablir la constitution de Lycurgue ; — Cléomène III ; — commencement de la guerre de Cléomène ; les Achéens défait dans trois batailles ; — Aratus empêche la réunion de Sparte avec la ligue achéenne, et appelle à son secours le roi Antigone Doson. — Bataille de Sellasia et fin de la guerre de Cléomène ; — causes et commencemens de la guerre des alliés ; — entreprises de Philippe de Macédoine contre les Éléens, les Éoliens et les Lacédémoniens ; — derniers événemens de cette guerre intestine ; conclusion de la paix ; — mort d'Aratus ; — commencement de la guerre des Romains et des Éoliens contre Philippe de Macédoine ; — événemens de cette guerre depuis la troisième année de la 142.^e Olympiade jusqu'à l'Olympiade suivante. — Philopœmen ; bataille de Mantinée. — Paix de Philippe avec les Éoliens et les Romains. — Nabis, tyran de Sparte ; les affaires achéennes, Olympiade 144. — Entreprises de Philippe après la paix d'Épire ; — bataille maritime de Chios et siège d'Abydôs ; seconde guerre des Romains contre la Macédoine ; expédition de P. Sulpicius Galba ; les Éoliens se déclarent pour les Romains ; — succès de T. Quinctius Flaminius contre Philippe ; la plupart des États de la Grèce se rangent du côté des Romains ; — bataille de Cynocéphales ; querelles entre les Romains et les Éoliens ; troubles de Béotie. — La Grèce est déclarée libre aux jeux isthmiques. — Guerre des Romains et de leurs alliés contre Nabis ; Flaminius quitte la Grèce. — Les Éoliens, devenus ennemis de Rome, excitent Nabis contre les Achéens ; sa défaite et sa mort ; Sparte fait partie de la ligue achéenne. — Le roi Antiochus de Syrie est appelé en Grèce par les Éoliens ; bataille des Thermopyles. — Guerre d'Étolie ; — troubles du Péloponèse, réuni tout entier dans la ligue achéenne. — Les Spartiates s'en séparent, et sont punis de leur défection par

Philopœmen. Alliances étrangères des Achéens ; leur querelle avec les Romains au sujet de Lacédémone. — Révolte de Messénie ; assassinat de Philopœmen , vengé par Lycortas. — Callicrate de Léontium trahit la liberté de la Grèce. — Causes de la troisième guerre de Macédoine ; querelle de Philippe avec les Romains au sujet de quelques villes grecques. — Projets de Persée contre Rome ; il cherche à gagner les Grecs pour sa cause. — Eumène de Pergame accuse Persée. Q. Marcius est envoyé comme ambassadeur en Grèce. Dernière guerre des Romains contre la Macédoine. — Malheurs de la Grèce pendant les deux dernières années de la guerre de Persée. — Défection de l'Épire. — Événemens jusqu'à la ruine de la monarchie de Macédoine. — Destinées de la Grèce après la défaite de Persée ; histoire des Achéens jusqu'au retour des otages envoyés en Italie. Occasion de la guerre contre la ligue achéenne : — événemens de cette guerre ; sac de Corinthe ; la Grèce réduite en province romaine.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Geschichte der Beredsamkeit, etc. : Histoire de l'éloquence dans la Grèce et à Rome, ouvrage rédigé d'après les originaux par M. *Antoine Westermann*, professeur privé (*Privat-Docent*) de l'université de Leipzig ; première partie : histoire de l'éloquence grecque, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la séparation des deux empires d'Orient et d'Occident. Leipzig, chez Jean-Ambroise Barth, 1833.

L'Allemagne, dont le génie synthétique organise en systèmes les documens fournis par l'esprit analytique des autres nations, possède une branche de littérature indigène d'une haute utilité, et que nous commençons depuis quelque temps à lui emprunter, avec plus ou moins de succès, selon les talens divers de nos imitateurs. Les *manuels historiques* des savans de l'Allemagne offrent un guide précieux au professeur chargé d'un cours spécial, ou à l'élève qui n'a besoin, pour avancer dans ses études, que d'une méthode habile et d'un plan largement esquissé. J'ai

dit que les savans français ont emprunté aux Allemands leurs *manuels historiques*; ceux qui les ont imités mot pour mot, ont méconnu le caractère de leur nation, qui ne sait guère s'astreindre à étudier de sèches nomenclatures d'auteurs disposés par ordre chronologique, et d'ouvrages annoncés avec leurs titres, éditions, appendices, etc. Le *Précis de l'histoire moderne*, par M. Michelet, est une honorable exception à la règle générale qu'ont suivie nos copistes. Son ouvrage, quoique composé pour les élèves de nos collèges, a mérité les suffrages des lecteurs d'une classe plus relevée, et le style brillant et pittoresque qui l'anime d'un bout à l'autre, a fait de ce *précis* un manuel-modèle à l'usage des Français qui seront tentés par la suite d'implanter sur notre littérature ce produit précieux de l'érudition germanique.

Travaillant pour un public allemand, M. Westermann n'a pas été obligé de relever l'importance du fond par l'élégance de la forme. «Quant au style, au coloris de l'expression, dit-il, l'auteur a évité les nomenclatures arides, l'exposé sec et stérile, autant que les tirades pompeuses et le vague fantastique de l'emphase; il s'est au contraire efforcé de faire de l'ensemble de l'éloquence grecque un tableau vaste et continu, au moyen des couleurs fournies par l'histoire.» Le manuel est divisé en quatre grandes périodes : 1.^o depuis les temps les plus reculés jusqu'aux guerres médiques; 2.^o depuis les guerres médiques jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand; 3.^o depuis la mort d'Alexandre le Grand jusqu'à l'asservissement de la Grèce par les Romains; 4.^o depuis l'asservissement de la Grèce par les Romains jusqu'à la mort de Théodose le Grand.

L'éloquence est un don naturel, qui, dans son exercice, doit être dirigé par des lois, produit de la raison et de l'observation, et contenues dans le code des rhéteurs ou rhétorique. Cette faculté native, habilement exploitée par un homme à vues systématiques, devient un puissant moyen d'influencer les masses; aussi voyons-nous l'homme éloquent, semblable à l'Hercule gaulois, enchaîner ses auditeurs avec les fers dorés qui sortent de sa bouche. C'est surtout dans les États libres de l'ancienne Grèce que l'éloquence politique brilla de tout son éclat. *Graius ingenium, Graius dedit ore rotundo Musa loqui*, disait Horace, et la postérité a pleine-

ment confirmé son assertion. Autant les Romains étaient serrés et concis dans leur langage, autant les Grecs étaient expansifs et prolixes. Strabon dit (livre III, chap. 4, de sa Géographie) que les Grecs sont les plus grands discoureurs qui aient existé, s'enveloppant ainsi lui-même dans la condamnation générale. Euripide était, à cet égard, Grec dans toute la force du terme. Pour désigner un homme bien bavard, on le disait «d'un stade plus bavard qu'Euripide.» Une nation musicale et spirituelle, comme la nation grecque, devait trouver un plaisir inexprimable à des discours sonores et mélodieux comme en produisait l'idiome d'Homère et de Platon. Dans l'époque chantée par Homère, les rois convoquaient leurs peuples sur la place publique, et étaient leurs premiers orateurs. Leur droit de parler à l'assemblée générale était partagé par les vieillards du peuple (démogérontes), qui avaient aussi leur voix dans le conseil privé (βουλή). Tels étaient les vieux Troyens rassemblés auprès des portes Scées, autour du roi Priam. Nestor, le plus éloquent des rois grecs, émettait de sa bouche des sons plus doux que le miel, et Ulysse des paroles aussi nombreuses que les flocons de neige qui tombent en hiver; Ménélas parlait peu, mais choisissait bien ses termes. Quant au peuple, il témoignait son approbation par des cris de joie, son mécontentement par un profond silence ou par de sourds murmures que les hérauts savaient réprimer. Si parfois un Thersite voulait user de la liberté de la parole, alors bien plus précieuse que n'aurait été la liberté de la presse, parce que les rois étaient présents et se voyaient forcés d'écouter, tandis que le peuple d'aujourd'hui n'est pas sûr qu'ils lisent les journaux, le sceptre d'Agamemnon, brandi par le bras vigoureux d'Ulysse, lui apprenait que tous les Grecs ne pouvaient pas apostropher le roi des rois, comme l'avait fait Achille aux pieds légers. Dans les temps homériques, le roi connaissait des crimes attentatoires au royaume, et le conseil privé, des contestations qui s'élevaient entre les particuliers. Souvent aussi les parties s'arrangeaient entre elles, et le sang répandu était racheté par une compensation pécuniaire. La tradition fait remonter à l'époque anté-homérique la fondation de l'Aréopage, célèbre dès son origine par le procès de Mars, suivi plus tard de celui d'Oreste.

le métroctone. Après la convulsion révolutionnaire qui substitua presque dans toute la Grèce la démocratie ou l'aristocratie à la monarchie, deux États s'élevèrent dans l'Hellade, autour desquels se groupèrent les autres peuples helléniques; ces deux centres de vie politique furent Sparte et Athènes. Mais Sparte la barbare peut être rayée d'une histoire littéraire de l'antique Grèce, comme étant restée stérile et inféconde, tandis qu'Athènes se couvrait d'une moisson de grands écrivains, tels que Thucydide, Xénophon, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, etc. Si le conseil des Amphiptyons ne s'était pas transformé en tribunal de police religieuse, l'éloquence y aurait eu plus d'éclat et plus de popularité. Ce fut Solon qui ouvrit une immense carrière au développement de l'éloquence athénienne, lorsqu'il permit à tous les citoyens, âgés de plus de cinquante ans, de prendre la parole dans l'assemblée du peuple sur l'agora. La tyrannie de Pisistrate arrêta momentanément cet essor, qu'activa puissamment la lutte des Athéniens contre la puissance perse. Vers la même époque naissait à Syracuse l'art des rhéteurs. Corax, de démagogue renversé, se fit professeur d'éloquence, et enseigna aux jeunes Siciliens les règles d'après lesquelles il avait composé les harangues qu'il adressait au peuple. Cette école s'occupa, dès sa naissance, d'une foule d'arguties et de subtilités qui lui méritèrent le surnom de sophistique. Corax et Tisias, un de ses plus célèbres élèves, consignèrent tous deux par écrit leurs observations sur l'art oratoire. Gorgias de Léontium, dont le talent prestigieux charma les Athéniens et dont les leçons se vendirent au poids de l'or, ne voulut pas, tout sophiste qu'il était, porter un nom aussi décrié, et s'intitula rhéteur. Son style, d'abord éblouissant, ne tarda pas à devenir monotone par l'emploi continu de figures trop recherchées et trop artificielles. Nous avons de lui des fragmens d'un ouvrage philosophique sur la nature, l'apologie de Palamède et l'éloge d'Hélène. Il est vrai de dire que ces deux derniers opuscules sont attribués à d'autres auteurs. Ses disciples les plus célèbres furent Isocrate, Polus d'Agri-gente, Antisthène d'Athènes, auteur présumé de deux déclamations (Ajax et Ulysse); et Alcidamas d'Élée, auquel on en attribue pareillement deux (Ulysse contre Palamède, et sur les sophistes),

La décade des orateurs attiques se compose d'Antiphon, d'Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, Lycurgue, Démosthène, Eschine, Hypéride et Dinarque. Nous avons encore d'Antiphon quinze discours; d'Andocide quatre, un peu suspects sous le rapport de l'authenticité; de Lysias, trente-cinq et des fragmens de cinquante-trois; d'Isocrate, vingt-un; d'Isée, onze; de Lycurgue, un; de Démosthène, soixante-un discours, cinquante-six exordes et six lettres; d'Eschine, trois discours et douze lettres apocryphes; d'Hypéride, quelques fragmens; enfin de Dinarque, trois discours.

On peut regarder Aristote comme le véritable fondateur de la rhétorique. Il parle de l'invention, de la disposition et de l'élocution; mais il range l'élocution avant la disposition. Il admet pareillement les trois genres, délibératif (*συμβουλευτικόν*), judiciaire (*δικανικόν*) et démonstratif (*ἐπιδεικτικόν*). Son ouvrage sur l'*art oratoire*, en trois livres, atteste qu'il avait une connaissance admirable du cœur humain, et qu'il avait étudié l'intellect avec une rare sagacité. Quant à Platon, son *Ménexène* prouve qu'il aurait été, s'il avait voulu, aussi grand orateur que profond philosophe.

Démétrius de Phalère, celui auquel les Athéniens, adulateurs et serviles, érigèrent un si grand nombre de statues, fut un orateur doux et insinuant. On lui attribue, mais à tort, un traité *περὶ ἑρμηνείας*. Avec Démétrius de Phalère commence la détérioration de l'éloquence attique et grecque. Privée de sa liberté, baillonnée par les Macédoniens, la Grèce fut obligée de ronger son frein en silence; et les élans patriotiques, véritable source de l'éloquence politique, étant comprimés, les orateurs durent descendre au rang des sophistes ou des rhéteurs. L'école asiatique ne se trouvait guère en position de faire revivre la mâle éloquence des orateurs attiques; car la liberté lui manquait aussi bien qu'à ses rivaux du continent de la Grèce. Aussi remontait-elle aux temps anciens, se contentant de faire des discours historiques. Ainsi nous avons de Lesbos, appartenant à l'école de Mitylène, un discours sur la guerre des Corinthiens, et un appel (*πρωτρεπτικός λόγος*); de Dion Chrysostôme (bouche d'or), quatre-vingts discours d'une tendance politique ou philosophique.

Denys d'Halicarnasse, pareillement sorti de l'école asiatique, fut entièrement rhéteur, et se contenta de juger les productions oratoires des grands écrivains, sans en créer lui-même. Les autres rhéteurs et sophistes célèbres de leur temps et connus du nôtre par leurs productions littéraires, échappées aux outrages des barbares et à l'oubli coupable de l'ignorance, sont Hérode l'Attique (140 après J. C.); Maxime de Tyr (190 après J. C.), auteur de quarante-une dissertations rhétorico-philosophiques; Ælius Aristide (né en Mysie l'an 129 après J. C.), dont nous avons encore cinquante-cinq discours et déclamations; Antoine Polémon, dont nous avons conservé quelques fragmens; Lucien (130—200 après J. C.), sans contredit le meilleur satyrique de l'antiquité, le Voltaire de son siècle, Lucien, dont les œuvres, que nous possédons encore, forment une grande et belle collection : c'est à tort, je pense, que M. Westermann le dit plutôt romain que grec pour la totalité de ses ouvrages. Je m'étonne qu'un pareil jugement ait pu échapper à son esprit d'ailleurs si judicieux et si érudit; Hermogène de Tarse, dont nous avons encore plusieurs opuscules concernant la théorie de l'art oratoire, et qui fut un phénomène littéraire, rare à cette époque : à quinze ans il donnait des cours publics, à dix-sept ans il était auteur, et à vingt-cinq, atteint d'une aliénation incurable; Alexandre Numenius, auteur d'un traité sur les figures de mots et de pensées; Philostrate, le biographe des sophistes; Élien, l'anecdote-graphe et naturaliste; Longin, célèbre par son traité du sublime, maître et conseiller de la fameuse Zénobie; Aphthonius et Théon, qui nous ont transmis leurs *προγυμνάσματα*; Eunape de Sardes, ayant les mêmes titres que Philostrate; Heinerius, de Bithynie, dont Photius a résumé vingt-quatre discours; Julien l'apostat, esprit rhétorico-philosophique, dont nous possédons plusieurs ouvrages; Themistius, qui nous a laissé trente-quatre discours; Libanius, qui enseigna d'une manière si brillante à Constantinople, que ses rivaux, jaloux de ses talens et irrités de voir désertier tous leurs élèves, l'accusèrent de magie devant le préfet Limenius, qui le chassa de la ville. Il nous reste de Libanius une foule considérable d'écrits de tout genre, mais relatifs pour la plupart à la rhétorique. Tibère, Phœbammon, Cyrus, Maxime

d'Alexandrie, Ménandre de Laodicée, ont fait différentes dissertations que nous possédons encore; Valerius Harpocraton est l'auteur du lexique des dix orateurs.

Le christianisme ouvrit à l'éloquence une nouvelle carrière, où l'on vit se signaler Origène, S. Athanase, S. Macaire, S. Cyrille, S. Basile le Grand, S. Grégoire de Nysse, S. Grégoire de Naziance et S. Jean Chrysostôme.

Telle est l'analyse sèche et aride d'un manuel où, malgré l'abondance du sujet et le manque d'espace, M. Westermann a su faire une peinture complète de cette belle et importante partie de la littérature grecque. On ne sait ce que l'on doit admirer le plus, des investigations multipliées et minutieuses auxquelles l'auteur s'est livré, ou de la clarté qu'il a répandue dans tout son ouvrage. La bibliographie, les indications de sources, ont dû exiger de grandes recherches. A la fin du précis se trouve un appendice dont nous extrairons des titres d'exercices oratoires faits par Libanius: «Une loi veut que celui qui a trouvé un trésor paie 1000 drachmes à l'État; un avare trouve 500 drachmes, et, sommé de payer les 1000 drachmes, il affirme qu'il préfère la mort.» — «Une loi veut que l'on tue même les enfans d'un tyran. Une autre loi accorde au tyrannicide tout ce qu'il demandera; la femme d'un tyran tue son mari, et demande pour récompense la vie de ses enfans.» — «Une peste affligeait une ville; la divinité consultée répond que le fléau cessera, quand le peuple aura sacrifié la fille d'un citoyen; le sort tombe sur la fille d'un mage: celui-ci promet de faire cesser la contagion, si le peuple s'engage à respecter les jours de sa fille.» — «Un parasite invité à un festin, et voulant y arriver plus vite, prend un cheval à l'hippodrome et se rend dans la maison de celui qui l'a convié. Il y avait un autel devant la porte cochère. Le cheval le prend pour un but, fait volte face, et remporte son cavalier à l'hippodrome. Le parasite, qui n'a pas diné, raconte le lendemain sa mésaventure.» — «Cimon priant le peuple de le mettre aux fers à la place de son père, etc.» — Puissent l'Allemagne et surtout la France avoir un bon nombre de *Privat-Dozenten* comme M. Westermann; les deux pays y gagneront.

J. B. Glück.

SCIENCES COMMERCIALES.

Handelscorrespondenz, etc. : Correspondance commerciale, suivie de la traduction allemande et anglaise des principaux termes employés dans les lettres, et terminée par un recueil explicatif des mots les plus usités dans le commerce, par M. *Auguste Schiebé*, directeur de l'école publique de commerce à Leipzig. Leipzig, chez Jean-Ambroise Barth, 1833.

Aujourd'hui que la science commerciale empiète tous les jours davantage sur ses rivales, et semble vouloir éclipser celles qui auparavant lui refusaient même la lumière, la littérature de cette nouvelle science se développe en tous sens avec une merveilleuse ductilité, pour exploiter l'immense terrain qui lui est assigné. Répandu dans le temps et dans l'espace, le commerce jette une vive lumière sur des époques de l'antiquité que l'absence de son flambeau rendrait indéchiffrables pour celui qui ne voit dans l'histoire que des faits isolés, sans raison et sans cause, qu'un mouvement continu de flux et de reflux, sans motif plausible d'existence. Le commerce a trouvé ses historiens dans MM. Heeren, Blanqui, etc.; ses géographes, dans une foule de savans voyageurs, excités uniquement par le zèle de l'humanité, qui trouve dans le commerce un des plus puissans moyens de civilisation; ses jurisconsultes, dans un grand nombre de professeurs des universités d'Allemagne et d'Angleterre, et des facultés de France, etc. Mais avant d'étudier le commerce sous le point de vue historique et philosophique, il faut en connaître la partie pratique, et c'est là le but que s'est proposé l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons. Chef d'un établissement éminemment utile, chargé d'initier la jeunesse aux premiers élémens de la science commerciale, M. Schiebé s'est acquitté de sa tâche avec autant de succès que de zèle. Son manuel du commerce, publié en allemand, a joui, dès sa naissance, d'une vogue bien méritée, qui lui a valu bientôt après une seconde édition. La présente publication réunit deux avantages bien précieux pour la jeunesse

d'Allemagne, c'est de lui enseigner la langue universelle de l'Europe civilisée, tout en lui inculquant les règles pratiques du commerce. L'auteur fait précéder toutes ses formules épistolaires d'explications claires et nettes, à la portée de toutes les intelligences. C'est que sa *Correspondance commerciale* n'est pas seulement destinée aux élèves de son établissement, qui ont le précieux avantage d'entendre des explications de vive voix de la bouche même de l'auteur; tous les jeunes gens qui se sentent portés par goût vers le commerce, y trouveront une instruction suffisante pour leur permettre de se lancer par eux-mêmes avec succès dans la carrière qu'ils se sont ouverte.

Les lettres renfermées dans cet épistolaire sont : 1.^o les lettres circulaires; 2.^o les invitations à des relations d'affaires; 3.^o la correspondance en affaires de change; 4.^o les lettres relatives à des paiemens; 5.^o les lettres relatives à des envois d'espèces; 6.^o les lettres relatives à une bonification; 7.^o les lettres de recommandation et de crédit; 8.^o les lettres d'information et de renseignemens; 9.^o les lettres relatives à des créances; 10.^o les lettres d'expédition; 11.^o les lettres relatives aux comptes-courans; 12.^o les lettres en affaires de marchandises; 13.^o les lettres relatives à une assurance; 14.^o les lettres relatives à l'affrètement d'un navire; 15.^o les lettres relatives à une place de commis.

Deux vocabulaires, l'un français-allemand et l'autre français-anglais, qui terminent cette utile publication, seront, nous n'en doutons pas, du plus grand secours aux jeunes gens qui désirent se charger un jour de la correspondance d'une maison de commerce.

VOYAGES.

Meine Reisetage in Deutschland, Frankreich, Italien und der Schweiz : Mon Itinéraire en Allemagne, en France, en Italie et en Suisse, par le D.^r *Woldemar Seyffarth*; quatre volumes. Leipzig, chez C. H. F. Hartmann, 1832.

Quatre volumes pour des pays aussi intéressans, ce ne serait assurément pas trop pour un voyageur habile à esquisser les mœurs des hommes qu'il rencontre, doué du talent d'observa-

tion à un degré supérieur, et sachant dérouler aux yeux du public un panorama vivant et fidèle des régions qu'il a parcourues. Malheureusement il n'en est pas ainsi de M. Seyffarth, et ses quatre volumes sont remplis de mots plutôt que de pensées, de frivolités plutôt que de choses sérieuses. Le voyage que nous analysons est un ouvrage romanesco-sentimental, farci d'amourettes plus ou moins authentiques, d'Anglais affectés du spleen et se tuant par désespoir amoureux; de nouveaux mariés tués l'un par la balle d'un brigand, l'autre par le chagrin; d'amans imprémptus qui deviennent épris les uns des autres en diligence ou dans des bateaux à vapeur, et dont la passion se perd en pots-sière ou en fumée vingt-quatre ou quarante-huit heures après. Ce n'est pas que, dans un recueil de nouvelles, l'histoire de miss Marie, d'Anna, de sir Francis, de la belle Madelon, etc., ne pussent très-bien figurer; mais dans un voyage qui a la prétention de n'être pas imaginaire, et qui a été fait ailleurs que dans le silence du cabinet, je dirai avec Horace : *Sed nunc non erat his locus*.

Heureusement tout dans cet ouvrage n'est pas empreint du cachet de Cupidon, et l'on trouve éparses çà et là quelques observations qui méritent d'être recueillies. L'auteur, après s'être mis entre les mains des *Schwager* (postillons) et des *Schaffner* (conducteurs), se rend à Francfort, y monte sur la tour de la *Domkirche*, d'où l'on aperçoit, assure-t-il, les États de quatorze souverains divers. De Francfort son plan de voyage le conduit à Mayence, où, malgré la garnison semi-autrichienne, semi-prussienne, une seule pensée captive l'imagination de son cicérone : Napoléon, l'homme à la redingote grise. Ici Napoléon passait en revue 20 à 30,000 hommes de son armée; c'est ici qu'il voulait jeter un pont sur le Rhin; c'est dans ce bâtiment, occupé alors par les élèves du lycée, qu'il enthousiasmait un professeur jacobin, ennemi du tyran, en lui donnant une troisième explication d'un théorème de géométrie. Enfin, le nom de Napoléon retentit si souvent aux oreilles de M. Seyffarth, que ce dernier est tenté de se demander si les événemens de 1813, 1814 et 1815 ont réellement renversé le colosse, ou s'il écrase encore l'Allemagne de tout son poids. Notre voyageur arrive à la Fête-Dieu,

et se prépare à voir défilér la procession solennelle de ce jour, qui a fait venir dans la ville de Mayence une grande quantité de curieux de tout le voisinage. La foule attend impatiemment dans les rues le signal de la cérémonie, lorsqu'un bruit sinistre se répand de bouche en bouche : « La crainte du mauvais temps fait que la procession n'aura pas lieu. » Quand cette mauvaise nouvelle est confirmée d'une manière officielle, le peuple témoigne son mécontentement par les propos les plus énergiques : « Ce n'est pas la crainte de la pluie qui a fait manquer la procession ; ces messieurs n'auraient eu rien à craindre de la pluie, car l'eau ne perce point la graisse ; d'un autre côté, peu leur importe que nous nous mouillions, nous qui n'avons pas un préservatif aussi efficace ; leur unique motif est la paresse ; ils voudraient ne rien faire du tout ; c'est déjà trop pour eux que de marcher. » Un pauvre ecclésiastique, fort innocent peut-être de la malencontreuse décision prise par ses supérieurs, ose se mêler à la foule, qui le poursuit de ses huées, le conduie et le frappe, en criant : « Les prêtres feront bien de ne plus se montrer de sitôt dans les rues. » Fidèle à sa méthode, que je trouve fort bonne pour conserver une idée précoise de la grandeur d'une ville, M. Seyffarth monte sur la tour de Saint-Étienne, la plus haute de Mayence. Il y rencontre un ermite qui depuis trente ans y a fixé sa demeure aérienne, et attend avec impatience que le Seigneur daigne le réunir à l'épouse chérie, dont la perte l'a jeté dans la vie ascétique. Que ferait-il d'ailleurs dans ce monde, où tout change et se détériore ?

Quand M. Seyffarth a quitté la tour, il visite la citadelle, y contemple le monument gigantesque érigé en l'honneur de Drusus, examine le musée des antiques, où se trouvent vingt-sept autels romains et soixante pierres légionnaires ; puis rentre dans son hôtel, dont l'économie lui arrache l'aveu que sur les bords du Rhin on a de meilleurs lits, de meilleurs plats et de meilleures boissons que sur les bords de l'Elbe. Au sortir de Mayence, M. Seyffarth se rend à Aix-la-Chapelle, où il trouve la langue française fort répandue ; de là à Bruxelles, puis à Paris. Il se plaint de l'ignorance de l'employé de la mairie de Valenciennes, qui, en traduisant son passe-port allemand en français, rend *doctor*

juris par docteur juré; il vante la propreté des forteresses allemandes, qui contraste singulièrement avec la malpropreté de Valenciennes, Péronne et Cambrai; il arrive à Paris au mois de Juin 1829, accuse d'abord la capitale d'avoir une réputation usurpée dans le reste de l'Europe, mais rétracte ce blâme après avoir fait plus amplement connaissance avec l'Athènes des temps modernes. En admirant les dorures du dôme des invalides, il rappelle le bon mot d'un plaisant peu versé dans l'histoire, qui disait que Napoléon avait voulu dorer la pilule aux conscrits. M. Seyffarth part ensuite pour le midi de la France, entre, à Beaucaire, dans le *café de l'univers*, où il rencontre deux à trois personnes, et s'amuse beaucoup en voyant, vis-à-vis du *café de l'univers*, l'enseigne d'un coiffeur, représentant Napoléon Bonaparte avec l'épigraphe : *au grand coupeur de l'Europe*. L'auteur donne d'excellens conseils à tous ceux qui éprouvent quelques vellétés de voyager, sur la manière dont ils doivent se conduire dans les hôtels. « Plus, dit-il, je me suis montré exigeant, mieux on m'a servi; plus j'ai témoigné de modestie et de résignation, plus on m'a exploité. » Pour moi, je crois que dans cette partie les bonnes idées viennent non du cœur, mais de la bourse. Plus les finances sont en bon état, plus on est disposé à parler en maître et à se faire traiter comme tel. Aussi un ton fier et arrogant siérait-il fort mal à celui qui ne pourrait pas accompagner la rude harmonie des paroles de l'harmonie plus bénigne des écus. M. Seyffarth dit à l'occasion de la Provence : « Je n'ai jamais vu de bourgades aussi malpropres dans une nature aussi riante; de maisons aussi détestables dans une contrée aussi ravissante; de rues aussi étroites, exposées à un soleil aussi ardent; d'odeurs aussi fétides dans une atmosphère aussi embaumée; d'hommes aussi laids au milieu d'une création aussi riche, aussi brillante. » L'indolence est empreinte sur les traits de la population mâle, tandis que les femmes laissent retomber sur leurs épaules une chevelure on ne peut plus négligée, et que les enfans, dignes émules des canards, barbottent dans des bourniers auprès de maisons qui menacent à chaque instant de s'écrouler.

Notre voyageur, après avoir entendu parler de l'homme au masque de fer à l'île Sainte-Marguerite, entre en Italie, admire la beauté des Savonaises, et examine avec un respect religieux

les monumens historiques de Gènes la superbe. Lors de sa visite à l'hospice des aliénés de cette ville, il y voit un homme qui se croit métamorphosé en chat, et contrefait de son mieux le miaulant de l'animal dont il pense avoir revêtu la forme. Un autre aliéné prétend qu'en Espagne il a sauvé toute l'armée de Wellington, en lui faisant de son dos un pont pour traverser je ne sais plus quelle rivière. L'Italie parcourue, du moins dans sa partie septentrionale, notre voyageur regagne sa patrie en passant par la Suisse, qui n'a, dit-il, conservé que le souvenir des mœurs pures et simples de l'époque de Guillaume Tell. M. Seyffarth a vu dans la ville de Luzerne une danse des morts, représentée sur les arches d'un pont appelé pour cette raison *Todtenbrücke*, et un lion taillé dans le roc, avec l'épigraphe : *fidei ac virtuti*, en l'honneur des cent Suisses tués au dix Août. Après avoir payé son tribut d'admiration à la *Jungfrau* et à la chute du Rhin, il a regagné la Saxe, sa patrie.

J. B. GLÜCK.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME.

LEVRAULT, éditeur-propriétaire.

